

LA ROMANIE

OU

HISTOIRE, LANGUE, LITTÉRATURE, OROGRAPHIE,

STATISTIQUE

DES ROMANS.

—

TOME III.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.

LA ROMANIE

OU

HISTOIRE, LANGUE, LITTÉRATURE, OROGRAPHIE, STATISTIQUE

DES

PEUPLES DE LA LANGUE D'OR,

ARDIALIENS, VALLAQUES ET MOLDAVES,

RÉSUMÉS SOUS LE NOM

DE ROMANS,

PAR J. A. VAILLANT,

FONDATEUR DU COLLÉGE INTERNE DE BUCURESCI ET DE L'ÉCOLE GRATUITE DES FILLES;
EX-PROFESSEUR DE LANGUE FRANÇAISE A L'ÉCOLE NATIONALE DE SAINT-SAVA,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ORIENTALE DE FRANCE.

Non solùm nobis sed et amicis vivendum.

TOME TROISIÈME.

PARIS.
ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1844.



LA ROMANIE

OU

HISTOIRE, LANGUE, LITTÉRATURE, OROGRAPHIE,

STATISTIQUE

DES ROMANS.

STATISTIQUE GÉNÉRALE SYNOPTIQUE

DES PRINCIPAUTÉS

DE VALLAQUIE ET DE MOLDAVIE.

PREMIÈRE PARTIE.

TERRITOIRE. — PRODUCTION. — POPULATION.

—

POSITION.

Vallaquie.	*Moldavie.*
Lat. N. entre 43° 38′ et 45° 30′.	Entre 43° 50′ et 48° 50′.
Long. E. entre 20° 20′ et 26° 55′.	Entre 23^3 40′ et 27° 10′.

SUPERFICIE EN LIEUES.

	Vall.	*Mold.*		*Vall.*	*Mold.*
Montagnes,	1685	1288	Champs et prairies,	3273	2671
Plaines et collines,	3033	2583	Bois,	1337	1140
	4718	3871		4610	3811

Report:	4718	3871		4610	3811
Eaux,	49	36	Marais,	158	60
Iles,	48		Vignes,	32	28
			Rochers et sables,	10	8
	4810	3907		4810	3907

DIMENSIONS EN LIEUES.

De Cernetz à Foçcani, O. à E.	105	De Galatsi à Cernovitz, S. à N.	100
De Gorgeo à Câineni, S. à N.	50	Du mont Pion à Comoreni, O. à E.	40

LIMITES.

Au N., l'Ardialie et la Bucovine; à l'E., le Pruth; au S. et à l'O., le Danube.

Le Melcove et le bas Seret séparent les deux principautés.

MONTAGNES.

Une branche des Alpes Bastarniques ou Carpathiennes, sous le nom de Bucegi (boutchedji), et dont 481 monts ont leurs noms propres.

POINTS CULMINANTS (HAUTEUR EN MÈTRES).

Vallaquie.		*Moldavie.*	
Omul ou Cara-Iman,	2650	Pionu ou Cĕcliu,	2720
Parangon,	2587	Retecsat (retexus mons),	2600
Piatra,	2255	Ciurul,	2174
Tutanu,	2079	Rarĕu,	2008
Siriu, Penteleu, Vulcanu.		Alàuca, Brâncea, Dŏmne.	

ÉLÉVATION GRADUELLE.

Bràila,	15	Galatsi,	15
Bucuresci,	77	Vaslui,	76

Ploiesci,	141	Bacchèu,	230
Tûrguvici,	262	Iassi,	318

PRINCIPAUX COURS D'EAUX.

Danube.

Gilu, Oltu, Arges'.
D'Ambovit'a, Jalomiça, Pracova.
Prutu, Seretu, Bistriça.
Moldova, Bûrlatu, Bacchlui.

LACS.

Càldàrus'anu.
Snagove.
Obilesci.
Siriu, sans affluent, sans écoulement sur le pic de même nom.
Brates'.
Dorohoi (Dorothée) ou Iezer.

Nota. Le Brates' augmente de profondeur au centre ; on a eu l'idée de l'unir au Danube, mais comme il est plus bas que le fleuve, on a craint un submergement.

EAUX MINÉRALES.

On ne connaît jusqu'à présent, en Moldavie, que trois sources d'eaux minérales, savoir : Borca, Stringu, Slanica. En Vallaquie, on en compte 48, comme il suit :

JURIDICTIONS.	PLAGES.	LOCALITÉS.	NOMBRE.
	1° *Alumino-sulfureuses.*		
Slam-Rômnic,	Rômnic,	Màgura,	2
Buzèu,	Slanic,	Lopàtar,	1
	Pàrscova,	Niphon,	1
Sàculeni,	Despre-Buzèu,	Gornet,	1
Vàlcea,	Cozia,	Càlimànesci,	6
D'Ambovit'a,	Poiana,	Ròtundà,	1
	2° *Salina-sulfureuses.*		
Sàculeni,	Despre-Buzèu,	Brusturas',	1
	Telčjen,	Vàleni,	1
			8

		Report :	8
Pracova,	Telega,		2
D'Ambovit'a,		S'erbànesci,	6
Mus'celu,		Bugea,	2

Ferrugino-carbonico-sulfureuses.

Sàculeni,	Despre-Buzèu,	Sibiciu,	1
Mus'celu,		Bugea,	1

4° *Sulfuro-magnesio-carboniques.*

Buzèu,	Slanica,	Monastère,	1
	Pârscova,	Bràiesci,	1
		Mt-Ivanciu,	2
Sàculeni,	Despre-Buzèu,	Alunis'u,	1
	Tohani,	Bobos',	1
		Nevoias',	2
		Bôsca,	1
	Telĕjen,	Posesci,	1
		Sureni,	1
Pracova,	Brĕza,		2
Arges',	Arifu.	Bràdet,	2

5° *Ferrugino-curboniques.*

Buzèu,	Slanic,	Mt-Ivanciu,	5
Sàculeni,	Sibiciu,		1
Vâlcea,	Cozia,	Càlimànesci,	1
			48

En Vallaquie, il n'y a de bains établis qu'à S'érbànesci, au-dessus de Tûrguvici.

En Moldavie, le gouvernement vient de donner à ferme la localité de Slanica pour y fonder un établissement.

En général, les eaux simples des montagnes sont douces et limpides, mais la fonte des neiges leur donne, du 15 mai au 15 juin, une crudité qui occasionne le goître. En tout autre temps elles sont délicieuses, et

celles des Pracova et de la Jalomiça, prises vers leurs sources, adoucissent la peau comme le savon le plus onctueux. Une fois en plaine, elles s'y colorent de la teinte des terres, y deviennent presque toujours jaunâtres et saumâtres quelquefois. L'Arges' s'y colore légèrement en blanc, la Jalomiça, la Rômna et le Rômnic y sont d'un gris cendré.

MÉTÉOROLOGIE.

Vallaquie.	*Moldavie.*	*Vallaquie.*	*Moldavie.*
Janvier, de 20 — à 18 —	de 15 — à 18 —	Juillet, de 20 + à 25 +	de 14 + à 22 +
Février, de 15 — à 12 —	de 15 — à 9 —	Août, de 25 + à 15 +	de 17 + à 20 +
Mars, de 2 — à 10 +	de 1 — à 7 +	Septembre, de 15 + à 6 +	de 16 + à 11 +
Avril, de 4 + à 12 +	de 3 + à 9 +	Octobre, de 12 + à 2 —	de 12 + à 1 —
Mai, de 10 à 14 +	de 8 + à 14 +	Novemb., de 4 — à 12 —	de 8 — à 12 —
Juin, de 14 + à 18 +	de 14 + à 17 +	Décemb., de 15 — à 25 —	de 12 — à 20 —

Ce tableau n'est qu'un terme moyen. Il est mieux de ne compter que deux saisons, l'hiver et l'été, tant y sont courts le printemps et l'automne, l'hiver de 5 mois, depuis le 1er novembre jusqu'au 1er avril, et l'été des 7 autres mois. Du 1er septembre au 1er mars, l'hiver est continuellement rigoureux : pendant tout ce temps, la neige couvre la terre, et l'on ne va qu'en traîneau. Au 20 mars 1841, toute la campagne en était encore couverte à 18 pouces d'épaisseur, et il soufflait un vent glacial. Le 24 avril, il y avait 11° de chaleur à 7 heures du matin, et 20 à midi. De 1829 à 1830 et de 1834 à 1835, il y a eu 26° de froid; de 1835 à 1839, la chaleur est montée de 35° à 36°, et, bien que de 1842 à 1843 il n'y ait eu ni neige ni froid, la neige n'étant tombée que fin février et le froid ne s'étant élevé qu'à 15°, on peut dire cependant que l'on a en Vallaquie,

Ainsi le vent d'est variable est celui qui souffle le plus généralement dans ces deux pays ; en Vallaquie les $^{13}/_{22}$ en Moldavie les $^{21}/_{30}$ de l'année. Cette différence ne provient sans doute que de la position de Bucuresci et de Iassi, où ces observations ont été faites, la première en plaine, et par conséquent tout à fait exposée aux vents du Caucase et de la mer Noire, la seconde, au contraire, abritée à l'E. par la haute colline contre laquelle elle est adossée.

SOL ET PRODUCTIONS.

Règne minéral.

Le sol des coteaux est ordinairement de couleur noire et argileux, celui des plaines est rougeâtre et grisâtre. L'aridité ne se manifeste guère qu'au sommet des montagnes, et celles-ci, dépouillées quelquefois de toute terre végétale, laissent voir à nu tantôt une argile rouge, jaune, grise ou violette, c'est le principal caractère des monts d'entre Slanica et Rômnic-Vâlcea, tantôt des couches alternées de sable et de dalles, d'où plusieurs localités portent le nom de Lesped'i (dalles) ; tantôt, enfin, un sable argileux aussi blanc que la craie qui s'inhère légèrement et ne se solidifie qu'avec peine ; c'est le principal caractère des monts d'entre le Buzèu et le Seretu. Les deux pays semblent être féconds en minéraux, mais il n'en existe d'autres exploitations que celles du sel, du pétrole et de la chaux. Cependant en Vallaquie on trouve :

L'or dans le Motru,
l'Oltu,
le Topologu,
l'Arges'.
L'argent vif à Corbeni.
Le cuivre à Baía de Arama,
Crasna,
Arifu.
Le sel à Ocna Mare,
Telega,
Slanica.

Le soufre aux juridict. de d'Ambovit'a,
Mus'celu,
Săculeni.
Le charbon de terre à Câmpulungu.
Jesseni.
L'ambre { jaune à Sibiciu, Coltsu, Satubollor; noir à Câmpina, Telega.
Le pétrole à Câmpina, Telega.
Un lignite terreux à Plaíu Bugca,
Armăses'ci.

Ce lignite terreux contient, suivant M. Demidoff, 16 °/₀ de parties terreuses, brûle avec flamme, et l'on en peut extraire, par jour, 200 kilogrammes. Les puits de pétrole de Câmpina et de Telega donnent, par jour, de 90 à 100 kilogrammes. L'or est ramassé par les scindrômes, dits, à cet effet, Rudari ou Aurari ou orpailleurs, qui lavent le sable des rivières vers leurs sources. Il y aussi de l'or dans les montagnes des Principautés. Les indigènes le savent, et s'ils ne l'exploitent pas, c'est qu'ils ne craignent pas moins l'avidité des Russes que des Turcs. C'est cette crainte qui, sous Constantin Michel Racoviça, en 1764, empêcha le boïer Dudesco de tirer parti d'un filon qu'un Allemand, son fermier, avait découvert sur sa terre. C'est donc d'eux, plutôt que des Turcs, que Rhizo devait dire : « Ils ressemblent aux eunuques, qui, gardiens de » beautés ravissantes, ne peuvent pas en jouir. » Le charbon de terre n'est pas exploité, on le trouve quelquefois à la surface, comme il m'est arrivé à Câmpulungu, en 1831. Le banquier boïer Hadji-Mosco s'est ruiné dans la réexploitation de la mine de cuivre de

Baia de Arama. L'ambre noir ne se rencontre que rarement ; le jaune est plus diaphane que laiteux, et généralement taché de veines couleur bistre, ce qui lui ôte de son prix. Le nitre de Moldavie est meilleur que celui de Vallaquie : c'était jadis une des redevances de ces pays à la Porte, et ce qu'il y a de particulier, c'est que, depuis qu'ils en sont affranchis, qu'ils ont des troupes, et par conséquent besoin de poudre, il leur est tacitement défendu de l'exploiter pour leur usage et de l'exporter ailleurs qu'en Russie. Ainsi ils n'ont pas plus de poudrière que de fabrique d'armes.

L'hiver dernier une compagnie russe se présenta à Bucuresci pour obtenir du gouvernement la concession des mines. Le désaccord se mit bientôt dans son sein, et il en résulta deux compagnies dont les intérêts se trahirent mutuellement. Le prince Bibesco, séduit par leurs belles paroles, se laissa facilement aller à leurs insinuations ; mais les Boïers, peu rassurés sur les prétentions de ces compagnies, me firent passer un projet d'exploitation ayant pour titre :

« Association des propriétaires se proposant de faire venir dans les deux principautés des compagnies étrangères (autres que celles connues sous les noms de Triandaphilof et Zaparovsky) à l'effet d'exploiter les mines. »

Incompétent dans cette matière, j'ai remis ce projet à deux ingénieurs, et je joins ici le rapport qu'ils ont bien voulu me faire afin d'éclairer les Boïers et le prince.

Paris, le 12 juillet 1844.

« Monsieur Vaillant,

» Nous avons lu l'écrit que vous nous avez remis contenant des observations sur les sociétés Triandaphilof et Zaparovsky organisées pour l'exploitation des mines de la Vallaquie.

» Sans vouloir porter notre jugement sur ces sociétés, nous pensons que dans l'ignorance des intentions futures d'une compagnie, un pays qui ne connaît pas encore ses propres richesses minérales, compromettrait gravement leur avenir en les livrant toutes à une seule société, et pour un court espace de temps.

» Il est bon de vous faire remarquer d'abord que pour qu'une mine produise pour un pays le plus d'*effet utile* possible, il faut faire suivre sa découverte superficielle de travaux d'exploration en général coûteux et peu productifs, ayant pour but de faire connaitre l'allure des couches ou filons, c'est-à-dire leur direction, leur inclinaison et leur épaisseur, données nécessaires pour établir l'exploitation ; il faut ensuite aller atteindre les couches à de grandes profondeurs afin d'en faire l'exploitation en remontant. En opérant ainsi, on se donne l'avantage :

» 1° D'obtenir promptement les minerais en général de meilleure qualité ;

» 2° D'avoir peu d'épuisements à faire, car les eaux de la surface ne pénètrent pas en grande quantité à des profondeurs considérables ;

» 3° De remplacer, par des affaissements peu graves et se faisant dans les parties exploitées et abandonnées, des éboulements considérables, inévitables quand on exploite en allant des affleurements aux parties inférieures, éboulements qui donnent de nombreuses ouvertures aux eaux de la surface, en disloquant les terrains supérieurs, et occasionnent pour l'avenir des épuisements extrêmement dispendieux, des pertes considérables de minerai qu'il faut abandonner, et pour les mines de houille en particulier, des incendies et autres graves accidents. Certaines mines de France qui sont en mauvais état le doivent à cette circonstance que l'exploitation a été mal commencée, commencée par les parties supérieures.

Ainsi, pour le bon aménagement des mines, il faut consacrer aux commencements de leur exploitation beaucoup de capitaux ; le prix de revient de la matière extraite est d'abord très-élevé, mais il va en diminuant à mesure que les bonnes conditions de l'exploitation se développent ; tandis que dans le cas d'une exploitation faite en commençant par la surface, les dépenses à faire aux commencements de l'exploitation sont moindres ; mais à mesure qu'elle continue, elle entraîne à des dépenses de plus en plus considérables, et qui deviennent enfin excessives. Il est donc évident à nos yeux qu'une compagnie qui demande l'exploitation pour un petit nombre d'années, de toutes les mines d'un pays, se propose l'un des trois buts suivants :

» Si elle a d'immenses capitaux, elle exploitera toutes les mines qui n'offriront que peu de difficultés aux com-

mencements, et léguera à ses successeurs les dépenses qu'entraîne une exploitation mal commencée; quant aux mines qui auraient des commencements difficiles, elle n'y touchera pas.

» Si elle a peu de capitaux relativement à la grandeur de l'entreprise, elle se contentera d'exploiter superficiellement quelques mines pour réaliser des bénéfices faciles, car elle n'aura pas de concurrents.

» Si elle n'a pas de capitaux, elle vendra son droit d'exploitation à plusieurs compagnies qui se formeront avec le temps, et alors chacune de ces compagnies exploitera les affleurements, sans consacrer à la mine des travaux d'avenir, puisque l'avenir de ces compagnies sera très-limité; il vaudrait mieux, pour le bien du pays, accorder à ces compagnies pour un temps très-long une seule concession ou un petit nombre de concessions.

» En France les concessions de mines sont faites à perpétuité, l'étendue de chaque concession ne dépasse pas dix kilomètres carrés; une même compagnie peut obtenir plusieurs concessions, mais à charge de les exploiter toutes, et sous peine d'être dépossédée si elle interrompt l'exploitation pendant plus d'une année. Les ingénieurs du gouvernement, d'après le relevé des livres d'extraction, vérifié au besoin par le cubage des travaux dont on doit leur fournir le plan, fixent le chiffre probable du revenu net, et les impôts ne peuvent dépasser cinq pour cent de ce revenu.

Les propriétaires de la surface concédée ne touchent qu'une indemnité annuelle insignifiante; mais pour

toute dégradation ou expropriation le revenu du sol leur est payé annuellement le double de sa valeur, tant que dure l'expropriation ou la dégradation. Les dégradations faites à la surface par suite des éboulements ne sont pas, en général, très-considérables ; mais des expropriations fréquentes sont nécessitées par les constructions, les dépôts de matières extraites, les puits et galeries, les exploitations à ciel ouvert, le tracé des routes, etc.

» De plus, les ingénieurs du gouvernement ont le droit d'indiquer et d'ordonner, au besoin, les travaux nécessaires pour la bonne exploitation, et pour la conservation de la vie des ouvriers. Du reste les concessions étant à perpétuité, l'intérêt du pays et celui des exploitants sont, en général, d'accord.

» Nous avons écrit ces dernières lignes pour indiquer les précautions à prendre une fois qu'une mine est concédée.

» En résumé nous pensons que l'inquiétude que manifeste l'écrit que vous nous avez communiqué est bien légitime, et que la réalisation des projets des sociétés déjà nommées serait funeste à la Vallaquie (1).

» Nous avons l'honneur de vous saluer avec la considération la plus distinguée. »

Jules CALA, F. BLANC,

Ingénieurs civils des mines, anciens élèves de l'école des mines de Saint-Étienne.

(1) Nous engageons les Boïers qui désireraient acquérir de plus amples connaissances sur les mines et leur exploitation, à se procurer le petit ouvrage de M. F. Blanc. 2 vol. in-18. Prix, 7 fr.

RÈGNE VÉGÉTAL.

Agriculture.

La végétation est très-active et le sol très-fécond, si fécond qu'il en est provenu ce proverbe : « Le millet n'a » pas plus d'écorce dans le bas pays, qu'au haut pays » la pomme n'a de pelure : » aussi ne se donne-t-on jamais la peine de le fumer, d'où il résulte qu'au nord les brouillards des montagnes, et au sud les exhalaisons des marais, y versent tant de froid et d'humidité, que les fleurs y ont peu de parfum, les fruits peu d'arome, et la chair des animaux peu de goût. Les Boïers n'ont pas encore compris qu'en fumant leurs terres ils obtiendraient un double profit, de meilleurs produits et l'assainissement des villes. Quoi qu'il en soit, il est difficile de trouver de plus riants aspects que dans les vallons solitaires des montagnes : ce ne sont là que prairies verdoyantes, filets d'eau limpide, bouquets de noisetiers et de roses, de coudriers et d'épines-vinettes, immenses corbeilles de framboises, de fraises et de fleurs variées à l'infini, vergers sans fin de pruniers, de pommiers, d'abricotiers, qui font de la haute Romanie une nouvelle Suisse aussi coquette et sémillante que celle-ci est âpre et sauvage : l'une est la liberté grave et sévère, l'autre est sa fille qui lui sourit.

Les produits sont, à peu de chose près, les mêmes pour les deux principautés : au pied des montagnes, la charmille, le prunier, le pommier, le poirier sauvage, le noyer ; au premier plan, le châtaignier, le frêne, le

chêne, le mélèze et le bouleau, l'épeautre en Vallaquie et le sarrasin en Moldavie : ils donnent 30 pour 1 ; aú deuxième, le pin, le sapin et le buis ; au troisième, une herbe fine que les troupeaux broutent en mai et en juin, et plus haut, dans les vallons supérieurs, des herbes marécageuses, et sur les cimes, le lichen et la rhubarbe ; dans la plaine, l'orme, le tremble, le peuplier, le cornouiller, l'aune, le noisetier, le tilleul, l'acacia rose et blanc, le saule, le saule odorant, le genêt, qui vient à hauteur d'homme, l'arbousier, qui atteint jusqu'à 12 pieds de haut. Le froment, le maïs, l'orge, le millet, l'avoine, le lin, le chanvre et le seigle, y viennent également bien, mais ils n'y sont pas cultivés au même degré ; le froment l'est pour la population des villes et l'exportation : il donne 10 pour 1 ; le maïs et le millet pour le peuple : ils donnent de 40 à 50 pour 1 ; l'orge pour les chevaux et les fabriques de rak et de bierre : ils donnent 9 pour 1 ; l'avoine est rare, le seigle l'est davantage ; le lin et le chanvre, à l'exception de leurs graines, n'entrent pour rien dans le commerce extérieur ; le paysan ne les cultive que pour son usage ; le blé de Vallaquie est meilleur que celui de Moldavie ; il est vrai que la Moldavie, proportion gardée, en produit un tiers de plus que la Vallaquie ; mais cette production est moins due à la fécondité du sol qu'à l'oppression des paysans. Les 100 kilogrammes de fleur de farine se vendent de 32 à 40 fr. Aux environs de Iassi, le froment donne 9 pour 1 ; près de Galatsi, il ne donne que 5, et malgré cette différence, et bien que le prix en soit doublé, rendu à Galatsi, il s'y

écoule plus facilement que celui de Iassi, dont le prix de revient, à cause du transport, fait donner la préférence à ceux de Galatsi. Le tableau suivant indique la différence des frais de production, du produit, et du revenu en piastres de 1 kilà de blé aux environs de ces deux villes.

FRAIS DE PRODUCTION.			PRODUIT.		REVENU.	
	Iassi.	*Galatsi.*	*Iassi.*	*Galatsi.*	*Iassi.*	*Galatsi.*
Semences,	30 P.	60 P.	5 K.	12 K.	150 P.	720 P.
Fermage du terrain,	24	24	»	»	»	»
Labour,	24	24	»	»	»	»
Moisson,	24	24	»	»	»	»
Dépiquage à raison de 1/7,	21	103		Retranchez	123	135
	123	235		Reste net	27	485

La vigne est féconde; on en fait quelquefois des berceaux dans les jardins; mais on ne la voit jamais en espalier; le raisin en est généralement fort bon; mais il n'en est aucune espèce qui puisse égaler pour la table le chasselas de Fontainebleau: il donne d'excellents vins; et si la vigne était mieux soignée, fumée quelquefois, taillée à point, et surtout épamprée, il est probable que les vendanges, qui ne se font guère avant le $^1/_{13}$ octobre, pourraient être avancées d'un mois.

Les principaux districts à blés et vignobles sont :

VALLAQUIE.		MOLDAVIE.	
Districts à blé.	*Vignobles.*	*Districts à blé.*	*Vignobles.*
Vlas'ca,	Drăgăs'an.	Suciava,	Cotnar.
Teleorman,	Cernètesci.	Romanu,	Odobesci.
Oltu,	Grĕca.	Iassi,	Fălticeni.
Romanat'i,	Săcuieni.	Putna,	Us'.
Mehedint'i,	Dialu Mare.	Fals'cii,	

Presque tous ces vins sont d'un jaune paille ; on en voit plus de rouges en Moldavie qu'en Vallaquie, et ils y sont aussi plus légers et plus aqueux. Le cotnar et le drăgăs'an sont des meilleurs crus d'Europe ; ils égaleraient le tokaï, si l'on savait les faire ; conservé trois ans, le cotnar a la force du cognac, et verdoie en vieillissant. Ils se conservent peu, surtout en Vallaquie, où l'on manque de bonnes caves : aussi les Boïers, que d'ailleurs la turcomanie a déshabitués peu à peu de cette liqueur si bienfaisante quand on en use modérément, lui ont-ils préféré le pelin (vermoux), qui a été longtemps le luxe de leurs tables : pour le faire, ils se contentent de mettre dans un tonneau, en proportion à peu près égale, de l'absinthe et du moût de raisin noir, et laissent fermenter le tout ; quand ils veulent avoir un vin plus liquoreux, ils en exposent un tonneau au froid de l'hiver : les parties aqueuses se congèlent, et le vin qui reste est une véritable liqueur, surtout lorsqu'il se trouvait déjà d'avance d'une bonne qualité.

HORTICULTURE.

Il n'y a pas longtemps que les beaux fruits sont recherchés et font un des ornements de la table ; jusqu'alors, soit que le propriétaire n'attachât aucun intérêt à leur culture parce qu'il ne les aimait pas, soit plutôt qu'il ne les aimât pas parce qu'ils étaient de mauvaise qualité, il n'en mangeait que rarement ; aujourd'hui même on n'en voit guère que dans les grands dîners, parce qu'en général on les préfère en

confitures. Plusieurs Boïers cultivent, il est vrai, dans leurs serres, des plantes exotiques. Ainsi, M. A. Bellio entretient à grands frais dans ses serres quelques centaines de citronniers, qui peuvent l'indemniser parfois de 3 à 4,000 piastres, et M. Michel Cornesco a eu dans les siennes jusqu'à 400 pieds d'ananas; mais cette culture de luxe n'est pas celle qui importe au pays, et celle-là lui manque presque totalement. On y voit quelques bonnes poires de beurré blanc et de bon chrétien, quelques pommes de ruel, de chatigny et d'apis, et surtout deux excellentes pommes d'hiver dite domnesci, et pérémérе́, ou poire-pomme; mais la cresane et le beurré gris, mais les rainettes, le canada, le calvi, sont inconnus. La cerise abonde; elle n'est généralement qu'une griotte acide à laquelle on préfère l'indigeste bigarreau, qui même n'atteint les nôtres ni en grosseur ni en transparence. La guigne est peu connue. La pêche des jardins ressemble assez à nos pêches de vignes; l'abricot à amandes douces approche des nôtres; mais l'on ne trouve que bien rarement nos prunes de reine Claude et de Monsieur. La prune la plus commune est de la forme et de la grosseur d'un œuf de pigeon, et du goût de celle dite prune à cochons; l'autre espèce est plus grosse et ne sert, comme la première, qu'à faire du rack ou des pruneaux. La groseille est abondante, généralement rouge: celle dite à maquereau est aussi peu cultivée que le cassis; on les remplace dans les jardins par l'épine-vinette et la rose de Provins. De tous ces fruits on fait d'excellentes confitures, dont les plus estimées et les plus esti-

mables sont celles d'abricots verts cueillis avant la formation du noyau, de groseille à la façon de celles de Bar, de rose en feuilles, que l'on dit bonne contre la fièvre, de rose en sorbet, qui demande d'être faite avec soin pour ne pas ressembler à de la pommade; enfin, et pour ne plus revenir sur l'emploi des fruits, je citerai comme perfection la délicieuse confiture de cédra et le blanc sorbet de citron. Elles sont généralement trop sucrées pour être mangées en dessert, et se servent par petites cuillerées, que l'on avale en buvant un verre d'eau. Il est bon de dire aussi que le raisiné est inconnu, que l'on conserve le raisin en tonneau dans du moût de vin, et qu'on l'emploie dans l'assaisonnement de certains mets, comme les olives et les câpres.

Légumes.

Les légumes le plus généralement cultivés sont le chou pommé, qui, réduit en choucroûte, est d'un grand secours aux grands carêmes de Noël et de Pâques; le cent se vend de 2 fr. à 2 fr. 50 c. Le chou-rave, qui, haché cru, forme une salade un peu lourde, mais de bon goût; le chou-fleur, dont la beauté fait honte à l'artichaut, presque toujours nain, et dont on ne mange guère les feuilles. La carotte, le poireau, la ciboule, y deviennent énormes; mais le paysan préfère à l'oignon indigène l'oignon plus doux de Bulgarie. La pomme de terre n'est malheureusement que de la plus commune espèce: aussi la voit-on rarement sur les tables des Boïers, qui ont conservé contre elle notre ancien préjugé; elle donne 7 pour 1, et tout le bas

pays semble lui convenir: en améliorer, en propager la culture, serait, de la part du gouvernement, un bienfait dont lui sauraient bientôt gré les classes pauvres des montagnes, qui trouveraient ainsi une agréable variation à leur éternelle, fade et grossière màmàliga, et un remède à la disette du maïs. Le topinambour se rencontre dans quelques jardins; mais on en fait peu usage. La betterave n'est cultivée que par les maraîchers des villes, l'Autriche ne permettant pas, on ne sait de quel droit, l'établissement des fabriques de sucre de ce légume. Les pois, les haricots, les fèves, les lentilles, sont très-communs, mais sans variété et de la dernière espèce. L'oseille est presque sauvage, et l'on en peut dire autant de l'épinard et de l'asperge, de ce dernier surtout, que l'on va cueillir dans les bois. Le céleri ne monte pas, en sorte qu'on ne peut manger sa racine en salade qu'après lui avoir fait subir une forte cuisson. De nos salades, on ne connaît guère que la laitue, la romaine et la mâche; et le pourpier remplace le cresson alénois, que je n'ai jamais rencontré, non plus que la pâquerette des prés et l'aveline des jardins. On voit peu de nos immenses potirons, mais en revanche beaucoup de calebasses, qui, cuites au four dans la saison d'hiver, ne sont pas un mauvais manger: le peuple s'en régale. D'excellents concombres, qu'on se plaît à manger à la croque-au-sel, de superbes aubergines, que l'on ne sait pas préparer, du piment, des cornichons et des cornes grecques (bami) à foison, et à foison aussi des pastèques délicieuses et des melons, qui, pour ne pas être cantaloups, n'en sont

pas moins aussi bons ; il en est de 18 pouces sur 10 ; ce sont naturellement les plus chers, et ils ne coûtent que de 5 à 6 sous pièce ; ceux à chair blanche surtout ont un parfum d'ananas si suave, que l'on se demande s'il est vraiment utile de fumer le champ où on les sème comme le maïs. Le cerfeuil est rare, la ciboulette l'est davantage ; en revanche, beaucoup de persil, qui n'entre pas seulement dans l'assaisonnement, mais dont on compose des mets ; en général, ces légumes et ces fruits sont plutôt mal cueillis que mal cultivés ; en effet, l'on attend que l'artichaut soit dur, que le pois grossisse, que le haricot devienne blanc, que l'épinard et l'asperge soient haut montés, que le cornichon devienne concombre. Cette insouciance est d'autant plus étonnante que le goût de la primeur est général. Ainsi, l'on aime les premières pousses de l'ortie blanche et du houblon, on mange l'agneau et le goret de quinze jours, et le veau de six semaines, et l'on ne se donne ni la peine de lier la romaine, ni le temps de laisser croître la laitue. Toute salade se mange verte, comme mâche.

Les plantes les plus remarquables sont la mille-feuilles, qui monte à quatre pieds de haut, l'aconit de Moldavie, l'absinthe, qui s'élève à hauteur d'homme, la menthe et le tabac. Ce dernier est supérieur au nôtre ; celui de Moldavie l'est même à ceux de Hongrie et de Pologne, et néanmoins on le laisse aux cochers et aux paysans, parce que le luxe des Grecs du Phanar a fait diriger le tabac d'Andrinople sur les Principautés, et que les Boïers ont raison de préférer à leur papus'oï

le meilleur tabac de toute l'Europe, qui se paye 1 fr. 60 les 2 liv. 1/4 sur les lieux, que l'on impose d'autant aux douanes de Vallaquie et de Moldavie, et qui pourtant ne s'y vend que 5 fr., tandis que l'on paye en France un mauvais tabac jusqu'à 4 fr. la livre.

Il est encore une espèce d'herbe dite *erba galbena* (herbe jaune), le *rhanus infectorius*, qui donne la graine d'Avignon, et sert à teindre le maroquin ; on en exporte environ 600,000 kilogrammes ; quant au *scumpi*, dont parle Cara, c'est tout bonnement le sumac qu'emploient les tanneurs, et dont une partie est importée de Bulgarie.

RÈGNE ANIMAL.

Mammifères.

La Romanie abonde en toute espèce d'animaux domestiques et sauvages. Les principaux mammifères sont l'ours, le sanglier, le cerf, le chevreuil, le cabri, le chien-loup, le chacal, le loup, le chat sauvage, le lièvre ; Vârnav assure, page 37, qu'on rencontre le *bos urus* dans les hautes montagnes de la Moldavie. L'ours y devient quelquefois énorme, témoin celui dont parle le prince Puchler Muscau, et dont la peau a été jugée digne d'être offerte en présent à Namik-Pacha. Les loups pénètrent l'hiver jusque dans les faubourgs des villes ; les mammifères domestiques sont le bœuf, le buffle, le cheval, l'âne, le mouton, la chèvre, le porc et le chien. Le bœuf est beau en Moldavie, mais en Vallaquie il est en général petit, maigre et d'un

gris cendré; il a les cornes courtes et peu de fanon; mal soigné, sans abri contre l'intempérie des saisons, sans autre nourriture l'hiver que les feuilles ou la tige du maïs, obligé trop souvent d'aller au trot, il est sans fierté dans sa marche, sans cette vivacité sauvage qui rend les nôtres redoutables, et demeure l'emblème de l'abrutissement dans lequel ont été plongés si longtemps les Romans de ces provinces. On donne au buffle plus de soin, et l'on s'efforce de le multiplier; on en préfère le lait, quoiqu'un peu lourd, à celui de vache, qui manque de substance, et l'on en fait un beurre excellent lorsqu'il est bien battu. La vache est de la couleur du bœuf, et, comme lui, maigre et triste; soit qu'on la préfère, soit que, par avarice, on s'en contente, c'est sa viande seule que l'on mange, et rarement elle est bonne. Le cheval est petit, poilu comme l'ours, et abruti comme le bœuf; cependant on commence à en améliorer la race, et l'on compte déjà en Vallaquie trois principaux haras qui dans peu d'années pourront suffire à la remonte de la cavalerie: ce sont ceux de MM. C. Bàlàcëno, J. Rosetti, et du colonel Odobesco. On s'en occupe moins en Moldavie: il est vrai de dire que la race qui en 1784 comptait encore pour une des plus belles de l'Europe, y est moins dégénérée; mais elle n'est plus celle qui avait fait naître ce proverbe turc: « Un jeune garçon persan et un cheval moldave sont les deux êtres les plus parfaits que produise la nature. » L'âne est en petit nombre; il ne sert qu'aux pâtres, qui profitent de ceux mêlés à leur troupeau pour ne pas aller à pied. Le mulet n'est d'au-

cun usage ; il serait cependant préférable aux chevaux, tout exercés que sont ceux-ci, pour le passage des montagnes ; on ne l'élève, ainsi que l'âne, que pour l'exporter en Turquie, où ils deviennent ordinairement l'un et l'autre la monture des Scindrômes. Le mouton et la brebis se distinguent par la qualité de leurs laines. Ils sont de trois sortes : 1° tsigaï à laine fine ; 2° stogu à laine ordinaire, ou de Turquie ; 3° tsurcan à laine grossière : il y a une différence entre eux de 15 p. 0/0. La viande du mouton n'est pas mangeable l'hiver. La plupart des fromages que l'on fabrique dans les montagnes sont faits de lait de brebis ou de chèvre. Ces fromages sont le cas'u (*caseus*) blanc, doux et élastique comme du caoutchouc ; l'urda fait de petit-lait bouilli, le brânza en boîte d'écorce, le brânza en outre d'agneau ou de goret, et le brânza salé en barrique, le cas'cavalu (caseus cavalli) en forme de gruyère, enfin le même en forme de pâté, et imitant le parmesan. Tous ces fromages s'exportent en Turquie. Le chien est de la race dite de berger ; il est beau, actif, vigilant et très-nombreux. Le porc est presque rare en Moldavie, mais très-multiplié en Vallaquie, où il fournit d'excellents jambons et des filets dont une grande quantité s'exporte en Ardialie ; du reste, on ne sait pas en tirer tout le parti possible, et ce n'est que depuis 1834 que ses soies commencent à entrer dans le commerce. Il n'y a pas de lapin de garenne, et l'on n'a que faire du lapin de choux, tant les lièvres sont communs.

Oiseaux.

Les principaux oiseaux sont le grand vautour, la buse, le hibou, la chouette, la hulotte, le corbeau, le choucas, le butor, le flamant, le héron, la grue, la cigogne, le dinde sauvage, le coq de bruyère, la bécasse, la poule d'eau, la nouette, la foulque, le vanneau huppé, le canard boscas sauvage, la perdrix grise, la caille, l'alouette, le turlut, la grive, la tourterelle de Turquie à collier noir et le rossignol; il y a peu de pigeons ramiers et de chardonnerets, et l'on ne voit ni la perdrix rouge ni le faisan. Les oiseaux domestiques sont l'oie, le canard, la poule, la pintade, le dindon, le pigeon et la grue. Cette dernière tient, dans les cours des Boïers, la place qu'occupe le paon dans nos jardins.

Poissons.

Les poissons de l'intérieur et des étangs du bas pays ont généralement un goût de vase; mais la truite des montagnes est délicieuse, et devient rare chaque jour. Quant aux poissons du Danube, ils sont excellents, grands et beaux comme ce fleuve. Ce sont principalement la lamproie, la perche, le brochet, le *silurus glanus*, le saumon, la carpe et l'énorme esturgeon, qui présente aux environs de Georgeo jusqu'à neuf pieds de longueur, et fournit en abondance un excellent caviar, qui remplace, sans pourtant les valoir, nos huîtres, dont les Principautés sont privées, faute de communications.

Insectes et reptiles.

Il y a peu de reptiles, mais aussi beaucoup de sangsues et de grenouilles. Ce sont ces dernières qui annoncent, à Bucuresci, le lever et le coucher du soleil, la pluie et le beau temps. Il y a également fort peu de papillons, mais en revanche beaucoup de cantharides, dont Vaslui et Bûrlatu font un grand commerce, et aux bords du Danube d'innombrables cousins, gros comme des moustiques et dont la piqûre n'est pas moins sensible. Les sauterelles dévastent de temps en temps le pays.

Abeilles.

Les abeilles sont également abondantes dans les deux pays : un seul essaim en produit souvent de quinze à vingt dans un seul été, et cependant elles sont mal soignées; le miel en est ordinairement très-blanc. Au district de Bacchèu, en Moldavie, il en est une petite espèce qui dépose, à l'entrée des rochers et sur les arbrisseaux voisins, sur le riglio surtout, une cire verdâtre dite ozokérite, inflammable et d'une forte odeur de bitume; son poids spécifique est de 0,955 à 0,970. Elle résiste à l'eau et aux acides, difficilement à l'alcool, se dissout par l'éther et la térébenthine, et offre une solution jaune. On l'a employée jusqu'à la fin du dernier siècle à la fabrication des bougies, et elles brûlaient avec parfum; mais l'introduction des bougies d'Europe, plus élégamment façonnées, l'a fait entièrement oublier.

Ver à soie.

Le ver à soie est plus cultivé en Vallaquie qu'en Moldavie, sans pourtant l'être comme il le pourrait; il est vrai que, sous le prétexte de le propager dans les campagnes, le gouvernement a prohibé la plantation du mûrier dans la capitale; mais on sait qu'il y eut dans cette mesure plus d'égoïsme que de désir du bien public. Les villes sont, en effet, plus propres à cette culture que les villages; là les gens de la campagne, femmes et enfants, sont tous plus ou moins occupés à la terre et aux corvées; d'ailleurs, c'est à peine si leurs maisonnettes leur suffisent; dans les villes, au contraire, les femmes des artisans, les veuves, la classe pauvre, qui y vit généralement de paresse et d'orgueil, trouveraient à ce travail un moyen facile d'existence. Leur grand nombre prête au développement de cette branche si importante du commerce des Principautés, et en ce sens Bucuresci et Iassi l'emportent sur toutes les autres. C'est donc en vain que l'on s'est basé sur l'insalubrité déjà trop connue de la première; les maisons de ses immenses mahalas sont plus distantes entre elles qu'elles ne le sont au village, et l'on aurait pu trouver un autre moyen de l'assainir, celui de dessécher les marais, par exemple, d'en nettoyer régulièrement les rues chaque matin, que de lui enlever une partie de son commerce, de hausser le prix de la matière première, et d'ôter, à plus de 6,000 familles, l'aisance dont elles avaient joui jusqu'en 1828.

Nombre des bestiaux.

	VALLAQUIE.	MOLDAVIE.		VALLAQUIE.	MOLDAVIE.
	Nombre.	*Nombre.*		*Nombre.*	*Nombre.*
Bœufs,	312,890	306,920	Anes,	1,654	327
Vaches,	291,034	230,615	Moutons tsigaï,	705,932	634,217 (Moutons tsigaï et tsurcans)
Taureaux,	16,102	12,410	*Id.* tsurcans,	94,012	
Buffles,	12,756	4,027	Brebis tsigaï,	925,000	811,580 (Brebis tsigaï et tsurcans)
Chevaux,	98,250	119,743	*Id.* tsurcans,	321,647	
Juments,	106,002	131,614	Chèvres,	220,416	142,650
Mulets,	900	211	Porcs,	358,685	35,860

Ainsi les deux pays sont également riches en bœufs; la Moldavie est plus riche de $^1/_5$ en chevaux, et la Vallaquie de $^1/_4$ en moutons et brebis, et de $^1/_{10}$ en porcs.

DIVISION DU TERRITOIRE ET POPULATION.

Les Principautés se divisent en haut et bas pays, et toutes deux en *judetse* ou juridictions. Les juridictions du bas pays de Vallaquie se subdivisent en places et celles du haut pays en plages; celles de Moldavie se subdivisent en *o-coluri* (cercles ou arrondissements). La Vallaquie se divise encore en orientale et occidentale séparées par l'Olto, savoir: la grande Vallaquie à l'E. et la petite Vallaquie à l'O. ou Olténie. La première est composée de 13 juridictions, le deuxième de 5. On compte en Vallaquie 18 juridictions, 29 plages, 66 places; et en Moldavie, 13 juridictions et 63 cercles, savoir:

	VALLAQUIE.					MOLDAVIE.			
	JURIDICTIONS.	PLAGES.	PLAGES.	CHEFS-LIEUX.	POPULAT.	JURIDICT.	CERCLES.	CH. LIEUX.	POPULAT.
HAUT PAYS.	Rômnic-Sàrat,	3	5	Rômnic-Sàrat,	111,342	Nĕmts,	5	Piatra,	90,219
	Buzèu,	2	2	Buzèu,	137,645	Dorohoï,	6	Mihaileni,	80,222
	Sàcuieni,	2	3	Bucovu,	121,230	Suciava,	4	Fàlticeni,	71,044
	Pracova,	1	3	Ploïesci,	130,434	Rôman,	4	Rôman,	80,677
	D'Ambovit'a,	2	3	Tûrguvici,	116,987	Botos'han,	6	Botos'han,	146,361
	Mus'celu,	3	2	Câmpulungu,	123,438				
	Arges',	2	5	Pitesci,	137,753	Iassi,	7	Iassi,	128,566
	Rômnic-Vâlcea,	7		Rômnic,	126,928				
	Gorgi,	6		Tûrgugilu,	148,728				
	Méhédint'i,	1	6	Cernetz,	187,850				
	Dolji,		6	Craïova,	136,819				
BAS PAYS.	Romanat'i,		5	Caracala,	128,432	Bacchèu,	5	Bacchèu,	132,244
	Oltu,		4	Slatina,	115,917	Putna,	5	Foccani,	124,217
	Tele-orman,		5	Zimnicea,	116,453	Cocàrlèu,	3	Galatsi,	67,293
	Vlas'ca,		4	Georgeo,	102,310	Tàcut'i,	4	Tàcutsi,	86,505
	Ilfovu,		6	Bucuresci,	175,000	Vaslui,	5	Vaslui,	84,703
	Jalomiça,		4	Càlàras',	111,612	Tutova,	5	Bûrlacu,	83,674
	Bràila,		3	Bràila,	95,606	Fals'cii,	4	Us',	78,722
	18	29	66		2,324,484	13	63		1,254,447

Si nous ajoutons à ces chiffres,		1° de la Vallaquie,	2,324,484
		2° de la Moldavie,	1,254,447
1°	les Romans d'Ardialie,		969,024
2°	*id.*	du Banat,	475,000
3°	*id.*	des districts de Vàccàras',	562,867
4°	*id.*	des évêchés d'Orez et d'Ungrad,	
5°	*id.*	de Bucovine,	209,854
6°	*id.*	de Bessarabie,	462,387
Nous aurons une population totale de			6,258,063
D'où, retranchant, pour les étrangers des Principautés :			578,931
Il reste net de population romane en Dacie :			5,679,132

Je ferai observer que la population des Principautés n'est pas toute romane; qu'outre les étrangers, il y

entre aussi plusieurs races indigénées. En Vallaquie, où la fusion est presque complète, on ne distingue plus le Flamand et le Saxon qu'à leurs cheveux blonds, et l'on y compte environ 50,000 catholiques, tant étrangers qu'indigènes. En Moldavie, les races indigénées se reconnaissent encore à leurs traits distinctifs, à leur langage, à leurs mœurs, et quelquefois à leur costume. Le Russien est petit de taille, robuste, blond, et d'un visage peu régulier; ceux dits Hongrais ont la figure ronde, les cheveux noirs, le nez large; ils professent le catholicisme et parlent un jargon sicule. On en compte près de 100,000 sous la juridiction temporelle du vicaire apostolique de Bacchèu. Le Lippovan (peut-être pour Philippovan), outre son ancien amour pour les chevaux dont son nom ne semble que l'expression (il est toujours maquignon ou cocher), a encore son visage tartare et ses superstitions; hommes et femmes, ils se mutilent après leur premier enfant pour n'en avoir pas un second; ils méprisent le chien, révèrent la cigogne, et ne reçoivent le baptême qu'à sept ans. Les juifs sont ou espagnols ou polonais. Les premiers, qui viennent de Turquie, sont beaux de visage, généralement grands, se prêtent facilement à la civilisation européenne, et se tiennent plus particulièrement en Vallaquie, où il en est quelques-uns de fort instruits et de bonne société; les seconds, dont la Moldavie fourmille, et qui composent le tiers de la population de Iassi, ont quelque chose de tartare, et j'ai cru reconnaître en eux ces Avars qui, au IXe siècle, embrassèrent le judaïsme. Le nom de Chagan, que portent leurs rab-

bins, m'en a paru une assez forte présomption, c'était celui du chef des Avars; c'est encore en Russie un diplôme d'exemption accordé sans doute à ceux de ce peuple qui se firent chrétiens. Les Scindrômes ou Rômuni dits Tsigans forment une classe à part, celle des esclaves, qui se subdivise en trois autres, savoir :

1° Scindrômes de laïe ou làies'i, c'est-à-dire formant corporations, hordes, et exerçant divers états; leurs femmes sont nécromanciennes;

2° Scindrômes de vatrà ou vàtrars, c'est-à-dire de foyer ou domestiques, exerçant dans les maisons des grands Boïers les plus vils emplois et chez les petits Boïers ceux de valets de chambre, cochers, cuisiniers, etc.; leurs femmes sont bonnes et nourrices;

3° Les Nétotsi, ou païens demi-sauvages et demi-nus, toujours errants, vivant de rapines, et servant de manœuvres dans les bâtisses.

Les Romans sont généralement grands de taille, bien pris et robustes; ils ont le visage oblong, les cheveux noirs, les sourcils épais et bien arqués, l'œil vif, les lèvres petites, et les dents blanches, que les gens de la ville jaunissent ou gâtent par un trop fréquent usage de la pipe et des confitures. Ceux des villes ont quelque chose de la physionomie grecque, ceux de la campagne ont conservé les traits romains, et la teinte de langueur qui les caractérise ne leur vient pas moins de la fadeur de l'attole et des gaudes dont ils se nourrissent que de la misère de leurs habitations et du joug qui pèse sur eux depuis 150 ans. Les Vallaques sont plus gais, plus spirituels, plus hospitaliers que les

Moldaves, mais également braves, sobres, agiles, adroits et aptes à former de bons soldats. Dans la haute classe, ils étaient tous deux jadis francs, dévoués, d'un noble orgueil, entreprenants, audacieux, téméraires même; l'éducation phanariote les a rendus fourbes, vaniteux, généreux en paroles, soupçonneux, avares, pusillanimes, fiers et insolents dans la prospérité, et dans l'adversité mous et lâches. Ils sont hommes à quinze ans, diplomates à dix-huit, sans volonté à vingt et un, et majeurs à vingt-cinq. Tout dominés qu'ils sont aujourd'hui du désir de s'instruire et de recouvrer leur nationalité, ils sont encore peu confiants, sans sincérité, sans dévouement à la patrie, sans attachement à leurs amis, sans reconnaissance pour les services ou les bienfaits, sans union entre eux et toujours fiers de leur noblesse, bien qu'ils n'aient, à cent hommes près, que la noblesse d'argent, ni talent, ni parchemin. Les familles dominantes, à l'exception d'une dizaine, ne remontent pas plus haut que le milieu du XVI[e] siècle. Outre ces principaux traits qui leur sont communs, les femmes ont l'œil bien fendu, de longs cils, les mamelles fortes et bien développées, le thorax fortement constitué, les pieds et les mains potelées, la peau blanche et douce, le teint pâle, quelquefois livide; elles ont plus de langueur que de gaieté, plus de coquetterie que d'amour, et leur amour n'est ordinairement qu'un doux laisser-aller qui ne monte jamais jusqu'à la fureur, comme il ne descend jamais non plus jusqu'à l'obscénité; elles aiment pour le plaisir d'aimer. Adoratrices de la Vierge, soumises à leur époux, es-

claves de leurs amants, elles font le signe de la croix avant de se jeter dans leurs bras, et voilent les saintes images avant de former le nœud d'amour. Aimables créatures, que quelques exceptions ont fait calomnier, les femmes romanes, douces, spirituelles, moins passionnées que l'Espagnole, moins romanesques que l'Allemande, moins roides que l'Anglaise, sont douées, au contraire, et à un si haut point du sentiment du bon goût, qu'elles n'ont généralement besoin que d'un peu plus de bonne éducation pour devenir des êtres charmants. Elles n'ont pas moins de jugement que leurs maris, et sont peut-être plus capables qu'eux de grands dévouements.

La population des Principautés se divise en privilégiés et contribuables. Les privilégiés sont : le clergé, la noblesse, les serviteurs de l'État et des Boïers, les veuves, les infirmes et les étrangers.

DISTRIBUTION DE LA POPULATION PAR CLASSES.

	VALLAQUIE.	MOLDAVIE.	VALLAQUIE.	MOLDAVIE.
	PRIVILÉGIÉS.			
Clergé.				
Popes et prélats,	34,795	28,250		
Diacres,	10,405			
Chantres,	16,000	3,550		
Moines,	3,000	3,148		
Religieuses,	1,500	1,997		
			65,700	36,945
Noblesse.				
Boïers et leurs fils,	16,000	14,400		
Nĕmuri,	14,500	} 11,740		
Postelnici,	2,915			
Et leurs fils,	11,765			
			45,180	26,140

Exempts d'impôts.			45,180	26,140
Paysans employés,	4.480	17,033		
Retirés du service,	2,500	920		
Soldats de la milice,	»	1,200		
Miliciens retirés,	9,500	2,200		
Pompiers,	160	150		
Trabant'i,	4,562	1,200		
Esclaves des Boïers,	100,000	137,000		
Scindrômes,	»	»		
Domestiques, jardiniers, cochers des Boïers,	50,000	12,000		
Veuves,	178,735	30,220		
Étrangers,	20,000	»		
Infirmes,	2,040	11,191		
			372,077	213,114
CONTRIBUABLES.				
Paysans.				
Dispensés par les villages,	72,975	62,841		
Villageois,	1,582,983	673,705		
Pâtres,	13,215	14,557		
Mazils et fils,	27,920	22,255		
Ruptas'i,	1,965	36,260		
Colons chrysobules,	13,215	19,835		
Ruptas'i de la vestiairie,	29,410	6,715		
Scindrômes de l'Etat, aujourd'hui libres,	20,000	27,500		
Patentés.			1,761,683	863,668
Négociants et maîtres ès arts,	70,885	44,060		
Cabaretiers juifs,	»	6,265		
Revendeurs,	»	60,000		
Individus divers,	8,959	25,000		
Domestiques étrangers et autres,	»	19,255		
			79,844	114,580
		Total :	2,324,484	1,254,447

Ainsi, en Vallaquie, près de $^1/_5$, en Moldavie, près de $^1/_6$ de la population, ne paye point d'impôt.

NAISSANCES ET DÉCÈS.

	VALLAQUIE.				MOLDAVIE.			
ANNÉES.	NAISSANCES.		DÉCÈS.		NAISSANCES.		DÉCÈS.	
	Garçons.	*Filles.*	*Hommes.*	*Femmes.*	*Garçons.*	*Filles.*	*Hommes.*	*Femmes.*
1830,	15,647	14,743	14,642	13,327	11,603	10,012	10,926	7,534
1831,	17,839	13,150	18,639	18,370	10,534	9,626	10,448	9,926
1832,	16,368	15,882	15,604	14,371	12,809	11,096	11,012	6,121
1833,	11,348	10,743	12,509	10,403	12,122	10,293	11,893	10.768
1834,	16,830	22,947	15,682	20,700	12,725	11,530	9,045	8,270
1835,	16.639	15,878	15,784	14,626	13,024	10,712	5,457	6.324
1836,	14,452	15,300	13,113	14,729	13,782	11,722	6,869	6,046
1837,	17,326	11,812	16,118	9,057	12,601	11,341	6,089	5,543
1838,	16,452	14,684	14,024	13,203	13,308	12,527	8,432	8,920
1839,	14,323	13,640	13,009	12,297	13,200	12,032	6,723	6,312
1840,	16,770	15,591	14,650	14,393	13,930	13,040	9,840	8,978
	174,194	164,370	163,774	150,476	139,638	123,961	96,734	84,741

Résumé.

Naissances,	339,364	263,599
Décès,	314,250	181,475
Reste :	25,114	81,121

Ainsi, en Vallaquie, les décès sont à peu près les $^{21}/_{33}$ et en Moldavie les $^{18}/_{26}$ des naissances; les naissances, en Moldavie, sont à peu près à celles de Vallaquie comme 9 est à 14, et de part et d'autre elles sont, en Vallaquie, les $^{31}/_{181}$ et en Moldavie les $^{9}/_{133}$ de la population.

MARIAGES ET DIVORCES.

	VALLAQUIE.		MOLDAVIE.	
Années.	*Mariages.*	*Divorces.*	*Mariages.*	*Divorces.*
1830,	14,617	57	9,642	35
1831,	11.320	50	8,797	26
1832,	11,754	86	11,753	19
1833,	16,842	73	11,012	71
1834,	15,774	61	11,893	44
1835,	14,787	42	7,784	62
1836,	13,978	53	9,038	83
1837,	11,624	108	7,260	27
1838,	13,458	97	7,367	39
1839,	11,793	54	8,927	70
1840,	15,179	40	11,642	16
	150 726	721	104,916	492

VILLES, VILLAGES, MONASTÈRES, ÉGLISES.

	VALLAQUIE.	MOLDAVIE.		VALLAQUIE.	MOLDAVIE.
Villes,	22	34	maisons,	339,322	179,206
Bourgs,	12	6			
Villages,	3,590 —	1,925,	dont aux Boïers,	2,416	1,096
			Mos'neni,	637	440
			Monastères indigènes,	230	229
			Monastères grecs,	307	160
			Total :	3,590	1,925

		VALLAQUIE.	MOLDAVIE.
Monastères grecs dédiés	au Saint-Sépulcre,	6	6
	aux saints lieux,	16	12
	au mont Sinaï,	3	5
	au mont Athos,	19	9
	aux communautés de Roumélie,	18	10
		59	43
Monastères indigènes,		91	»
Ermitages relevant de ces monastères,		40	79
	Total :	190	122

Eglises.			VALLAQUIE.	MOLDAVIE.
relevant de la métropole,			1,230	610
id.	des évêchés de Rômnic,		1,611	»
id.	*id.*	d'Arges',	520	»
id.	*id.*	de Buzéu,	617	»
id.	*id.*	de Roman,	»	592
id.	*id.*	de Us',	»	569
catholiques,			3	2
réformées et arméniennes,			3	5
		Total :	3,984	1,778

dont,	VALL	MOLD.
en pierre,	»	1
en marbre,	1	»
en briques,	1,364	1,123

SECONDE PARTIE.

RÈGLEMENT ORGANIQUE DE 1830 ET SES RÉSULTATS.

Le régime des Phanariotes avait causé de trop grands maux aux Principautés pour ne pas réveiller le patriotisme de leurs habitants. En 1821 des plaintes amères, étouffées depuis plus d'un siècle, débordent de toutes parts contre ces fermiers du Phanar, et quatorze députés moldo-vallaques les vont porter aux pieds du sultan. En réponse à leurs plaintes, l'empereur Mahmoud choisit parmi eux deux princes, l'un indigène, l'autre indigéné; *Jean Sturd'a* et *Grégoire G·ica* vont, au printemps de 1822, gérer, l'un les affaires de la *Moldavie*, et l'autre celles de la *Vallaquie*. En 1826, le traité d'Akermann rend aux Principautés le droit d'élire leur prince par l'assemblée générale des divans de chaque province, comme corps du pays, *avec l'accord*

général des habitants, et fixe à sept années la durée de l'administration de l'hospodar. Par le traité d'Andrinople, du 2-14 septembre 1829, « les principautés de » Moldavie et de Vallaquie s'étant, par une capitula- » tion, placées sous la suzeraineté de la Sublime-Porte, » et la Russie ayant *garanti* leur prospérité, » il est entendu qu'elles conservent *tous* les priviléges et immunités qui leur ont été accordés *en vertu de leur capitulation*. En conséquence, elles jouiront du libre exercice de leur religion, d'une *parfaite sécurité*, d'une administration nationale *indépendante*, et d'une *entière liberté* de commerce. Le droit de paix et de guerre, et celui de se faire représenter, sont oubliés. Ils viendront plus tard. Pour le moment, par l'acte additionnel audit traité, les hospodars sont élus *à vie*, avec défense expresse *de porter atteinte aux droits garantis aux deux pays par les traités et hatti-schérifs antérieurs*, et les Principautés jouissant de tous les priviléges d'une administration intérieure *indépendante*, sont autorisées à établir un cordon sanitaire et des quarantaines, à entretenir une milice, et à travailler à mettre à exécution leur règlement administratif, la Porte s'engageant d'avance à le confirmer, en tant qu'il exprimera le vœu des assemblées des plus notables du pays, et l'*accord général des habitants*.

En vertu de cette promesse, les Moldo-Vallaques se mettent à l'œuvre; mais, ignorants de l'histoire de leur patrie, ils croient remonter bien haut dans le passé en se reportant à 1730. Ils prennent ainsi les lois de Mavrocordato pour celles de Radu IV et d'Étienne le

Grand, celles d'Ipsilanti pour celles de Basile le Loup et de Mathieu Bassaraba, et tous le vœu de l'aristocratie pour l'*accord général des habitants*. Quoi qu'il en soit, ils s'assemblent, discutent, statuent, et signent ce qui suit :

Le prince est élu *à vie* par l'assemblée générale extraordinaire, et, en cas de mort, d'abdication ou de *destitution*, le président du haut divan, les ministres de l'intérieur et de la justice, composent, sous le nom de caïmacanie, un triumvirat provisoire, qui, cinq jours après son entrée en exercice, doit publier les feuilles des candidats au trône, et procéder à l'élection des députés, en sorte que toutes les élections soient faites dans un délai de quarante jours, et le prince élu le soixantième.

Les députés électeurs se réunissent en assemblée générale, dite extraordinaire, à l'effet de choisir un prince entre eux, et cette assemblée se compose :

Vallaquie.		*Moldavie.*	
1° Du métropolitain de Bucuresci,	1	Du métropolitain de Iassi,	1
2° Des trois évêques de Buzèu,	1	Des deux évêques,	
de Rômnic,	1	de Us',	1
d'Arges',	1	de Roman,	1
3° De boïers du 1er rang, c'est-à-dire du grand bano au grand càmàras',	50	Du grand logothète au grand postelnic,	45
4° De boïers du 2e rang, c'est-à-du grand clucer au grand comis,	73	De l'aga au bano,	30
5° De députés nobles des districts du grand serdar au grand pitar,	36	Du comis au s'àtrar,	32
6° De députés des corporations,	27	De députés des corporations,	21
7°	»	Du député de l'Académie,	1
	190		132

Le métropolitain est président et les évêques sont membres de droit de toute assemblée politique ; mais ils peuvent être mis en jugement pour cause d'excitation aux troubles et à la révolte.

Les qualités requises pour faire partie de cette assemblée sont, pour ceux du premier rang, comme pour tous autres, d'avoir trente ans accomplis, d'être nés Romans, et domiciliés dans le pays. Pour ceux du second rang, d'être, en outre, propriétaires d'au moins 500 toises de terre habitée. Pour les députés des districts, d'être propriétaires dans le district de leur élection ; et pour ceux des corporations, de posséder un immeuble d'au moins 5,000 piastres. Ceux de la première et de la deuxième classe sont élus par leurs pairs ; les députés des districts, par les Boïers qui les habitent ; et ceux des corporations par les corporations mêmes. Sont électeurs, tous Boïers, tous fils de Boïers, deux nëmuri, deux postelnicei, et deux maziles par place, élus eux-mêmes par leurs corps.

Telle est l'assemblée qui doit élire le prince : tout y est noble, électeurs et députés, car le peuple, qui n'y entre que par le commerce pour $^{27}/_{190}$ et $^{21}/_{132}$, ne peut compter sur la valeur de ses représentants, en trop petit nombre pour ne pas être les créatures des municipalités, influencées par le gouvernement provisoire. Néanmoins, ces députés du peuple portèrent tellement ombrage aux boïers que, sans attendre le traité de Saint-Pétersbourg, qui vint tout simplifier, ils statuèrent, par un amendement à l'art. 26, que le prince serait simplement élu par les Boïers du premier rang.

Comme ils ont violé, par leur orgueil, la lettre du traité d'Akermann, qui exige l'*accord général des habitants*, la Russie se croit en droit de punir l'illibéralisme auquel elle les a poussés en leur imposant un prince de son choix. Qu'ont-ils à dire? Les Romans ne leur appartiennent pas plus qu'ils n'appartiennent eux-mêmes à la Russie.

Les qualités requises pour la candidature au trône sont, savoir : quarante ans accomplis, trois quartiers de noblesse, d'être de la haute classe et naturalisé au moins par son père. Ces candidats sont élus en Vallaquie par les grands Boïers, y compris les troisième et quatrième vornic, par tous Boïers ex-ministres, et le fils aîné de l'ex-prince, s'il a plus de trente ans.

L'assemblée générale ordinaire ou législative se compose :

Vallaquie.		*Moldavie.*	
1° Du métropolitain et des évêq.,	4	Du métropolitain et des évêques,	3
2° De Boïers du premier rang,	20		16
3° De députés des juridictions,	18		16
4° Du député de Craïova,	1		
	43		35

Ici le peuple n'est rien. Tous les députés sont nobles. Les premiers doivent être élus par leurs pairs dans les deux capitales, mais ils ne sont, de fait, que les élus du prince. Les seconds doivent être à la fois propriétaires, Boïers, et fils de Boïers, et ne sont en effet que les fils des grandes familles. On conçoit donc qu'il faut une certaine vertu aux membres d'une assemblée

si aristocratique pour oser y poser la question des droits du peuple, et un certain courage pour se compromettre dans ses intérêts. Ce n'est pas qu'ils n'en aient le droit; au contraire, *ils sont libres, par l'art.* 48, 1° de contrôler, débattre, admettre, rejeter ou amender les propositions du gouvernement; 2° par l'art. 51, de peser l'utilité de toutes les mesures prises par le gouvernement pour la sûreté publique, et des dépenses qu'elles nécessitent; 3° enfin, par l'art. 57, d'examiner tous les contrats passés par l'État, de veiller au maintien du bien public, d'encourager l'agriculture et les arts, d'aviser, de concert avec le prince, au développement du commerce, au règlement des poids et mesures, à la fondation des écoles, des hôpitaux et de tout établissement de fontaines, routes, prisons et quarantaines, de veiller à la milice et au bien du clergé, en un mot, d'être, *comme jadis, et suivant les lois fondamentales du pays*, les gardiens des droits et les fauteurs de la prospérité de leurs concitoyens. Mais la plupart de ces députés ne connaissent guère ni les droits de leur pays, ni les leurs; la pusillanimité leur en montre l'usage comme une révolte contre la Russie. Et c'est en vain que l'un d'eux leur a dit : « Qui ne se » sent point de courage, appuyé sur ces trois articles, » est un lâche, et qui s'offusque de ce courage est ou » inhabile ou mauvais citoyen. » Ils lui ont répondu avec la peur feinte d'un exil impossible : « Imprudent! » et la Sibérie ! » Ces gens-là se croient Russes, et ont l'amour-propre d'avoir mérité les sympathies des peuples libres, et ils en veulent à la France de son indiffé-

rence, et ils ne veulent pas comprendre ces paroles : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! »

A la chambre appartient, en outre, le droit d'élire le métropolitain et les évêques : mais, en cela comme en tout, l'influence étrangère domine, et la minorité des membres patriotes est toujours battue.

Tout pouvoir émane du prince. Il est le seul pouvoir exécutif, et participe, avec l'assemblée, au pouvoir législatif. Il nomme à toutes les places, et choisit ses ministres, qui sont au nombre de cinq, savoir :

1° Ministre de l'intérieur, grand vornic en Vallaquie et grand logothète en Moldavie ;

2° Ministre de la justice, grand logothète dans les deux pays ;

3° Ministre du culte et de l'instruction publique, ou logothète ecclésastique ;

4° Ministre des finances, vestiaire ou vestiairnic ;

5° Secrétaire d'État ou postelnic.

Le postelnic, le ministre des finances et celui de l'intérieur, composent le conseil dit administratif ; le dernier en est président de droit ; et tandis que tous les emplois civils et militaires sont à la nomination du prince, ce conseil a le droit de lui présenter, pour les juridictions, les recettes des juridictions et les directions des quarantaines, deux candidats entre lesquels il est tenu de se prononcer. La réunion des cinq ministres, à laquelle le spathar est appelé, prend le titre de conseil des ministres, et est présidé par le prince.

Le postelnic correspond avec les agents et consuls étrangers ; il a sous son inspection la censure littéraire.

L'aga est chef de la police générale : c'est à lui que réfèrent les commissaires des chefs-lieux de juridictions.

L'armas' est inspecteur général des prisons. Il doit les visiter une fois par an, et son adjoint quatre fois.

La direction des quarantaines est confiée à un comité, sous la direction d'un fonctionnaire nommé par la Russie. Cette forme quasi-constitutionnelle ne laisse pas que d'être assez embarrassante pour des hommes qui y sont peu faits, et la position du prince sera toujours pénible tant qu'il sera réduit à ne choisir ses ministres que dans la haute classe, et ne pourra nommer à tel ou tel emploi, non pas l'homme capable de le bien remplir, mais celui qui s'y croit des droits par sa supériorité dans la hiérarchie nobiliaire.

MUNICIPALITÉS.

Quatorze villes en Vallaquie, et six en Moldavie, sont constituées en municipalités. Elles ont chacune une caisse communale alimentée par les octrois, et dont les fonds sont réservés à leur entretien, et prinpalement affectés au pavage, à l'éclairage et à l'extincton de l'incendie.

Les municipalités sont composées de cinq membres à Bucuresci et à Iassi, et de quatre dans les autres chefs-lieux. Ils doivent être élus pour trois ans, par des députés élus eux-mêmes par les citoyens; mais j'ai été témoin qu'ils ne le sont que sur une liste de candidats présentée à l'approbation du consul russe. Pour être

éligible, il faut être indigène, de trente ans au moins, et posséder un immeuble de 8 à 20 mille piastres. A Bucuresci et à Iassi les députés sont pris 1 sur 30, à Craïova et à Botos'han 1 sur 20; dans les autres chefs-lieux 1 sur 10. Le nombre des électeurs des députés doit être au moins de 40 à Bucuresci, 30 à Iassi, et de 15 dans les autres villes.

VALLAQUIE.		MOLDAVIE.	
Municipalités.	*Revenus.*	*Municipalités.*	*Revenus.*
Bucuresci,	486,729		
Foççani,	40,108	*Nota.* Les deux tiers environ de ces sommes sont employés annuellement à des améliorations.	
Bràila,	143,615		
Ploiesci,	127,939		
Tûrguvici,	141,347		
Càmpulungü,	112,911		
Pitesci,	126,719		
Slatina,	60,432	Iassi,	369,461
Caracala,	42,975	Foççani,	80,235
Rômnic,	45,616	Galatsi,	231,359
Vel-ocna,	23,948	Botos'han,	116,310
Tûrgugilu,	62,795	Roman,	310,307
Cernetz,	35,741	Bûrlatu,	161,218
	1,450,855		1,268,890

Ces revenus proviennent du $^{1}/_{10}$ des patentes, de l'octroi des vins et liqueurs, de la taxe du tabac, de 2 paras $^{1}/_{2}$ par kilà des céréales exportées. Bucuresci et Iassi ont, en outre, le produit de l'exportation du bétail taxé par tête à 11 piastres = 4 fr. 6 c. de France.

QUARANTAINES.

Chaque principauté a un comité sanitaire chargé de veiller à la santé publique et au maintien des quarantaines. Il se compose d'un comité médical, dont nous parlerons plus bas, et d'un comité directeur. Ce dernier se compose comme il suit :

1° D'un inspecteur général pour les deux principautés, à la nomination de la Russie ;

2° Du ministre de l'intérieur ;

3° Du chef de la police ;

4° Du médecin en chef.

La Moldavie n'a qu'une quarantaine établie au port de Galatsi. La Vallaquie en a onze, savoir :

1re *Classe.*	2e *Classe.*	3e *Classe.*
Bràila,	Severin, Turnu,	Isvörele.
Georgeo,	Calafat, Zâmnicea,	Beket.
Càlàras',	Oltcniça,	Gura Jalomiçi.

Chaque quarantaine a son directeur, son médecin, sa sage-femme et son interprète. Outre ces quarantaines, il est établi, de distance en distance, des piquets formant cordon sanitaire, et composés, en Vallaquie, de 6 paysans et de 2 soldats; en Moldavie, de 2 cavaliers et de 2 fantassins. La Vallaquie compte 217 piquets, et la Moldavie 15, sur un parcours de 142 heures.

La quarantaine est graduellement de 4, 8, 16, 24 jours. Qu'il y ait eu, dans son établissement, un

but politique, celui d'éloigner, autant que possible, les Principautés du territoire turc (c'est à n'en point douter), il est à croire cependant qu'elle les a garanties de la peste en 1838, alors que sur l'autre rive, à Rutschuk, par exemple, où je me trouvais, il mourait de 90 à 100 personnes par jour.

Les précautions que l'on prend à l'arrivée des passagers et des marchandises sont celles-ci :

Les passagers d'un même bord sont conduits dans un fumigatoire où ils se dépouillent de leurs vêtements, passent un caleçon, endossent une robe de chambre, et chaussent des mules que leur fournit l'administration, à moins qu'ils n'aient eu le temps et la précaution d'envoyer vingt-quatre heures d'avance des habits de rechange. Ils sont de là conduits dans les chambres qui leur sont destinées, et vingt-quatre heures après leurs vêtements leur sont rendus.

Quant aux marchandises, on se contente : 1° pour les huiles, les caviars, les olives, les poissons et les fruits, de leur faire subir l'immersion dans l'eau; 2° pour les étoffes, de les purifier par des fumigations d'acide muriatique ou de les exposer à l'air, la soie 8 jours, le coton 16, les laines 20; le coton et la laine bruts, 30 et 42. Les papiers sont fumigés au soufre pendant 6 heures, et les monnaies et bijoux passés au vinaigre.

Il résulte de ces mesures que l'Autriche, ayant réduit à vingt-quatre heures ses quarantaines des Butchedji, a obtenu, par là, une liberté entière égale à celle de la Russie, d'importation et d'exportation, tandis que la

France et l'Angleterre, gênées par tant d'entraves, ne peuvent établir aucun commerce direct d'importation avec les Principautés, celui qu'elles y font par terre étant grevé par les frais de transport, de douane, et les chicanes de l'Autriche.

TRIBUNAUX.

Les tribunaux sont, à peu de chose près, établis sur le pied français. Il y a trois degrés judiciaires, de première instance, d'appel et de cassation. Il est, en outre, un jury dans chaque village. Ce jury se compose de trois villageois élus annuellement par la commune, choisis en Moldavie parmi les fruntas'i (ou de front), les mijlocas'i (de milieu), et les codas'i (de queue), résumés par le nom de ràd'es'i (de rayons), c'est à-dire propriétaires d'un rayon de terre au front, au centre, à l'extrémité d'une propriété seigneuriale, et dont les séances se tiennent le dimanche, au sortir de l'église, dans la maison et sous la présidence du curé. Ils sont appelés ales'i, ou élus en Vallaquie; pacïnici ou de paix, en Moldavie, et jugent de tous différends de 10 à 15 piastres. Cette institution, bonne en elle-même, devient mauvaise chaque jour par le fait même de l'administration qui ne rougit pas de descendre jusqu'à influencer ces innocentes élections, et s'embarrasse peu qu'elles aient lieu régulièrement chaque année; il en résulte que les jurés et le zapciu (bailli) s'entendent entre eux, suscitent des procès, et font composer les parties à leur avantage.

Chaque chef-lieu a son tribunal de première instance, à la fois civil, commercial et criminel. La Vallaquie en compte donc 18 et la Moldavie 13. Ils se composent d'un président, de deux juges ou assesseurs, d'un procureur et d'un greffier, qui tous doivent avoir au moins vingt-cinq ans. Ils jugent en Vallaquie sans appel, jusqu'à 500 piastres, en Moldavie jusqu'à 1500, ou valeur de 30 toises de terrain ; avec appel, moyennant caution de 20 pour 100 ; le délai d'appel est de trois mois.

Il n'y a dans les Principautés que trois tribunaux purement de commerce, l'un à Craïova, l'autre à Galatsi, et le troisième à Bucuresci. Les villes de Iassi, Focçani et Botos'han adjoignent à leur tribunal de première instance le plus ancien staroste (prévôt) des marchands pour juger en affaire de commerce.

Le tribunal de commerce se compose, à Bucuresci et à Galatsi, d'un Boïer comme président, d'un négociant comme juge, nommés par le prince, et de trois autres juges élus par le commerce parmi les négociants.

A Craïova, le tribunal n'est composé que de trois membres, du président, nommé par le prince, et de deux juges élus par le commerce.

En Vallaquie, ces tribunaux jugent en première instance de toute affaire commerciale, et en appel de toutes sentences rendues en cette matière par les tribunaux civils de première instance. En Moldavie, on ne peut appeler des sentences du tribunal de Galatsi qu'au divan princier.

Chose remarquable, c'est que le Boïer, qui généralement ne s'entend à rien moins qu'au commerce, et qui, en Vallaquie surtout, fait fi du commerçant, use néanmoins de sa prérogative de Boïer pour briguer la présidence de ce tribunal.

Le divan d'appel, composé de douze membres, se divise en deux sections, civile et criminelle. Il y en a deux en Vallaquie, l'un à Bucuresci, l'autre à Craïova, et un seul en Moldavie. Les membres qui le composent doivent avoir avoir au moins vingt-sept ans, et le président trente ans. En matière civile il se compose, en Vallaquie, de six juges, d'un procureur et d'un greffier; en Moldavie, d'un président et de quatre membres. Il juge sans appel jusqu'à 5,000 piastres de capital, ou 500 piastres de revenus; en Moldavie, jusqu'à 20,000 piastres, avec appel pour plus forte somme, moyennant caution. Ce délai d'appel est de deux mois.

Le divan d'appel, en matière criminelle, se compose, en Vallaquie, du président, de cinq juges, d'un procureur et d'un greffier; en Moldavie, d'un président et de sept juges. *Il juge de tout délit, quelles qu'en soient l'importance et la gravité*. L'accusé, aux termes de l'art. 280, doit lui être présenté dans les vingt-quatre heures de son arrestation et de son arrivée dans la capitale. Mais les lois ne protégent ici personne, l'arbitraire violente tout: on forme autant de tribunaux qu'il y a de faits partiels. Tout le monde se fait juge, le ministre, le chef de la police, le général de l'armée, le prince lui-même. On choisit les procureurs généraux

parmi les aides-de-camp du prince. La balance de la justice est brisée par le glaive du bourreau. On étire les ongles aux prévenus pour leur arracher des aveux (1), on les oblige à se tenir debout entre quatre baïonnettes jusqu'à ce que, affaissés par leur propre poids, ils tombent évanouis dans d'affreuses convulsions (2), et tout ceci en dépit des lois qui ont aboli la peine de mort et les tortures, et par une conséquence du gouvernement quasi-militaire que les Russes ont donné aux Moldo-Vallaques. Victimes de l'iniquité, je vous ai plaints; Bàlcesco, Telejesco et Marine, je vous estime, et pleure avec vous le plus homme de cœur et le plus instruit d'entre vos concitoyens, Démétrius Philippesco. Il est mort en martyr, et la douleur publique vous a mieux réhabilités que la grâce du nouveau prince.

Au-dessus de ce divan est le haut divan judiciaire, troisième et dernière instance, qui juge irrévocablement de toute appellation de sentences du divan d'appel et des tribunaux de commerce. Pour en être membre, il faut avoir au moins vingt-cinq ans, et quarante ans pour en être président. Il se compose d'un président et de six juges. Le prince est tenu de sanctionner et de faire exécuter ses décisions si elles sont unanimes, et deux membres suffisent pour l'invalider. En ce cas, la partie lésée peut demander au prince la révision du

(1) Ceci eut lieu lors du vol par effraction, commis chez le docteur Graunaur.

(2) Ceci eut lieu lors d'un vol commis chez M. Mimaut, consul de France.

procès, et ce, dans le délai d'un mois. En Moldavie, ce haut divan étant présidé par le prince, porte le nom de divan princier. Il se compose de quatre juges nommés par le prince, et de trois autres élus par l'assemblée.

Le nombre des procès pendants à ces cours était, en Vallaquie, de 21,807 en 1838, et il n'est guère réduit que d'un cinquième. En Moldavie, il diminue avec une rapidité qui fait craindre que l'arbitraire ne violente les parties. De 29,000 en 1834, ils sont tombés à 16,773 en 1836, à 4,000 en 1837, à 2,606 en 1839, à 1,591 en 1840. N'en pas vouloir est le témoignage d'un bon cœur, mais la chose est impossible, et il vaut mieux laisser les plaideurs poursuivre leur affaire que de les amener à un arrangement forcé, qui ne profite souvent qu'aux juges dont la vénalité est proverbiale. En réfléchissant à cette vénalité, il est aisé d'en trouver la cause dans le petit nombre des juges qu'il est ainsi facile d'acheter. En somme, dans la magistrature comme dans la milice, le mérite ici n'est rien; Moroï, le plus savant professeur et légiste du pays, sera toujours noroï (boue), et on lui préférera toujours soit un Boïer caduc, soit un jeune beyzadé, qui ne connaîtra d'autres règles de justice que celles de l'équitation.

Les principaux châtiments sont la prison, la privation du sommeil, les verges, les fers aux pieds, la cangue ou joug à porc, les mines, l'exposition. Il est une prison préventive dans chaque chef-lieu de district, une criminelle dans chaque capitale, une, en outre, à

Snagove, près de Bucuresci, une dans chaque saline, un bagne à Georgeo, et deux prisons pour les femmes à Ostrov et Râtesci.

SENTENCES POUR CRIMES ET DÉLITS.

	Vallaquie.			*Moldavie.*		
	1838	1839	1840	1838	1839	1840
A mort,	»	»	»	»	»	»
Aux salines,	33	38	47	18	23	29
Aux travaux forcés,	42	31	54	37	36	32
A la déportation,	4	11	7	7	3	8
A la réclusion,	3	11	7	6	4	12
Élargis sous caution,	109	96	62	»	»	17
Acquittés,	123	142	97	106	98	112
Décédés,	10	7	13	8	11	9

On peut évaluer le nombre permanent des forçats à 270 pour la Vallaquie, et à 200 pour la Moldavie. Le chiffre total des détenus est d'environ 1,400.

Le condamné aux mines doit tailler deux blocs de sel du poids de 200 okas chaque, pour avoir droit au tiers de la taxe des ouvriers libres; et ce tiers lui est ménagé jusqu'à sa sortie, pour lui être rendu, avec les intérêts, et le mettre à même de s'en retourner. Les deux autres tiers appartiennent à l'administration des prisons. Je dois dire qu'il est peu de pays où les prisonniers soient traités avec autant d'humanité, que la douceur naturelle des anciens Armas'i, MM. Floresco et Chieresco, a puissamment contribué à améliorer leur sort, et qu'il n'y a pas moins à attendre de M. de Blaremberg.

FINANCES.

REVENUS.

Titres.	*Vallaquie.*	*Moldavie.*
Capitation des paysans, *Id.* des gens sans domicile, *Id.* des mazils, *Id.* des juifs patentés,	8,765,806	7,327,470
Salines,	3,130,000	1,200,000
Troupeaux d'Ardialie,	100,000	5,000
Ardialiens,	400,000	
Étrangers,	640,000	20,000
Bulgares colonisés,	41,771	
Citadins roturiers,	494,490	
Subvention de la métropole et des évêchés,	400,000	510.000
1/10 du traitement de chaque empl. pour les écoles,		200,000
Octrois,	2,000,000	1,026,445
Vignes des étrangers,		5,000
Passeports,	26,000	12,000
Taxes des procès,	30,000	
Id. des diplômes,	10,000	
Domaines de l'État,	515,505	
Pêche du Danube,	25,000	
Id. du lac Brates',		55,005
Exportat. du gros bétail,	277,200	
Id. des céréales,	300,000	
Id. du suif,	155,083	7,843
	16,544,755	9,368,763

DÉPENSES.

Titres.	*Vallaquie.*	*Moldavie.*
A la Porte Ottom.,	1,400,000	740,000
Liste civile (1),	1,600,000	1,200,000
Employés,	4,376,400	2,132,256
Agent à Constant.,	120,000	80,000
Loyers de bâtim.,	30,000	20,000
Chauffage, éclair.,	80,000	60,000
Slugitori ou trabant'i,	179,340	327,370
Milice,	2,750,000	730,000
Quarantaines,	600,000	120,000
Ecoles, impr., bibliothèques,	350,000	400,000
Séminaires,	150,000	96,000
Pavage,	48,000	125,000
Service médical,		80,000
Prisons et détenus,	70,000	36,000
Eaux et fontaines,		75,000
Postes,	1,107,408	442,200
Frais de poste,	150,000	500,000
Ermitages,	22,000	7,500
Scutelnici,	1,500,000	500,000
Routes,	200,000	75,000
Hôpital de Saint-Spiridion,		150,000
Aumônes,	60,000	72,000
Etablissement des mineurs et tutelle publique,	150,000	100,000
Frais de recensement,	150,000	100,000
Otez	14,493,158	7,718,126
de	16,544,755	9,368,763
Reste	2,051,597	1,650,637

(1) Ou la liste civile des princes, ici le 1/10 et là le 1/4 des revenus publics, est dix fois trop forte, ou les revenus sont dix fois trop faibles.

CONTRIBUTIONS ANNUELLES.

		Vallaquie.	*Moldavie.*
Négociants patentés,	1re classe,	240 piastres.	240 piastres.
	2e classe,	120	120
	3e classe,	60	60
Marchands étrangers,	1re classe,	»	80
	2e classe,	»	42
	3e classe,	»	23
Grands fabricants,		120	
Petits fabricants,		80	
Boutiquiers,		50	
Paysans cultivateurs,		36	36
Colons chrysobules,		18	18
Scindrômes colonisés,		36	36
Tout étranger pour 400 ceps de vigne,		»	10

Ayant à parler plus tard, d'une manière plus spéciale, des scindrômes ou Rô-muni, dits tsigans, je me contenterai de faire remarquer que, l'exemple du prince G'ica étant bon à suivre, le prince Sturd'a vient d'aller plus loin en affranchissant, non-seulement les scindrômes de l'État, mais ceux aussi des monastères. En Vallaquie, ces scindrômes libres et colonisés prospèrent et multiplient. Ils y sont divisés en 89 vàtàs'ies (intendances), relevant d'autant de vàtas'i, par eux élus. Ainsi, ces hommes libres d'hier, et qui en doutent encore, ont, dans un pays vassal, le droit d'élection, et tel qui est libre, né de parents libres, avec le sentiment de sa liberté, ne l'a pas dans un État souverain. Quel contraste ! quelle leçon !

MONNAIES AYANT COURS.

	Vallaquie.		Moldavie.	
Ducat d'Autriche vaut	32 p. change à	31 1/2	36 p. change à	35 1/2
Piastre d'Espagne,	13	13	16	15 1/2
Rouble,	11	10 1/2	12	41 1/2
Svendsic ou sorocovetz,	2 p. 12 paras.	2 p. 10 paras.	3	2 1/2

La piastre est, en Vallaquie, de 40 paras. On l'appelle *leu*, *leï* (lion, aslan), en souvenir d'une petite monnaie de Hongrie dont on se servait jadis. Le para se divise en 2 làscaïes ou 3 bans. Le ban était une petite monnaie que frappaient jadis les banos de la petite Vallaquie. Elle était en cuivre rouge, l'une d'un centime, l'autre de trente-trois centimes de France. Le làscaïe et le ban ne sont plus que des monnaies fictives, et c'est en bans que l'on évalue dans l'administration, comme autrefois chez nous en deniers.

COURS DE CHANGE.

Les billets se négocient à Galatsi et à Iassi :

Sur Vienne,	à trois mois de date	et à 9 piastres 3 paras	le florin.
Trieste,	à *id.*	à 9 *id.* 1	*id.*
Marseille,	à *id.*	à 108 paras	le franc.
Gênes,	à 75 jours de date,	108 *id.*	*id.*
Odessa,	à 10 jours de vue,	414 piastres	les 100 roubles.
Constantinople,	à 10 *id.* *id.*	100 *id.*	les 122 piastres turq.

TABLEAU COMPARATIF DES POIDS ET MESURES (1).

Poids.

Moldo-vallaques.		*Français.*
Oka (une) = 4 litres = 400 drames	=	1,287 kilogramme.
Litrà (une) = 1/4 oka = 100 *id.*	=	31,190 grammes.
Dramu (un)	=	3,119 centigrammes.
Cantar (un) = 44 okas 1/4	=	57,517 kilogrammes.

Français.		*Moldo-vallaques.*
1 kilogramme	=	313,000 drames.
100 *id.*	=	1,748 cantar.
1,000 *id.*	=	17,398 *id.*
Hectogramme	=	31,30 drames.
Décagramme	=	3,13 *id.*
Gramme	=	0,31 drames.
Décigramme	=	0,03 *id.*

Mesures de capacité.

(pour les matières sèches.)

Moldo-vallaques.		*Françaises.*
Grande banit'a (une) bannatte ou boisseau	= 40 okas	= 51,12 litres.
Petite banit'a	= 30 *id.*	= 25,26 *id.*
Kilà (une) de Vallaquie (2)	= 400 *id.*	= 5,112 hectolitres.
Id. de Moldavie	= 300 *id.*	= 3,83 *id*
Oka		= 0,012 litre.
Drame		= 0,003 *id.*

(1) Extrait de l'*Annuaire de Vallaquie*, par le colonel Blaremberg.

(2) Pour former la mesure de la kilà (kilo), on mêle à parties égales quatre espèces de céréales, blé, maïs, orge et millet; on pèse 400 okas de ce mélange, et l'on construit un vase cylindrique susceptible de contenir juste la quantité donnée. L'étalon ou kilà est un vase de 0,555 mètres ou 266,3 lignes (partie de la toise vallaque) en diamètre, sur 0,264 mètre en 110,964 lignes de la toise susdite en hauteur.

Françaises.		*Moldo-vallaques.*
Litre	=	344,300 drames.
Décalitre	=	8,607 okas.
Hectolitre	=	86,075 *id.*
Kilolitre	=	860,750 *id.*

Mesures de capacité.

(Pour les liquides).

Moldo-vallaques.		*Françaises.*
Oka	=	1,095 litre.
Litra	=	2,799 décilitres.
Drame	=	0,027 *id.*
Vadrà (une) vèdre = 10 okas	=	1,095 décalitre.

Françaises.		*Moldo-vallaques.*
Litre.	=	365,000 drames.
Décalitre	=	9,125 okas.
Décilitre	=	36,500 drames.

Mesures de longueur.

Moldo-vallaques.		*Françaises.*
(1) Stângène (un), toise de S'erban Voda	=	1,962 mètre.

Moldo-vallaques.		*Françaises.*
Palmà (une) palme 1/10 de toise	=	1,962 décimètre.
Degete (un) doigt 1/10 de palme	=	1,962 centimètre.
Linie (une) ligne 1/10 de doigt	=	1,962 millimètre.
Stângène de Constantin Voda	=	2,020 mètres.
Palma *id.*	=	2,020 décimètres.
Degete *id.*	=	2,020 centimètres.
Linie *id.*	=	2,020 millimètres.
Pràjinà (une) perche = 3 toises	=	5,886 mètres.
Cotu (un), (coude, aune)	=	6,665 décimètres.

(1) La toise de S'erban Voda, établie en 1683, est celle dont on se sert aujourd'hui.

Françaises.		*Moldo vallaques.*
Mètre	=	0,509 du stângène de S'erban.
Décamètre	=	5,096 *id.*
Décimètre	=	0,059 *id.*
Centimètre	=	0,509 du degete.
Millimètre	=	0,059 *id.*

Mesures itinéraires.

Moldo-vallaques.		*Françaises.*
Mille (un) = 2 heures de marche = 4,000 stangènes	=	7,848 kilomètres.
Poste = 2 milles	=	15,696 kilomètres.

Françaises.		*Moldovallaques.*
Kilomètre	=	507,683 stângènes.
Myriamètre	=	1,274 mille.

Mesures de superficie.

Moldo-vallaques.		*Françaises.*
Pogon (le) arpent	=	49,888 ares.

Françaises.		*Moldo-vallaques.*
Are	=	50,968 stângènes carrés
Hectare	=	3,933 pogöns carrés.
Centiare	=	0,509 stangène carré.

Mesure de solidité.

Cette sorte de mesure ne s'emploie que pour les bois et le fourrage. Le bois se mesure et se vend à la toise. Le fourrage se vend par char de mesure (carŭ de mèsurà), et cette mesure s'obtient ainsi : On prend avec une corde les deux demi-circonférences du tas de foin chargé, savoir : L'une dans la longueur du chariot, l'autre dans sa largueur, on rapporte la lon-

gueur sur la toise, on fait la somme des deux demi-circonférences, et l'on compte neuf toises.

COMMERCE.

Le commerce se fait dans les Principautés par les marchands en gros, les Leipsikains et les Marquitans, tous Allemands ou Ardialiens, Arméniens ou Grecs, Russes ou Juifs. Les marchands en gros exportent les céréales, les peaux, les bestiaux, les laines, le miel et le vin; ils importent le sucre anglais, le café, les vins des îles, la quincaillerie et les fers d'Allemagne; les Leipsickains importent de Leipsick toutes marchandises de France, d'Angleterre, d'Autriche et d'Allemagne, telles que drap, soierie, mousseline, toile, indienne, glaces, cristaux, bijoux, et généralement tous les articles de nouveauté et de luxe, argenterie et carrosserie de Vienne, parfumerie et ganterie de France, meubles de Pest, et thé anglais. Les Marquitans, à la fois papetiers, quincailliers, couteliers, chaudronniers, layetiers, importent de Russie des ustensiles de fonte et de cuivre jaune, de la porcelaine commune, des valises, des fourrures, des cuirs, du thé, des articles de bureaux, des équipements militaires, le tout très-grossier, et aussi, cordages, chandelles, savon et voilures d'Odessa.

Les Arméniens et les Grecs, qui font généralement le commerce des denrées coloniales, cafés, sucre, rhum, encens, etc., importent: 1° les huiles, le riz, les olives, les fruits, les poissons salés, le caviar et le

tabac de Turquie; 2° les étoffes de l'Inde, de Perse et de Damas, les savons de Candie ou d'Andrinople, les chaussures orientales; 3° les métaux et les couleurs pour la teinture.

Bucuresci et Iassi sont les deux grands dépôts de ce commerce, et tous les produits leur arrivent par les ports de Gàlatsi et de Bràila, les diverses échelles du Danube, et les passes de Vulcanu, Tour-rouge, Cronstadt, Momornica et Presecana.

Le droit de douane est de 3 pour 100 pour les marchandises importées; mais dans le commerce intérieur il est quelquefois de 15 pour 100 sur les céréales qui passent de Vallaquie en Moldavie pour la distillation, ou de 60 pour 100 sur le tabac de Turquie.

Pour les exportations, il est par kilà = 5,112 hectolitre, sur :

Le blé et le seigle de,	3	piastres	15	paras	=	1 fr.	29	cent.
Le maïs,	1	*id.*	27	*id.*	=	»	59 1/2	
L'orge,	1	*id.*	5	*id.*	=	»	37 2/3	
Le millet,	2	*id.*	25	*id.*	=	»	93 1/3	

Et sur les autres denrées de 3 pour 100.

En Vallàquie, les exportations se montent, année commune, à 16 millions de fr., et les importations de 13 à 14 millions. Elles sont à peu près de 1/5 en moins pour la Moldavie. En 1840 ces deux provinces ont :

	Vallaquie.	*Moldavie.*	
Exporté	53,112,213 piastres.	42,503,692 piastres.	114 bans.
Importé	29,741,317	23,376,251	
Différence :	23,370,896	19,127,441	114 bans.

Les deux ports de Bràila et de Galatsi, à 2 lieues de distance l'un de l'autre, à 60 milles de la mer Noire, à 65 milles de Iassi, et à 72 milles de Bucuresci, acquièrent de jour en jour une nouvelle importance. Déclarés ports francs, le premier, depuis le 28 août 1834, et le second, depuis le 2 mars 1836, ils entrent déjà pour $^1/_{12}$ dans le commerce général des Principautés. On peut se faire une idée de leur accroissement par leur mouvement pendant les six dernières années.

BATIMENTS ENTRÉS ET SORTIS.

	Bràila.						*Galatsi.*					
	1837	1838	1839	1840	1841	1842	1837	1838	1839	1840	1841	1842
Russes,	20	13	29	27	24	25	60	58	73	113	97	121
Autrichiens,	25	17	19	28	26	23	48	60	70	87	80	69
Turcs,	179	181	175	108	181	157	176	180	160	137	143	152
Grecs,	165	141	174	187	198	227	145	153	266	356	309	341
Ioniens,	5	9	13	11	26	32	37	33	39	40	42	34
Sardes,	37	23	41	38	19	11	70	77	89	100	87	95
Belges,	1	»	»	1	»	»	1	»	»	2	»	»
Vallaques,	10	9	8	12	11	14	11	9	11	10	9	6
Moldaves,	»	»	»	»	»	»	1	2	»	5	2	1
Toscans,	2	»	»	»	»	»	2	»	»	»	»	»
Anglais,	2	4	4	»	»	7	2	3	3	2	2	8
Français,	»	»	»	»	»	2	»	»	»	1	»	»
Mecklembourg.,	»	»	»	»	»	1	»	»	»	2	»	»
De Jérusalem,	»	»	»	»	»	1	»	»	»	»	»	»
Samiens,	3	»	2	»	9	9	3	13	11	17	8	5
	449	397	465	412	494	509	546	588	742	872	779	832

Ainsi, il est entré et sorti, pendant ces six dernières années.

A Galatsi,	4,359	bâtiments et barques,
A Bràila,	2,726	
Différence :	1,633,	

laquelle semble ne provenir que de la difficulté d'y traiter les affaires, la place n'ayant pas un seul banquier. Quoi qu'il en soit, on voit que leur mouvement est progressif, et que, bien que moins considérable, celui de Bràila se soutient mieux.

Ces progrès si rapides rendant nulle l'importance de ses deux ports de Bessarabie, Réni et Ismaïl, que les pyroscophes autrichiens ne regardent pas même en passant, et menaçant sérieusement l'avenir d'Odessa, par l'amélioration des céréales dans les Principautés et la supériorité de leur suif sur celui de la Russie; cette puissance ne cesse, depuis 1836, de comprimer l'élan commercial qu'elle avait elle-même imprimé: elle exige un droit de péage à l'embouchure du Danube à Sulina; elle réduit à 4 jours ses quarantaines de Sculéni, Réni, Léovo et Tûrgu-nou, et par la prohibition qu'elle fait de l'importation du sel en Circassie, elle sait fort bien qu'elle nuit moins aux Circassiens qui en ont déclaré l'usage *infâme*, qu'aux Moldo-Vallaques, qui perdent ainsi un immense débouché pour leurs riches salines.

Dans tous les cas, à en juger par cette extension commerciale, on peut prévoir la destinée des deux ports de Galatsi et de Bràila. Leurs progrès ne sont pas moins rapides que ne le furent, à son origine, ceux d'Odessa, et il est certain qu'au jour où les deux Principautés seront réunies sous un même chef, avec Focçani pour capitale, ils combleront eux-mêmes la distance de 4,000 toises qui les sépare, ne feront qu'une seule ville, et deviendront l'un des points les plus importants de ces parages. Ceci est mon rêve;

c'est aussi celui des Moldo-Vallaques, assez intelligents pour le réaliser, pour peu que l'Autriche, l'Angleterre et la France leur prêtent leur appui. Il ne faut pas, néanmoins, s'abuser sur cette extension commerciale, car il est de fait qu'en Moldavie déjà la culture de la terre commence à ne plus défrayer le cultivateur. Les prix auxquels s'élèvent les produits dans les années stériles, les encouragements donnés à l'agriculture, ont en effet provoqué, depuis 1830, un mouvement progressif; mais ce ne fut que momentané: la réaction sur le cultivateur ne tarda pas à se faire sentir; les produits restèrent entassés, et le pauvre paysan n'en resta pas moins pauvre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a aujourd'hui dix fois plus de terrain en culture, et peut-être dix fois plus de Branderies en activité qu'avant 1830, sans que le paysan en soit plus riche. On s'est assuré, en effet, que, lorsqu'il a satisfait à l'impôt, acheté ses bottes ou ses sandales, économisé ce qu'il lui faut de lin ou de laine pour tisser ses vêtements et son linge, et cassé sa tire-lire pour ajouter un pot de terre, un chandelier en fer-blanc ou une marmite de cuivre à son ménage, il ne lui reste absolument rien. Il y a sans doute quelques exceptions, mais il y en a peu, et moins en Moldavie qu'en Vallaquie, parce que là, malgré tous les efforts du gouvernement, le laboureur ne cesse d'être exploité par la cupidité des juifs.

Une autre cause de cette stagnation est l'indifférence de notre commerce, qui se contente généralement de prendre à Constantinople, comme provenance d'O-

dessa, le suif et les blés que les Autrichiens y apportent de Bràila et de Galatsi. La France a cependant besoin de blé pour l'Algérie, et elle ne saurait l'avoir à meilleur compte que dans les Principautés. Elle pourrait, en outre, exporter la laine, la cire, les peaux de buffles, de bœufs, de chèvres, d'agneaux et de lièvres, des bois de construction et des douves, sûre qu'elle peut être d'y importer avec avantage tous articles de luxe et de toilette, soierie, broderie, parfumerie, habillements confectionnés, glaces de grande dimension. En se contentant d'un bénéfice net de 10 pour 100, notre papeterie l'emporterait sur celle de l'Autriche, et nos architectes feraient valoir nos beaux papiers de tenture. Quelques carrossiers habiles pourraient aussi lui enlever les 60,000 ducats qu'elle retire, année commune, des commandes qui lui sont faites; enfin, les fermages y offrent généralement un bénéfice net de 20 pour 100, et peu de domaines se trouvant affermés au-dessus de 24,000 fr., il est certain que de bons fermiers pourraient, sans innovation, sans ces perfectionnements devenus chez nous nécessaires, avec un capital de 12 à 36,000 fr., être sûrs de réussir; il est certain, enfin, que plusieurs fabriques de sucre de betteraves y prospéreraient si elles étaient bien établies et soutenues par un capital suffisant pour résister pendant six mois aux importations de la fabrique monstre d'Hermanstadt en Transylvanie. La seule difficulté qu'auraient à vaincre ces établissements serait la concurrence et l'intrigue jalouse de l'Autriche, mais ils en viendraient facilement à bout par la régularité de leurs contrats avec les propriétaires.

Je n'ai pas l'intention d'engager nos paysans à se rendre dans ces provinces pour s'y voir ravalés à l'état de clàcas'i (corvéieurs) et d'obaci (serfs), dont le moindre des maux est de payer la dîme ; mais j'avoue que je ne verrais pas sans plaisir s'y diriger de bons fermiers, quelques spéculateurs en bois, laine, suif et céréales, quelques fabricants, et aussi quelques forts pacotilleurs.

Les frais de route et du transport des marchandises ne sont ni aussi longs, ni aussi grands que peut-être on se l'imagine. Le voyage peut se faire en 21 ou 23 jours, et coûte, suivant la place, de 420 à 600 fr., y compris les nuits de halte et les faux frais dans les diverses stations.

Le coût du transport des marchandises de Strasbourg à Vienne, *par terre*, est de 5 fl. 30 kr, à 6 fl. 30 kr. pour 50 kilog., et dure 41 jours; *par eau*, depuis Ratisbonne, il est de 4 fl. 15 kr. à 6 fl., et dure 30 jours. De Vienne à Georgeo, Bràila ou Galatsi, par le Danube, le trajet est de 8 à 11 jours, suivant la hauteur des eaux, et le fret de 6 fl. ½ les 56 kilog. De Vienne à Iassi et Bucuresci, par le Banat et l'Ardialie, il est de 6 semaines. L'assurance est de 45 kr. pour 100 florins.

URBARIUM.

Droits du paysan.

				Vallaq.	*Moldav.*
Tout paysan roman a droit en superficie,					
1° Pour maison, cour et jardin,					
	en plaine,	400 t.	ter. moyen,	350 t.	360
	dans la montagne,	300			

	Vallaq.	Moldav.
Report	350 t.	360
2° Pour terre de labour,	3,888	sans distinction.
3° Pour saintres par tête de gros bétail, ou 10 chèvres, ou brebis,	648	
4° *Id.* foin d'hiver,	777 3/5	
	5,663 3/5	
S'il a 4 bœufs ou une vache, les deux derniers articles doivent être multipliés par quatre, en sorte qu'en ajoutant au total ci-dessus,	5,700	
on a pour maximum de son droit,	11,363 3/5	
à laquelle il faut ajouter, pour magasins de réserve, dans la montagne, 259 t. / en plaine, 388 } ter. moyen,	323	
Total général,	11,686 3/5	

S'il a plus de 4 bœufs, il doit s'entendre avec le propriétaire.

Devoirs du paysan.

	Vallaq.	Moldav.
Tout paysan doit annuellement au propriétaire,		
1° En jours de travail de la terre avec ses bœufs,	12	12
Id. S'il n'a pas de bœufs,	36	36
2° Labour remboursable en espèces, à son gré,	1	
3° Transport avec deux bœufs à 6 heures de distance,	1	
Id. *Id.* de 8 à 16 heures,	»	1
Id. *Id.* de 1 à 8 heures, ou remboursable en espèces, au gré du propriétaire.	»	2
4° Coupe et transport de bois,	1	2
Ou jours de travail remboursables à son gré,	4	4
5° De toutes ses récoltes;	1/10	1/10
6° De la vigne,	1/20	1/10
7° Sur 100 familles, serviteurs appelés obaci, serfs, ou entravés,	4	
Sur 10 familles, serviteurs appelés volnici-slujbas'i ou serviteurs volontaires, si le propriétaire a plus de 200 familles,		1
S'il en a moins de 200,		2

D'où il suit, tout compte fait, que le paysan donne

au propriétaire le $^1/_8$ de son temps, et qu'en Moldavie le propriétaire s'arrange toujours de façon à prendre 2 volnici-slujbas'i sur 10 familles, ce qui rend cette injustice cinq fois plus criante qu'en Vallaquie, où d'ailleurs on les appelle plus franchement ce qu'ils sont, obaci, serfs; car, en effet, pendant leur année de service ils ne s'appartiennent plus, ils n'appartiennent plus même à l'État, ils sont tout à leur maître.

On le voit donc, pour ne pas être absolument attaché à la glèbe, le paysan n'en est guère plus libre, car, d'une part, il est corvéable en masse du gouvernement, et de l'autre, serf, à tour de rôle, du propriétaire; ici pour $^1/_{20}$, là pour $^1/_4$ de la population. Il a bien le droit de s'absenter et de changer de résidence; mais d'une part, si l'absence se prolonge au delà d'une année, tout ce qu'il a, sa maison, son jardin, ses plantations, retournent de droit au propriétaire; et, de l'autre, il ne peut changer de domicile avant d'avoir déposé à la caisse du village le montant de sa capitation pour toutes les années à courir jusqu'au prochain recensement, lequel n'a lieu que de sept en sept ans, et d'avoir donné au propriétaire le prix de toutes ses redevances de l'année courante. Or, comme il résulte de l'art. 144 que le propriétaire a droit de l'expulser, sans autre indemnité que de l'en prévenir une année d'avance, on conçoit facilement comment le paysan ne plante ordinairement rien, pas un arbre, pas une haie vive, sur une terre qui n'est pas à lui; comment il se contente de semer et de vivre au jour le jour. De là, dit-on, il est paresseux. Je le crois bien, et lui fais

un mérite de sa paresse; elle n'est que le résultat de ses prévisions. Tel est l'état du paysan dans les deux Principautés, et l'on assure qu'il est au comble du bonheur: dérision amère! peut-il même y prétendre avec de telles lois? Et l'on feint de croire qu'il est libre, quand on a tout fait, par le règlement de 1830, pour le rendre plus esclave qu'il ne l'était! Il est pourtant un moyen bien simple de lui donner le bonheur et la liberté. Abolissez l'art. 144; abolissez les numéros 4, 5, 6, 7 des redevances; abolissez les droits féodaux de pêche dans les étangs, de construction de moulins sur les rivières, de vinade, d'étale, et il sera bientôt heureux et libre. Ne soyez plus pour lui des frelons, et il cessera d'être paresseux; car sa paresse n'est qu'un sage calcul, comme votre cupide activité n'est que rapine. Cessez donc, Boïers, d'être si hypocritement égoïstes, songez à l'avenir; voyez où en sont venus les Bessarabiens, vos frères: aujourd'hui, parmi eux, plus d'un fils de grand Boïer conduit les bœufs et la charrue; ayez pitié de vos enfants, et soyez sûrs que la liberté que vous aurez rendue à vos concitoyens garantira un jour vos fils de la servitude!

MAGASINS DE RÉSERVE.

Les magasins de réserve sont établis dans chaque village, et alimentés annuellement par le produit des 259 t. données à cette fin à chaque famille. Tout paysan doit à ces magasins:

	Vallaquie.	Moldavie.
Celui des montagnes,	5 banіça.	
Id. du centre,	7 *id.*	1/2 merça.
Id. du bas pays	10 *id.*	

Cette réserve, faite pour trois années, doit être répartie, si les années ont été bonnes, entre les déposants; mais il n'arrive que trop souvent que le propriétaire et l'administrateur de la juridiction s'en emparent et l'exportent à leur profit.

RELIGION ET CLERGÉ.

Les Romans suivent le rit grec orthodoxe et les dogmes du concile de Nicée, qui leur assurent, disent-ils, la catholicité des temps, tandis que l'Église de Rome ne peut compter que sur la catholicité des lieux. Ils rejettent du Credo la formule *et du fils*, le Saint-Esprit ne procédant pour eux que du Père; de leurs églises les statues, et de la vie future le purgatoire. Ils ont les sept sacrements, communient selon les préceptes de saint Basile et de saint Jean Chrysostôme, sous les deux espèces, observent quatre grands carêmes, font abstinence le mercredi et le vendredi de chaque semaine et changent en adoration la vénération due aux saintes images dont les mains et l'habit peuvent être en relief de cuivre, d'argent ou d'or, mais dont la figure doit être toujours peinte. Les prêtres séculiers, autorisés par saint Ambroise, ont conservé le mariage, aboli du rit latin par Étienne IX en 1058. Malheureusement ces prêtres n'ont pas su

profiter de leur position sociale pour éclairer le peuple. Ignorants et superstitieux, ils n'ont pu lui apprendre qui ce qu'il savait déjà, le signe de la croix, des prosternations à la turque et le baisement des images. Le signe de la croix se fait avec le pouce, l'index et le doigt du milieu réunis. C'est l'emblème de la Trinité. Plus logique que le nôtre, ce me semble, il place le fils à l'épaule droite. Faire brûler un cierge à son patron, se signer en passant devant toute porte de monastère, non pas parce qu'il y a une église, mais parce qu'il y en doit être une, chômer cent cinquante jours l'an, en jeûner cent dix, tel est le culte du peuple. Répéter à chaque instant en sclavon, *Gospodi pomilui*, c'est-à-dire Seigneur ayez pitié de moi, telle est sa prière. L'observance du carême est pour lui chose si sainte, que suivant une tradition, un fameux brigand, Basile, ayant aperçu, à la suite d'une affaire où toute une famille venait de périr sous les poignards de sa bande, un des siens qui se délectait à lécher un pot de beurre : « Païen, lui cria-t-il, en lui donnant un » vigoureux soufflet, n'as-tu plus crainte de Dieu ? Ne » sais-tu pas que c'est vendredi ? »

Quoi qu'il en soit, le Roman est tolérant, et bien que jusque aujourd'hui il ait considéré comme païens les papistas'i, c'est-à-dire les catholiques latins, toutes les religions ont été de tous temps tolérées dans son pays, à l'exception de l'islamisme, et celle-ci, moins par intolérance religieuse que par prévoyance politique. Il est même fort probable que cette haine des papistas'i leur a étéinspirée par la réforme.

Jusqu'à Niphon, en Vallaquie, et jusqu'à Joseph, en Moldavie, les Romans n'avaient point d'archevêque métropolitain. Leurs évêques de Suciava et de Tûrguvici relevaient, l'un de l'évêque de Halicz, l'autre de celui de Tûrnova. Depuis Niphon et Joseph, instituteurs des évêchés de Buzèo, d'Arges', de Rômnic Vâlcea, de Roman et de Us', les archevêques de ces provinces relèvent du patriarche de Constantinople, et depuis l'apostasie de l'évêque Georges d'Ardialie (1566), celui de Vallaquie porte le titre d'archevêque métropolitain des Hungro-Vlacques.

Le clergé se divise en deux corps : les càlug'eri (bons vieillards), moines ou caloyers, qui suivent tous la règle de saint Basile ; et les prêtres mondains ou séculiers, qui sont les prêtres mariés. Les uns et les autres se laissent croître la barbe et les cheveux.

Les premiers seuls ne peuvent parvenir aux hautes dignités de l'Église. Il est à remarquer qu'ils sont grecs pour la plupart. Ils reçoivent la tonsure et font maigre toute l'année. Ils se subdivisent en quatre classes : 1° l'archevêque, et les évêques titulaires et in partibus ; 2° les archimandrites ; 3° les moines prêtres ; 4° les frères. Les deux premières classes ont le titre d'archiprêtre. Ils portent dans les cérémonies la *camilovca*, mitre en forme de couronne pleine, enrichie de pierres précieuses et surmontée d'une croix. Elle était blanche du temps de Dosothée. Elle est rouge aujourd'hui, et son changement de couleur préoccupe certains esprits qui s'en demandent la cause. Hors de l'église et des cérémonies, ils se couvrent d'un potcap ou toge

comme la deuxième et la troisième classe. Cette toge, assez semblable à celle de nos juges et professeurs, est sans fronce et recouverte d'un long voile noir qui se rejette par derrière, et leur a fait donner le nom de *vlàdica*, c'est-à-dire *voilé*, suivant l'antique usage, du latin *velaticus*, et qui se traduit aujourd'hui par *prélat.*

Les archimandrites sont igumènes (prieurs); ils administrent les couvents et les monastères, et c'est parmi eux que l'on choisit les évêques.

Les ieromonachi ou moines-prêtres, c'est-à-dire les moines consacrés prêtres, peuvent dire la messe et administrer les sacrements. Les ierodiaconi ou prêtres-diacres, ne le peuvent pas. Ils sont, les uns et les autres, les dépositaires de la science, et semblent la garder pour eux. Les simples frères n'ont aucune dignité. Ils remplissent les différents emplois de l'intérieur du couvent.

Les prêtres séculiers ne sont obligés aux maigres et carêmes que comme les laïques. Ils doivent être mariés avant de se faire sacrer, et ne peuvent, en aucun cas, convoler en secondes noces; mais ils peuvent devenir économes ou assesseurs au tribunal ecclésiastique chargé de juger en matières de mariage, divorce, baptême, etc. S'ils restent veufs, ils peuvent se faire càlug'eri.

Le clergé, jusqu'à Michel IV, n'avait généralement payé qu'une taxe de deux à trois piastres aux évêques. Il siégeait aux assemblées nationales, et sans son ignorance cette prérogative eût donné une tout autre tournure aux affaires du pays. Plus tard les phanariotes

l'imposèrent et l'exemptèrent suivant leurs caprices ou leurs besoins. Les prêtres séculiers en sont exempts aujourd'hui, et cela se conçoit : ils n'ont rien ; mais les moines ne le sont pas, et une partie de leurs revenus tombe dans la caisse de la métropole. Cependant les stavropigées, malheureusement trop nombreuses, ont obtenu de la Russie le maintien de leurs droits à la honte du pays, à la honte du clergé indigène. Quoi qu'il en soit, le clergé commence à sentir le besoin d'une réforme.

MILICE.

La milice romane, formée pour le service des quarantaines, des douanes et de la police intérieure, est composée de troupes réglées, de trabant'i et de gardes civiques. La première est de 4,665 pour la Vallaquie, et de 2,280 pour la Moldavie, tant infanterie que cavalerie.

Elle se subdivise ici en trois, et là en deux régiments. Chaque régiment se compose, en Vallaquie,

de 2 bataillons de	586 hommes	× 2 = 1,172,	
et de 2 escadrons de	190 *id.*	× 2 = 380	
	776	× 2 = 1,552 × 3 =	4,656
Officiers supérieurs,			9
		Total,	4,665

En Moldavie, chacun des deux régiments doit être de 1,200 hommes; mais l'infanterie a été portée à 1,711 hommes, et la cavalerie réduite à 559 hommes, ce qui fait, sur le tout, une diminution de 130 hommes, dont on a créé un corps de pompiers.

CADRE DE LA MILICE.

Militaires.	VALLAQUIE. *Infanterie.*	VALLAQUIE. *Cavalerie.*	MOLDAVIE. *Infanterie.*	MOLDAVIE. *Cavalerie.*
Spathar, ou Hetman,	»	1	»	1
Adjudant,	»	1	»	1
Aides de camp,	»	3	»	2
Chef d'état-major,	»	1	»	1
Colonels,	2	1	1	1
Majors,	4	2	2	1
Capitaines,	24	6	7	3
Lieutenants,	48	12	24	6
Sous-lieutenants,	48	24	24	6
Cadets,	96	24	»	»
Sergents,	288	84	144	42
Musiciens,	48	12	24	6
Soldats,	2,880	960	1,446	480
Médecins,	6	»	3	»
Soldats écrivains,	72	18	36	9
	3,516	1,149	1,711	559
	1,149		559	
Total :	4,665		2,270	

Troupes réglées,		4,665	2,270
Trabant'i des villes,	280 infanterie, 400 cavalerie	680	934
Id. des campagnes,		3,808	»
Garde civique et de frontière,		36,000	12,730
		45,153	15,904

Ces 4,488 trabant'i sont divisés en trois compagnies, qui se relèvent de dix en dix jours. Il y a donc en activité permanente 1,340 soldats, 149 caporaux, 66 capitaines, dont auprès de chaque administrateur 30,

du sous-administrateur 10, du maître de police 3, du commissaire 20 ; au service des prisons 64, et de l'adgie 50.

D'où l'on voit que la force armée de ces provinces est loin d'être en proportion et entre elles et avec leur population. La Moldavie, moins peuplée de moitié que la Vallaquie, a $^{2}/_{3}$ moins de troupes ; elle pourrait entretenir facilement 12,000 hommes de troupes réglées, et la Vallaquie de 22 à 24,000.

Tel est, suivant le règlement organique, le cadre de la milice des Principautés. Mais les abus l'ont refait. En Vallaquie, sans augmenter le nombre des soldats, on l'a subdivisé en quatre régiments, dont deux seulement sont commandés par des colonels vallaques ; bien mieux, pour suffire au traitement des officiers d'antichambre, on a diminué le nombre des soldats : ainsi, l'on ne compte plus aujourd'hui que 4,264 hommes d'infanterie ; mais, en revanche, 10 colonels, 18 majors, 43 capitaines et 523 sous-officiers, car tout le monde veut vivre, et il faut faire vivre tout le monde. En Moldavie, la milice a subi un décroissement plus sensible encore, mais il est attribué à une sage économie, et n'a pas engendré les mêmes abus.

En général, les Moldo-Vallaques, pour descendre d'un peuple essentiellement guerrier, entendent fort mal la dignité militaire. Les chefs font de chaque soldat un valet, un laquais, un goujat, bien que le nombre en soit fixé à 49. Son congé expiré, il ne le reçoit que six mois après, et à cette condition qu'il ira s'installer sur le domaine du colonel tel ou tel. Cette domesticité

dans laquelle on le maintient, cette obligation qu'on lui impose de renoncer aux lieux qui l'ont vu naître, ne tendent à rien moins qu'à démoraliser le caractère national, qui n'est pourtant pas sans fierté, et à légitimer l'instabilité des hommes dans un pays qui n'a déjà que trop souffert de l'instabilité des choses. Il est donc à désirer que le gouvernement ouvre les yeux sur ces abus, et comprenne qu'il est juste de rendre à chaque village les enfants qu'il en a tirés, comme il est un devoir pour ceux-ci d'y rapporter les germes de la civilisation qu'ils ont puisée dans la milice.

L'armée moldo-vallaque est constamment employée à trois services, savoir : 1° à la garde de l'intérieur ; 2° à celle des défilés des montagnes ; 3° au cordon sanitaire du Danube.

Les troupes de l'intérieur font aussi le service de garde d'honneur.

La garde de toute la ligne du Danube, depuis Vûrciorova jusqu'au Pruth, est dévolue à la surveillance immédiate de la milice qui occupe les quarantaines, les bureaux de douane et autres points jugés les plus essentiels. Elle veille au maintien du bon ordre dans la garde des piquets pour les villages riverains ; elle fait des excursions par eau, se rendant en bateau d'un point à l'autre, et dans les îles. De cette manière elle garantit l'intégrité de la frontière et facilite en même temps la rentrée des droits de douane et la perception des revenus de l'État, provenant des îles et des pêcheries.

Les stations militaires, établies aux passages des

montagnes, remplissent les mêmes obligations vis-à-vis des villages, chargés de la garde des frontières du côté de l'Autriche.

Les points intermédiaires établis entre les stations confiées à la milice forment ce que nous avons appelé *piquets*. Chacun de ces piquets est confié à la garde de 120 familles qui doivent tenir constamment, sur le point qui les regarde, quatre hommes armés et deux bateliers. Ce service les exempte de droit de toute corvée et du recrutement.

Tout villageois riverain contribuable, âgé de vingt à cinquante ans, et en état de porter les armes, est employé à ce service à tour de rôle.

Pour servir de règle invariable au relevé de la garde des piquets, tous les villages désignés à cette fin sont divisés en pelotons de six individus. Il en est dressé, par le pârcalab ou l'ispravnic et les jurés du village, en présence du sous-administrateur du canton, un tableau où est indiqué, pour chaque année d'avance, le jour du service de chaque peloton. Le relevé se fait de dimanche en dimanche.

Les quatre hommes et les deux bateliers sont sous la surveillance d'un caporal auquel est adjoint un soldat.

Les mêmes règles sont établies aux passes des montagnes sur plus de 160 points. En sorte que les frontières de la Moldo-Vallaquie sont gardées par 35,040 familles, dont 1,752 individus sont constamment sur pied; en y ajoutant 584 pour le nombre des caporaux et soldats, on a un total de 2,336 gardes-frontières en permanence.

DE LA NOBLESSE.

La noblesse ne fut réellement instituée dans les Principautés que vers la fin du XVe siècle, en Vallaquie par Radu IV, en Moldavie par Étienne IV, l'un et l'autre surnommés le Grand. Avant eux, tout homme d'armes portait le titre de boïer, vieux titre des colons romains aux VIIIe et IXe siècles, alors qu'ils conduisaient encore à la guerre des chars armés de faux et attelés de bœufs. Tout maître de char armé en guerre s'appelait boïer, comme tout maître de cheval équipé s'appelait cavalier (*cavali*, *bovis herus*); ce ne fut qu'après la prise de Constantinople, alors que les Grecs vinrent chercher un refuge dans les Principautés, que Radu et Étienne conçurent l'idée d'instituer une noblesse sur le pied de la noblesse byzantine, en convertissant en titres les emplois de cour. Ils la firent personnelle et viagère, afin qu'elle fût vraie; mais l'avarice des princes qui l'ont vendue, la cupidité des Phanariotes qui l'ont délayée à l'infini, les intrigues et les bassesses qui l'ont achetée et payée, l'ont rendue aujourd'hui absurde, et en ont fait une échelle dont la tête est dans le vide et le pied dans la boue, d'où je doute qu'elle puisse jamais sortir, si l'on ne se décide à la couper en deux. Pour s'en rendre maître, Nicolas Mavrocordato ajouta, en 1716, cette loi au code de Mathieu Bassaraba: « L'indigénat s'acquiert par le mariage avec une indigène. » Il en résulta que tous les regrattiers de Constantinople vinrent chercher femmes dans les Principautés; qu'une fois alliés aux familles indigènes, ils

s'emparèrent de leurs titres, demeurèrent les maîtres du pays; et les Stroïesci, les Calofiresci, les Leordeni, etc., dont les ancêtres ont combattu avec Huniade et Michel le Brave, sont aujourd'hui corvéieurs. Cependant la noblesse consiste moins aujourd'hui en des titres qu'en des rangs; c'est même sous ce dernier point de vue que le règlement organique la met en rapport avec la hiérarchie militaire dans le tableau suivant.

RAPPORT DES RANGS CIVILS AUX GRADES MILITAIRES.

	RANGS CIVILS.		SENS PRIMITIF.	GRADES MILITAIRES
	Vallaquie.	*Moldavie.*		
1re Classe.	Bano,	Logothète de l'intérieur,		Composant le triumvirat provisoire, et ne s'assimilant à aucun grade.
	Vornic de l'intérieur,	Logothète de la justice,		
	Logothète de la justice,	Vornic,	Chambellan,	
	Spathar,	Hetman,	Chef de cosaques,	Général.
	Hetman,	Postelnic,	Direct. des postes,	Colonel.
	2e Vornic,	Vornic,	»	
	Postelnic,	»	»	
	Aga,	»	»	
	Càmàras',	»	Camérier,	
2e Classe.	Clucer,	»	-	Major et capitaine.
	Càminar,	Aga,	Capitaine,	
	Pàharnic,	Spathar,	Porte-glaive.	
	Stolnic,	Bano,	Marquis,	
	Comis,	»	»	
3e Classe.	Serdar,	Comis,	Écuyer,	Lieutenant.
	Medelnicer,	Càminar,	Inspecteur des feux,	
	Sluger,	Pàharnic,	Échanson,	
		Serdar,	Général,	
		Stolnic,	Pourvoyeur,	Sous-lieutenant.
		Medelnicer,	Crédencier,	
		Clucer,	Porte-clef, garde-magasin.	
	Pitar,	Sluger,	Aide,	
	Armas',	Pitar,	Pitancier,	
	S'àtrar (1),	Jicniçar,	Granger,	
	Clucer de arie,	S'àtrar,	Dresseur de tentes,	

(1) Mot scindrôme.

De tous ces rangs, un seul peut faire titre, celui de bano en Vallaquie, comme appartenant de droit au gouverneur du banat de Craïova; car on sait que les banats ne sont autres que les marches ou marquisats de la Hongrie. Du reste, ce rapport en dit assez pour apprécier la noblesse à sa juste valeur. En outre, deux faits notoires, c'est que d'abord, pour gagner cette noblesse, bien des gens ont ciré les bottes, fait le café, empli les pipes, monté derrière l'équipage, servi à table, ce qui leur a valu le titre de clucer de arie ou de s'àtrar : c'est là le premier pas; puis ils ont tenu les papiers de leur patron, sont devenus ses *gràmàtici* (clercs), et ils ont été nommés pitars : c'est là le second. Dès lors, ils ont pu obtenir un emploi lucratif, et les ducats et les plocons (présents en nature) faisant le reste, quelques-uns sont ainsi parvenus aux premiers rangs de cette bizarre hiérarchie; c'est qu'ensuite, si le grand dit tout haut au petit : « Ciocoï (1) » (chien), le petit le lui dit tout bas; c'est que si tous deux ils disent au peuple : « Prost, » le peuple leur dit à tous deux : « Ciocoï. » Ce mépris des grands pour les petits, des petits pour les grands, de tous pour le peuple, du peuple pour la noblesse, est certainement le signal de la ruine de cette noblesse, si sagement instituée et si grossièrement avilie. Aussi les gens sensés commencent-ils, en Vallaquie surtout, à n'en faire aucun cas, e y renonceraient-ils à jamais sans les priviléges qui y sont attachés. Il ne faut donc pas dire

(1) Mot scindrôme, pron. tschokoï.

aux Moldo-Vallaques : « Renoncez à vos titres, » mais, « Renoncez à vos priviléges. » Les titres s'en iront avec eux, et si vous voulez relever votre noblesse, abolissez cette loi honteuse qui fait que l'homme est soumis à la femme, en tenant d'elle sa position.

J'ajouterai que la dignité de M. Cochelet n'a pas peu contribué à prouver aux Vallaques le néant d'une noblesse sans mérite. Avant lui, ils ne pouvaient se figurer qu'un fonctionnaire ne fût pas noble. Depuis, ils comprennent que les vrais gentilshommes se trouvent aussi parmi les roturiers.

ÉTABLISSEMENTS DE BIENFAISANCE.

Comité médical.

Le comité médical établi dans les deux capitales se compose :

	Bucuresci.	*Iassi.*
1° Du médecin en chef,	1	1
2° Des médecins de quartiers,	5	4
3° Du chirurgien,	1	1
4° De l'accoucheur,	1	1
	8	7

On compte en outre :

1° Médecins de juridictions,	17	13
2° Médecins particuliers,	20	9
3° Chirurgiens et accoucheurs,	31	5
4° Dentistes,	2	1
Total :	78	28

Tout médecin employé et rétribué par le gouverne-

ment est tenu de vacciner les enfants et de traiter gratis les pauvres de son quartier. Or, comme leurs visites chez les grands ne leur sont généralement payées qu'en protection, il résulte que c'est la classe moyenne qui les enrichit.

Les principales maladies sont : 1° l'apoplexie, l'hydropisie, la syphilis, la manie, l'épilepsie et la folie, que l'on traite à peu près encore, comme au moyen âge, par des prières, des jeûnes, des imprécations, des sortiléges, l'exorcisme enfin ; la gibbosité et la rage sont rares, et malgré les grandes chaleurs qui dessèchent les ruisseaux, et les grands froids qui les congèlent, les chiens mêmes sont rarement atteints de cette dernière maladie ;

2° Les fièvres, qui sont :

Gastriques, et très-fréquentes au printemps, à la fin du carême ;

Rhumatismales, et très-fréquentes aux environs de Iassi ;

Nerveuses, et très-fréquentes dans tout le bas pays ;

Bilieuses, et très-fréquentes à Bucuresci et à Iassi en juin ;

3° Les hémorrhoïdes, qui sont très-fréquentes, même chez les enfants ; la hernie, qui est presque populaire, et donne la mesure de la misère du peuple ; et enfin le rachitisme et la scrofule, rares dans le peuple, mais fréquents dans la haute classe des villes, où les femmes sont aussi très-sujettes à l'hystérie.

Hôpitaux.

VALLAQUIE.

QUATRE CIVILS.

Noms.	*Lits.*	*Revenus.*	*Fondés en*
La Philanthropie,	80	124,850 pi.	1815 (1)
Pantéleimon,	44	192,603	1759
Brancovan,	60	115,200	1838
Coltza,	120	143,110	1837
	304	575,763	

SEPT MILITAIRES.

Noms.	*Lits.*	*Revenus.*	*Fondés en*
Bucuresci,	200		
Craïova,	40		
Bràila,	20		
Càlàras',	10	131,250	1830
Georgeo,	10		
Cernetz,	10		
Zimnicea,	10		
	300	707,013	
	304		
	604		

MOLDAVIE.

HUIT CIVILS.

Noms.	*Lits.*	*Revenus.*	*Fondés en*
St.-Spiridion,	200		
Galatsi,	16		1837
Golia,	30		
Nëmtsi,		600,000 piast.	
Botos'han,	18		1839
Roman,	20		1834
Bûrlatu,	20		1838
	304		

DEUX MILITAIRES.

Noms.	*Lits.*	*Revenus.*	*Fondés en*
Iassi,	60	56,500	1830
Galatsi,	14		
	74	656,500	
	304		
	378		

La Philanthropie a été fondée par souscription. 14 lits des 44 de Panteleimon sont destinés aux femmes enceintes. Cette dernière fondation, due au prince A. G'ica, est bonne, mais mal placée ; car Panteleimon est l'hôpital des vénériens incurables. Le revenu des hôpitaux militaires est formé par le prélèvement de 1 para 3/4 par piastre sur la solde des militaires de tous grades : l'entretien d'un lit est d'environ 450 francs.

Le nombre des malades dans les hôpitaux est,

(1) Par souscription.

année commune, en Vallaquie, de 6,292, et en Moldavie, de 3,828, dont :

	Vallaquie.	*Moldavie.*
Guéris,	5,008 = 80 1/4 p. 0/0	3,140 = 81 2/3 p. 0/0
Morts,	382 = 5 1/2 p. 0/0	185 = 5 1/3 p. 0/0
En cure,	902 = 14 1/4 p. 0/0	503 = 13 p. 0/0
Total :	6,292	3,828

Il n'y a rien à conclure de cette proportion pour la salubrité des deux pays. La Vallaquie, ayant à peu près le double de lits dans ses hôpitaux, y reçoit naturellement le double de malades. On pourrait croire, cependant, que le bas pays de Vallaquie, plus plat et plus marécageux que la basse Moldavie, doit être aussi plus insalubre.

Caisses des aumônes.

La caisse des aumônes ou des grâces répand ses bienfaits trois fois l'an, à Pâques, à Noël, à l'Assomption, et distribue en Vallaquie

A 700 familles pauvres,	34,030 piastres.
A 101 *id.* de mendiants,	75,000
A 380 nourrices, à raison de 20 piast. mensuelles pour les enfants trouvés,	91,200
Pour funérailles,	10,000
Total :	210,230

De ces 101 familles de mendiants, 41 résident à Bucuresci, et reçoivent annuellement, à condition de ne pas mendier, 15 piast. par mois et un habillement

à Pâques; les 60 autres sont entretenues au couvent de Malamuc, juridiction d'Ilfove. Aussi, grâce à cette charitable précaution, due au prince A. G'ica, voit-on peu de mendiants en Vallaquie, et peut-on affirmer que ceux que l'on y rencontre sont ou russes ou allemands.

Écoles.

La Vallaquie et la Moldavie surtout possédaient depuis longtemps des écoles dont quelques-unes avaient joui de quelque célébrité on Orient. Jacques le Despote avait fondé l'académie de Cotnar, Basile le Loup avait reformé l'université de Hotin et l'École de droit de Suciava, instituées par Alexandre le Bon, et fondé le collége qui porte son nom à Iassi; Constantin Duca avait aussi établi des écoles primaires dans toutes les paroisses des chefs-lieux de juridiction; mais tout ceci était tombé. Le collége Basilien, échappé seul au naufrage, avait été transformé en école grecque par les Phanariotes, et le collége de Saint-Sava, fondé à Bucuresci par C. Ipsilanti, ne fut pas autre chose à son origine. Ce ne fut donc qu'après tout un siècle, en 1816, que les Romans virent se rouvrir leurs écoles nationales, et c'est au professeur Lazar, Roman d'Ardialie, et au grand bano Bàlàcěno, qu'ils en sont redevables. L'insurrection des Grecs vint tout arrêter en 1821, mais l'année suivante, Grégoire G'ica s'occupe déjà de les réorganiser, et fait bâtir en 1825 le collége actuel de Saint-Sava à Bucuresci. Les études, arrêtées de nouveau par la guerre et la peste de 1828

et par le choléra de 1831, reprennent enfin leur cours en 1832.

De l'instruction.

Ce n'est véritablement que du printemps de cette année que date en Moldo-Vallaquie le retour de l'instruction publique. L'élan qu'elle prit alors donna les plus belles espérances dont l'apathie du gouvernement ne tarda pas à démontrer l'illusion. C'est en vain que les princes honorent de leur présence les examens publics et la distribution annuelle des prix, le peu de cas que le règlement a fait de ce pain de l'esprit et du cœur en ne le donnant que comme une aumône et non comme un droit, lui a enlevé jusqu'à sa vertu nutritive (1). Cependant à voir le style pompeux du règlement des écoles, qui veut bien reconnaître que « l'éducation est » le premier besoin d'un peuple, la base et la garantie » de ses institutions, que c'est un devoir pour tout gou» vernement d'offrir à la jeunesse tous les moyens de » développer ses facultés intellectuelles et morales, » on croirait que ceux qui l'ont rédigé sont sincèrement animés des sentiments qu'ils manifestent, et à voir les soixante-cinq pages qu'il occupe dans le règlement organique, on pourrait le prendre pour celui d'une véritable université. Mais lorsque l'on en connaît les auteurs, lorsqu'on en examine les causes et les effets, on n'y trouve que vues incohérentes, faux semblants

(1) M. Félix Colson me permettra de lui reprendre ce passage de son livre.

et restrictions. C'est qu'en effet la parole n'est pas l'action, c'est que la vanité n'est pas le patriotisme, c'est que sous le gouvernement provisoire, la médiocrité a trouvé le moyen de parvenir, et que l'ignorance s'est obstinée à marcher seule.

Vouloir entrer dans les détails serait peut-être chose fastidieuse; nous résumerons dans un tableau synoptique le nombre des établissements de l'État, des particuliers et du clergé, celui des professeurs et des élèves tant externes qu'internes, et enfin les fonds alloués à leur entretien. Il nous suffira de démontrer que tout est déception.

Les écoles lancastriennes sont divisées en quatre classes, chacune d'un année; on y doit enseigner depuis l'alphabet jusqu'à la géométrie et la mécanique pratique. Depuis dix ans ces deux dernières branches se font attendre. Cette institution est pourtant une des meilleures du pays et sans doute la mieux soutenue, grâce au zèle et au dévouement des jeunes gens qui la dirigent. L'introduction en est due à M. Démétrius, qui n'a trouvé que l'oubli pour récompense, parce qu'ayant l'honneur d'être Grec les Vallaques ont été bien aise de s'éviter la reconnaissance en le prenant pour un Phanariote. Le grand logothète Denis Golesco l'établit le premier dans ses villages.

L'école dite des humanités se divise également en quatre classes; on doit y enseigner depuis les éléments de la grammaire et des sciences jusqu'à la littérature française: deuxième déception, car il est avéré que les jeunes Moldo-Vallaques qui savent le français ne sortent pas de cette école.

L'école complémentaire est de trois ans. *La rhétorique*, *la logique*, les mathématiques, la physique et la chimie en font les principales études : troisième déception, attendu que, excepté la rhétorique, dont le professeur, employé au ministère, ne se présente à ses élèves que huit ou dix fois par an, excepté les mathémathiques élémentaires, le reste n'existe pas et ne peut exister. Quant aux cours dits spéciaux et cours libres, il n'y a ni professeurs pour les faire, ni élèves pour les suivre ; tout est donc déception. Quant aux facultés, la science du droit est la seule enseignée. Si l'on veut se faire une idée du discernement avec lequel le règlement a su apprécier le mérite et les études qu'exigent les différentes chaires, il suffit de jeter un coup d'œil sur le rapport synoptique des traitements. On verra que l'auteur de ce règlement a trouvé le bon moyen d'ôter à l'instruction toute chance de progrès. En effet, tandis que la hiérarchie nobiliaire se compose de vingt échelons, il n'en est qu'un dans le corps enseignant ; tout le monde y est professeur, depuis celui qui enseigne l'A B C, jusqu'au docteur ès sciences. Cette égalité est la seule qui existe dans tout le pays, et celui qui l'a fondée a su s'en faire un mérite aux yeux de ses compatriotes, comme il s'est fait un trophée du plan de cette université, qui n'est qu'une illusion d'optique pour en imposer au vulgaire.

L'administration qui la régit est cependant montée sur un tel pied qu'elle absorbe le dixième des fonds annuels. Trois éphores, qui ne peuvent être que de grands Boïers ; un collaborateur pour aider les éphores

qui ne font rien ; un directeur pour suppléer le collaborateur, qui fait le moins possible, un réviseur, un censeur, un caissier, un secrétaire et des employés dont le moindre affecte sa supériorité sur le professeur. Les trois premières fonctions sont honorifiques ; la quatrième est une sinécure ; la cinquième un cumul de quatre petits emplois, et la sixième n'existe plus, en Vallaquie, depuis qu'un vertueux patriote d'Ardialie, M. Nicoresco, en a fait sentir l'importance dans ses rapports de 1833. Ainsi, les Boïers prétendent à la suprématie jusque dans l'instruction, non parce qu'ils sont instruits, mais parce qu'ils sont Boïers.

On conçoit qu'un gouvernement qui soutient si peu ou si mal ses propres institutions ne songe pas à venir en aide à celles des particuliers. Loin de là, il les jalouse, et, faut-il le dire, tandis que le prince Sturd'a s'est hâté dès 1834 d'exécuter le règlement organique par la création d'un institut pour les filles pauvres, l'administration vallaque n'a encore rien voulu faire. Elle a accordé, il est vrai, pendant trois ans une subvention de trois mille piastres à deux pensions de demoiselles ; mais quand l'une (sa protégée) eut failli, elle l'a retirée à l'autre ; et pourtant c'est à cette dernière que Bucuresci dut, en 1840, de pouvoir s'honorer d'une école publique gratuite.

S'il en est ainsi de l'instruction publique, on peut se figurer ce qu'il en doit être de l'instruction privée. A l'exception d'une cinquantaine de familles dans chacune des principautés, assez riches pour faire les frais

d'instituteurs et d'institutrices, les autres se contentent de si peu que ce n'est guère la peine d'en parler. Lire et écrire en grec, en vallaque, faire de la tapisserie et des confitures, c'est à peu près là tout ce qu'apprennent les filles. Les négociants eux-mêmes, que de fréquents voyages ont éclairés, ne se sont pas encore mis au-dessus du préjugé qui les tient à si grande distance de la noblesse, et les privent de donner à leurs enfants une éducation conforme à leurs sentiments et à leur fortune. Il en résulte, en général, que les femmes ne sont propres à rien, que les hommes dont les bras seraient si nécessaires ailleurs, à l'agriculture, à l'industrie, sont réduits à des fonctions indignes d'eux, que les juifs sont *couturières*, et que les vierges doivent rougir sous les yeux du fabricant qui leur prend mesure de corset.

Si nous considérons le théâtre et les journaux comme de puissants mobiles de civilisation, nous comprendrons pourquoi il n'en existe pas dans les Principautés. le théâtre relèverait l'orgueil national, et les journaux discuteraient. Or toute discussion n'est ici permise que sur des sujets futiles, et la censure est telle qu'elle a mis la lumière sous le boisseau. Si Bolliaco demande l'autorisation de publier une feuille périodique, il lui est répondu : « Le prince vous autorise à publier votre gazette. Vous ne parlerez jamais de politique et ne vous » livrerez qu'à la littérature. Encore tous vos articles » devront-ils être soumis d'avance à la censure (1). Si

(1) *Voy.* Colson, p. 69.

après avoir analysé l'ouvrage de M. Urquhart sur la Turquie, un journaliste moldave s'écrie :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

il est menacé de l'exil. Si, dans sa *Philosophie du Whist*, *la Harpe moldave* fait l'éloge du savoir dans cette science de certain diplomate russe, elle est supprimée (1). Si en tête d'un livre innocent, une grammaire, j'écris ces lignes plus innocentes encore : « Puisse ce petit livre contribuer à la réalisation de » tous mes vœux de voir se rapprocher les deux peuples » comme j'ai rapproché les deux langues ! » le censeur Piccolo crie au jacobinisme, et efface avec de l'encre rouge ces lignes incendiaires !

Cependant cette censure n'est pas la plus terrible, car elle est franche et on la connaît. Mais il en est une autre qui n'a pas encore été dévoilée, et qu'il est bon de mettre au jour. C'est celle des inquisiteurs russes, et ces inquisiteurs sont généralement les hommes les plus haut gradés de la milice nationale. Ces hommes visitent leurs officiers, tâchent de les surprendre à l'étude, et quelque livre qu'ils leur voient en mains, si ce livre est sérieux et français, si ce n'est ni Paul de Kock, ni Eugène Sue, s'il traite surtout de stratégie, sans l'avoir lu ils le condamnent, l'empruntent quelquefois pour le brûler, et mal notent l'officier qui le leur refuse. Les jeunes gens sont ainsi contraints de se cacher de

(1) *Voy.* Colson, p. 173.

leurs chefs, et j'en sais plus d'un auxquels on a soustrait de la sorte et avec blâme, quelques-uns de nos meilleurs ouvrages sur l'art militaire. Quelque incroyable que ceci paraisse, cela est, et plus en Moldavie qu'en Vallaquie, et il était de mon devoir d'en prévenir le gouvernement qui l'ignore. Néanmoins, malgré tous ces obstacles, l'esprit de vie se fait jour, s'étend, se développe ; malgré l'état élémentaire des études, elles ont déjà porté d'heureux fruits ; une pépinière de jeunes professeurs répandent aujourd'hui l'instruction dans les campagnes ; avant dix ans, il sera peu de Moldo-Vallaques qui ne sachent lire, écrire et compter. Déjà l'élite de la jeunesse pense, parle et écrit ; les manuscrits suppléent à l'imprimé, les chansons volent de bouche en bouche, les allégories sont saisissantes, menaçantes même ; les despotisme de la censure ne peut donc atteindre son but. La censure comprime et violente, mais elle rend les organes plus délicats, et ce qu'un cri ne ferait peut-être pas sans elle, avec elle un souffle, un soupir le peut faire. Aussi verrons-nous à l'article de la littérature que malgré elle les Romans marchent à l'union, aspirent à la nationalité et ont soif de l'indépendance. Ne serait-il donc pas plus sage d'enlever le boisseau qui la couvre que de laisser la lumière y mettre le feu ?

TABLEAU GÉNÉRAL DES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION.

ÉTABLISSEMENTS.	VALLAQUIE. NOMBRE.	ÉLÈVES. internes.	ÉLÈVES. externes.	PROFESSEURS.	FONDS.	MOLDAVIE. NOMBRE.	ÉLÈVES. internes.	ÉLÈVES. externes.	PROFESSEURS.	FONDS.
Établissements du gouvernement.										
Écoles communales,	1,990	»	40,995	1,990	»	1,800	»	27,547	1,800	400,000 (pour les sept lignes)
Id. de chefs-lieux,	22	»	2,441	22	138,240	8	»	2,020	8	
Collége de St.-Sava,	1	38	200	16	148,360	»	»	»	»	
Id. Basilien,	»	»	»	»	»	1	76	179	6	
Id. de Craïova,	1	»	88	8	63,400	»	»	»	»	
Id. Michaélien,	»	»	»	»	»	1	65	80	15	
Id. de demoiselles,	»	»	»	»	»	1	4	77	4	
	2,014	38	43,724	2,036	350,000	1,811	145	29,903	1,833	400,00
Séminaires.										
De Bucuresci,	1	40	»	1	40,000	»	»	»	»	»
Id. Rômnic-Vâlcea,	1	30	»	1	30,000	»	»	»	»	»
Id. Buzèu,	1	60	»	2	60,000	»	»	»	»	»
Id. Arges',	1	20	»	1	30,000	»	»	»	»	»
Id. Socola,	»	»	»	»	»	1	60	»	3	96,000
	4	150	»	5	160,000	1	60	»	3	96,000
Établissements particuliers.										
Écoles de paroisses.										
Des juridictions,	32	»	876	32	»	18	»	530	18	»
à Bucuresci (à Iassi) vallaques,	52	»	1,195	52	»	»	»	»	»	»
grecques,	13	»	259	13	»	»	»	»	»	»
allemandes,	2	»	136	2	»	»	»	»	»	»
arméniennes,	1	»	80	1	»	1	»	75	1	»
juives,	13	»	232	13	»	12	»	653	12	»
	113	»	2,778	113	»	31	»	1,258	34	»
Pensions.										
Françaises de garçons, tenues par des Allemands.	2	68	»	8	»	»	»	»	»	»
Id. tenues par des Français,	»	»	»	»	»	3	119	»	12	»
Françaises de filles, tenues par des Françaises,	1	48	»	6	»	3	92	»	11	
École gratuite annexée,	1	»	158	3	»	»	»	»	»	»
	4	116	150	17	»	6	211	»	23	»
Résumé.										
Au gouvernement,	2,014	38	43,724	2,036	350,000	1,811	145	29,903	1,833	400,000
Au clergé,	4	150		5	160,000	1	60		3	96,000
Aux paroisses,	113		2,778	113		31		1,258	31	
Pensions,	4	116	150	17		6	211		23	
	2,135	304	46,652	2,171	510,000	1,849	416	31,161	1,890	496,000

Synoptique des traitements.

	Vallaq.	Mold.		Vallaq.	Mold.
Maître d'école,	4,200	2,400	Professeur de rhétorique,	4,200	2,000
Id. de grammaire,	3,000	2,400	*Id.* de droit,	3,600	6,000
Id. de géographie,	4,800	2,400	*Id.* de hautes sciences,	4,800	6,000

De ce tableau, l'on peut conclure qu'abstraction faite des écoles communales, qui ne font que de naître, le nombre des élèves en Moldavie est en proportion de sa population double de celui de Vallaquie; que les séminaires y sont entre eux dans le rapport de 1 à 3, et le nombre de leurs élèves dans le rapport de 2 à 5; que les pensions y sont, avec celles de Vallaquie, comme 5 est à 7, et les écoles de paroisses comme 10 est à 27. On voit aussi que les traitements y sont mieux répartis, et que le clergé des deux provinces, comprenant mieux l'importance de l'instruction que le gouvernement, dépense pour 210 élèves le tiers de ce que le gouvernement dépense pour près de 6000.

Enseignement.

Écoles communales. — Lecture, écriture, calcul, catéchisme (méthode lancastrienne).

Id. *de paroisses.* — De même que ci-dessus (ancienne méthode).

Id. *de juridictions.* — De même que ci-dessus (méthode lancastrienne), et pour complément, principes de géométrie, de géographie, de dessin, histoire sainte et grammaire.

Colléges et pensions. — Langue vallaque, française, latine, grecque, allemande; chronologie, géographie, histoire, dessin, rhétorique et mathématiques.

Cours spéciaux. — Littérature des langues susdites, mathématiques, droit, principes de physique et de chimie.

En somme, les études latines se bornent au rudiment. Point ou peu de livres classiques. Point de philosophie ; elle est proscrite par ordre de la Russie, jusqu'à ce qu'elle puisse envoyer un philosophe de son école. Point de hiérarchie pour le professeur et nulle ressource pour l'homme de lettres, dont la pensée doit mourir sous l'éteignoir de la censure.

CAPITALES.

Bucuresci.

Bucuresci est située sous le 44° 27′ latitude nord, et le 23° 48′ longitude est, dans une vaste plaine, dont quelques parties descendent, par une pente peu sensible, jusqu'au bord de la D'Ambovit'a, qui traverse la ville, et dont on dit : *D'âmbovit'a, apâ dulce!* D'Ambovit'a, eau douce ! *Quine o bea nu se mai duce*, qui la boit ne s'en va plus. On la croit l'ancienne Thyanus, et l'on suppose qu'elle devint plus tard la Bu-Curia Dominicalis des princes valaques. Son nom est l'adjectif pluriel du substantif *bucurie*, qui signifie plaisance, joie.

Iassi.

Iassi est située sous le 47° 8′ latitude nord et le 25° 10′ longitude est, sur la pente d'un haut côteau, du haut duquel elle semble glisser jusqu'aux bords du Bachlui, qui coule à ses pieds. On la croit l'ancien Municipium Iassiorum, fondé par les Iassiens, lesquels, en effet, trouvèrent place, en récompense de leurs services, parmi les colonies que Trajan établit en Dacie.

Iassi depuis 1529, et Bucuresci depuis 1660, sont devenues la résidence du prince et de la noblesse, et le siége du gouvernement. Elles sont divisées, l'une en 4, l'autre en 5 quartiers, celle-ci suivant ses 5 grandes rues, qui s'allongent indéfiniment, comme d'immenses pattes d'araignée. L'espace renfermé entre ces rues s'appelle *mahala* (faubourg). Ces mahalas ou faubourgs

ne sont pas encore pavés et ne le seront de longtemps; ils se subdivisent en 86 paroisses, portant chacune le nom d'une église.

Chaque quartier a son commissaire, ses sous-commissaires, ses épistates (inspecteurs) et ses vàtàs'eí (gardiens). La ville est éclairée au centre, quartier du commerce, et dans les principales rues, Iassi par 550 réverbères à l'huile, Bucuresci par 722 lanternes, où brûle une chandelle toujours terne; et des veilleurs de nuit assurent aux citoyens un paisible repos. Ces veilleurs se composent de 40 à 50 gardes aux frais de la ville, et de gens aux frais des particuliers. Tout maître de maison fournit deux hommes, et tout boutiquier un par mois; ce qui fait environ, à Iassi 325, à Bucuresci 700 par nuit. Ils sont sous la direction des épistates, et portent le nom de *quine acolo* (qui là?)

Les vàtàs'eí des quartiers sont tenus de s'informer chaque matin de l'état sanitaire de chaque maison, afin de donner avis au commissariat des cas graves qui peuvent se présenter. Bucuresci a deux tours élevées, appelées *fuis'or*, où veillent la nuit des gardiens, afin d'avertir en cas d'incendie. Pour éteindre le feu, l'adgie et les commissariats des deux villes ont le personnel et le matériel suivants:

	Bucuresci.	*Iassi.*		*Bucuresci.*	*Iassi.*
Pompiers,	17	24	Pompes,	16	12
Sapeurs,	60	130	Tonneaux,	16	21
Porteurs d'eau,	16	24	Chevaux,	36	40
	93	178			

DES POSTES.

Poste aux lettres.

Il y a trois postes aux lettres : moldo-vallaque, autrichienne et russe. La première, pour l'intérieur ; la deuxième, pour l'Occident ; la troisième, pour la Russie et l'Orient. Les lettres de Vallaquie pour la Moldavie, sont malheureusement confiées à cette dernière ; ce n'est pas que M. Iacovinko, qui en est le directeur, ne soit un des hommes les plus honorables que je connaisse ; mais il ne dépend pas de lui que le secret des lettres ne soit violé. C'est à Sculeni que se commet cet attentat contre lequel j'ai protesté moi-même au consulat de France, à Iassi. Je tiens aussi de bonne source qu'il n'est pas toujours prudent de confier des groupes à la poste vallaque. Enfin, je puis assurer que la plus probe des trois est celle d'Autriche, et que si l'on y décachète les lettres par formalité de quarantaine, elles sont rarement lues.

TABLEAU DE DÉPART ET D'ARRIVÉE (1).

PARTENT DE BUCURESCI.	Poste vallaque.	Dans l'intérieur deux fois par semaine : lundi et vendredi, jusqu'à 6 heures du soir.
	Poste autrichienne. . .	Pour l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre : lundi et vendredi, jusqu'à 7 heures du soir.
	Poste russe.	Pour la Moldavie et la Russie, le mardi jusqu'à midi ; pour Constantinople, deux fois par mois.

(1) Extrait de l'*Annuaire de Vallaquie*, par le colonel Blaremberg.

ARRIVÉE À BUCURESCI.		
	Poste vallaque.	Deux fois par semaine, samedi et mercredi.
	Poste autrichienne. . .	Mardi et samedi.
	Poste russe.	De Moldavie et de Russie, mardi et samedi; de Constantinople, le 1er et le 15 de chaque mois.

Poste aux chevaux.

Pour voyager en poste, il faut être muni d'une *podorojna*, feuille qui tient lieu de passe-port. Elle est délivrée à Bucuresci et à Iassi par la postelnicie, sur un permis de la police; et dans les chefs-lieux, par les ispravniks. L'étranger qui entre dans le pays l'obtient sur la présentation de son passe-port. Arrivé à Bucuresci, il la remet au commis de la barrière, et ne présente son passe-port qu'au consulat.

La poste ne délivre jamais moins de quatre chevaux pour la petite càruça, dite de poste; moins de six pour la grande càruça, dite *bras'ovanca* (1), et moins de huit pour une calèche ou coupé. Le prix est de 75 cent. par cheval pour chaque relais, dont la distance varie de 1 heure 1/4 à 1 heure 1/2 en plaine, et de 1 heure 1/2 à 2 heures dans les montagnes.

Le nombre des guides est d'un pour 4 et 6 chevaux, et de deux pour huit. Le prix de chaque guide est de 18 cent.

(1) Braschovienne, c'est-à-dire de Braschov ou Cronstadt, en Ardialie.

On compte à

	Bucuresci.	Iassi.		Bucuresci.	Iassi.
Boiers,	12,690	5,300	Étrangers européens,	4,800	1,256
Leurs gens,	9,804	3,250	Ungureni,	3,600	600
Prêtres,	1,280	819	Juifs,	4,800	12,740
Moines,	137	334	Scindrômes,	8,777	2,739
Peuple,	60,000	26,203		21,977	17,335
	83,911	35,906		83,911	35,906
Total :				105,888	53,241

On compte, en outre, à

	Bucuresci.	Iassi.		Bucuresci.	Iassi.
Maisons,	10,050	4,300	Colléges,	1	2
Hôtels,	20	80	Pensions,	3	6
Monastères,	26	13	Écoles,	80	13
Églises grecques,	130	70	Imprimeries,	4	3
Id. catholiques,	1	1	Lithographie,	1	1
Id. arméniennes,	1	1	Equipages,	1,775	1,247
Id. réformées,	2	1	Căruça,	7,502	4,715
Synagogues,	5	2	Chevaux,	18,930	11,728
Khans,	10	7	Fiacres,	70	42
Séminaires,	1	1	Théâtre étranger,	1	1

La plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée ; les hôtels n'ont qu'un premier étage. En général, à l'exception de quelques belles églises, les édifices ne sont que des masses informes de briques sans autre art que l'aplomb.

On remarque pourtant à Bucuresci : l'hospice Brancovan, l'hôpital de Coltsa et sa tour en ruine, bâtie en 1715 par des soldats de Charles XII ; le couvent de Saint-Georges, dont on devrait faire le palais des princes et le khan de Manouk-bey, immense caravansérail à deux

étages, avec double balcon à l'intérieur, et qui, bien restauré, bien peint, offrirait le coup d'œil le plus curieux de cette immense capitale ; à Iassi, la tour de Basile Loup, la nouvelle cathédrale, l'ancien palais que l'on restaure, l'église dite des Trois-Saints, la nouvelle église de Podu-Veche et le couvent de Frumösa.

Sans forum malgré leur principe électif, pleines d'esclaves malgré leur amour de l'indépendance, avides des libertés constitutionnelles malgré les profits de leurs droits féodaux, Bucuresci et Iassi portent peintes sur leurs murailles à l'intérieur les mœurs asiatiques, à l'extérieur les modes européennes. Il y retentit un concert incessant de jeux, de fêtes, de voix harmonieuses, de hennissements et de pleurs d'esclaves; l'intrigue y a remplacé la politique, et les partis la nationalité. En somme, elles sont l'une et l'autre d'immenses villages aux limites indéfinies, aux rues sans noms, aux mahalas mystérieux, l'une de 4 lieues, l'autre de 2 lieues et demie de tour. On y voit des marais où coassent la grenouille et le crapaud, des meïdans où le scindrôme vient poser ses tentes, des quartiers bas submergés à chaque printemps; un pavé défoncé et recouvert d'un pied de boue, des chemins intérieurs où l'on marche mollement sur le fumier jusqu'à ce que l'on se trouve arrêté par un abîme; quelques beaux hôtels, d'assez jolies maisons, des métairies plutôt que des demeures seigneuriales; et au milieu de tout cela des équipages magnifiques traînés par des chevaux superbes; dedans, des femmes élé-

gantes, des dandys, des lions, de la coquetterie et de la grâce, quelque peu de fatuité et beaucoup trop d'inutile importance; derrière, des laquais galonnés, des Unguréni en jaquette, des Albanais drapés de la toge romaine; partout des chariots de bois et de foin, des bœufs amaigris de besoin et de travail, partout des paysans vêtus de toisons de brebis, des Scindrômes demi-nus ou couverts de haillons; partout enfin le contraste incessant de la misère et du luxe; des bouges près des palais; les riches en carrosse, les pauvres dans la boue; mais en revanche, tous, l'été dans la poussière qui enveloppe ces deux villes, comme le symbole de leur vanité.

DE

LA LANGUE D'OR

OU

ROMANE DE DACIE.

SA VENUE ET SA PERMANENCE EN DACIE. — SA CORRUPTION PAR DES CHANGEMENTS NATURELS AU LATIN. — SONS DIVERS DE SES VOYELLES EN ANALOGIE AVEC LE LATIN. — SA PROSODIE. — TONS GRAVE ET PECTO-GUTTURAL. — SES TERMINAISONS LATINES. — SON POST-ARTICLE. — SA CONTEXTURE. — SON RAPPORT AVEC LE PROVENÇAL DU DOUZIÈME SIÈCLE ET L'ITALIEN DU QUATORZIÈME SIÈCLE. — NUANCES DE SES DIVERS DIALECTES. — ORIGINE DES VALLAQUES, DÉMONTRÉE PAR DES PREUVES MORALES. — CONCLUSION.

Le plus puissant lien pour un peuple, celui qui se rattache à ses mœurs, à ses habitudes, à ses plus doux souvenirs, c'est la langue de ses pères. La plus grande humiliation à laquelle il puisse se voir soumis, c'est d'être forcé de l'oublier pour en apprendre une nouvelle.

(SISMONDI, *Litt.*, t. 1, p. 254.)

Fort de quelques mots, la plupart écorchés par les voyageurs écrivains, et entre autres par Wilkinson, on est convenu de dire : La langue vallaque est romane; mais comme à ce compte il serait facile de faire dire qu'elle est sclavonne, ce qu'ont en effet tenté les Russes en 1829, on est en droit de douter de l'origine

de cette langue jusqu'à ce qu'elle ait été clairement démontrée. C'est ce que je vais essayer de faire sans autre appui que l'étude approfondie de la langue d'Or et mes faibles souvenirs du latin. Il se pourra que les exemples que j'apporterai en preuves aient déjà servi à constater des faits analogues ; mais si ces exemples sont connus, ce qui du reste ne leur donne que plus de force, le tableau que j'ai à tracer de la langue d'Or ne l'est nullement. S'il semble l'être, ce n'est que par illusion, et cette illusion ne pouvant provenir que de l'affinité de cette langue avec les langues d'Oc, loin de m'en formaliser, j'en ferai toute ma joie, car elle sera pour moi, quoique tacite, l'affirmation la plus directe de ce que je veux démontrer, l'origine et la latinité de la langue d'Or, laquelle connue plus tôt eût évité sans doute l'interprétation absolue du mot Oc.

Il est hors de doute qu'en venant en Dacie, les colons romains y apportèrent et leur langue et leur écriture. Il ne nous en reste, il est vrai, d'autres preuves que les inscriptions nombreuses que l'on retrouve chaque jour sur cette terre où la civilisation et la barbarie luttèrent plus longtemps que partout ailleurs, mais à défaut de toute autre, le bon sens nous dit assez qu'il n'en put être autrement. Il nous permet aussi de croire qu'accourus de tous les points de l'empire *ex toto orbe*, ils devaient parler des dialectes plus ou moins variés et que ceux-là mêmes qui vinrent d'Italie n'étaient pas entre eux sans quelque différence de langage, cril est probable que les descendants de ces laboureurs qui, au temps d'Emnius, ne parlaient encore que la langue

des Osques (*qui osce et volsce fabulantur, nam latine nesciunt*) en avaient retenu quelques mots au temps de Trajan (1) ; et comme le vieux jargon se rajeunit difficilement dans les campagnes et s'y prête peu aux modifications des rhéteurs et des grammairiens, les Cumans, qui n'avaient pas toujours parlé latin, qui ne purent même le parler que par permission du sénat, ne pouvaient non plus le parler purement (2). Bien plus, je dirai que les Romains, et j'entends ceux-là mêmes de Rome, avaient adopté déjà plus d'un mot étranger appartenant aux différents idiomes d'Italie. C'est ainsi, assure Varron (3), que le mot sabin (*multœ*) est passé de la langue des Samnites dans celle des Romains (*Multœ vocabulum non latinum sed Sabinum est*). Si donc il y a dans la langue des colons des mots qui ne soient ni goths, ni hongrois, ni turcs, ni germains, ni scindrômes, ils doivent être latins quand bien même nous n'en saurions reconnaître l'origine, parce que tous les mots latins n'étant pas plus dans les livres que n'y étaient, il y a quelques années, tous les mots français, il est fort possible que ces mots, appartenant d'ailleurs au langage du peuple, aient disparu de l'Italie avant que l'on songeât au dictionnaire de la langue latine. J'en pourrais citer plusieurs, je me contenterai d'un seul, de *vërcolace* вірколаче considéré comme sclavon quoique formé de *vermis* et de *colax*, ver ron-

(1) Festus. Ex Titinii fabula.

(2) Cumanis petentibus permissum ut publice *latine* loquerentur et præconibus *latine* vendendi jus esset. (Tite-Live, l. 40, ch. 42.)

(3) Varron, liv. 19.

geur, parasite, serpent qui, dans la superstition des peuples de la langue d'Or, Mœsiens et Daces, enlace la lune et la dévore au temps de l'éclipse.

D'ailleurs nous l'avons fait entendre, les colons n'étaient pas tous fonctionnaires, hommes de famille, loin de là. C'étaient pour la plupart des laboureurs, des artisans, des pâtres, classe pauvre et qui, déjà depuis longtemps victimes de la grande propriété, et ne vivant que de misère dans la mère patrie, n'avaient eu ni le loisir, ni les moyens de fréquenter l'école. On conçoit donc qu'ils devaient parler latin comme en tous pays cette classe parle sa langue, c'est-à-dire sans correction, sans intelligence. Ansi, la langue qu'ils apportèrent en Dacie ne fut pas celle de Cicéron ou de Tite-Live, mais celle des champs et des carrefours, la langue vulgaire, en un mot, variée comme les localités. C'est ce que M. de Sismondi a fort bien fait pressentir par ces paroles : « Il est probable que dans » les temps de *la puissance* romaine les provinciaux » avaient une manière vicieuse de s'exprimer en latin » qui pouvait avoir quelque rapport avec le latin d'au» jourd'hui. » En effet, les jargons de Naples et de Venise ne sont pas une corruption de la langue du Dante et du Tasse, mais de la langue latine, et l'italien classique n'est lui-même qu'un de ces jargons épuré par ces hommes de génie. Le grammairien voit plus de régularité dans ce dernier, le philologue ne trouve pas moins de latinité dans les deux autres, et le littérateur éprouverait le même charme à les lire si le Dante et le Tasse, si Bocace et Pétrarque les eussent faits leurs.

Le service militaire ou civil et la naissance font naturellement supposer des connaissances, du savoir ; mais on peut être habile administrateur, brave capitaine, et cependant mauvais grammairien. Ce qui se voit encore aujourd'hui, même en France où il n'est pas d'emploi sans études, dut être, à plus forte raison chez les Romains ; un fonctionnaire pouvait, par habitude du monde, parler purement et quelquefois mal orthographier. C'est ce dont nous avons la preuve par plus d'une inscription fautive trouvée en Dacie, et en cela rien d'étonnant, surtout si l'on en considère l'époque, puisque, sous Auguste même, aux plus beaux jours de la littérature, le même fait dut avoir lieu. Cette inscription citée par Muratori nous le fait assez entendre :

« Genio cœti herodiani Prægustatoris Divi Augusti, » idem postea villicus in hortis Sabytianis.., S. Aug. » lib. Batyllus *æditus* pour æditµus, templi divi » Aug. II et divæ Aug. quod est in *pallatium* pour pal- » latio, immunis est honoratus. Telephus Livia I dat » Fufiæ. Clymene et Fufiæ Euch. *sorores* pour sorori- » bus, gemina L. Augustæ, ornatrix Irene suæ dat *olla* » pour ollam. »

Enfin, Quintilien ne le dit-il pas lui-même (1) : « Aux » plus beaux jours de Rome, le peuple faisait entendre » des expressions barbares, et les théâtres et les cir- » ques retentissaient souvent de ses barbares accla- » mations. »

Ainsi, même en Italie, même à Rome, la langue du

(1) Liv. 1, ch. 6.

peuple était loin d'être celle que les livres nous ont conservée. Ce n'était pas en Dacie qu'elle pouvait s'épurer, j'en conviens; mais elle n'y était pas plus en danger qu'ailleurs, seulement il lui arriva ce qui eut lieu partout: les nuances originelles se consolidèrent, et il en résulta deux dialectes principaux qui distinguent encore aujourd'hui les Romains mœsiens et les Romains daces, et auxquels le premier partage de l'empire vint donner le nom de *limba romanësca de la resàrit* (1), langue romane, d'Or ou d'Orient, par opposition à la langue d'*oc*, d'*oïl* ou d'*oui*, d'Occident ou d'Occitanie, d'Ouessant ou d'Ouest. Il est vrai que ces trois mots signifient également *oui* dans les langues romanes d'*oc* et d'*oïl*; mais cela ne me semble provenir que de l'analogie de *oc* avec le *ac* latin et du *wi*, *wes*, *west*, des Normands, Saxons et Lombards, avec *audire*, *audivi*, *ouir*, *oui*. Quoi qu'il en soit, malgré les barbares qui les assaillirent et les subjuguèrent, ou les forcèrent de se retirer dans les montagnes, les Mœsiens et les Daces conservèrent leur languc presque intacte jusqu'au milieu du cinquième siècle, et c'est à elle qu'ils durent d'être les premiers *Salves*, *Slaves* ou *Sauvés* d'Orient, puisqu'ils étaient plus à même que les autres peuples de comprendre la langue latine, qui, avec le christianisme, leur apportait le *salut*, la *gloire* éternelle (slava). Romains et Grecs pouvaient rivaliser de zèle auprès des Barbares, mais les colons ne pouvaient prêter l'oreille qu'à ceux qui leur parlaient leur

(1) Du verbe *resàrire*, du latin *resalire*, *rebondir*, *ressaillir*.

langue (1). C'est pour cela sans doute qu'au cinquième siècle le latin était plus vulgairement parlé que le grec dans la Mœsie inférieure (2) ; et la lettre que les évêques de cette province assemblés en synode adressèrent à l'empereur Léon sur la mort de saint Prétorius Alexandrin et le concile de Chalcédoine, en est une preuve irrécusable, car cette lettre fut rédigée en latin et signée par Marcien, évêque d'Abrite ; par Pierre, évêque de Novelles ; par Marcellus, évêque de Nicopolis ; par Ditar, évêque d'Odyssée ; par Martial, évêque d'Appiari ; et par Manophile, évêque de Darostar. Ces évêques ne savaient donc pas le grec, autrement ils n'auraient pas mis Léon, qui ignorait le latin, dans la nécessité de se la faire traduire (3). Et maintenant si d'un côté, comme le dit Lequien, le latin était en effet plus vulgairement parlé en Mœsie que le grec, on peut se faire l'idée de ce qu'il en devait être en Dacie où la cour de Constantinople voyait chaque jour diminuer son influence ; si de l'autre, lorsque le schisme étant venu déchirer l'Église, il fut plus facile aux colons de modifier leur croyance que de changer de langue, en sorte que ce ne fut que dans le cours du onzième siècle (1054) qu'ils adoptèrent les lettres que

(1) Ne pas admettre cette interprétation du nom slave, c'est vouloir que cette appellation, toute moderne et si mal à propos disputée par les Polonais et les Russes, ne soit autre que la corruption, par les Barbares, du latin e sclavus, le *slave* anglais

(2) Cæterum latina lingua potiusquam græca in multis ejus locis (Thraciæ) vulgaris est. (Lequien, t. I, p. 1219. *Oriens Christianus*.)

(3) Et hæc (epistola) latine quidem data, est in græco translata, de græco in latinum. (Lequien, p. 1217.)

le moine Cyrille, Constantin, frère de Méthodius, avait données aux Sclavons, peut-on supposer que le patriarche Michel Cérullaire, auquel les Mœsiens durent cette fatale innovation, soit parvenu à leur faire parler une autre langue? Non, à son grand regret, car la chose était impossible; mais, ami zélé de Léon, évêque d'Achrida, et se plaisant avec lui à entretenir la mésintelligence entre les deux Églises au point que c'est plus à lui qu'à Photius que l'on en doit la scission, ce qu'il voulait c'était de les amener à ne pouvoir plus lire les livres latins, et il y réussit en leur faisant écrire leur langue avec les caractères cyrilliens, tel qu'aujourd'hui les juifs de Turquie écrivent l'espagnol avec des caractères hébreux, et tel que les Romains Daces écrivent encore la leur depuis quatre cents ans. Ainsi, tandis que les langues d'Oc ne font encore que se former du IX[e] au XI[e] siècle, le provençal de 877 à 887, le castillan et le portugais de 1037 à 1095, le roman-vallon d'oïl ou d'oui, de 917 à 1043, tandis que l'italien ne prend naissance que vers 1129 à la cour de Roger de Sicile (1), la langue d'Or, faite depuis longtemps et qui ne veut pas changer, adopte en Bulgarie, au onzième siècle (1054), les lettres cyrilliennes; et ces lettres, adoptées plus tard en Dacie, doivent lui conserver la prononciation de cette époque.

En effet, les Romains de la rive gauche du Danube qui, jusqu'au quinzième siècle, avaient conservé les caractères latins, se virent obligés de les rejeter après

(1) *Voy.* Sismondi, *Histoire de la littérature du midi de l'Europe*, t. I.

le concile de Florence, en dépit de Joseph Métrophanus, métropolitain de Moldavie, qui avait signé l'union, et nous avons vu comment (1).

Cependant les Romans d'Ardialie ne tardent pas à les reprendre. Le schisme les leur a ravis, un nouveau schisme les leur rend. Luther qui avait vaincu Rome pouvait-il ne pas l'emporter sur Marc d'Éphèse? Dès 1580, on voit, en effet, paraître à Cromstadt l'Évangile et une légende de Crestel Luca en langue d'Or, et nous avons vu que Racoczy, voïvod d'Ardialie, qui avait embrassé la réforme, voulant attirer dans le schisme tous les peuples de la province, rendit le 10 octobre 1643, un édit par lequel il était enjoint à tout prêtre d'officier et de prêcher dans sa propre langue.

En conséquence de cet édit, il fit réimprimer la bible romane-cyrillienne en lettres latines dans l'imprimerie calviniste de Belgrade, mais de manière à tromper la foi des religionnaires grecs. Il paraît cependant que les Ardialiens ne se laissèrent pas prendre à ce piége, qu'en adoptant les lettres latines de cette nouvelle bible, ils surent en rejeter ce qui pour eux était erreur, et profitèrent du reste de cette circonstance pour ne plus officier désormais qu'en langue d'Or.

L'imprimerie romane ne s'en tint pas là. Après son introduction dans les diverses province de la Dacie, on la voit se répandre, avec les lettre cyrilliennes,

(1) 1er vol., p. 202.

d'abord en Russie, à Unevief, en 1670; à Movilof, en 1796; à Saint-Pétersbourg en 1810; puis en Hongrie, à Tûrnova, en 1726; à Bude en 1793, et enfin à Vienne (Autriche), en 1777.

Bien que peu nombreux et peu suivis, ces faits sont cependant assez authentiques pour témoigner de la permanence de la langue latine en Dacie. Pour faire de cette présomption une certitude, je vais tracer en quelques pages le tableau de la langue d'Or, et afin de ne rien négliger de ce qui peut faciliter à en prouver l'origine, non-seulement je lui rendrai ses caractères primitifs, mais je l'astreindrai à l'écriture étymologique que Pierre Maïor, en démenti de Sulzer, lequel a prétendu qu'elle ne peut s'écrire, lui a imposée dans le dictionnaire de Bude, ayant soin toutefois d'y apporter les modifications que, fondé sur l'étymologie même, je me crois en droit d'y ajouter.

Presque inconnue de l'Europe, la langue d'Or n'en est pas moins dans la bouche de plus de huit millions de ses habitants. Elle a pour dialectes le macédonien ou kutzo-vlacque, le mœsien et la langue d'Or proprement dite, ou romane de Dacie. Le premier, décomposition presque totale de la langue mère, fourmille de turc et surtout de grec corrompu, il ne fait aucun effort pour s'annoblir; il est à la langue d'Or ce qu'est la langue d'Oc au castillan. Le deuxième s'efface chaque jour devant le servien et le bulgare. Le troisième, quoique parlé dans six provinces sans rapports politiques entre elles, offre des nuances si peu sensibles qu'on peut le dire un. Les mots étrangers n'y sont pas ensem-

ble pour plus d'un dixième, et ce, dans les proportions suivantes: Hongrois 50, allemands 150, grecs 250, scindrômes 300, turcs 500, sclavons 750. C'est donc à tort que l'on a prétendu que cette langue n'est qu'un mélange de sclavon et de latin. Il est vrai que le banatien et le bucovinois ont subi l'influence germanique, que le bessarabien est aujourd'hui faussé par les Russes, que l'ardialien affecte la construction allemande, que le vallaque et le moldave, frappés d'anathême par les fermiers du phanar, sont demeurés incultes de 1716 à 1820; il est vrai qu'ils offrent tous encore, l'ardialien et le banatien exceptés, les contrastes les plus bizarres, une écriture sclavonne cursive imitant celles de l'Orient, des mots latins *pörta*, *toťi*, *frate*, porte, tous, frère, représentés par des lettres sclavonnes et grecques поартъ, моцї, фрамє, et que, sous cette enveloppe grossière des lettres cyrilliennes, leur image et leur prononciation même, quoique pures italiennes, à l'exception du son guttural î et du son grave ъ, nous semblent barbares; mais nous verrons qu'elles ne sont pas moins latines que la langue même, à laquelle le sclavon a plus pris peut-être qu'il n'a donné, et que, si à quelque chose malheur est bon, la langue d'Or doit à son costume cyrillien d'avoir conservé, sinon la prononciation latine de Cicéron, du moins celle du neuvième siècle.

De ce que j'ai dit que le moldave et le vallaque étaient demeurés incultes de 1716 à 1820, je ne voudrais pas que l'on conclût qu'il n'existait aucun livre dans ces dialectes, car ils possédaient tous ceux du

chrétien, l'Évangile, la Bible, la Vie des Saints, les Pères de l'Église; j'ai voulu dire seulement que l'élan pris en 1580, continué en 1640, s'arrêta subitement en 1716; que sous le régime des fermiers rien ne se fit, ou à peu près rien, que les écoles romanes subirent alors le sort de l'armée, que tandis que l'on licenciait l'une on fermait les autres, que ceux qui avaient échangé la cùciula d'Italie ou le calpac hongrois contre le turban d'Asie, ou l'ischlik du phanar, laissèrent sans plus de peine la langue d'Or pour la Romaïca, et qu'enfin il devint du plus mauvais ton de parler sa langue.

On en était là en Dacie lorsque quelques bons patriotes d'Ardialie se firent un devoir de parer ce coup funeste qui les menaçait à jamais de ruine et d'oubli. Hommes laborieux et érudits, ils travaillèrent leur langue, honneur à eux! Bientôt Giorgovici publie son système orthographique; quel qu'il soit, il n'en est pas moins une preuve de sa bonne volonté. Çichendela (1) publie ses fables et sa morale patriotique; il n'établit pas l'union religieuse, mais il prépare l'union politique. Pierre Maïor montre aux Romans leur origine, et tandis que Sincaï élabore son histoire universelle de la Romanie, Samuel Clein jette les bases de ce premier dictionnaire qui, successivement retouché pendant plus de trente années par Basile Colossi, Jean Corneli et P. Maïor, est enfin terminé par Jean Théodorovicĭ et Alexandre Théodorì qui le publient en 1825.

Ce zèle des Ardialiens avait réveillé celui des Vallaques. Dès 1787 l'un des leurs, le grand trésorier

(1) Du latin *cicendela*, ver luisant.

Ianaké Vàcàresco, arrière-neveu de Radu Nègre, et, ce qui vaut mieux, homme éclairé et bon patriote, s'était occupé de refaire sa grammaire, d'en élaguer ce qui lui semblait superflu, et c'est à lui que l'on doit la réduction des quarante et une lettres de l'alphabet à trente-huit. Quant aux Moldaves, ils se reposaient sur l'érudition de leur prince Cantimir qu'ils ne pouvaient lire, et sur leurs chroniqueurs Ureché et Miron, qu'ils ne lisaient pas. Depuis les progrès furent rapides; les nuances qui distinguaient ces trois dialectes s'effacèrent chaque jour par la fusion continuelle des idées entre ces trois familles, en sorte qu'aujourd'hui, réduites à un petit nombre, d'ailleurs peu sensibles et dont j'indiquerai les principales, on peut dire qu'il n'existe plus de différence entre eux que celle de l'accentuation plus ou moins prononcée, mais toujours prosodiée de même. Enfin, les princes indigènes rendus aux Principautés y réveillèrent les sentiments d'un patriotisme pur et éclairé. Alors en Moldavie Beldiman, et en Valaquie Balacëno, laissent voir sous leur costume oriental et leur éducation phanariote, des cœurs de Romàns. C'est à leur sollicitude que la langue romane dut de rentrer au collége basilien, et Bucuresci la fondation de son école. Sous leurs auspices l'instruction publique est implantée dans le pays, la langue cultivée; la littérature va renaître. L'amour des lettres, qui semble inné dans sa famille avec l'amour de la patrie, fait de Jean Vàcàresco un poëte aussi amoureux, mais plus chaste qu'Ovide; Beldiman chante en vers les malheurs de son époque, Assaki prêche l'union; et par ses tra-

ductions de Lamartine, Éliade fait connaître la grâce et la délicatesse de la langue nationale. Grammairien et poëte, il retouche la grammaire de Ianaké, et ne conserve de ses trente-huit lettres que ce qui lui paraît indispensable pour le moment, en sorte qu'une partie du superflu qui le surchargeait, *sa a dus*, *s*, *s*, s'en est *a a* allé, comme il le dit lui-même dans l'excès de sa joie ironique, et il est à présumer que ce qui en reste disparaîtra avant peu si la nouvelle génération, aussi sensée, mais plus complaisante que ses pères, prête main forte aux littérateurs pour les aider à bannir les quatorze figures qui les offusquent encore.

Ainsi, la langue plus simple et reconstruite par quelques hommes distingués, prend une tout autre attitude. Elle qui, naguère laissée aux peuples des campagnes, ne trouvait qu'avec peine accès chez le négociant, maintenant exprime les pensées de tous, est bien vue des grands et reçue à la cour, et par ses efforts à donner des mots aux idées nouvelles, à épurer les expressions, elle est enfin parvenue à se rendre l'organe unique du commerce et de l'administration. Cet avantage, dont jouissent seuls le Vallaque et le Moldave, doit laisser l'Ardialien bien loin derrière eux ou leur donner sur lui un ascendant marqué; mais cet ascendant qui l'aura du Vallaque ou du Moldave? Si j'osais me prononcer, je pencherais pour le premier dans le cas surtout où il voudrait bien mettre à l'avenir plus d'intelligence dans ses néologies. Bucuresci deviendrait alors la Florence de la Romanie.

Dans son état actuel la langue romane est beaucoup

plus avancée sous le rapport grammatical que sous celui de la littérature, et cela se conçoit : pauvre de mots, mais riche de son propre fonds, d'un tissu simple et régulier, au point que peu de langues modernes peuvent lui disputer cet immense avantage, sans orthographe, et d'une syntaxe facile et claire, les règles y sont presque toujours générales, et les exceptions, rares du reste, y deviennent elles-mêmes d'une régularité sans exemple. Aussi les grammairiens n'auront-ils pas beaucoup à faire pour lui donner toute la régularité dont elle est susceptible, et suis-je persuadé qu'agréablement prosodiée, pleine d'harmonie et tenant en elle tous les ressorts capables de donner aux différentes opérations de la pensée le degré de force qui leur convient, elle ferait des progrès rapides si les écrivains qui s'en occupent pouvaient prendre sur eux d'adopter les lettres latines, je ne dis pas en se conformant à l'étymologie, ce qui introduirait une difficulté qui n'y a jamais existé, l'orthographe, mais simplement à la prononciation qui flatterait moins les yeux et l'amour-propre, et serait néanmoins la même chose pour l'oreille. L'une plaît à quelques-uns, je le sais, aux étrangers surtout, et c'est pourquoi je l'emploierai dans cet aperçu ; l'autre est plus à la portée de tout le monde et ne fera jamais rougir personne, et c'est pourquoi je la souhaite aux Romans afin de leur éviter ces expressions orgueilleuses, pédantesques ou triviales : orthographe raisonnée, orthographe de l'académie, orthographe de cuisine, qui malheureusement enrichissent notre langue. C'est pourquoi aussi je l'ai soutenue

contre M. Éliade, qui m'en a fait un crime de lèse-nation, et qui, non content de m'avoir jeté au nez, en réponse, le nom de Djélat Hassan ou Hassan le bourreau, m'a refoulé la tête jusqu'à sa cheville. Je crains bien que devant tout homme sensé il ne se soit trompé de rôle.

Il y a plus de soixante ans que les grammairiens discutent entre eux de l'orthographe de la langue d'Or, les caractères latins étant substitués avec l'étymologie aux caractères cyrilliens. S'ils ne sont pas encore venus à bout de s'entendre, c'est que ceux d'entre eux qui habitent les pays hongrois voudraient la modifier suivant la langue de ce peuple, que ceux au contraire qui cultivent la langue allemande préfèrent s'en rapprocher ; c'est que d'autres enfin, sans songer à la diversité des nuances qu'offre la langue d'Or, croient avoir satisfait à tout lorsqu'ils ont tracé les règles qui doivent régir leur dialecte en particulier, et Pierre Maïor, malgré ses savantes recherches sur le rapport des lettres cyrilliennes aux lettres latines, quoique plus près du but que ses devanciers, n'y a pas encore atteint, et cela par son opiniâtreté à vouloir rejeter le son guttural î, opiniâtreté à laquelle il doit de m'avoir laissé découvrir trois et quelquefois quatre et cinq sons des dix sons et plus d'une même voyelle latine, et les longues et les brèves de la prosodie.

En agissant ainsi les uns ne font qu'apporter à la langue de nouvelles entraves, les autres, et j'entends par ces derniers Pierre Maïor et ses copistes, lui auront fait faire sans doute un grand pas ; mais pour l'avoir mise dans le grand chemin de l'étymologie, ils ne

l'auront pas moins laissée dans l'ornière de la cacographie. Ne serait-il donc pas préférable d'en employer une qui établît l'affinité des divers dialectes, qui rendît la langue plus facile à chacun, et tendît à la perfectionner en la faisant une? Sans contredit, d'autant plus qu'elle est toute faite si l'on veut adopter l'étymologie latine dans toute sa pureté. Ce serait d'ailleurs le meilleur moyen de prouver non-seulement l'affinité des principaux dialectes daco-roman et kutzo-vlacque; non-seulement que la langue d'Or est, à peu de chose près, toute latine, mais encore qu'elle n'est, à quelque corruption près, que la langue *vulgaire* des Romains, telle que le peuple la parlait jadis, dont Muratori n'a pu retrouver aucune trace écrite, qui semble cependant avoir été celle de Villani, que M. de Sismondi prétend avoir été ainsi appelée par opposition au *roman* des Gaules et au *thudesque* de Germanie, mais qui porta longtemps à Rome le nom de langue *romanesca*, et conserve en Dacie celui de *romanësca.*

Un fait digne de remarque, c'est que, bien qu'on la voie se modifier, se corrompre comme la langue d'Oc, elle est pleine encore de mots et de formes de vieille latinité. Ainsi l'on y retrouve le *mù* (mu d'Ennius), le *caldu* (caldus de Varron), le *tata* de Plaute, le *dichor* (ichor de Celse), le *iubescŭ* (allubesco d'Apulée), et les noms propres *Corvinu*, *Corbanu*, *Armiga*, *Çichendela*, etc., et une foule de mots dont la conservation par le peuple suffirait pour témoigner de son origine, tels que *alac*, épeautre, de Alica; *arac*, échalas, de charax; *èriciŭ*, hérisson, de ericius, etc., etc... Ainsi,

au lieu de *sim*, *sis*, *sit*, elle a préféré corrompre la vieille forme *fiam*, *fiat*, *fias*, en *fiiu*, *fii*, *fie*; et au lieu de *sum*, *es*, *est*, elle a conservé dans *ĕsŭ* ou *ĕscŭ*, *escĭ*, *esce*, la forme antique *esco*, *escis*, *escit*, dont il n'existe plus, il est vrai, que la troisième personne, mais qu'il est facile de retrouver dans la composition, puisque tous les verbes en *esco*, tels que *augesco*, *evanesco*, *liquesco*, etc., sont pour auctus, vanus, liquidus, *esco*.

Quelques exemples pris au hasard suffiront, je l'espère, pour convaincre de l'agrément de l'étymologie rétablie dans toute sa pureté. En effet, si j'écris avec les Hongrois *tzerku*, et avec les Allemands *tscherku* (essayer), je vicierai la langue au point de la rendre aussi méconnaissable qu'elle peut le paraître sous l'enveloppe des lettres cyrilliennes. Si j'écris avec Pierre Maïor *sànàtate* (santé), je n'aurai fait qu'un pas dans l'orthographe; mais si, eu égard à l'étymologie, je l'y amène en écrivant, non pas encore *quercu*, comme ce dernier, qui le fait venir de *quœro*, mais *cercu* de *cerco* (car chercher n'est pas demander, mais tourner autour, circuler) et *sànìtaṭe*, tout le monde me comprendra; il en sera de même de *scîndura*, *mânù* et *vĕntu*, etc.; qui sait même si dans ce retour de la langue à son origine on ne découvrirait pas quelques-unes des propriétés de l'ancienne langue latine, propriétés à peine aperçues aujourd'hui dans le latin cultivé, et que l'oubli de la prononciation, de l'accentuation prosodique nous a rendues insensibles, douteuses même, mais qui, si elles étaient assez clairement démontrées, prouveraient d'une manière à peu près

certaine que la langue d'Or, telle qu'on la parle encore en Dacie, est antérieure à la belle langue de César et de Cicéron, et ne le cède par conséquent en ancienneté ni à l'espagnol, ni au français, ni à l'italien même? C'est ce que je vais essayer de faire en exposant les nombreuses analogies de cette langue avec le latin.

Il y a analogie entre ces deux langues dans le nombre de leurs caractères, dans les changements qu'ils ont subis, dans les divers sons d'une même voyelle, dans leur valeur prosodique, dans toutes les terminaisons, et généralement dans toutes les parties du discours, pronoms, verbes et autres.

DES LETTRES EN GÉNÉRAL.

L'alphabet cyrillien des Daco-Romains, aujourd'hui réduit à vingt-huit lettres, traduit en caractères latins, peut l'être jusqu'à vingt-deux, c'est-à-dire au même nombre que ces derniers, car si l'on fait attention que *y* et *z* n'étaient employés chez les Romains que dans les mots tirés du grec, on verra que la seule différence de ces deux alphabets consiste tout bonnement pour le latin dans l'emploi du *x*, dont, au dire de Quintilien, il pourrait se passer (1), et pour la langue d'Or dans celui du *z*, qui n'est au contraire qu'une conséquence de son origine.

Ces vingt-deux caractères sont donc pour la langue

(1) Et nostrarum ultima *x* qua tamen carere potuimus si non quæsissemus. (Chap. 1, § 4.)

d'Or: *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, *h*, *i*, *j*, *l*, *m*, *n*, *o*, *p*, *q*, *r*, *s*, *t*, *u*, *v*, *z*. Ils se prononcent à l'italienne, à l'exception du *h* qui est le χ grec, et forment entre eux quatre composés, savoir : *ch* égal à *k* devant *e*, *i*; *qu* égal à *k* devant *a*, *o*, et au *c* italien devant *e*, *i*; *g'* égal à γ; *sc* égal à *scht*. En outre, la cédille sous le *c* (*ç*), et l'apostrophe après les lettres *d'*, *s'* *t'*, les fait prononcer *ts*, *z*, *sch*, *ts*. Nous verrons plus bas la prononciation des voyelles. En attendant, statuons pour le nombre des lettres à une première analogie.

Une deuxième, non moins frappante, c'est que les Romans n'ont point de double consonne. Ceci ne tendrait-il pas à prouver ce que j'ai présumé plus haut, l'antiquité de la langue d'Or? Je le croirais, car selon Festus les Latins n'en avaient pas avant Ennius, et c'est à celui-ci que l'on en doit l'introduction. Il y aurait donc folie à les rétablir? Sans doute, puisque l'on créerait ainsi une difficulté qui n'existe pas, et il faut avec Pierre Maïor en blâmer d'autant plus fortement les rénovateurs qu'ils ne savent même pas le latin, et ne le font que pour paraître le savoir (1).

CHANGEMENTS DES LETTRES.

Comme il serait peut-être trop long de montrer tous ces changements, nous nous contenterons d'indiquer

(1) Hinc tolerari non possunt ii qui, nescio quo cacoethe contra indolem valaquicæ linguæ geminationem consonantum in latino-valaquicam orthographiam inducere conantur. (S. Maïor, *Prolégomènes de son dictionnaire*, p. 3.)

par quels moyens ils ont eu lieu, de les énumérer et de porter notre attention sur les plus remarquables. Ces changements se sont opérés à l'aide des neuf figures suivantes :

1° La *prothèse*, qui ajoute une lettre ou une syllabe au commencement du mot : *slàbàscu*, de labasco, lâcher, rendre lâche, affaiblir ; *straj*, de trajicium, poste, trajet, barrière ; *ocolŭ*, de colus, tour, cercle, tout corps cylindrique.

2° L'*aphorisme*, qui retranche une lettre ou une syllabe : *qui* (mais) de atqui ; *ria* (gale) de agria.

3° La *syncope*, qui retranche une lettre ou une syllabe de l'intérieur du mot : *cotu* (coude) de cubitus ; *rugine* (rouille) de rubigine ; *slava* de esclava, ou (voyez la *métathèse*).

4° L'*épenthèse*, qui introduit une lettre étrangère : *càrunt* (grison) de canus ; *arçar* (érable) de acer.

5° L'*apocope*, qui retranche la finale ou la rend brève : *omŭ* (homme) de homo ; *ròtundŭ* (rond) de rotundus.

6° L'*antithèse*, qui change une des lettres du mot : *inelŭ* (anneau) de annulus ; *inima* (cœur) de anima.

7° La *métathèse*, qui change l'ordre des lettres : *slava* (gloire, salut éternel) de salva ; *slatina* (défilé, forêt) de saltus ; *plopŭ* (peuplier) de populus.

8° L'*anadipton*, qui redouble une syllabe : *cocolescu*, de coalesco.

9° L'*antiphrase*, qui donne au mot un sens contraire : *gràbescu* (je hâte) de gravesco ; *lucrŭ* (travail) de lucrum (gain) ; *càs'tigŭ* (je gagne) de castigo ; *càràula* (corps-de-garde) de caraula (flûte), etc., etc. (1)

D'après ces principes, *a* subit quatre changements, *b* dix, *c* cinq, *d* huit. Je ferai ici deux observations sur les changements de *d* en *j*, en *r* et en *z* : la première, que le changement en *r* est très-ancien, que les premiers Romains disaient *arvena*, *arvocatos* pour advena, advocatos, et qu'ils dirent plus tard *meri* dies de media

(1) Nous disons en style familier : violon.

dies ; la seconde, que l'adoucissement du *d* en un son *z* et même en *j* (ce dernier, quoique ne se retrouvant pas dans les livres) peut être considéré comme une propriété de l'ancienne langue latine qui aurait dit : *Zabolus*, *zœta*, *zœtarius*, avant *diabolus*, *diœta*, *diœtarius*. D'ailleurs Quintilien l'affirme : « le *d* et le *z* avaient » entre eux une très-grande analogie, et le *d* termi- » nait si durement les syllabes que les anciens avaient » essayé de l'adoucir (1). » Comment? il ne le dit pas ; mais les Romans répondent pour lui d'abord en un son *z* : Spud'u, de spodium, et nous disons *raser*, *onze*, etc., de rado, undecim, etc. ; puis en *j* : *mijlocŭ*, de medius locus ; c'est ainsi que les Provençaux ont fait *miejou* (midi), et *miejou* nué (minuit), et les français *jour*, de diurnus ; *orge*, de hordeum ; *juge*, de judex, le *g* n'étant ici *g* dans les deux derniers cas que pour les yeux, mais *j* pour l'oreille.

E subit cinq changements, dont quatre sont remarquables, savoir : ceux en *o*, *u*, *ia* et *ie*, car les anciens disaient aussi *amplocti* et *faciundum*, pour amplecti et faciendum, et Plaute qui a dit *amecus* disait aussi *vostra*. Cette variation de *e* à *o*, de *e* à *u* et de *i* à *e*, est donc pour nous une forte preuve d'un son mixte de toute voyelle entre chacune d'elle et *i*. Quant au son mouillé de *ea* en *ia* que le latin nous montre dans *deana*, *Eanus* pour diana, ianus, et de *e* en *ié* que les diphthongues *Æ*, *Œ*, imitées du grec *ai* et *oi*, lui ont conservé dans *Æacus* pour *Aïéacus* et *Œagrius* pour

(1) Liv. 12, ch. 4.

oïéagrius, il nous paraît d'autant plus naturel à la langue latine que toutes les langues qui en sont issues l'ont conservé. C'est ainsi qu'elles ont toutes fait du *ego* latin leur *io*, *yo*, *ie* ou *je*, et en langue d'or *èu* qui se prononce *iéo*. Les Français ne disent-ils pas aussi *fiel* de fel et *pion* de pœon? Il est donc permis de voir dans le mont *Pionu* des Buceci, où l'on a trouvé la Moldavique, un *pœonius* mons, jadis consacré à Esculape.

F subit quatre changements, et celui en *h* n'a rien de surprenant. Les Sabins prononçaient *h* le *f* des Romains qui, au dire de Quintilien, avaient dit eux-mêmes: *trafo* et *vefo*, avant *traho* et *veho*. On conçoit donc comment la langue d'Or a pu faire *hiera*, bête féroce, de *fera*, et *prihana*, profane, de *profana*.

G et *h* subissent chacun trois changements, et il est à remarquer que cette dernière lettre n'est pas plus indispensable dans la langue d'Or qu'elle ne l'était, au dire de Cicéron, dans la langue latine. En effet avant lui le *h* ne s'employait qu'avec les voyelles, et ce n'est que vers son temps qu'il fut annexé avec aspiration aux consonnes *c*, *p*, *r*, *t*. Il dit lui-même « si j'eusse su que nos ancêtres ne l'eussent employé avec aspiration que devant les voyelles, j'aurais dit *pulcros*, *cetegos*, *triumpos* et *cartaginem;* mais lorsque, un peu tard il est vrai, mon oreille m'eut enfin convaincu de la vérité, j'ai laissé au peuple l'usage et j'ai gardé pour moi la science. » D'où il suit qu'en dépit des savants qui s'efforçaient de vicier la langue en l'enrichissant, le peuple n'en continua pas moins de parler comme il

l'avait toujours fait, suivant l'usage. Cet usage, les Romans de la Dacie nous l'ont en partie conservé, et dans ce cas surtout; car bien qu'ils écrivent *hres'tin*, chrétien, *hristos*, christ, ils prononcent *cres'tin*, *cristos*, sans aspiration.

I subit quatre changements; *l* cinq, et celui en *r* est tellement général à tous les dialectes latins qu'il est permis de le considérer comme une des propriétés de l'ancienne langue latine. Si l'italien dit: *disverre*, arracher, de disvellere, et si le français fait *épitre*, *orme* de epistola, ulmus, la langue d'Or ne peut-elle aussi faire : *ângeru*, ange, de angelus, et *cârmù*, gouvernail, de scalmus?

M subit trois changements; *n* quatre, *o* deux, et, bien qu'il soit connu, nous nous arrêterons un instant sur celui de *o* en *u*. L'on sait qu'en effet *o* et *u* se sont employés en latin l'un pour l'autre, que l'on a dit: *hecoba* et *hecuba*, *dederont* et *servom*, pour dederunt et servum, que l'*o* s'y est même quelquefois changé en *e*, témoin Scipion l'Africain qui fit *vertices* et *versus* de vortices et vortus, que les Umbri et les Thusci qui n'avaient pas la lettre *o* la remplaçaient par *u*, qu'il en était du contraire pour d'autres provinciaux, qu'en conséquence il n'est pas étonnant que la langue d'Or ait fait *Rumânu* de Romanus (1). L'espagnol, l'italien et le français ont fait de même : le premier adoucit l'*u* en *e*, nuevo de novus; le deuxième met un *u* devant l'*o*, cuocere de coquere; le troisième enfin a sa soi-disant

(1) *O* aliquot Italiæ civitates (teste Plinio) non habebant, sed loco ejus ponebant *u* et maxime Umbri et Thusci. (Priscien, lib. 1.)

diphthongue *ou* qui dans *tourte*, *couteau*, etc., remplace alternativement l'*u* ou l'*o* latin de *torta*, *cultellum*, etc.; d'ailleurs les Eoliens, sur la langue desquels le latin s'est formé, ayant dit eux-mêmes θουγατηρ pour θυγατηρ, on est naturellement porté à considérer ce changement, partout si fréquent, comme une des propriétés de l'ancienne langue latine. Il ne faut donc pas s'étonner si les Romans de Dacie ont fait *oras*' (ville) du *ura*, latin que l'on retrouve dans *sub-ura* (faubourg); c'est par le même principe que les Italiens disent *or*vietto de *urbs vetus*.

P subit quatre changements, *q* un, *r* deux, *s* quatre, *t* quatre, *u* cinq, *v* trois. D'où il résulte, si l'on pouvait, sans fatiguer, énumérer tous les changements analogues du latin, que les vingt-deux caractères de la langue latine en ont eux-mêmes subi soixante-dix des quatre-vingt-trois qu'ont éprouvés ceux de la langue d'Or, d'où troisième analogie.

DES VOYELLES.

Au dire de Priscien l'*a* latin, ainsi que les autres voyelles, a dix sons et plus. La langue d'Or en a conservé trois à l'*a*, cinq à *e*, *i*, et quatre à chacune des deux autres voyelles. Ce qu'indique clairement le tableau suivant:

TABLEAU SYMPHONIQUE.

SONS.	a		e		i		o		u	
	Roman.	*Latin.*	*Roman.*	*Latin.*	*Roman*	*Latin.*	*Roman.*	*Latin.*	*Roman.*	*Latin.*
Simple.	acŭ	acus.	innecatu	necatus.	fiu	filius.	socru	socer.	suma.	sum̄a.
Grave.	nàucŭ	naucum.	mèlota	melota.	pirŭ	pilus.	lòturĭ	lotus.	gùman	gumas.
Guttural.	pântice	pantice.	vêna	vena.	risŭ	risus.	fôntâna	fontanea.	adûncu	adunco.
Mouillé.			vaé	væ.	moì	molles.				
Bref.					bunĭ	boni.			dormŭ	dormio.
Double.			t'ëra (1)	terra.			mölo	mollis.		

Le son simple est comme en latin ; le grave (') est notre *e* muet dans que, de, me, etc. ; le guttural (^) s'aspire fortement en *î;* le mouillé (') fait prononcer mouillé toutes les syllabes *aè*, *aì*, *eì*, *iì*, *oè*, *oì*, *uè*, *uì*, aille, eille, ille, *oille*, ouille, le bref (˘) laisse à peine entendre la voyelle ; le tréma (¨) la fait légèrement prononcer *eu*, *oa;* enfin, si Priscien a dit vrai, et si les deux sons bref et double ne sont pas entièrement étrangers aux Romains, qui ont fait *musmon* de *musĭmon*, *boarius* de *bos*, et *diana* de *deanu*, ce tableau doit nous offrir une quatrième analogie.

Une cinquième qui en découle, c'est que le son

(1) Cet *ë* s'emploie dans l'intérieur du mot ; il est harmonique. Ex. : *ceresc*, *cerësca*, céleste ; *merge*, il va ; *mërga*, qu'il aille ; il caractérise l'infinitif des verbes de la quatrième conjugaison, à *vedë*, voir, de *vedere*, vue ; mais il ne faut jamais l'employer à l'imparfait, car *vedeam* est pour *videbam*, etc., ni à la finale des substantifs, car il est art. Ex. · *adormirea*, l'assomption de *adormire*, assomption.

grave rappelle presque toujours les brèves de la prosodie latine, et le son guttural les longues, ce dont on peut se convaincre en jetant un coup d'œil sur le tableau qui suit :

TABLEAU PROSODIQUE.

VOYELLES.	GRAVES.	BRÈVES.	GUTTURALES.	LONGUES.
a	fàceam	făciebam	quândŭ, quândò	quāndo.
e	bètrânŭ	vĕtĕranus	vêntŭ	vēntus.
i	càpìt'osŭ	căpĭtosus	rîpa	rīpa.
o	ròtundŭ	rŏtundus	quôt	quōt.
u	gùman	gŭmas	gûtŭ	gūttur.

Ainsi, de la manière dont elles deviennent toutes graves, dont les trois premières *a*, *e*, *i* sont toujours gutturales devant les nasales *m*, *n*, dont les deux dernières *o*, *u* le deviennent quelquefois, dont toutes doivent l'être devant *l*, *r*, *t*, lorsque surtout elles les attirent à elles pour former syllabe, ne pourrait-on présumer que telle était, à peu près du moins, la prononciation des Romains, prononciation que Cyrille aurait conservée aux colons de la Dacie par le signe grave (`), et le guttural (^). Ceci me semble si probable, que ne pouvant admettre ce que P. Maïor raconte de l'introduction de ce son guttural dans la langue d'Or, je me permettrai à ce sujet quelques observations.

Si dans le pseautier imprimé à Belgrade en 1651 le signe grave de Cyrille tient dans le corps du mot l'em-

ploi du signe guttural qui n'a place qu'à la fin, il faut se rappeler que trois ans auparavant ces signes avaient été employés indifféremment l'un pour l'autre dans le Nouveau-Testament; que dans le rituel de 1698 le signe guttural avait repris sa place dans l'intérieur du mot, que dans le droit canon imprimé à Tûrguvici en 1652, le signe grave était déjà retourné à la finale, et ceci était presque juste, car ce signe est celui de toute voyelle brève, et plus particulièrement de l'*a* bref, de l'*a* du nominatif, et ne s'emploie généralement dans l'intérieur du mot que pour établir la variation harmonique; la différence de toute voyelle, de tout son simple à *e* muet, tel que *înàlt'ime*, hauteur, de *înaltu*, haut; que c'est en conséquence de ce principe et parce qu'il fut senti que ce signe guttural, d'abord dessiné d'après le caractère de l'écriture cursive, cessa à tout jamais d'être confondu avec le son grave, et se rapprocha enfin de son origine dans le calendrier de 1733, où il est dessiné sous la forme d'un angle de 60° divisé en deux, tel à peu près qu'était l'*a* latin de première origine, et non pas, comme se plaît à le supposer P. Maïor, parce que la direction de l'imprimerie aurait été confiée à un Moscovite auquel ce son guttural est naturel, car ce son est également naturel au Turc, à l'Arabe, et de plus rien ne prouve que jamais, et surtout à cette époque, quelque Russe ait participé en quoi que ce soit aux progrès intellectuels de la Romanie. Bien mieux, l'histoire nous a dit le contraire. Aussi, malgré P. Maïor et ses adhérents, engagerai-je ceux qui écrivent encore la langue d'Or en lettres cyrilliennes

à conserver le signe et le son guttural au lieu d'en faire fi, parce que ce son est primitif, parce que, naturel aux anciens Gaulois, il a dû l'être aux anciens Latins, parce qu'en effet si chez les Latins une voyelle avait dix sons et plus, si, suivant Quintilien, personne n'avait l'oreille assez délicate pour saisir tous les sons des lettres, si ces sons étaient, comme il l'assure, aussi difficiles à saisir que ceux des nerfs (1), si les Romains manquaient des lettres nécessaires pour rendre tous les sons du latin pur, s'il y avait un son moyen de *e* à *i*, et si par conséquent l'on n'entendait dans *here* ni un *e* plein, ni un *i* plein, si enfin les Romains parlaient autrement qu'ils n'écrivaient, c'est que réellement leurs cinq voyelles n'étaient pas suffisantes, c'est qu'elles devaient avoir entre elles des rapports harmoniques que les livres muets n'ont pu conserver, c'est que le son qui n'est ni *e*, ni *i*, ne pouvant être un des trois autres, Quintilien nous l'aurait dit, doit nécessairement être un son qui en diffère, un son qui, allant de *e* à *i*, serait presque notre muet, et qui, allant de *i* à *e* serait un *î* guttural. Or, telles sont les deux variations qui se retrouvent presqu'à chaque mot dans la langue d'Or.

Outre cet avantage des Romans d'avoir si généralement conservé par le signe grave le son bref des voyelles latines et par le signe guttural leur son long et nasal, que tout ce qui ne s'y rapporte pas peut être considéré comme irrégulier, tel que *vìrgatu*, rayé, de

(1) An cujuslibet auris est exigere litterarum sonos? non hercule magis quam nervorum. (Liv. 1, ch. 9.)

virgatus, au lieu de *vìrgatu;* ils ont dans leur prononciation un accent prosodique tellement cadencé, qu'il faut être très-versé dans la langue ou né avec elle pour le bien faire sentir. Cette quantité, qui n'est plus marquée que dans les livres d'Église, peut être considérée comme une sixième analogie; car encore qu'elle ne soit pas toujours celle du latin, il est facile de voir qu'elle en dérive.

Ainsi, pour les lettres, six analogies principales; savoir: 1° égalité de nombre; 2° point de doubles consonnes; 3° parité dans leurs changements; 4° sons divers d'une même voyelle; 5° brèves et longues de la prosodie latine; 6° accent prosodique, et, nous pourrions presque ajouter, son mixte de toute voyelle entre chacune d'elle et *i*. Toutes ces analogies se trouvent renfermées dans le tableau suivant.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES CARACTÈRES CYRILLIENS,

Traduits en caractères latins.

NUMÉROS.	CYRILLIENS.	CARACTÈRES LATINS.		DEVANT	ÉGALENT en FRANÇAIS.	ROMAN.	FRANÇAIS.
1	a	a			*a*	maiu, meiu.	maillet, millet.
	ъ		ă		*e* muet	căpitenie.	capitainerie.
	î		â		*î* gutt.-pect.	cântând.	chantant.
2	Ѣ	b			*b*	barbă.	barbe.
3	ч	c		e i ĭ	*tsch*	cetate, cina, facĭ	cité, cêne, tu fais.
				a o u	*k*, *c*, *q*	card, cŏda, cut'lt	cardon, queue, couteau.
		ch		e i ĭ	*k*, *q*	chĕ, chilie	clef, cellule.
	щ		ç		*ts*	faça, piaça	face, place.
4	д	d			*d*	umed, domnire	humide, domination.
			d'		*z*	d'ic, ved'ĭ, d'i, ord'	je dis, tu vois, jour, orge.
5		e			*é* fermé	evreesc	hébraïque.
	ε		ẻ		*e* mouillé	bès'ica	vessie.
	ѣ		ĕ		*ea*	vêntŭ, vêna	vent, veine.
	ъ		è		*e* muet	gaé, stroè	faucon, Stroy (nom-prop.)
	î		ê		*î* gutt.-pect.	tĕra	terre.
6	ф	f			*f*, *ph*	florĭ, filosofŭ	fleurs, philosophe.
7	г	g		e i ĭ	*dj*	geme, ginere	il gémit, gendre.
	џ			a o u (1)	*g*	gaură, gogleç, gûtu	gour, gogulu, gosier (cou).
			g'	e i	*ghe*, *ghi*	g'emu, g'impi	pelotte, piquants.
8	χ	h			*kh* guttural	han, haine	khan, hardes.
9	и	i			*i*	binevoinça	bienveillance.
			ĭ		bref	vĭd'ut, bunĭtate	vu, bonté.
			ỉ		mouillé	a intra, in	entrer, dans.
	ъ		ì		*e* muet	tot'ĭ, d'icĭ, ved'ĭ	tous, tu dis, tu vois.
	î		î		*î* pect.-gutt.	noĭ, voĭ, boĭ	nous, vous, bœufs.

(1) Et devant toute voyelle grave et gutturale.

SUITE DU TABLEAU SYNOPTIQUE.

NUMÉROS.	CYRILLIENS.	CARACTÈRES LATINS.		DEVANT	ÉGALENT en FRANÇAIS.	ROMAN.	FRANÇAIS.
10	ж	j			*j*	jocŭ	jeu.
11	л	l			*l*	luna, calu, cale	lune, cheval, sentier.
12	м	m			*m*	muma, maica	mère, maman.
13	н	n			*n*	nasŭ, nostrŭ	nez, notre.
14	о	o			*o*	omŭ, oï, totŭ	homme, brebis (plur.), tout
	ъ		ò		*e* muet	ròtund, lòcusta	rond, sauterelle.
	î		ô		*i* gutt.-pect.	rôma, vôrtej	rome, tourbillon.
	ö	oa			*oa*	flore, öè	fleur, brebis (sing.), prononcez *ouaille*.
15	п	p			*p*	pìcurar, pècurar, pàstor	md de pétrole, pâtre, pasteur.
16	к		qu	e i ï	*tsch*	que, quine, niquï	quoi; que, qui; ni.
				a o u	*q*	quam, quôt, quum	quasi, combien, lorsque.
17	р	r			*r*	arvunè, roà	arrhes, rosée.
18	с	s			*s*	singur, scris	seul, écrit.
	ш		s'		*sch*	s'cola, s'arpe	école, serpent.
	щ		sc	e i ï	*scht*	ceresci, crescin	céleste, chrétien.
19	т	t			*t*	titlu, töte	titre, toutes.
	ц		t'		*ts*	t'ie, t'ĕra, t'inŭ	à toi, terre, ils tiennent.
20	у	u			*ou*	bubò, buhà	bubon, hibou.
			ŭ		*ŭ* bref	ângustŭ, anŭ	étroit, année.
	ъ		ù		*e* muet	grùmadà	tas.
	î		û		*i* gutt.-pect.	tûrgu	tour (marché).
21	в	v			*v*	vasŭ, vìduva	vase, veuve.
22	з	z			*z*	zace, zerŭ	il gît, petit-lait.

Les lignes qui suivent offrent un ensemble complet de tous ces exemples.

ROMAN.	PRONONCIATION.	FRANÇAIS.
De escĭ românŭ va sè d'icà qu'aĭ es'it din t'ĕra Italii, din Rôma pŏte; que aĭ dar a face cu d'icerile sclàvonescĭ s'ĭ cu scrierea ciriliana? Incĕta dar a maì stringe de gùtŭ, cu miì de g'impi s'ĭ cu màràcinĭ, o limbà que t'ĭ a dat cu laptele que l'aĭ sugt de la t'ĕt'a iei, sentimentul originei domniitale; si întorquându t'ĭ ochi spre colŏna trajana de nu te vei vedĕ în quel învins, qui în quel învingètor, dà ne incaĭ queva de màrturie, fie numele tùu de românu, nu maĭ se fie scris de mâna ta s'ĭ sè se pŏtè int'elege fòrà nevoè, altràminte o se fiu silit sè d'ic: vaè de tine!	*De ietschì romîna va se zique c'aille éschit dinn tséara Italii, din Ròma poate; tschéaille dar a fatsché cou zitschérilé sclevoneschti s'i cou scriéréa tschiriliana? Intschéate dar a maille strinngé de ghît cu miy de ghimmpi s'i cu meretschinn olim̄be tsche tsi a datt, cou laptélé tsché l'aille sougt de la tsîtsa iéi sentimentoul oridjinéi domniitalé; schi întoquân-doutsi oki spré coloana trajana de nou tè veille védéa intschel învin̄s, tschĭ în tschel învin̄guetor, de né incaille tschéva dé merturié, fié noumélé teou dé român, nu maille se fié scris de mîna ta shi se sé poate intsélédjé fere nevoille, altraminte o se fiou silit se zic vaille dé tiné!*	Si tu es Roman, ce qui veut dire que tu es sorti de la terre d'Italie, de Rome peut-être; qu'as-tu donc à faire avec les dires sclavons et avec l'écriture cyrillienne? Cesse donc de plus étreindre au cou avec mille épines et avec des ronces une langue qui t'a donné, avec le lait que tu as sucé à sa mamelle, le sentiment de l'origine de ta seigneurie; et tournant tes yeux vers la colonne trajane, si tu ne te vois pas dans le vaincu, mais dans le vainqueur, donne-nous au moins quelque chose en preuve, soit ton nom de roman, seulement qu'il soit écrit de ta main et se puisse comprendre sans difficulté, autrement je serai forcé de dire: Malheur à toi!

C'est nous être suffisamment appesantis sur les lettres; il ne nous en faut pas davantage pour nous convaincre de l'origine de la langue d'Or, origine qui n'était jusqu'aujourd'hui pour nous qu'une présomption; et ce résultat est un démenti formel à l'opinion, qui m'a été donnée comme celle d'un homme compé-

tent, qu'il n'y avait plus rien à dire sur les langues romanes : sur les langues d'Oc, j'y consens; sur les langues d'Or, je le nie ; et c'est parce que je le nie, que je poursuis, dans l'espoir qu'il me sera possible de retrouver dans les mots et dans leur contexture une latinité et de nouvelles analogies avec le latin dont sont bien loin toutes les langues d'Oc de France.

DES MOTS ET DE LEUR TERMINAISON.

Si nous jetons les yeux sur l'ensemble des mots, nous serons à l'instant frappés d'une analogie qui en renferme un grand nombre, je veux dire leur terminaison. Cette terminaison est presque toujours pure; elle ne retranche ordinairement que les finales *m*, *s*, et se forme souvent de l'ablatif.

TABLEAU DES TERMINAISONS.

TERMINAISONS.	*Roman.*	*Latin.*	TERMINAISONS.	*Roman.*	*Latin.*
u	mustŭ	mustum.	ce	berbece	berbice.
a	tata	tata.	elŭ	mis'elŭ	miscellus.
acŭ	liliacŭ	liliaceus.	escŭ	càlescŭ	canesco.
aru	amarŭ	amarus.	icŭ	vrednicŭ (digne)	brennicus.
arĭu	armisariu	admissarius.	ne	funingine	fuligine.
ate	bunitate	bonitate.	or	biutor	bibitor.
anŭ	t'èranŭ	terranus.	oriŭ	dormitoriŭ	dormitorium.
ĕnŭ	muntĕnŭ	montancus.	osŭ	g'ebosŭ	gibbosus.

Du substantif.

Si nous passons au substantif, nous le verrons de quatre espèces; la première, qui n'est autre que la finale absolue du verbe, a comme lui quatre terminaisons et indique toujours l'état ou l'action, ainsi :

càntare,	dormire,	crescere,	vedere,	signifient :
chant,	sommeil,	croissance,	vue,	ou action de :
chanter,	dormir,	croître,	voir.	

La deuxième, formée par une variation de la finale infinitive, a deux terminaisons; savoir :

1° En	ala,	lucĕla,	lucur,	elle indique le résultat.
2°	ime,	boierime,	noblesse,	elle indique l'assemblage.

La troisième, formée par l'ablatif des substantifs latins en *ens*, *is*, *as*, *ex*, *o*, tels que : *dinte*, dent; *cale*, voie; *bunìtate*, bonté; *lege*, loi; *rugàciune*, prière.

La quatrième existe d'elle-même et affecte quatre terminaisons : *a*, *à*, *e*, *u*.

Les trois premières n'ont que des féminins; la quatrième seule offre les trois genres; et le neutre a cela de particulier qu'il est masculin au singulier, *lemnu* (bois), et féminin au pluriel, *lemne*. Sans y voir le *templum*, *templa*, je crois cependant y trouver une deuxième analogie avec les trois genres du latin. Mais ce qui est un des plus grands charmes de la langue d'Or, ce qui lui donne une naïveté, une grâce, une fraîcheur d'en-

fance que la nôtre a perdue depuis longtemps, ce sont ses diminutifs. Pour éviter d'être long, je ne citerai que celui-ci : *taïca*, papa ; *tàtis'or*, bon papa ; *tàtuça*, petit papa ; *taïculiça*, bon petit papa, dérivés tous de *tata*, père.

De l'adjectif.

Les adjectifs reposent sur des règles non moins précises. Les terminaisons, nous l'avons vu, en sont latines ; il en est dont le féminin se forme par une irrégularité qui devient elle-même si régulière qu'elle n'offre pas la moindre difficulté.

Ainsi, de	morar,	domnescŭ,	drept,	molis'or,	apos,
	meunier,	seigneurial,	droit,	mollet,	aqueux,
On fait	moràrĕsa,	domnĕsca,	drĕpta,	molis'ŏre,	apŏsa.

Il est à remarquer que la terminaison *escŭ* qualifie plus particulièrement les choses ; c'est pourquoi l'on dit *limba romanĕsca*, au lieu de *romana*. Cette terminaison sert aussi à distinguer dans l'individu sa position de sa nationalité, de son origine. Si, par exemple, le prince roman est né Roman, on dira *prinçul roman ;* mais s'il est étranger, il faudra dire *prinçul romanescŭ.* Au génitif cet adjectif exprime la propriété : ainsi *vàcàresci*, *cornesci*, etc., signifient propriété, domaine, terre, ville, village ou couvent des Vàcàresco, des Cornesco. Lors donc que j'aurai fait observer qu'il suffit de la particule *ne* pour rendre tout adjectif négatif, il me semble que l'avantage de cette syllabe accentuée sur les nasales *il*, *im*, *in*, qui y correspondent en fran-

çais, achèvera de convaincre de la simplicité de l'adjectif roman. En effet, *nelegiuit*, *neputnicios*, *nestatornicŭ*, semblent moins pesants, moins longs que illégitime, impuissant, instable.

Des pronoms.

Quant aux pronoms, ils sont tous latins : *quare* (qui) est qualis ; *que* (qui et que) est qui, quæ ; *quine* est quisne ; *quineva* est quisnam, quivis ; je ne parlerai pas de *nemine*, *altŭ*, *atôt*, *multŭ*, *totŭ*, etc., dont il est facile de reconnaître l'origine ; mais je m'arrêterai un instant sur les pronoms personnels de la troisième personne, afin de montrer comment la langue d'Or, à l'instar de toutes celles dérivées du latin, en a formé son article. Cette troisième personne étant *iel*, *iea*, *ia* ou *ea*, il est facile d'y voir le *ille*, *illa* et *ea* du latin. De *ille*, *illum* il a été fait trois mots *il*, *le* et *lŭ*, employés tantôt comme pronoms, tantôt comme adjectifs déterminatifs. Ainsi l'on dit : *il* conoscŭ, je le connais ; *il* maĭ bun, le meilleur ; omu*lŭ*, l'homme ; feme*lle*, les femmes ; *le* am dat, je leur ai donné. Si le pluriel *iĭ* de l'article masculin n'est pas le *ii* du latin, il est vraiment curieux de voir comment les Romans ont mouillé *illi*, *illæ;* car ömen-*iĭ* et feme-*ile* sont sans doute pour ömen-*illi*, feme-*illæ;* mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est la modification de cet article en *luĭ* et *lorŭ*, dont l'un, orthographié comme le pronom français, ne semble être que la finale du datif *illui*, corruption de *illi*, suivant Muratori, et l'autre l'apho-

risme du pluriel *illorum*. Si donc la langue d'Or a un article, il n'est autre que la décomposition, le mouillement des pronoms latins *ille*, *illà*, *illi*, *illæ*, ea, *ii*. Quoi qu'il en soit, placé après le substantif, il y est tellement inhérent et se prononce si faiblement, que ce n'est pas lui qui semble se modifier, mais le substantif. Ainsi, dans *cerul*, *a ceruluĭ*, *ceruluĭ*, *pe cerŭ; casa*, *a casi*, *casi*, *pe casà*, les finales *l* et *a*, par leur modification en *luĭ* et *i* et leur variation en *u* bref et *à* grave, disent avec moins d'effort et de monotonie qu'en français : *le ciel*, *du ciel*, *au ciel*, *le ciel; la maison*, *de la maison*, *à la maison*, *la maison*. Je ferai remarquer en outre que si *cavalus ille* a quelque chose de mieux dit que *ille cavallus*, il y a une certaine élégance dans la position de cet article, et que, dans tous les cas, le « *calul* » des Romans l'emporte au moins de vitesse sur le « *lo cavallo* » des Italiens.

Du verbe.

Si le verbe n'a pas toutes les modifications du nôtre, privé qu'il est de l'imparfait et du plus-que-parfait du subjonctif, il n'en a pas non plus les irrégularités, et je lui vois en revanche deux futurs imitant le *will* et le *shall* des Anglais, auxquels il semble avoir déjà emprunté sa forme infinitive. Le premier de ces futurs, exprimé par l'auxiliaire *a voi* (vouloir) avec l'infinitif du verbe conjugué, indique un effet de la volonté ; le second, exprimé par *o* avec le subjonctif, indique au contraire que la chose à faire ne dépend pas absolu-

ment de la personne qui la fait. Ainsi : *vom face* datoria nöstra signifie : nous ferons notre devoir, parce que nous le voulons bien ; et *o sè facem* datoria nöstra veut dire : nous ferons notre devoir, parce que nous devons le faire. C'est pour cette raison qu'à moins d'avoir réellement l'intention de mourir, on ne pourrait dire : *voi* muri pour *o sè* moriŭ, je mourrai.

Quant à la manière dont se forme l'infinitif, elle est simple. En règle générale : de l'infinitif latin, qui reste toujours substantif d'état ou d'action, on fait, par le retranchement de la dernière syllabe et à l'aide de la préposition *a*, le *to* anglais, de

càlcare,	dormire,	facere,	vedere,
à càlca,	à dormi,	à face,	à vedĕ.
violer,	dormir,	faire,	voir.

Cependant il en est quelques-uns qui se forment du parfait, tels que *a strivi*, écraser ; *a sèdi*, planter ; et d'autres du supin, comme *a imbùta*, enivrer, de imbutum : ils sont rares.

Mais l'immense avantage du verbe de la langue d'Or, c'est qu'à l'instar du latin il se modifie pour les personnes et les nombres sans le secours des pronoms, de cette manière :

Calcŭ	Je foule.	dormŭ	je dors.	facŭ	je fais.	vèdŭ et vid'ŭ.	je vois.
Calcĭ		dormĭ		facĭ		ved'ĭ	
Calcà		dŏrme		face		vede	
Càlcàmŭ		dormimŭ		facemŭ		vedemŭ	
Càlcat'i		dormit'i		facet'ĭ		vedet'i	
Calc		dorm		fac		vid	

Si l'on s'en sert, ce n'est que par pléonasme ou par affirmation. On aura saisi, j'en suis sûr, au premier coup d'œil la simplicité de cette conjugaison, et j'aurai achevé de la démontrer si j'ajoute que le participe verbe ne prend jamais l'accord.

Ainsi, substantifs, adjectifs, pronoms, articles, verbes, tout est latin ; et le tableau ci-contre, résumé synoptique de ces diverses parties du discours latines et romanes, est là pour achever de convaincre les plus incrédules, car il présente d'un coup sept analogies irrécusables.

RÉSUMÉ SYNOPTIQUE.

SUBSTANTIFS		ADJECTIFS		PRONOMS		ARTICLES		VERBES		PRÉPOSITIONS		ADVERBES	
latins.	romans.	latins.	romans.	latins.	romans.	latins.	romans.	latins.	romans.	latines.	romanes.	latins.	romans.
caput	capŭ.	altus	în altŭ.	ego	ieŭ.	ille	il, le, lŭ.	esco / sum	êscŭ *, esŭ. ou sunt.	ante	în ainte.	attunc	atuncĭ.
manus	mânŭ.	dulcis	dulce.	tu	tu.	illi	luĭ, i.	ducis	ducĭ.	ad	a.	quando	quând.
genu	genuche.	bonus	bunŭ.	ille, illa	iel, iea, ia.	illa, ea	ala, a.	placet	place.	in	în.	unde	unde.
campus	câmpŭ.	lungus	lungŭ.	nos	noĭ.	illæ	ale, le.	videmus	vedemŭ.	sub	sub, subt.	non	nu.
stella	stea.	albus	albŭ.	vos	voĭ.	illorum	lorŭ.	saltatis	sàltat'ĭ.	supra	asupra.	bene	bine.
sol	söre.	calidus	caldŭ.	illi, illæ	ieĭ, iele.			ridunt	rid.	inter	între.	multum	multŭ.

* Cette première forme est plus régulière, en ce qu'elle est plus en harmonie avec la deuxième personne *escĭ*, et que la troisième personne *este* peut facilement se régulariser en *esce*; elle est d'ailleurs le caractère de la deuxième conjugaison, et *plàtescŭ*, *iubescŭ*, *vèrbescŭ*, qui font *plàtesce*, *iubesce*, *vèrbesce*; il paye, il aime, il parle, sont indubitablement pour *escŭ plàtind*, *iubind*, *vèrbind*, je suis payant, aimant, parlant, de même que le latin *augesco*, *liquesco*, est pour *auctus*, *liquidus esco*.

CONTEXTURE DES MOTS.

Ce n'est pas tout : voyons si outre ce fond de latinité, outre cette régularité dans leur ensemble, les mots, latins ou non d'origine, n'ont pas en eux-mêmes, dans leur contexture ou leur développement, quelque chose qui les rende dignes de notre attention. Je les vois pour la plupart pleins de ce que la réthorique appelle onomatopée : trois pris au hasard suffiront pour en donner une juste idée. Dans *tresnetŭ* (1), foudre, les deux extrêmes n'en font-ils pas entendre l'éclat, l'*r* le fracas, l'*s* le sifflement? Dans *a bumboni* (bougonner), ces trois syllabes *bum*, *bo*, *ni*, ne laissent-elles pas entendre et voir autant que possible le bruit sourd, monotone, et le mouvement répété des lèvres? Enfin, dans *a rèstocoli* (2), dégringoler, l'*r* ne fait-il pas entendre le roulement du mobile, l'*l* n'en peint-il pas la vitesse, l'*s* le sifflement occasionné par la vitesse? Le *t*, si naturellement placé, ne semble-t-il pas être là pour marquer d'un battement chacune de ses révolutions? Enfin, la finale *coli* de colus ne montre-t-elle pas la forme ronde que la vitesse *imprime à l'objet en mouvement?* Quant au développement des mots, dont nous avons déjà eu une preuve dans leurs diminutifs, il me suffira d'en citer un pour en donner une juste idée. Soit *a pĕndi*, guetter : de cet infinitif on

(1) Mot *scindrôme*.

(2) Le vulgaire, qui n'en comprend pas la composition, prononce et écrit *rostoguli*.

fait : *pĕndà*, pens; *pĕndire*, guet, action de guetter; *pĕndĕla*, guet-à-pens; *pĕndar*, qui est aux pens; *pĕnditor*, guetteur; *pĕnditoriŭ*, lieu d'où l'on guette. Lors donc que, sans m'étendre sur l'accent prosodique dont les variations contribuent puissamment à l'harmonie de l'ensemble, j'aurai fait observer : 1° que tout féminin en *are* se modifie au pluriel en *àrĭ;* 2° que tout neutre en *or* se change en *öre;* 3° que tout *a* pénultième se change en *à*, et *vice versâ;* qu'ainsi *aramà* (cuivre) fait *aràmos* (cuivreux); *a sàpa* (saper) fait *sapŭ* (je sape); *vaca* (vache) fait *vàcar* (vacher), *Vàcàras*' (ad vaccas), ancienne capitale des Vallaques, pourra-t-on ne pas convenir que la langue d'Or est une véritable langue, simple, facile, harmonieuse, et qui, sous une plume habile, est apte à se montrer ou douce et gracieuse, ou forte et sublime? Elle a d'autant plus droit d'y prétendre, qu'elle est toute latine.

C'est cette latinité si évidente qui sans doute a fait dire au Saxon Laurentius Topeltinus (*De origine et occasu Transilvaniæ*) « que cette langue devait être en » tout semblable à la langue italienne avant que le » Dante, Boccace et Pétrarque n'eussent fait de cette » dernière, avec le mélange des langues barbares, une » nouvelle langue, gracieuse, noble et presque di- » vine. » C'est pourquoi aussi Covatchish avait affirmé avant lui qu'elle renfermait alors plus de latin que l'italien même. Il a peut-être exagéré le fait; mais l'exagération n'est pas grande, et pour en faciliter la juste appréciation, je vais mettre en présence et la langue romanesca parlée à Rome en 1347 et la langue româ-

nësca parlée en Dacie en 1844. C'est un passage de la vie de Cola Rienzi, extrait de l'histoire de Rome, et emprunté à M. de Sismondi.

Langue romanesca d'Oc.

L'arme puse loso in tutto; dolore ene da recordarse. Forficaose la varva, e tensese la faccia de tenta nera. Era la da priesso una casellucia, dove dormea lo portanaro. Entrato là, tolle uno vecchio tabarro de vile panno, fatto a la modo pastorale campanino. Quello vile tabarro vestio; puoi se mese in capo una coltra de lletto, et cosi devisato neveo loso, passa la porta la quale flariava, etc.

Langue românësca d'Or.

Armele puse jos tu totu; durere esce (1) a's'ĭ aduce a minte. Is'ĭ fŏrficà barba, s'ĭ i's'ĭ vepsi faça cu tinta nëgra. Erà colo aprŏpe o càsuçà unde dormea portarul, intrà colo, ràpi o veche g'ebà de prŏstà pânzà, fàcutá dupò moda pàstorale câmpinësca. P'aquela prŏstà g'ebà inve'sti; apoi i's'ĭ puse in cap un acoperis' de patu, i as'a deg'izat, nevid'ut se dete jos; trecu pŏrta quarea ardea, etc.

Prononciation de ce passage en Langue d'Or (2).

Armélé poüsé joss cou tōtou; dōuéré ïéshté (3) ash adōutché a mīnĕté. Ish foārfique barba s'i 'sh vepsi fātsa cou tīnĕte néāgre. Iérā colō aproāpé o quĕsoutse oündé dōrméa portāroul īntrā colō, repi o vĕqué guïébe dé proāste pinze, fecoūtē doupe mōda pastorālekīmpīneāsca p'athcēla proāsta guïébe invĕshti; apoi ish poucé in cap oun acōpérish dé pat, s'i ashā dēguizat névezout sé dété joss; trécou poārta quaré ardéā.

Traduction.

Il mit bas toutes ses armes; il est douloureux de se le rappeler. Il se coupa la barbe et se teignit la face avec de l'encre. Il était là, tout près, une maisonnette où dormait le portier. Il y entra, saisit un vieux gaban d'étoffe grossière, fait à la mode pastorale champêtre. Il revêtit ce grossier gaban, puis se mit sur la tête une couverture de lit, et ainsi déguisé, sans être vu, il descendit, passa la porte qui brûlait.

On se rappelle que le grand poëte lombard Sordello, dont le Dante fit un si bel éloge, avait adopté la langue

(1) Vulgairement *este*.
(2) Prononcez les *e* muets comme dans *que*, *de*, *le*, *me*.
(3) Ou *iésti*.

provençale, sous prétexte que l'italien n'était pas susceptible de devenir jamais une langue cultivée, et on lui pardonne cette erreur qui vient moins de lui que de son siècle ; mais que penser de Sulzer, qui, à la fin du XVIII[e] siècle, prétend que la langue d'Or ne peut être écrite en lettres latines? Lever les épaules et lui prouver le contraire : c'est ce qu'a fait P. Maïor, et nous venons de voir que la chose est en effet on ne peut plus facile. J'en donnerai une nouvelle preuve, afin de montrer en même temps et la latinité de cette langue et son analogie avec la langue d'Oc de 1154. C'est la traduction du dixain de l'empereur Frédéric Barberousse en réponse aux troubadours de Raymond Roger II, comte de Provence.

Plas mi cavalier Frances,	'Mî place cavalerul Frances,
E la dònna Catalana,	S'î dömna Càtàlana,
E l'onrar del Genoes,	S'î cetàt'enia luî Genovez,
E la court de Castellana;	S'î curtenia de Càstelana,
Lou cantar Provencalez,	Càntarul Provènçalesc,
E la danza Trevisana,	S'î dançul Trevisanesc,
E la corp d'Aragonez	S'î mijlocul de Aragonez,
E la perla Juliana;	S'î màrgàritarul Juliana;
La mons en kava d'Angles	Mâna s'î faça de Inglez,
Et lou donzel de Toscana (1).	S'î flàcûul (2) de Toscana.

(1) *Voy.* Sismondi, *Littérature*, t. 1.

(2) Ce mot *flàcùu*, qui signifie *puceau*, *donzel*, vient du latin *flacuus*. Il est resté dans la langue d'Or avec différentes acceptions, qui sembleraient prouver le ridicule de l'opinion de ceux qui prétendent que les Vallaques tiennent leur nom de *Flaccus;* car pour eux *flaccus* ou *fleacu* est tout ce qui n'est pas fait, qui n'est pas mûr; c'est un imberbe; ce sont des sornettes, *fleacurı;* c'est surtout ce qui est flasque, *fleacu de carne*, *fleacu de Roman*, c'est-à-dire un Roman de Flaccus, qui n'est pas celui de Trajan.

ORIGINE DES ROMANS DÉMONTRÉE PAR DES PREUVES MORALES.

Que conclure de ce parallèle ? qu'étymologiquement parlant, il y a équilibre de latinité. Et que conclure de cette prononciation ? qu'elle dût être celle de la langue romanesca ; que la langue d'Or doit aux lettres cyrilliennes de l'avoir ainsi conservée dans toute sa pureté, et que ces lettres ayant été imposées aux Mœsiens et aux Kutzo-vlacques vers 1054, il est certain que ni la langue ni la prononciation n'ont changé depuis cette époque. Mais les Romans ne s'en tiennent pas là : ils en tirent la conséquence de leur origine romaine ; et cette conséquence est assez naturelle, bien qu'elle manque d'une justesse absolue, puisque l'on peut y répliquer que les descendants des Visigoths et des Celtibères, des Francs et des Gaulois, parlent aujourd'hui des langues plus ou moins latines. Aussi, à leur place, ne présumerais-je pas tant des mots ; je voudrais plus que des mots pour me convaincre, il me faudrait des idées ; et quand bien même je les verrais revêtues d'un habit étranger, si elles me rappelaient quelque vieille maxime, quelque opinion caractéristique, quelque antique usage, quelque croyance passée, au moins un de ces sentiments qui, nés du cœur, peuvent bien se corrompre, s'oublier, se perdre, mais non s'éteindre ; alors, seulement alors, je conviendrais de l'authenticité de cette origine romaine. Si, par exemple, on me disait que, pour exprimer la déconfiture d'une fortune particulière, ils ont

dans *a ajunge în sapa de lemnŭ* leur *ad rastros redire;* leur *Caliga Maximini* dans *Càligan*, homme long et sot; qu'ils n'ont pas cru cesser d'être chrétiens en conservant, dans leur culte, la fête et le nom des *Rosalia* (rusali), et dans leur croyance, l'âme du monde, *Prônia*, la Providence des stoïciens, et la leur; si l'on me disait que le tutoiement n'a jamais cessé chez eux; qu'incapables de s'avilir, ils n'ont jamais voulu voir qu'un homme dans un homme; que si même, par politesse, ils disent *domnia ta* (vous), cette expression signifie mot à mot ta seigneurie; que ce serait bassesse de dire *mària vöstra*, votre grandeur, au lieu de *mària ta;* que, par tradition du dédain de leurs ancêtres pour la domesticité, s'ils ont oublié leur appellation *vernæ*, ils en ont exprimé toute la faiblesse par le féminin sclavon *sluga;* que jusqu'en 1830 les dames nobles se plaisaient à filer comme les dames romaines et à mâcher comme elles le mastic, pour se blanchir les dents; si l'on me montrait le souvenir de *Trajan* tellement gravé dans leurs cœurs qu'ils le revoient partout: dans la plaine, dans cette *chaîne de collines* et d'excavations qui des bords de l'Olto s'allonge en serpentant jusqu'au Dniester; sur les montagnes, dans l'*avalanche* qui se précipite avec fracas et entraîne tout dans sa chute; au ciel, dans cette trace blanchâtre que nous appelons *voie lactée* et que, par une double appellation, ils nomment encore *voie des esclaves;* si tout cela est, et si, depuis le crime de Tarquin, la haine et le mépris pour le nom de roi se perpétuant, quoiqu'à leur insu, dans leur cœur, ils ont conservé dans un seul mot tout le

républicanisme des Brutus et des Gracchus ; en un mot, si cette expression, *escĭ un craiŭ* (tu es un roi) ne signifie pas autre chose que « tu es un homme sans foi ni loi, un turbulent, un drôle, » qu'en devrais-je conclure ? Que le Roman est aussi Romain que la langue d'Or est latine, et que les Romans la tenant des Vlacques, si tous les Romans ne sont pas Vlacques, tous les Vlacques au moins sont Romains. Or tout cela est ; et ce dernier sentiment est si vrai, que non-seulement les peuples de la langue d'Or croiraient offenser Dieu, le grand *impèrat* (imperator), en l'appelant *craiŭ*, mais que les trois duchés d'Ardialie, de Vallaquie et de Moldavie se refusèrent toujours à prendre le titre de royaume, que leur reconnaissaient cependant la Pologne, la Hongrie et Venise.

NUANCES DES DIVERS DIALECTES.

Maintenant que nous sommes convaincus jusqu'à l'évidence de l'origine et de la latinité de la langue d'Or, voyons rapidement les principales nuances de ses dialectes. Elles sont, je l'ai dit, peu fortes, peu nombreuses ; elles consistent principalement dans la position de l'article et dans l'emploi ou le rejet de certaines lettres. Ainsi, nous avons vu que chez les Romans de la Dacie, l'article se place après le substantif et qu'il y est inhérent ; chez les Romans de la Macédoine Kutzo-Vlacques, dits Scindçari, il se met avant et s'en détache davantage. Les premiers retranchent souvent les consonnes *l*, *r* ; *muiere*, *fàina*, femme, fa-

rine. Les seconds les conservent *muliere*, *farina*; ceux-ci préfèrent souvent le son *c* (*tché*), *face*, *tace*, il fait, il se tait; ceux-là aiment mieux l'adoucir en *ç* (ts) *façe*, *taçe*. Quant aux nuances qui distinguent les Romans de la Dacie entre eux, je ne crois pas les pouvoir mieux faire sentir qu'en en représentant ici le tableau synoptique.

VALLAQUE.	ARDIALIEN.	MOLDAVE.	FRANÇAIS.
vinu	vinu	g'inu	vin.
piatra	piatra	chiatra	pierre.
mie	mie	gnie	à moi.
mânù	mânù	mânù	main.
tùŭ	tùŭ	teŭ	ton.
vèrbescŭ	vorbescŭ	vorbùscŭ	je parle (je verbalise).
vèd'ŭ	vèdŭ	vèdŭ	je vois.
puiŭ	punŭ	punŭ	je pose.
cânta	cântaŭ	cântaŭ	il chantait.
a fàcutŭ	o fàcutŭ	o făcutŭ	il a fait.
o face	a face	a face	il fera.
inviatŭ	inviatŭ	invietŭ	ressuscité.

D'où l'on voit que ces nuances, au nombre de sept, reposent sur les initiales *v*, *p*, *m*; sur la différence de la voyelle gutturale ou grave, grave ou simple; sur la première personne du verbe à l'indicatif, et sur ses modifications aux quatre autres temps imparfait, passé indéfini, futur et participe. Elles ne constituent point des patois, mais des dialectes, et il n'en est pas de la

langue d'Or comme de la langue d'Oc, car à ces nuances près la langue est partout la même et ne change pas comme en Occident d'un village à l'autre.

CONCLUSION PAR LE REJET, SUR PREUVES HISTORIQUES, D'UNE ASSERTION DE PAUL SOLARICI.

Telle est la langue des Vallaques, telle est la langue des Romans, c'est-à-dire des Vallaques, des Ardialiens et des Moldaves, plus latine encore au XIXe siècle que ne l'était déjà plus la nôtre au IXe, et qui tandis que nous disions alors : d'*est di en avant*, dit toujours *de ìsta di în aĭnte.* Il y aurait donc, comme elle le dit, *de ìsta d'i în aĭnte*, ou dorénavant, absurdité de croire qu'elle n'est qu'un dialecte sclavon, et que le latin ne s'y trouve que par emprunt, comme le sclavon dans le latin. Cette opinion qu'aurait voulu faire prévaloir le Roman de Croatie, Paul Solarici, dans un opuscule imprimé à Bude, et par lequel il prétend avoir trouvé plus de sept cents mots sclavons dans le latin, est, ce me semble, le contraire du sens commun ; car, d'un côté, jusqu'au temps de Strabon, époque où la langue latine était formée et parfaite, les Romains ne connaissaient rien au delà de l'Elbe ; et Jornandès nous indique assez clairement quel pays occupaient de son temps les Antes et les Esclavons, au delà des Carpathes et de l'Elbe, là où sont aujourd'hui les Polonais ou Lechi et les Moscovites, les premiers du Dniester à la Vistule, les seconds du Dniester au Dnieper. Enfin Procope le dit clairement : *Ces peuples, Sclavons et*

Antes, n'obéissent à aucun chef, et leur langue est on ne peut plus barbare (1). De l'autre Daniel Ferlat (de Illyrico sacro, t. 3, p. 90) assure « qu'ils se trompent » gravement, et donnent en cela un échantillon de » leur ignorance de l'antiquité, ceux qui prétendent » que la Bible et la Lithurgie ont été traduites en » sclavon par saint Hiéronyme; car, dit-il, avant le » sixième siècle il n'était pas plus question en Dalma- » tie et en Illyrie des Esclavons que de leur langue » et Daniel Papebrochius (in Propyleo maii, p. 236) confirme cette assertion par ces paroles : « Saint » Hiéronyme est, il est vrai, né en Dalmatie en 356; » mais envoyé dès l'enfance à Rome pour s'y instruire, » il n'a plus revu son pays, et y serait-il rentré qu'il » n'eût rien eu à y faire en sclavon pour les Sclavons, » puisque ces peuples ne commencèrent à se répandre » dans la Dalmatie et l'Illyrie que sous l'empereur » Justinien. » Cet emprunt de la langue latine au sclavon ne pourrait donc dater que de cette époque; or à cette époque le latin, avons-nous dit, était déjà fait depuis longtemps; et puis il serait vraiment curieux qu'il empruntât sept cents mots aux Sclavons quand il n'en a pas pris le dixième aux Gaulois avec lesquels les Romains furent plus de sept cents ans en contact. Mais, dira-t-on, cet emprunt remonte à la première migration des peuples. A d'autres! le sclavon, tel

(1) M. Ernest Charrière dit tout le contraire en s'appuyant sur Tacite; mais il est facile de voir qu'il se plait à confondre les Scandinaves, Suénons ou Suédois avec les Sclavons. (Voy. *la Politique de l'histoire*, 1re part., p. 230.)

qu'il est aujourd'hui, mélange de latin et de grec, n'existait pas alors. C'était alors la langue des Scythes, celle encore peut-être dont nous a parlé Procope, langue bornée, comme les peuples qui la parlaient, aux besoins physiques. Que conclure donc de cette assertion de Solarici? Le contraire de ce qu'elle prétend, c'est-à-dire qu'au lieu de sept cents mots sclavons trouvés dans le latin, ce sont sept cents mots latins trouvés dans le sclavon; car il est plus facile de croire à la triple influence de la langue latine, du christianisme, de Charlemagne et de leur réaction sur tout l'Orient, qu'à la migration des Scythes en Italie, migration qui n'est rien moins que prouvée; et cette conclusion n'est pas arbitraire: elle est fondée sur quatre motifs bien puissants et bien plausibles. Le premier, c'est qu'à chacune de leurs excursions sur le territoire de l'Empire avec les Goths et les Huns, les *Scythes en enlevèrent plus de deux cent mille Romains* qu'ils envoyèrent, *esclaves*, peupler leurs forêts et leurs marécages; le deuxième, c'est qu'ils furent toujours en contact avec les colons romains de la Dacie; le troisième, c'est qu'ils subirent l'influence des royaumes latins qui se fondèrent dans le nord au XII[e] siècle; le quatrième enfin c'est qu'ils ne se déterminèrent à embrasser l'orthodoxie des Grecs qu'après que la civilisation et la religion de l'Occident s'étaient déjà infiltrées parmi eux, et malgré eux, à l'aide des apôtres latins et de la langue latine. Dans tous les cas, ces mots sclavons-latins venant tous du sanscrit, il est permis de croire que les Romains les tiennent aussi directe-

ment que les Sclaves. Loin donc désormais toute idée que les Romans ne sont qu'une famille bulgare ou qu'ils ne sont venus en Dacie qu'au neuvième ou au quatorzième siècle. Leur langue, médaille antique, nous a dit d'où ils viennent, et après en avoir effacé la rouille qui la recouvrait, nous y avons reconnu et l'effigie de Trajan et le POPULUS ROMANUS. Puissent-ils se montrer conséquents avec leur origine, et puisse notre politique se déterminer enfin à tirer un noble parti d'une nationalité, qui voudrait mais qui n'ose compter sur elle !

DE

LA LITTÉRATURE.

L'union fait la force.

Entre tous les peuples chrétiens liés à l'empire de Turquie, les Moldo-Vallaques m'ont toujours semblé ceux qui méritaient le plus les sympathies de la France, par la grandeur de leur passé et l'espoir de leur avenir. Ils ont lutté plus de trois cents ans pour l'indépendance, ils ont été les derniers vaincus, et s'ils sont incorporés et tributaires, ils ne sont ni subjugués ni asservis. Leur pays est bien à eux, et à travers toutes leurs vicissitudes, ils ont conservé leur droit d'*autonomes*. Leur terre est fertile et féconde, leur esprit actif et intelligent; leur population couvre toute la Dacie Trajane. Ils disent à l'Italie : Ma mère ! à la France et à l'Espagne : Mes sœurs ! Ils se reconnaissent tous au tendre nom de frère (frate), ils parlent tous une même langue, et cette langue d'origine latine est le germe d'une nationalité déjà forte de près de six millions d'hommes fatigués de dormir, et qui se réveil-

lent aujourd'hui. Longtemps opprimés, ils étaient morts à l'inspiration ; en se régénérant, ils commencent à sentir et à exprimer noblement ce qui est grand et beau. Cependant ce ne sont pas encore des chefs-d'œuvre que je vais faire connaître, je ne le puis et le regrette ; les chefs-d'œuvre naissent de la liberté, et comme le peuple qui la parle, la langue d'Or, illégalement enchaînée par la censure russe, et retenue par un clergé plus routinier que superstitieux dans les langes des lettres cyrilliennes, est trop gêné dans sa marche et dans ses allures pour oser prendre l'essor du génie, elle compose, mais ne crée rien de grand; elle compile plus qu'elle n'invente, elle traduit mieux qu'elle n'imite. Quoique jeune encore, la littérature romane de Dacie offre déjà deux époques bien distinctes. Dans la première, de 1580 à 1830, elle se montre plus morale, plus érudite ; la prose l'emporte sur la poésie ; elle marche vers un but, l'union. Mais elle ne progresse que difficilement et comme par secousses. Cantimir, Pierre Maïor, Çichendela lui donnent de la solidité, Paris Mumulëno, J. Vàcàresco et Assaki lui conservent ce cachet moyen âge qui la distingue et fait si agréablement sourire celui qui la comprend. Dans la seconde, qui date de 1830, elle a plus de poli, de finesse, d'actualité ; la poésie l'emporte sur la prose. Elle tâtonne pour se choisir un modèle, opte enfin pour le français, traduit, imite, n'est ordinairement originale que pour devenir fougueuse, enthousiaste, personnelle, et passe alors de la flatterie à la satire, de la louange au pamphlet, de l'amour à la haine, du dévouement à la tra-

hison. Pourtant dominée par un puissant mobile, le patriotisme, si parfois elle dédaigne l'union, elle n'en pousse pas moins à l'indépendance. Eliade et Cârlova lui impriment son caractère; Alexandresco, Donici, Rosetti lui conservent sa naïveté; Negruçi adoucit son ton grivois, Alexandri et Boliaco l'enrichissent en rajeunissant ses vieux souvenirs.

A défaut de chefs-d'œuvre, je vais essayer, par ce court aperçu de leur littérature, de donner une idée des tendances politiques des Romans de la Dacie; de montrer que là aussi il existe certains hommes d'élite dont la tête et le cœur sont tout à leur patrie; de porter à la connaissance du public leurs noms peu connus, mais qui méritent de l'être; et si, malgré la censure russe, malgré leur langue qui nous les cache, je puis les faire sortir de l'étroit horizon où, comme un d'eux l'a dit :

Par force ou par supercherie
Maître renard Blondin les retient prisonniers,

j'ose espérer que le lecteur voudra bien, avec moi, les encourager dans leurs efforts, applaudir à leurs résultats et saluer leur avenir.

Nous répétons sans cesse, à la gloire des Polonais, qu'ils ont été de tout temps l'avant-garde de la chrétienté ; l'histoire nous permet de dire au moins une fois, à la gloire des Moldo-Vallaques, qu'ils ont été, pendant des siècles, l'avant-garde des Hongrois et des Polonais. On conçoit donc que chez un peuple si essentiellement brave, qui n'avait d'autre école que les

camps, d'autres concours académiques que les champs de bataille, la littérature dut être négligée et demeurer tout au plus l'apanage des prêtres et des moines. C'est ce qui a lieu en effet jusqu'au concile de Florence, et nous avons vu (1) ce qui résulta, pour les Romans, de leur éloignement de la cour de Rome. Le changement des lettres latines en lettres cyrilliennes introduisit naturellement le sclavon dans la langue et dans l'Église, et il s'ensuivit que, réduits à la lecture des livres saints dans une langue qu'ils ne comprenaient pas, et qu'occupés d'ailleurs, comme par le passé, de guerres incessantes, ils n'eurent ni les moyens ni le loisir de cultiver leur propre langue qui se corrompait chaque jour. Les choses durèrent ainsi jusqu'en 1580, époque où le Voïvod d'Ardialie, Racotz, fit réimprimer la Bible romane en lettres latines; et nous avons vu que si les Moldo-Vallaques ne se sentirent pas la force d'imiter les Ardialiens, en rejetant comme eux les lettres cyrilliennes, ils eurent du moins le bon sens de profiter de l'édit du Voïvod, pour ne plus officier désormais que dans leur langue. De là date leur littérature par la retraduction des livres saints.

Ce n'est pas à dire que les Romans de la Dacie soient restés jusque-là sans aucune littérature. Ils avaient du moins celle des peuples chevaleresques, la poésie guerrière et le lai d'amour. Or ils étaient chevaleresques au dernier point, et l'aïeul de Ronsard, qui s'en vint des bords du Danube offrir ses services à

(1) Tome I, page 202.

Philippe de Valois, nous en est une assez forte preuve. Il faut donc le croire, la langue d'Or, la Romanie orientale, la Vallaquie surtout où nous retrouvons près de Buzèo la patrie des ancêtres du prince de nos poëtes, dut, ainsi que les langues d'Oc et d'Oïl, avoir ses troubadours et ses trouvères qui célébrassent, dans leurs tensons, les faits héroïques de leurs aïeux et de leurs contemporains; et si les échos des montagnes ne nous ont conservé que de bien rares refrains, il ne faut en accuser que la Turcomanie et le Phanariotisme, qui non-seulement ont brisé et flétri les cœurs, mais ont éteint jusqu'aux souvenirs et, ce qui est pis encore, ont jeté dessus le voile du mépris.

Cependant, au milieu de cette démoralisation née du despotisme des Osmanlis, nourrie et propagée par les intrigues du Phanar, quelques hommes d'élite conservent encore dans leurs cœurs les sentiments d'un noble orgueil, l'amour de la patrie et le souvenir du passé. Le grand logothète Eustratius, chargé par Basile le Loup de la rédaction d'un nouveau code, le fait imprimer, en 1646, avec cette préface en vers sur les armes de la Moldavie :

« Si tu vois parfois un signe formidable, — ne t'étonne pas s'il t'apparaît puissant; — car il est l'emblème de la puissance du *fort*, — et sert d'ornement à sa gloire. — Ainsi la tête de bœuf des seigneurs moldaves, — comme la force de cet animal considère-la. — C'est avec elle que de grands princes ont fait un chemin glorieux; — c'est avec elle que Basile a commencé ses travaux, — et que par l'instruction qu'en

son pays il restaure, — un nom immortel dans le monde il se crée (1). »

C'est ainsi qu'en louant Basile, qui le mérite, Eustratius lui explique et rappelle à ses concitoyens leur nationalité romaine et le sens de leur titre de Boïer. La tête de bœuf, pièce d'honneur des armes de la Moldavie, n'est en effet que la traduction, par le blason, de l'ancienne forteresse, dite *Caput bovis*, longtemps enfouie, soupçonnée vers 1700 par Cantimir, et découverte enfin en 1836 à l'embouchure du Seret dans le Danube. Et tant sont justes d'ailleurs la mesure et la rime de ces vers, qu'il est permis de croire qu'ils ne sont ni les premiers de l'auteur, ni les seuls de ce temps.

Néanmoins l'on n'en retrouve pas d'autres, et ce n'est que vingt-cinq ans plus tard que Dosothée, métropolitain de Moldavie, publie son pseautier en vers. La langue s'épure sous sa plume. L'on y voit avec plaisir les mots se rapprocher de leur origine; *sântu*, *fàcerù*, *matrice*, *s'erbu*, remplacer *sfàntû*, *fàcarù*, *zgàu* (2), et *robu*, et la cadence et l'harmonie l'emporter sur la rime. « Que les langues bondissent —

(1) De s'i ved'ĭ quândò va semnù groznicù
Sè nu te mirĭ quàndò se aratà puternicù;
Què puternicul puterëla inchipuësce
S'i slàvítul podobialà schizmësce.
Cap de Boûrŭ s'i la Domni moldovenescĭ
Ca puterea aquei hieri sè o socotescĭ;
De unde mari domni spre laudà 'si au fàcut cale
De acolo si Basilie voda aŭ început s'i lucrurile sale;
Cu învàt'àtura que în t'ëra sa temeiösce
Nemuritoriu nume pre lume 'sie zidesce.

(2) Mot scindrôme.

en chants sublimes, — que crie au firmament — le glas de la joie — en louant le Seigneur; — que tout homme chante: le Seigneur est fort; c'est le grand empereur de toute la terre—et il tient en lui la raison.» On le voit, par une conséquence de leur origine, pour les Romans de Dacie, pour les colons de Trajan, Dieu n'est pas roi, il est empereur; et les vers suivants vont nous en offrir une nouvelle preuve. « Sur les sommets des montagnes — s'entendent les voix nombreuses — des grands buccins — avec des chants sublimes. — Le Seigneur s'est levé, que tout homme le voie. Chantez sur vos luths des louanges sans fin; chantez l'empereur — qui n'a pas d'égal (1). » Dans le premier cas, c'est la langue seule qui parle, et à l'exception du premier vers qui a de la grandeur, le reste

(1)

L'imbele sè salte
Cu cântice 'nalte;
Sè strige 'n tàrie
Glas de bucurie
Làudând pre Domnul.
Sè cânte tot omul:
Domnul esce tare
Esce impèrat mare
Peste tot pàmêntul
S'i t'ine cuvêntul.
Pe vêrfuri de munte
S'aud glasuri multe
De Buciume mare
Cu 'nalta cântare;
Quà sa suit Domnul.
Sè'l vad'a tot omul
Cântat'i in làute,
In d'icàturi multe
Cântat'i pe impèratul
Quà nu e cu dênsu altul.

est simple comme l'homme qui n'a que sa voix et son cœur pour s'adresser à Dieu. Dans le second, il y a quelque chose de grandiose, de solennel. Ce n'est pas la voix seule qui s'élève au ciel, c'est la trompette qui retentit sur la montagne, ce ne sont plus de simples cris de joie (glas de bucurie) qui montent au firmament, ce sont des louanges qui ne tarissent plus : d'icàturi multe.

Il ne faut pas s'étonner de l'e final si souvent répété. Ce n'est pas dans cette voyelle que repose la rime. La rime a besoin de la dernière syllabe tout entière, et d'ailleurs dans la poésie romane comme dans la poésie antique la prosodie donne à la versification une telle cadence, une telle harmonie, que la rime n'est qu'un ornement dont le poëte peut se passer quand il lui plaît. C'est ainsi que, dans son ode au pavillon grec, Éliade a dit en fort beaux vers : « Symbole de la liberté » qui est le Christ ! — Tu es beau à mes yeux quand » avec orgueil tu flottes au vent. — Combien j'estime » le peuple qui t'arbore aujourd'hui ! — Il m'est sacré » le sang dont il t'a arrosé ; — car vers les cieux il te » fait grandir plus fort (1). »

C'est ainsi encore qu'Aristias a traduit l'*Iliade*, et je ne sache qu'aucun traducteur prosateur ou poëte ait mieux réussi que lui. La rime n'est donc pas ce qui

(1) Simbol al libertàt'i quere esce cristos !
Frumos escĭ tu în ochi'mĭ, falnic fâlfâi în vènturĭ
S'í quât cinstesc norodul quare asta d'i te nalt'à !
S'i sfânt' mĭ e aquel sânge cu quare t'aŭ udat
S'i ast fel còtre ceruri de verde aĭ çrescut.

importe le plus à la poésie romane; ce qu'elle exige avant tout c'est la cadence, l'harmonie, et comme la la ngued'Or est heureusement douée de ces précieuses qualités, on conçoit qu'en retranchant la rime dans les sujets de longue haleine, on la débarrasse de cette monotonie qui parfois nous endort.

Du temps de Dosothée la langue avait quelque chose de plus expressif qu'aujourd'hui. Pour s'en faire une idée il suffirait de mettre en regard deux traductions d'un même passage de la Bible. On verrait dans la première plus de simple élégance, plus de conviction exprimée par le passé défini et des phrases mieux faites; dans la seconde, au contraire, où le passé indéfini règne d'un bout à l'autre, plus de lenteur et moins de grâce, un style mal coupé et une traduction moins fidèle. Dans l'une et dans l'autre, chose remarquable, on emploie la troisième personne plurielle en parlant de Dieu. Cela se conçoit; Dieu est un, mais en trois personnes; et chrétien, le Roman veut rendre dans son langage cette idée chrétienne. Il est à la fin du pseautier de Dosothée une pièce en vers qui n'est pas sans quelque intérêt, car elle nous montre les progrès rapides de la poésie, en affectant une forme presque épique, et achève de nous convaincre que ce n'est pas d'aujourd'hui que les Romans de la Dacie prétendent avec raison à une origine romaine (1): «La race de la terre moldave

(1) Nëmul t'éri Moldavi de unde derad'à
Din t'ëra Italï tot omul sè crĕd'à.
Flacŭ ântéiu, apoi Traian au adus pe aice
Pre stremos'i questor t'èri de nĕmu cu ferice;

d'où rayonne-t-elle? — D'Italie. Que tout homme le croie. — Flaccus d'abord, puis Trajan, ont amené ici — les ancêtres des heureux habitants de ces pays. — Ils en ont fixé les limites; — par les signes qui existent on peut le voir. — Trajan, de la souche de ce peuple, a rempli — la terre romane, l'Ardialie et la Moldavie. — Les preuves en sont debout; on les voit par lui faites — la tour de Severin se *contient* depuis longtemps.

Si depuis des poëtes ont chanté, leurs voix se sont perdues dans le désert, et nous n'en retrouverons que de faibles échos dans les forêts et les montagnes. La langue d'Or semble muette, et les chroniques d'Ureche et des deux Miron sont trop arides pour mériter notre examen. Ce n'est qu'au commencement du XVIII[e] siècle que Cantimir, jaloux de la doter d'un ouvrage sérieux, traduit de son original latin ses chroniques moldaves; mais son manuscrit dormait depuis près de cent ans dans les archives de Moscou, à l'insu même des Romans, lorsque Pierre Maïor se décide à publier *ses Origines*. Ces deux livres, pleins de science et de patriotisme, font aujourd'hui les délices des Moldo-Vallaques. La lecture des *Origines* les arrache de leur apathie, et celle des chroniques leur fait oublier volontiers le prince de Moldavie traitant avec le czar Pierre pour

Resădit au t'ĕrilor hotarele tŏte
Pre semne que staŭ in vecĭ a sc vedĕ pŏte.
Iel cu vit'a questui nĕm, t'ĕra romanĕsca
Implut aŭ Ardialul s'i Moldovenĕsca.
Semnele staŭ de sc vid de dĕnsul făcute
Turnul Severinuluĭ se custă 'n vremi multe.

méditer les sages conseils que ses remords leur ont laissés. On a pu les lire à ma dédicace, et l'on comprend à ces paroles d'un prince qui veut encore bien mériter d'une patrie qu'il a perdue, pourquoi son manuscrit a dormi si longtemps dans les archives de Moscou. Il n'en sortit qu'en 1830, dix ans après la publication des *Origines* de Pierre Maïor, et lorsque la Russie avait compris enfin qu'elle ne pouvait plus abuser sur ce point les Moldo-Vallaques. Je n'examinerai point la science de ces deux livres. Cantimir en fait abus quelquefois. Il remonte aux Gogs et aux Magogs pour en venir à démontrer la descendance romaine de ses anciens sujets, et quand il la leur a prouvée, il se plaît, en souvenir de ses relations avec les Bysantins, à faire revivre l'affinité des Moldo-Vallaques avec les Grecs. Pierre Maïor la violente par des rapprochements spécieux, et quand il a sous ses yeux les figures tartares des Cumans et des Cozars, il aime à voir en eux des colons sortis de Cumes et de Cozence. Ces erreurs sont ce que j'ai annoncé comme l'effet d'une surabondance de savoir, et je n'essayerai pas davantage de les relever. Tous deux ils ont donné à leur style une façon latine qui les rend difficiles aux Romans d'aujourd'hui, et c'est à tort que les Ardialiens, généralement plus versés dans le latin et l'allemand que leurs frères d'au delà les Carpathes, s'efforcent de se rendre originaux par une construction pénible; cette construction ne se trouve ni dans Ureche, ni dans les deux Miron, ni dans les lois basiliennes, et, nous l'avons vu, ce n'est pas ainsi, même en poésie, qu'ont écrit Eustratius et

Dosothée. En effet, depuis longtemps la langue d'Or est entrée dans la syntaxe des langues avec lesquelles elle est en affinité, et elle n'a conservé d'inversion que ce qu'il lui en faut pour détruire la monotonie sans embarrasser le discours.

Après Pierre Maïor, les écrivains ardialiens les plus distingués sont, sans contredit, Georges S'incaï, Paul G'iorgovici et Çichendela, tous contemporains.

Georges S'incaï de Sinca, docteur en philosophie, naquit en Ardialie le 28 février 1753. Sa famille figure avec honneur dans les annales du clergé roman. Il se rendit à Rome pour y achever ses études, et par la protection du cardinal Étienne Borgia, il y devint bientôt, de 1774 à 1779, secrétaire du collége de la Propagande. De retour dans sa patrie, en 1780, il fut d'abord nommé proviseur du collége de Blaj, puis directeur de toutes les écoles nationales de l'Ardialie, et bientôt enfin censeur pour les livres romans, à l'université royale de Hongrie. Son patriotisme ayant excité les soupçons de la politique autrichienne, il se démit de ses fonctions et se retira au village de S'incaiu, dans le comté d'Aba-Uibar, en Hongrie. C'est là que pendant trente-quatre ans il travailla à son histoire universelle des Romans, et c'est du fond de sa modeste retraite qu'il entretenait une correspondance suivie avec les plus savants hommes de la Hongrie, avec Engel, Samuel Clain, Pierre Maïor, Daniel Cornides et Covatschich. Peu flatté des écrits d'Engel, il lui écrit le 25 février 1804 : « C'est à moi qu'il appartient d'é-
» crire les annales de la nation romane, et surtout celles

» des Kutzo-Vlacques que l'on appelle Çinçari (1) » puisque je l'ai déjà fait jusqu'en 1660. Je continue, » j'enrichis, j'élabore mon travail chaque jour, et je » ne songe à le publier que lorsque je l'aurai rendu » aussi complet que possible. » C'est ce qu'il allait faire quatre ans plus tard lorsque la mort vint l'enlever à la science et à ses concitoyens. Je regrette de ne pouvoir citer aucun fragment de ce grand ouvrage en trois vol. in-f°. Il n'en est que deux copies, l'une à la bibliothèque de Blaj, l'autre entre les mains d'un moine de Iassi qui, par amour du livre, en fait tort à la science et à ses concitoyens. Si, comme on me l'a assuré, cet ouvrage contient des documents, les uns rares, les autres inconnus, il serait à désirer que les deux gouvernements de Moldavie et de Vallaquie, amis de tout ce qui est national, voulussent bien s'entendre pour satisfaire l'égoïsme exigeant de l'archimandrite Germano. C'est dans cet espoir que j'ai parlé de S'incaï.

Pendant que S'incaï élabore son histoire, Paul G'iorgovici, professeur de philosophie au collége roman d'Arad le Vieux, s'efforce de reformer la langue et de la ramener à son origine par l'introduction d'une orthographe étymologique. Malgré la sécheresse du sujet, il sait le rendre intéressant. Le ton simple et modeste avec lequel il s'adresse à ses concitoyens les engage à le lire, et la morale patriotique qu'il sait y semer porte son livre dans toutes les mains et son nom

(1) C'est-à-dire scindçari, indiens noirs.

dans tous les cœurs : « Comme fils de la nation, dit-
» il, j'engage à suivre mon exemple tous ceux qui
» aiment la nation. Si je leur communique ici mes idées
» sur les améliorations de la langue, je les prie de
» vouloir bien suppléer à l'insuffisance de mon talent
» par la justesse de leurs observations, afin d'atteindre
» au but plus facilement et plus vite... qu'ils veuillent
» donc bien me faire part des défauts qu'ils rencontre-
» raient dans mon livre ; non-seulement je m'empres-
» serai de les corriger, mais j'en saurai gré à quiconque
» aura bien voulu me les indiquer. » Les Romans l'ont compris, les Ardialiens, j'entends ; pour qu'un peuple se régénère, il faut que le patriotisme soit partout, en tout et pour tout, dans la forme comme dans le fond, dans les mots comme dans la pensée. Si je suis Roman, c'est que je suis d'Italie sans doute, de Rome peut-être. Si je suis d'Italie ou de Rome, à quoi me servent les mots sclavons et les lettres cyrilliennes; c'est ce qu'enseigne Paul G'iorgovici, et le siècle qui finit, soulevant un pan du rideau qui couvre le siècle suivant, montre aux Romans la vérité, et leur dit : « Suivez-moi, je suis l'espérance et je marche à la liberté ! »

Les Moldo-Vallaques ne le suivent qu'à pas lents. Ils sont encore embarrassés de leur habillement turc qui depuis cent soixante ans en a fait des femmes ; mais ils vont se réveiller, et nous allons les voir rivaliser avec les Ardialiens. Pour le moment, ceux-ci vont vite. Çichendela, brillant et modeste comme le ver dont il porte le nom, apparaît au milieu des ténèbres de leur ignorance, et répand sa morale patriotique dans

toute la Romanie. Prêtre et professeur de théologie, il a laissé plusieurs œuvres qui témoignent hautement de la pureté évangélique de son cœur, et lui ont depuis mérité des Romans le surnom de Lamennais, dont il fut le précurseur dans ces contrées. Le plus remarquable est son livre de fables, connu longtemps avant d'être imprimé, et qu'il publia en 1814. Ces fables ne sont que des traductions ou des imitations en prose des fables de Lafontaine; mais la morale qu'elles lui fournissent, mais le développement qu'il donne à sa morale, et la justesse avec laquelle il sait l'adapter aux besoins de ceux pour lesquels il écrit, font de son livre un livre précieux. Chacun le lit et en profite, ou du moins chacun peut en profiter; car la vérité y apparaît à la fois si lumineuse et si douce qu'il n'est pas possible de ne la point voir. Le clergé seul s'en trouve ébloui, et son livre est mis à l'index dans les principautés moldo-vallaques. Pourquoi donc? Parce qu'il s'efforce de détruire par le ridicule les préjugés populaires, les croyances payennes des chrétiens aux *strigoïs*, vampires qui sucent le sang des hommes pendant leur sommeil; aux *smeïs*, dragons qui les enlèvent sur leurs ailes de feu dans l'empire de Satan; aux *vĕrcolaci*, vers rongeurs ou serpents parasites qui dévorent la lune au temps de l'éclipse, parce qu'il s'attache, se pend, se cramponne à la barbe de ce clergé; qu'il en fait la mesure de son ignorance, qu'en éclairant le peuple il lui montre l'avilissement dans lequel il est plongé; parce qu'il veut désillusionner ce clergé lui-même trop attaché à sa barbe, qui lui vaut la vénération, et à son

ignorance qui fortifie celle du peuple. Il faut le dire cependant, quand le clergé roman qui s'instruit aujourd'hui pourra rivaliser de savoir avec le clergé *uni* ou tout autre, cet acharnement de Çichendela contre la barbe ne sera plus que ridicule, et il semble lui-même le pressentir en faveur de l'union dans ce passage tiré de la morale que lui fournit la fable de l'hirondelle et les petits oiseaux.

« C'est ainsi qu'Énoch, Moïse, Socrate ont vainement parlé aux hommes, et c'est pourquoi, dans le siècle dernier, Wolff de Hall fut contraint, pour garder sa tête, de quitter la Prusse dans les vingt-quatre heures. C'est pour cela aussi que, parmi les Romans, des hommes de bien, généreux, actifs, infatigables, se détestent entre eux, quoique tous du rit grec, et cela parce que les uns sont *unis* (à l'Église latine) et les autres non. Ils ne s'appellent plus entre eux que *unis* ou *non unis;* et ce nom si beau, si tendre, si sacré de chrétien, chacun l'a conservé pour soi, pour soi seul..... Oh! pourquoi tous les Romans ne s'aiment-ils pas? Pourquoi ne fraternisent-ils pas entre eux avec ou sans barbe? Sont-ils donc aveugles, qu'ils ne voient pas la grâce de la sagesse divine tomber sur eux comme une abondante rosée? Sont-ils sourds, qu'ils n'entendent pas l'empire turc craquer de toutes parts, et les chrétiens leurs frères pousser autour d'eux des cris de régénération?.... Oui, voici venir le jour où la Moldo-vallaquie obtiendra sa délivrance! Mais que lui faut-il pour cela? des nobles généreux, des prêtres vertueux, des évêques aussi zélés qu'instruits; autrement la li-

berté ne leur apporterait que démoralisation et anarchie.... » Et plus bas, après leur avoir dit : « Bénissez et faites le bien ; » — « Frères, continue-t-il, tel est le christianisme, telle est l'orthodoxie, telle est la vraie foi, qui ne connaît ni grecs, ni latins, ni unis, ni non unis. Soyons donc tous Romans, tous ensemble vrais chrétiens, bons citoyens et fidèles sujets. Si vous le voulez ainsi, vous serez sur la terre ce qu'il plaît à Dieu, riches, heureux et puissants, jusqu'à ce que vous le soyez au ciel. »

Ce noble effort n'est pas tout à fait perdu ; ce cri chaleureux a de l'écho dans la Romanie. S'il n'y opère pas l'union religieuse, malgré la sainte onction qui en inonde les paroles, il y prépare du moins l'union politique ; et si, pour l'obtenir, il faut chanter, s'il faut être poëte, des voix mélodieuses lui répondent à l'envi. Nicolas et Jean Vàcàresco, Beldiman et Assaki, Cârlova et Mumulëno en font sentir à leurs concitoyens les précieux avantages. Nicolas Vàcàresco se plaît à embellir des couleurs poétiques la langue de son père le grammairien, et ses chansons retentissent déjà des bords du Danube aux vallons élevés des Carpathes. Malheureusement elles n'ont pas été imprimées, et on ne les retrouve guère que défigurées par les scindrômes qui, pour les conter, les écorchent, et les braillent au lieu de les chanter.

Dans l'impossibilité de citer de ce poëte quelque chose qui se rapporte à l'union, et désireux pourtant de faire connaître la tournure ingénue de sa muse, je rappellerai ce lai d'amour, où l'on trouve à la fois la

caresse et le blasphême, l'impatience et le regret, la naïveté et la grâce (1) : « Olto, gentil Olto ! — fais sécher tes torrents ; — qu'y croissent les broussailles, — afin que je passe à pied. — Olto, fleuve méchant, — pourquoi viens-tu si trouble ? — pourquoi te précipites-tu comme un dragon ? — et m'arrêtes-tu Nice ? — Change, change tes eaux ; — tranquillise tes tourbillons ; — que je voie tes cailloux ; — que les filles puissent passer — en se lavant les pieds. — Voici Nice !.... non, ce n'est pas Nice ! — S'il venait le gentil Nice, sa sœur le reconnaîtrait. — Oh ! non ; qui vient là n'est pas Nice. — Ventelet, va lui dire — que son retard m'afflige ; — que Florica s'ennuie, — et que son champ reste en jachère. »

Jean Vàcàresco, qui vient après lui, s'était déjà fait

(1)

Oltul'e, Oltul'eçule
Secart'iar piraíele,
Sè crësca dudaíele
Se trec cu piciörele.
Oltule ! ríu blestemat,
Que vij as'a turburat ?
Que te reped'i ca un smeu
S'i 'mĭ opresci pe Niçu meu ?
Scâmbat'ĭ, scâmbat'ĭ apele
Slàbesçe't'ĭ vôrtejele
Sé t'ĭ vid petricelele,
Sè le spele piciörele.
Iacà Neica ! nu e Neica !
Quà d'arfi venind Neicuça
L'ar fi cunoscut leicuça.
Quine vine nu e Neica.
Ventule dute de i spune
Quà zàbàvile ĭ nu's bune
Quà florica i duce duru
S'i 'ia înt'elenit ogoru.

connaître par quelques poésies de bon goût, lorsque parut, en 1820, sa charmante pièce intitulée *le Printemps de l'Amour*. C'est un incident de sa vie, c'est un jour et une nuit passés dans son domaine; c'est une défaite, c'est une victoire que le poëte, aussi amoureux, mais plus chaste qu'Ovide, cache soigneusement sous la forme allégorique; c'est une allégorie fine et délicate, pleine d'un agréable badinage et de délicieuses descriptions. Si l'on se rappelle qu'il n'y a pas longtemps encore que nous avons dit adieu à la poésie mythologique des Grecs et des Romains, peut-être aura-t-on moins de peine à y revenir un instant pour y revoir l'Amour, ce pauvre petit Amour, bien plus à plaindre que l'Amour mouillé d'Anacréon; car il est blessé, meurtri, mis en déroute, et il se sauve avec une aile de moins et sans ses armes offensives. Peut-être, pour peu qu'on ait les goûts simples, aimera-t-on à suivre le poëte dans son manoir au pied des Carpathes, à y vivre de sa vie, à s'asseoir à sa table; car, dit-il,

Tantôt à la vigne, au jardin,
Tantôt au champ, suivant l'usage,
Le laboureur prenait courage
Au léger travail de ma main.

Quând la vie, la grădină,
Quând la câmp de multe orĭ
Cu o muncà prë put'inà
Pilda dam la muncitorĭ.

Tantôt dans mon filet perfide
Vingt oiseaux tombaient prisonniers;
Ou tantôt mon plomb trop rapide
Les abattait morts à mes pieds.

Quând cu mreji amăgitöre
Vii prindeam pàsèrĭ din sbor,
Quànd prin t'evi fulgerètöre
Cu plum le asvèrleam omor.

Tantôt mes chiens suivaient la trace
D'un renard, d'un cerf ou d'un loup;
Mais c'était pour le loup rapace
Que je gardais mon meilleur coup.

Quând cu câini prin pàdure
Vulpe, lepure fricos,
Lupul nàràvit se fure
Il ràneam mai cuprisos.

Du fond de son séjour liquide
J'attirais gros, petit poisson;
Et quelquefois le moins avide
Venait se prendre à l'hameçon.

Ainsi variait chaque jour
Du travail à la promenade;
De la pêche à la cavalcade,
Ainsi je passais tour à tour.

Ma table était simple et frugale,
Mon verre, ni grand, ni petit;
La propreté que rien n'égale
Mettait mon cœur en appétit.

Tràgeam mult'i din lòcuinça
Qu'au adunc al apeĭ fund,
Quôt'si din la încelàri credinça
Undit'i lesne ti pètrund.

Muncà, luptà, càlàrie,
Jocurĭ, âmblete pe jos,
Mè 'ntàrea cu veselie
S'i 'mĭ da un vederat folos.

Curàt'ia s'i mèsura
Masa mea împodobia
Mult'umea stomah, ochi, gura
Dar mè sàtura d'abia.

Peut-être aussi, réveillé comme lui en sursaut par le timide enfant qui l'implore, aimera-t-on à se laisser, comme lui, entraîner doucement par la main au fond d'un bosquet solitaire, et se sentira-t-on, comme lui, disposé à tout sacrifier sur l'autel de l'Amour. Cette pièce, de 144 vers, est considérée comme le chef-d'œuvre de la langue d'Or, et elle l'est, en effet et à juste titre, autant par l'originalité, la composition et la coupe du sujet, que par l'esprit et les agréments dont elle est semée d'un bout à l'autre (1).

Jean Vàcàresco ne s'en tient pas là; son amour pour le beau sexe ne lui fait pas oublier l'amour de la patrie; il traduit et compose pour l'enrichir; et se montre aussi original dans ses compositions que fidèle dans ses traductions. Les plus remarquables de ses poésies sont, avec le Printemps de l'Amour, les deux pièces intitu-

(1) Je n'ai pu la lire sans désirer de la traduire, et le charme que j'y ai trouvé m'a engagé à continuer mes traductions de la langue d'Or. Le succès de cet ouvrage pourrait seul m'enhardir à les publier.

lées *Dans la dure prison* et la Réforme de sa Pendule. Il fit la première pendant son exil à Câmpulungu, et l'envoya, par le trou de sa serrure, à ses concitoyens, qui furent touchés et éclairés de ce conseil :

Que le bien rassemble
Tous gens au cœur droit;
Peu de bons ensemble
Font plus qu'on ne croit.

Mais c'est la seconde qu'il faut lire, si l'on veut le connaître tout entier; car c'est là qu'il se montre vraiment ce qu'il est, poëte, amant et patriote. Afin d'en mieux faire comprendre le sens, au risque d'être long et de donner à rire de mes vers, je citerai ces deux strophes, dont j'ai conservé le sens exact, le rhythme et la mesure :

Vois-tu l'homme marcher au crime,
Orgueilleux, cruel, sans pitié?
Vois-tu sur ses pas un abîme?
Vois-tu s'éteindre l'amitié?
Vois-tu des citoyens, des frères,
Des patriotes, des amants
Prêts à briser, pour des chimères,
Le plus saint de tous les serments?
Les vois-tu, le cœur vide, en butte
Aux égarements de l'esprit?
Fais que l'an soit d'une minute;
Minute passe et bonheur suit.

Mais quand triomphe la justice;
Quand la concorde a réparé
Les maux enfantés par le vice;
Quand tout Roman est honoré;
Quand, effet de la sympathie,
Notre bon peuple vit heureux;

Quand sur le sein de mon amie,
Mon cœur brûlant se croit aux cieux;
Quand, dans l'ivresse de mon songe,
Je voudrais qu'il durât toujours;
Fais que la minute s'allonge
En trois cent soixante-six jours!

Si la famille de ce poëte jouit parmi les Romans de la vénération que nous accordons à plusieurs des nôtres, ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, à l'expression de ces généreux sentiments qu'elle le doit,

Tout poëte est menteur et son métier l'excuse.

c'est à ses actes, qui l'ont toujours montrée conséquente avec ses paroles; c'est qu'en 1716 l'un des siens, gendre d'Étienne Cantacuzène, livre avec lui sa tête à l'ambition de N. Mavrocordato; c'est que depuis cette fatale époque où la Vallaquie perd ses princes indigènes, cette famille ne cesse de regarder comme le plus saint des devoirs de soutenir à tout prix la nationalité romane; c'est qu'en 1742, quand depuis vingt-cinq ans les écoles sont dissoutes, elle en fonde une à ses frais dans le monastère princier de son nom; c'est qu'elle a toujours fait et fait encore une opposition constante à tout ce qui n'est pas national, à l'Autriche quand elle occupe le Banat, aux Phanariotes qui se disputent les principautés, à la Russie qui les convoite; c'est enfin que, le premier, Jean Vàcàresco a fixé les regards de ses concitoyens sur la France par ce refrain:

Unis d'amour et d'espérance,
Romans, vous en serez plus forts,
Et votre aigle ira dire en France
Que les Romains ne sont pas morts.

Ils ne sont pas morts, et ils ne mourront pas. Le poëte l'a dit :

Peu de bons ensemble
Font plus qu'on ne croit.

Le feu sacré du patriotisme unit dans une même pensée les cœurs de quelques hommes d'élite, et avant qu'ils n'aient fini de chanter, d'autres surgissent qui les aident et continuent leur œuvre. Ainsi pendant que J. Vàcàresco prêche l'union, Paris Mumulëno compose ses élégies et pleure sur sa patrie en pleurant sur lui-même. Mélancolique sans cesser d'être aimable et gracieux, ce poëte ne dédaigne rien de ce qui est dans la nature. Pour lui tout est chant, amour, harmonie ; et l'insecte qui sautille sous les herbes, et l'aigle qui plane au-dessus des plus hautes cimes sont égaux devant lui comme devant Dieu. Ses poésies sont à lui, car il ne connaît d'autre langue que la sienne ; ses vers ne sont que l'expression harmonique de son cœur, tantôt amers comme sa peine et saccadés comme ses sanglots, tantôt doux comme ses caresses et purs comme ses désirs. Comme Lamartine, qu'il imite sans le connaître, sa voix est celle de l'ange, et sa lyre est toute chrétienne ; comme lui, il a chanté la nature ; il y a vu Dieu partout, et partout Dieu s'est montré à lui tout amour. *Le commencement de l'homme*, c'est le sien,

c'est le reflet de son âme avec ses idées de justice et sa haine du vice; *la Nuit*, *le Coq*, *le tombeau*, c'est lui, avec sa foi qui le domine, l'éclaire et le console; *le printemps*, c'est toujours lui avec son inépuisable admiration des moindres œuvres du Tout-Puissant. « Alors, dit-il (1), Dieu, par le souffle du zéphir, donne à tout l'animation; — une chose en fait concevoir une autre, — et tout croît ainsi. — Elles se pressent mutuellement — et suivent ainsi leur nature. — Parmi les arbres l'un fleurit, — l'autre seulement bourgeonne; — ceux-ci secouent déjà leurs fleurs; — ceux-là plus avancés boutonnent. — Philomèle, si pe-

(1) Zefiri trăgênd subt'ire
Daŭ la töte însuflet'ire;
Una altii dè mis'care,
S'i as'a cresce fie quare
Una p'alta înbarbatĕzà.
S'as'a firealor urmĕzà
Din pomĭ unul înfloresce,
Altul ăncà înbobocesce;
Alt'i se scutur din flöre
La alt'i mugurŭl resare.
Filomela quốt quá e micà,
Dar mai mult scie sè d'icà
S'î niquĭ nöpte là cântare,
Niquĭ cum n'are pregetare.
Töte quele-l'alt' asceptà
Al ieĭ glas de le desceptà.
Al ieĭ vers inimi robesce
La an or pe tot'i silesce;
Mis'cà patima d'odatà.
. . . .
Rûndurica cânta veste
Pên în d'ioa la neveste
Le pornescc la argele
Pe copiĭ la floricele.

tite qu'elle est, — n'en dit pourtant que mieux les choses; — et, la nuit même, de son chant — elle anime les bois sans cesse. — Les autres n'attendent que sa voix — pour se réveiller et suivre son exemple ; — son harmonie asservit les cœurs, — et tous, au moins une fois l'an, — les remue et les pousse à l'amour. — Le matin, aux bonnes femmes, l'hirondelle — du jour apporte la nouvelle, — les conduit jusqu'à leurs métiers, — avec l'enfant va cueillir des fleurs. »

C'est ainsi qu'il chantait la nature et son Créateur, lorsque 1821 arrive, et avec lui l'insurrection et l'anarchie. Réveillé par le bruit des armes, il sort alors de son extase; la crainte de l'incorporation l'exaspère, et il lance au visage des Phanariotes sa chaleureuse *Romanienne*, mélange de douleur et de rage, de prière et d'imprécations, qui donne assez à entendre ce que son pays eut à souffrir de dédains et d'outrages, de forfaitures et de trahisons de la part de ces tyranneaux. Cette pièce est intitulée : *Plaintes de la Romanie.* Elle est divisée en trois parties : Plaintes, Prière, Imprécations; et ce passage de la dernière partie suffira peut-être pour corroborer ce que j'ai dit tome II, pag. 317 et 318.

Que le monde pour eux soit un désert, un vide!
Que partout sur leurs pas des piéges soient tendus!
Et, toujours dispersés sans compagnon, sans guide,
  Que tous mes maux leur soient rendus!
Qu'ils ne puissent jamais ni se voir, ni s'entendre,
  Que pour vivre ils tendent la main
  Ou qu'ils soient réduits à se vendre
Pour une goutte d'eau, pour un morceau de pain! etc.

Cette imprécation n'est pas l'effet d'un simple débordement de bile; c'est celui de la colère divine qui s'exhale par la bouche du poëte, et l'histoire de ces pays de 1716 à 1821 a peut-être déjà fait comprendre tout ce qu'elle a de juste et de sacré. Une preuve d'ailleurs qu'elle est plutôt une inspiration prophétique qu'un calcul de la haine, c'est qu'elle atteint ceux qu'elle frappe; c'est que les phanariotes méconnus des Hellènes se sont vendus à la Russie; c'est que la Russie commence déjà à s'en méfier; c'est qu'ils portent ombrage à la Porte. Quelques morceaux de la *sanglante tragédie* de Beldiman n'eussent pas été déplacés ici, je le sens; mais, à mon grand regret, j'ai tant compté sur la promesse d'une copie de ce manuscrit que j'ai négligé d'en extraire les passages les plus pittoresques. Je l'ai lu cependant, et je puis dire que la verve de ce poëte, déjà célèbre par sa belle traduction de l'*Oreste* de Voltaire, a retracé avec une énergie toute particulière les événements de 1821. Membre à cette époque du gouvernement provisoire, et par conséquent acteur lui-même dans cette *sanglante tragédie*, il a été à même de bien voir. Aussi ses caractères sont-ils franchement tracés, ses portraits frappants de ressemblance; et il peint avec une telle vigueur, il raconte avec tant de vérité, il met tant d'esprit dans les détails, que son récit est à la fois et une histoire et un poëme.

Voici donc Daniel Scavinsky, ce poëte original, qui s'amusait à rimer en faisant des pilules et en broyant des cantharides; et voici comment il explique la finale de son nom qui le ferait passer pour un Polonais s'il

n'était connu pour un bon Roman de Bucovine. « Si j'avais porté mes premiers pas en Russie, je m'y serais dit Scavinof; en Allemagne, Scavinemberg; à Paris, Scavinoville; mais pauvre et orphelin, la misère m'ayant jeté chez un pharmacien de Lief, en Gallicie, j'y ai pris nom Scavinski, parce que j'ai toujours pensé qu'il est de bonne convenance qu'un étranger se vêtisse entièrement du costume des indigènes (1). » Chemin faisant vers la Moldavie, à la suite d'un boïer qui lui promettait monts et merveilles, il se félicitait de laisser la Gallicie où il n'avait gagné que la finale de son nom, et se bâtissait déjà des châteaux dans ce nouvel Eldorado où le conduisait son boïer; mais à peine a-t-il mis le pied sur ce qu'il appelle sa terre promise qu'il est bientôt désabusé par la présence des janissaires devant lesquels tout tremble encore. Cependant, comme on l'avait trompé, il cherche à se tromper lui-même; il chante des hymnes à la fortune et au bonheur; il publie vingt sonnets sur l'apparition de sa bonne étoile; mais sa fortune fait la sourde oreille, et sa bonne étoile ne brille que dans son imagination. Alors la lueur d'espérance qui l'éclairait s'évanouit, son Eldorado se change en cloaque, ses villas en égouts, et il tombe dans la plus affreuse misère. Il tient bon cependant; et s'il ne peut empêcher la faim d'épuiser son corps et de l'amaigrir, il ne souffre pas que le

(1) Scavinski signifie proprement, creux, cave, du latin *cavus*. L'*s* initiale ressemble à notre *e* devant *s*; et les Romans disent, *scâmbu* de *cambio*, *scaldu* de *caldus*, *scarlat* de *carolus*, comme nous disons *escalier* de *scala*, *Escaut* de *Scaldus*.

désespoir s'empare de son âme et la tue. Si jusqu'à présent il n'a vécu que pour faire des vers, il fait des vers pour vivre. Il en était là lorsque le hatman Palladi l'accueille dans sa maison et l'emmène avec lui aux eaux de Borsek, en Ardialie. Scavinsky reprend en chemin son insouciance de poëte, rit, chante, observe, et ne fait pas un pas sans faire un vers. Dans la description qu'il a laissée de cette longue promenade, il se montre aimable, enjoué, original, et sa plaisanterie est fine et délicate. Après avoir énuméré les bienfaits qu'il attend des eaux minérales, et tracé en quelques vers les portraits de ses compagnons de voyage, fatigué du trop de pittoresque de la route, et sentant ses genoux fléchir, il s'écrie : « Mais de même qu'en cueil-
» lant des roses ou en retirant des rayons de miel —
» l'homme ne peut éviter l'aiguillon de la douleur. —
» Ainsi, dans ce chemin qui mène à la santé, — il est
» peu de mes compagnons qui échappent à la peine. —
» Arrivés au haut du mont de la Prinesse, les chevaux
» tombent sous leur poids ; — Et comme pour les lais-
» ser ressouffler on attelle des bœufs aux équipages,
» tous alors font à pied l'ascension de la montagne,
» semblables à des pèlerins qui vont chercher des in-
» dulgences au Sinaï. Au penchant de ce mont altier,
» et gros de siècles — est un châlet, et à l'entour des
» troupeaux en grand nombre. Là l'innocent bêle-
» ment des brebis — et le chant mélancolique du buc-
» cin des pâtres — rappellent du siècle d'or l'agréable
» image, — et le voyageur se plaît à prendre un con-
» solant repos..... Comme il ne me reste plus une once

» de forces— je me traîne à l'écart sous un arbre à » rameaux touffus — au pied duquel des fleurs ex» halent leurs parfums, — et là me laissant aller sur le » côté, je bois à mon aise— ce nectar que la nature » produit pour refaire l'abattement. » Il s'endort donc, et comme le passereau ne rêve que blé et que chanvre, il ne rêve que jardins et que fleurs, allées des bois, musique harmonieuse, richesses, palais enchantés, et bien mieux, ou plutôt et pour son malheur, il rêve que tout cela est à lui. Cependant la brise fraîche du soir vient le caresser à l'oreille, sur les yeux, sur le front; c'est un baiser sans doute qui veut se glisser sur ses lèvres; ses lèvres s'agittent comme pour l'aspirer; il fait un mouvement, se réveille, et tout a disparu; tout, jusqu'à la caravane au milieu de laquelle il voyageait tout à l'heure. Il serait trop long de courir avec lui pour l'atteindre, et de le suivre jusqu'à Borsek; en le reprenant au retour, c'est assez dire que malgré ses anxiétés, sa peur des ours et des loups, il a pu la rejoindre et atteindre son but. Les bains ne lui furent pas d'un grand secours, car à quelque temps de là il tombe malade, et, délicat, hypocondre et d'une originalité sans égale, il s'affecte à tel point de la chute de ses moustaches, résultat d'une trop forte dose de mercure qu'il s'était adjugée, qu'il se refuse à laisser appeler un médecin; et répète jusqu'au dernier soupir: Je ne veux pas qu'il aille dire à tout le monde:

Savez-vous? Daniel Scavinski
Est comme un faquin sans cravache;

Il vient de perdre sa moustache ;
Et ce tout petit être, qui
N'était qu'une miniature,
N'est plus qu'une caricature.

Trois jours après, comme Hoffman était mort de douleur de la perte de son chat, il rendait l'âme en voyant tomber le dernier poil de ses moustaches.

De tous ses écrits il n'est resté que sa traduction en vers du Démocrite de Régnard, et sa tragédie de Brutus, par laquelle, dit Négruçi, il fait injure à Voltaire en mettant dans la bouche des républicains de Rome le langage tortueux des salons de Iassi.

Il n'était pas encore mort qu'Assaki était déjà prêt à lui succéder. Assaki était poëte dès 1812. Son ode à l'Italie, où il va faire ses études, est un témoignage du patriotisme qui allait inspirer ses travaux. « Iassien, » c'est avec orgueil qu'il admire la colonne trajane, qu'il » y voit l'Ister plier sous le joug romain ; et, Roman » de la Dacie, c'est avec respect qu'il vient chez ses » ancêtres baiser la poussière de leurs tombeaux et » s'instruire dans leurs vertus. » De retour dans son pays, il prouve à ses concitoyens qu'il ne leur a pas rapporté que des mots stériles, mais des intentions pures et un cœur qui pendant dix ans s'est échauffé au foyer patriotique de l'antiquité. Leurs princes indigènes viennent d'être rendus aux Moldo-Vallaques, il les appelle à l'union : « Patriotes, leur dit-il, venez » vous ranger autour du trône! » Patriotes ! Ce nom était pour eux tout nouveau, car depuis cent ans ils n'avaient plus de patrie, depuis cent ans cette terre

dont l'amour avait dit par la bouche de J. Vàcàresco :

J'y vins, comme dans mon royaume,
Visiter des sujets chéris;
J'étais sans cuirasse, sans heaume,
Sans autre escorte que les ris.

Depuis cent ans ce beau pays, qui n'était jadis qu'un commun domaine dont tout Roman avait sa part, était devenu le domaine particulier du sultan que des fermiers exploitaient en compte à demi avec leur seigneur et maître. Cependant elle leur est rendue, et de ce jour date pour eux une ère nouvelle, ère d'espérance et de bonheur, car de ce jour les Romans sentent le prix de l'union, et ils finiront bientôt par comprendre qu'elle seule fait la force. En général les poésies d'Assaki ne manquent pas de délicatesse, sa ballade de Docie m'a paru revêtue de la simplicité du genre, ses fables sont aussi spirituellement écrites et d'un laconisme qui leur donne un charme de plus. Néanmoins, je dois le dire, ce n'est pas sans quelque défiance que j'en ai traduit quelques-unes; il me semblait ne reproduire que des traductions. Si je ne me suis pas trompé, cette méfiance me sera plus injurieuse qu'à lui, puisqu'elle prouvera mon ignorance, et si je me suis trompé je m'en consolerai facilement, car je ne me pique pas de tout connaître. Le lecteur en va décider à l'instant, et je ne me souhaite pas gain de cause :

LES DEUX ÉPIS.

Qui dit hautain, dit bête.
Un épi sec et vide et vain
Blâmait un épi, son voisin,
De trop pencher la tête.
« Ami, lui disait-il souvent,
» Aurais tu peur du vent?
» Que regardes-tu donc à terre? »
L'ami sent l'ironie amère,
Et sans plus bouger lui répond:
« Quand je n'aurais rien dans la tête,
» Je n'en hausserais pas mon front,
« Front hautain est front d'une bête. »

Cu înalt'ata, mândrà frunte
Un des'ert spic defàima
Pe un spic plin de gràunte
Que în jos se atêrna.
« D'ice des la a lui vecin:
» De ris lucru 'i curios
» Que t'iĭ capul as'a jos? »
Aud'îndatu acĭ spicul plin
Au respuns la aquëstà cërtà:
« Nu doresc a mè scâmba,
» A mea frunte a 'mi rèdica,
» Quând de tot arfi des'ërtà. »

C'est par cette modestie, par son indulgence pour les jeunes auteurs et enfin par son attachement à l'ancienne orthographe et au langage vulgaire, que M. Assaki se rattache à la première époque de la littérature, comme il tient à la seconde par la finesse des pensées et ses néologies semi-barbares. Cet attachement à l'ancienne orthographe est précisément ce qui prive le dialecte moldave de ce je ne sais quoi de poli qui rend le vallaque plus doux et plus agréable, sinon aux yeux, du moins à l'oreille. Il faut parler comme tout le monde parle, sans doute, mais comme tout le monde qui parle bien. Mais le *s* (*c*) au lieu de *ès* ou *èscŭ* et le *i* au lieu de *este* ou *esce*, pour appartenir au langage du peuple, n'en sont pas moins des formes aussi triviales, aussi peu logiques, aussi en dehors de toutes les règles que nos: *J'ons qri de l'eau*, *j'son ben content*. Une orthographe bizarre n'efface pas la poésie, et la poésie n'est pas dans les mots; d'accord, mais les mots importent au style, ce sont ceux qui lui

donnent la forme, la couleur, l'harmonie, la rudesse et la grâce; ce sont eux qui peignent les hommes et les choses tels qu'on doit les voir, qui font parler une paysanne en paysanne et une princesse en princesse, ce sont eux qui me font sourire à Florica quand elle dit : *nu's bune* et qui me ferait rire de madame H. S. si je l'entendais parler comme Florica. Que les Moldaves y prennent garde! Dans une langue qui se réforme, comme chez un peuple qui se régénère, les progrès vont vite et les auteurs vieillissent tôt. Il faut regarder l'avenir, oublier parfois le passé, marcher avec son siècle, et tout en travaillant pour lui penser à la postérité.

C'est parce qu'Éliade l'a compris que, malgré les vices nombreux de ses néologies, il s'est placé à la tête de la littérature moderne. Chaud patriote, il sacrifie toute sa jeunesse à sa patrie, et professe à vingt ans dans le collége dont il vient d'essuyer les bancs. Travailleur infatigable, il traduit les Mathématiques de Francœur pour ses élèves, refond la Grammaire de Ianaké Văcăresco, devenue insuffisante, et décèle son talent de poëte par la traduction de quelques-unes des premières Méditations de Lamartine. Dans une littérature qui ne fait que de naître, le traducteur est plus à même que l'auteur d'exciter l'admiration et l'enthousiasme : il ne traduit que des chefs-d'œuvre. La réputation d'Éliade est ainsi bientôt faite. Il la soutient, il la grandit par un nouvel ouvrage qui la porte dans toute la Romanie, sa traduction du Mahomet de Voltaire, où tout est bien senti, où tout est exprimé en si beaux

vers qu'il ne le cède en rien à l'original. Ses concitoyens sont déjà fiers de lui ; ils ont un Lamartine, un Voltaire ; et comme il s'était déjà présenté en mathématicien, en grammairien, ils ont un homme universel. Trop d'encens enivre, et l'ivresse endort. Éliade n'est rien moins qu'universel : il est poëte ; c'est assez, c'est beaucoup ; et il le prouve en se réveillant. Fatigué de ne polir que des compliments de bonne année, de ne graver que des épitaphes, de ne plaire que par les pensées d'autrui, il veut être lui, et son ode à l'empereur Nicolas sur la paix d'Andrinople, ses Ruines de Tûrguvici, son Chérubin et son Séraphin sont de fort belles pièces, pleines d'amertume, de patriotisme et d'amour. Si la paix vient élargir le cercle des droits politiques de son pays, le jour où elle fut signée est pour lui empreint d'un souvenir ineffaçable, et il le célèbre avec toute l'expression de la reconnaissance :

« Les siècles, les années naissent, passent, disparaissent — s'en vont avec ces jours qui ont assisté — à la création du monde et ont vu — la nature sortir vierge des mains de l'Éternel. — Mais toi, jour auguste ! né dans la grandeur, — tu te maintiens dans ta gloire en ton glorieux déclin. — Dis en souriant au monde étonné : — Je passe, mais mon souvenir est à jamais ineffaçable ; — il remplira la terre, il se perpétuera sans cesse — d'homme à homme, de place en place, de siècle en siècle, aussi jeune que maintenant. »

Et quand, reportant ses regards en arrière, il voit ce qu'étaient devenus les Romans sous le régime des Phanariotes, il s'écrie :

« Le Roman était devenu la proie de la mollesse ; — les bras qui, dès siècles, avaient défendu cette contrée — s'étaient efféminés dans cette longue querelle — et les armes avaient perdu leur éclat libérateur. Éteintes pour avoir trop brillé, dévorées par la rouille, — instrument de perfidie, elles n'armaient plus que des mains étrangères — et l'indigène était devenu étranger et voyageur. — Ah ! laissons à l'oubli ceux qui rivalisèrent à forger le mal — les voici ! passants, ils ont passé — comme les heures de la nuit, comme leur souvenir. »

Si, surpris par la nuit, il erre au milieu des ruines, il croit voir se dresser devant lui les ombres des héros romans de Câmpulungu, d'Arges', de Iassi, de Bucuresci, de tous ceux qui depuis Trajan et Radu Negru, furent victimes de leur courage jusqu'au jour où tombèrent, avec les derniers, l'orgueil et la gloire de ses ancêtres.

« D'ici l'écho fait retentir au delà des Carpathes le nom de Radu Negru. — Le guerrier vient y poser son trône. — Les Romans l'environnent, se pressent sous ses étendards — en défendant leur pays avec des bras et des cœurs de Romains.

« A la tête de son armée rugit le valeureux Mârcea — il souffle le courage à ses soldats romans ; vainqueur de Murad, il humilie son orgueil ; et le pays est libre de l'Ister aux Carpathes.

« Le Balkan voit jusqu'à ses pieds les fils du croissant — battus, chassés, venir chercher un refuge ; — et le Danube est témoin que les Romans — méritèrent alors une couronne d'immortelles. »

Si, séduit par un regard de l'amour, il se prend à aimer, il voit partout celle qu'il aime et bientôt il fait plus qu'aimer, il adore. En effet, ce n'est plus à une femme qu'il s'adresse, c'est à un ange, à un séraphin, et c'est un acte d'adoration qu'il fait monter jusqu'à lui :

Je te revois partout, et partout ta présence
Remplit mes jours, mes nuits, mes pensers, mon sommeil;
Sur ses ailes d'azur si ton corps se balance
De cette terre aux cieux, de la lune au soleil,
Je le vois; je te vois te réflèter dans l'onde,
Courir avec le vent, rire avec les échos,
Te perdre avec la plaine, au sommet des coteaux
Rattacher sur ton front ta chevelure blonde.

Doué d'un haut sentiment poétique et d'une imagination vive, brillante, chaleureuse et passionnée, Éliade sait se montrer tour à tour et à la fois ami et ennemi, et passer sans effort de l'amour à la haine, de Lamartine à Byron, de Dieu à Satan. Son hymne à l'amour, son chant du diable, le songe et l'ingrat en font un véritable poëte, et même en prose, il prouve qu'il peut affecter toutes les formes, se parer de toutes les couleurs, parler sur tous les tons. Il est naïf et plaisant, gracieux et sévère, orgueilleux et modeste; il soupire et il chante, il rit et il pleure, il menace et il gronde, il loue et se venge, il tonne et éclate. S'adresse-t-il à la langue d'Or, sa fille chérie, le fruit de son travail? comme il la flatte, comme il la caresse, comme il l'anoblit! « Me voilà, lui dit-il, tu » es ma bien-aimée, je suis ton amant; tous deux

» d'une même origine, tous deux venus ici-bas pour » faire du bien aux hommes et cependant le peuple ne » nous connaît pas, ne nous comprend pas. » Eh bien! je t'aiderai, je te *donnerai* ta beauté *intrinsèque*, je te donnerai la grâce avec laquelle parlent les dieux; tu la tiens en toi-même, ma bien-aimée, mais elle se cache sous un voile que peut seul pénétrer l'œil du poëte et que la main de l'artiste peut seule relever. Je serai fier de toi; tu me soulageras, tu me prêteras ton appui et je te montrerai au monde. Puis tous deux, sur les ailes de la gloire, nous nous envolerons à l'admiration de la foule et nous ouvrirons ainsi le chemin à ceux qui doivent s'envoler après nous. Parle-t-il aux femmes de son pays? comme il est tendre et reconnaissant, coquet et enjoué, et qui n'aimerait à l'entendre dire :

« Oui, êtres chéris que le ciel a donnés aux hommes » comme des anges de consolation et pour leurs compagnes dans le chemin de la vie, vous qui par leur » perversité et leur injustice êtes devenues presque des » démons, je vous aime et vous respecte, car je vous » dois de bien douces choses. C'est d'un être comme » vous que j'ai reçu le jour; c'est une d'entre vous qui » m'a nourri de son amour et de son lait; c'est elle qui » m'a inculqué les premiers principes de foi, ma consolation; et quand je suis consolé c'est à elle que je » le dois. N'est-ce pas aussi pour une de vous que j'ai » senti cet innocent amour, cet amour des anges, seul » bonheur des mortels.... Oui, c'est à vous, femmes, » que nous devons d'avoir conservé le débris de la

» langue de nos aïeux; c'est vous qui la transmettez en » héritage d'une postérité à l'autre; c'est vous qui » m'avez appris à dire : Père et mère, Dieu et ciel, » soleil et lune, cœur et âme, frère et sœur, homme » et femme (1), et m'avez donné ainsi le plus puissant » témoignage contre ceux qui oseraient nier notre ori- » gine et séparer les Romans de leur glorieuse famille. » Dans vos désirs enfantins rien ne peut vous empêcher » d'appeler les choses par leurs noms; c'est vous qui » nous avez donné le signal de la civilisation, et tandis » qu'à nos habits et à nos mœurs corrompues nous » semblions venir du fond de l'Asie, volages, vous » couriez d'un pas léger vous ranger à côté de vos » sœurs d'Europe. Vous avez tant soit peu bigarré le » langage, mais vous n'y avez rien introduit d'hétéro- » gène, et les garnitures et la gaze, et les broderies et » les agrafes (2) et mille autres jolis riens s'échappent » de vos lèvres comme une pluie de perles et de roses; » à vous tous ces mots charmants de tulle, de fil d'É- » cosse, de drap de dame... et à nous *razvod* et » *smotru*, *pricaz* et *predlogenie*, *bret* un tel et *zet* un » tel (3). »

Suppose-t-il qu'une abeille l'a piqué? oh! alors, il devient furieux; ce n'est pas assez de la tuer et de la métamorphoser en sarcelle, il frappe à coups redoublés sur la ruche d'où elle sort; pauvres mouches, fuyez, cachez-vous, il tient en main sa torche vengeresse, il

(1) Tous ces mots en roman dérivent du latin.
(2) Ces mots français ont été romanisés par la mode.
(3) Mots russes introduits par la dernière occupation.

va mettre le feu à la ruche et brûler tout l'essaim. L'entendez-vous déjà se répandre en reproches, en blasphèmes ?

« Tombé moi-même dans le piége de cette trame immonde — qui m'a ravi la vue, j'ai avancé en aveugle, — et quand j'ai ouvert les yeux, je t'y ai vu, ingrat! — et tu es venu au-devant de moi m'offrir le baiser de Judas!

» Quel lieu de perdition ! quel conseil de fous! — digne de toi seul et de tout insensé comme toi. — Pandémonie du pays et repaire d'espions ! — Oh! combien j'ai pleuré les hommes qui se sont laissé séduire! Garanti par le signe de la croix, j'ai supporté cette épreuve, — j'ai pu, quoiqu'il me fît mal, recevoir ton fatal baiser. — Et mon bras libre, tout armé de vengeance — n'a pas trempé son poignard dans le venin de ta poitrine ! »

On le voit, la prose, les vers, tout lui est facile. Il sait toujours s'identifier si bien avec son sujet, qu'on l'en croit le véritable acteur; et l'illusion est si forte qu'à chacun de ses vers il faut sourire ou trembler, crier houra ! ou haro! battre des mains ou cacher sa tête.

C'est à son école que se forment Cârlova, Alexandresco et Boliaco. Cârlova n'avait encore que dix-sept ans qu'il soupirait déjà des vers d'amour aussi purs que son jeune cœur. A dix-huit ans il enseignait aux poëtes à venir par son élégie sur les ruines de Târguvici qu'ils doivent avant tout chanter ce qui est national. Nous avons vu qu'Éliade s'est empressé de

suivre ce conseil ; il n'avait pas vingt ans que par sa *marche guerrière* il gravait profondément son nom dans le cœur de ses concitoyens. On eût dit qu'il avait pressenti sa mort, car à peine a-t-il exhalé dans ce chant guerrier les derniers parfums de son cœur que, semblable au lys des Carpathes, il se fane et meurt au soleil froid qui luit encore sur sa patrie. Il avait vingt-deux ans alors ; et en le suivant au tombeau, au souvenir de la régularité de ses traits, de la vivacité de ses yeux, de la douceur de ses mœurs, de la beauté de son âme, tout le monde répétait et je répétais avec tout le monde :

La vertu n'attend pas le nombre des années.

Elle vint tôt pour lui, car à peine sorti de l'enfance il est homme, et c'est en père qu'il parle à ses concitoyens.

« Enfants, leur dit-il, le ciel vous ouvre une carrière glorieuse, rappelez-vous, enfants, que l'Europe entière vous regarde avec complaisance dans la lice où vous venez d'entrer. — Réveillez-vous au cri de la patrie, qui vous dit d'une voix tonnante : Foulez aux pieds la paresse honteuse, levez-vous et donnez-vous la main ! — Assez longtemps vous vous êtes abaissés tous ; assez longtemps vous avez dormi d'un sommeil profond dans les bras de la mollesse ; de gré ou de force, il vous en faut sortir, il vous faut être libres. — Voyez ! la gloire semble vous sourire. Courez, volez aux armes ! l'aigle vient de prendre

» son essor; de son aile il vous fait signe et vous dit
» que de ce jour vous pouvez oser vous honorer du
» titre de nation... Oui, dans cette voie sacrée, vous
» affronterez toutes les peines, et la victoire marchera
» sur vos pas si d'une voix unanime vous chantez :
» Gloire, Amour, Union !!! »

Alexandresco et Boliaco semblent s'être partagé son héritage; l'un a sa tendresse, l'autre sa chaleur. Alexandresco, que les Vallaques appellent leur Lafontaine, se peint tout entier dans ses écrits. Ses fables et ses élégies témoignent de sa souffrance de ne pas voir son pays remonter au rang des nations; ses fables sont généralement politiques, et celle du Cygne et des Corbillats est empreinte d'une touchante philanthropie et d'une ingénuité qui frise la sottise. Le Cygne c'est lui, et les Corbillats ce sont ses concitoyens. Cygne et doué d'un singulier pressentiment, il soupçonne que de malheureux oiseaux appelés corbillats vivent entre les Carpathes et le Danube dans la tannière d'un renard, aussi gais que dans un jardin. Désireux de les sauver, il prend son essor, arrive, s'approche, et, les ayant aperçus, il leur crie :

> Pauvres petits ! votre sort fait pitié.
> Pour répondre à mon amitié,
> Oh! dites-moi, je vous en prie,
> Est-ce par force ou par supercherie,
> Qu'ici maître renard vous retient prisonniers ?
> Partent soudain de grands éclats de rire
> Et tous empressés de lui dire :
> « Nous nous sommes rendus et soumis volontiers.
> Le renard ! eh ! que croyez-vous, beau sage ?
> De bonnes mœurs, un parler doux

Furent toujours son apanage ;
Son poil tire un peu sur le roux :
Ses yeux sont plus brillants que vous,
Et sa queue au chien porte ombrage.

C'est en vain que pour les désillusionner, il leur rappelle la fâcheuse aventure de leur père, le corbeau : non-seulement pas un corbillat ne comprend, mais ils ne veulent pas le comprendre et le prient de passer son chemin. Désolé de tant d'aveuglement....

. . . . . . Adieu, leur dit le cygne,
Mais notre aveuglement insigne
Vous causera bien des malheurs,
Et votre ignorance avec l'âge,
Croissant comme votre plumage,
Un jour vous verserez des pleurs.

Ses concitoyens lui savent gré de sa franchise ; et ses vérités qu'il annonce sans rudesse, ses regrets qu'il exprime sans fiel, sans personnalités, lui font de nombreux amis. Cependant le gouvernement s'en offusque ; la fable même lui fait peur, et bientôt notre jeune poëte est destitué de son emploi à la chancellerie d'État. Insouciant comme le passereau qui ne songe pas au lendemain, résigné comme le sage qui comprend sa mission, s'il ne trouve pas en cela une liberté de plus il y voit un esclavage de moins. Il se retire à la campagne et chante à son aise avec les oiseaux des champs. C'est donc en vain que l'iniquité s'attache à ses pas, il faut que le parfum s'exhale, que la pensée se formule, que les soupirs soient libres, sans quoi les larmes se sèchent, la douleur

suffoque, le cœur se brise et l'indignation éclate en blasphèmes. Oiseau des bois, il chantera tant qu'il aura vie, tant que l'oiseleur perfide ne l'aura pas enlacé dans ses filets. Aussi quand 1840 arrive, apportant avec lui cette prophétie du calendrier grec qu'il ne doit plus être qu'un troupeau et qu'un pasteur, voici comment il le salue :

Jadis lorsque naquit celui qui devait naître
Pour rendre sa noblesse à tout homme déchu,
Un vieillard dans ses bras le prit, s'écriant : « Maître!
« Maître! délivre-moi, puisqu'enfin je t'ai vu. »
C'est ainsi qu'ils diraient les justes de notre âge,
S'ils voyaient s'accomplir, puissant réformateur,
Ce que promet ton nom, ce que dit ton message ;
Refais, retourne, change et donne-leur le gage
Qu'il ne sera bientôt qu'un troupeau, qu'un pasteur.

Le monde se remue et tremble sur sa base ;
Ses sceptres sont rouillés, ses lois n'ont plus de sens ;
Le cœur bat, l'esprit bout ; de sa stupide extase
L'homme sort pour penser, et te crie : Il est temps!

Pour le coup il est à l'index et rayé des contrôles ; mais que lui importent les emplois? n'a-t-il pas assez pour vivre de sa poésie et de l'estime de ses concitoyens? Ni l'un ni l'autre ne sauraient jamais lui faillir. Malheur donc à qui s'en prend à sa muse si naïve, si mélancolique, si tendre! Malheur à qui change pour lui la critique en satire, l'épigramme en pamphlet, le ridicule en poignard! sa bouche prend un sourire malin, il mêle à son encre du sel attique, sa plume court en folâtrant sur le papier, le papier s'envole et il n'est pas encore au pied du Parnasse

que son envieux critique n'est déjà plus qu'un Apollon de halles et qu'en le voyant chacun répète avec le poëte :

Le masque tombe , l'homme reste
Et le héros s'évanouit.

César Boliaco est un des jeunes hommes les plus indépendants de son pays. Cette vertu qu'il doit moins à la lecture de Plutarque dont la langue lui est familière qu'à l'instinct de son cœur qui l'a poussé à préférer cette lecture, l'a d'abord rendu fougueux et passionné ; et son imagination sans frein et sa plume désordonnée l'ont parfois montré en opposition avec lui-même. Mais depuis il s'est calmé, il est entré dans une bonne voie. Chanter tout ce qui est national, faire revivre dans des vers gracieux les vieilles légendes lui a paru plus convenable que de se perdre dans une philosophie sans logique et dans un fatalisme absurde. Grâce à cette nouvelle direction de sa muse, je sais comment, trois fois détruite par les sorciers, la belle église d'Arges' parvint enfin à tenir sur sa base. C'est Uça (1) qui la soutient...

C'est Uça qui n'a pas vingt ans,
Uça, qui depuis deux printemps
Jouit des douceurs du ménage ;
Uça qu'à la fraternité,
Victime de sa probité,
Lui, Manol, va donner en gage.

Oui, pour achever cette merveille de la renaissance,

(1) Ce nom est la finale de mariuça (Marion).

il fallait un sacrifice; il fallait immoler une femme pour sauver de la potence tous les ouvriers employés à cette construction, et le dévouement de maître Manol est une grande leçon de patriotisme qu'il était bon de donner aux Romans. C'est à eux d'en profiter. Le poëte a fait son devoir en développant comme il convenait ce lamentable écho des montagnes :

Manol, maître Manol !
La muraille me serre ;
Mon lait blanchit la pierre !
Es-tu donc ivre ou fol ?
Adieu, maître Manol !

Manol n'est pas ivre, mais il a juré, il doit à son corps de tenir son serment, et d'achever le sacrifice; il l'achève et meurt d'amour sur le tombeau de la victime qu'il vient de claquemurer.

Depuis lors église et couvent,
Demeurés fermes sur leur bâse,
Jettent le passant dans l'extâse.

Marie de Bez-dad et Iinca ou le conseil des jeunes filles sont aussi pleines de cette gracieuse naïveté qui fait le charme de la ballade, et j'avoue que des poésies de Boliaco, c'est ce qu'il m'a été le plus difficile de conserver. Le poëte ne s'en tient pas à ces sujets gracieux, il profite de toute occasion pour chanter et il sait au besoin employer la trompette aussi bien que la flûte ou la cobza. Le premier bâtiment vallaque qui depuis deux cents ans ait flotté sur le Danube, la Ma-

riça de M. Alexandre Villara, vient-il d'être lancé sur ce fleuve,

« Va, lui dit Boliaco, va montrer à l'Europe les couleurs de la Romanie; — va lui porter les richesses de notre sol et lui demander ses lumières; — va visiter l'Italie, la France et l'Espagne et dis à leurs peuples — qu'il est encore des Romains du Danube au Dniester et du Tibisque au mont Hémus. — « Quand tu passeras devant l'Italie, hisse tous tes pavillons, c'est ton ancienne patrie, c'est ta mère; quand tu longeras les côtes de France, salue-la par des cris de joie; elle est la terre de liberté. — « Et si tu touches à l'Espagne, et il t'y faut toucher, tu nous diras à ton retour tout ce qu'il a fallu de vertu à cette fière nation pour se régénérer. Tu salueras en elle ta sœur aînée, la patrie de Trajan.

Mais c'est surtout dans la pièce du Renégat qu'il montre tout ce que sa verve a de chaleureux, tout ce que son cœur renferme de sentiments nobles et élevés. Quand il s'est fait une juste idée de l'homme qui s'abaisse jusqu'à reprocher ses bienfaits, qui fait le lendemain des démons de ses dieux de la veille, qui le soir adore ce qu'il blasphémait le matin, qui ne vit pas pour être vertueux, mais qui joue la vertu pour vivre; oh! alors qui n'aime à l'entendre, transporté d'une sainte indignation, s'écrier :

> Quoi! c'est là ta morale? Et quoi! c'est là ta loi?
> Détourner de sa route un pélerin qui passe;
> Lui dire : viens, ami; viens! il fait bon chez moi;
> Viens-y te reposer; et plus tard, à la face,
> En reproches sanglants, le lui jeter vingt fois!

A l'exception de quelques épithètes triviales qui la défigurent, toute cette pièce est écrite dans le même esprit et sur le même ton ; et si parfois le poëte s'y laisse aller à un emportement dont il n'est pas maître, il en exprime suffisamment ses regrets par cette conclusion :

> Mais si cet homme est fou ; comme un vase de terre,
> Si son cerveau fêlé répand ce qu'il y met,
> Avec ton fils en croix, mourant sur le Calvaire,
> Je te demande alors pitié pour sa misère ;
> Pardonne lui, Seigneur ! il ne sait ce qu'il fait.

Negruçi est un des littérateurs les plus distingués de la Moldavie. Ses traductions en vers de Victor Hugo et de Puschkin avaient déjà suffi pour lui créer une réputation, lorsque parut son Aprod Purice, épisode intéressant d'un poëme à faire sur Étienne le Grand. Ce sujet historique est traité avec le ton de l'épopée. On y revoit les mœurs, le costume, la bravoure, le langage des anciens Moldaves. Chroïot, général de Mathias Corvin vient de faire irruption dans le pays. En un instant tous les Moldaves sont sur pied, et avant qu'Étienne n'arrive avec toutes ses forces, avant même que le Pêrcalab de Roman n'ait réuni les troupes de sa juridiction, les noblois sont armés et attendent l'ennemi dans la plaine. Dejà quelques combats partiels se sont livrés lorsqu'Étienne arrive et range son armée en bataille. « Le Pacarnic Costa a sous son commandement — les Pant'iri et les Lufegi de cottes de maille habillés. — Les pages, les aprod'i, fils de noblois — auxquels est confié l'étendard — et

qui dans la guerre servent de garde au Voïvod, — s'avancent brillants d'habits dorés et de riches armures. — Au milieu d'eux, à cheval, est Étienne le héros. — Le vieil étendard de la Moldavie flotte devant lui; — à ses côtés se dresse le vétéran de toute l'armée, — le Hatman Arbure qui en main porte cette terrible masse — qu'il lançait jadis, comme un enfant une balle — et qu'aujourd'hui le bras le plus robuste pourrait à peine bouger; — d'autre arme, il n'en a point, il n'en a pas voulu, — car il aime à écraser son ennemi d'un seul coup. »

Le signal du combat a sonné, les deux chefs ont harangué leurs troupes. Étienne, Boldur, Arbure, se sont jetés au milieu des ennemis. La mêlée est affreuse. Chroïot n'en veut qu'à Étienne, Étienne ne cherche que Chroïot. Mais tandis que

« De son bras intrépide, Étienne se fait jour à travers les ennemis — et que de leur sang versé la terre rougit autour de lui — d'une balle son cheval frappé, — ébroue, chancelle, tombe, puis pousse un dernier hennissement et meurt. — Étienne est tombé avec lui. Mes pages, s'écrie-t-il, ne vous rendez pas, serrez-vous autour de moi. — Chroïot, qui a vu sa chute, crie de son côté: Compagnons, victoire! — l'ennemi est tombé, il est mort; — mettez la main dessus, jetez-le aux corbeaux; qu'ils trouvent aussi — à se réjouir quand nous assouvissons notre vengeance.

Mais déjà Aprod Purice, le héros de cet épisode, a mis pied à terre, a relevé Étienne, et l'histoire nous

a dit le reste. Cette action de Purice, la promesse d'Étienne qui s'exécute sont le fond de cet épisode.

Outre ses traductions d'Angelo et de Marie Tudor, Negruçi se recommande par sa belle pièce du Déluge dont les vers, malheureusement incompris, lui ont valu les reproches du chef de l'église, et par celle de Flora ou la marchande de fleurs Vallaque.

Comme prosateur, Negruçi est certainement l'écrivain le plus agréablement spirituel de la langue d'Or. Sa nouvelle de Lepus'nano est écrite avec vigueur, et l'on y retrouve toute la rudesse des mœurs de l'époque. Celle de Zoé suffit pour donner à l'étranger une juste idée de la vie de décence et d'amour des courtisanes de la Romanie; et celle intitulée : « *aŭ maĭ pàtit s'i alt'i*, » *D'autres aussi l'ont souffert*, ou *Il n'y a pas que moi*, peint avec une vérité peut-être trop sévère les mœurs tant soit peu licencieuses des salons de Iassi. Voici en peu de mots ce que c'est.

« Le seigneur Andronaki Zâmbolici est un de ces hommes d'un bonheur rare; vrai caméléon de société, il sait suivant le temps et les circonstances, changer d'habit, de cœur et d'allures. C'est déjà pour la cinquième fois qu'il s'est ainsi travesti. En 1812, il a rasé sa barbe pour prendre l'habit européen. Sous Callimachi il a repris le long costume musulman; il l'a quitté de nouveau en 1821 pour reprendre le frac, et il a même rasé alors jusqu'à ses moustaches. C'était aux jours de l'émigration; au retour il reprit naturellement l'ishlik et le djubé. Enfin, en 1828, il adopta le frac à tout jamais, ne conserva de sa barbe qui avait repoussé

longue et grise qu'une large paire de favoris, et se prit à porter lunettes. » Ce soir il assure qu'il ne changera plus; mais de jeunes mariés, qu'il a invités au thé, osent douter tout bas qu'un marié de six mois, l'époux d'une Agapiça de seize ans, n'ait pas déjà vu ternir son front de quarante ans. On causait femmes, et chacun ayant vanté la sienne, Dieu sait! « Frères, leur dit-il, la mienne n'est ni Staël, ni Sontag, ni Taglioni, c'est un bijou que je façonne pour moi et que je pétris comme une cire molle. Elle n'est ni bas-bleu, ni artiste, ni banquiste; de tous les romans, c'est l'Émile de Rousseau qu'elle préfère, et je gage qu'à l'heure qu'il est, elle est occupée à le lire dans la serre au milieu de ses fleurs; si vous ne m'en croyez pas, suivez-moi...

« On le suit, on marche sur la pointe du pied, doucement, en retenant son haleine; on traverse ainsi plusieurs chambres où ne règne qu'un demi-jour, et l'on arrive enfin à une porte vitrée que recouvre un léger rideau. Andronaki le lève et se retire par politesse pour laisser voir ses hôtes. Ils voient parfaitement, et lui aussi de voir par dessus et par dessous leurs épaules, une jeune femme en redingote blanche, penchée sur le sopha, les cheveux pendants sur son cou et la tête appuyée sur la poitrine d'un jeune homme qui.... leurs lèvres se touchent. »

Alors un dénouement bien simple: tandis que tous les jeunes époux se sauvent à la maison, effrayés pour eux-mêmes, Zâmbolici court à son cabinet, prend un pistolet, le regarde et le jette sur la table en s'écriant: Ah bah! il n'y a pas que moi.

Tout ceci n'est pas trop moral, mais les Iassiens s'en consolent en pensant qu'il en est de même à peu près partout.

On le voit, il est resté chez les écrivains de la langue d'Or quelque chose de la licence des anciens troubadours de la langue d'Oc, et j'en pourrais citer des exemples en vers si ce n'était sortir de mon sujet qui est de montrer l'union.

Derrière Negruçi se présentent de front deux jeunes fabulistes, Cuciurëno, dont je regrette de n'avoir pu me procurer les écrits, et Donici, qui ne s'est fait connaître que par un petit volume de fables, mais dont le style clair et concis, le bon goût et le discernement dans le choix des sujets, suffisent pour laisser entrevoir en lui un jeune homme de talent. *Le Renard et le Blaireau* sont une preuve de l'esprit de rapine qui anime les employés et les courtisans; la *Toge d'Arbinte* convient plus particulièrement aux Vallaques généralement plus dépensiers, plus prodigues que les Moldaves. Le *Singe et les deux Chats* sont l'image vivante des juges et des plaideurs des deux principautés. Comme dans ces écrits, le sentiment de l'union n'agit que d'une manière indirecte, la première fable venue suffira pour nous donner une idée du talent du poëte.

LA MOUCHE.

Du labour une charrue — revenait lentement au logis. — Sur le joug d'un des bœufs — une mouche s'était posée. — Passant par là une autre mouche —

lui demande en volant : — D'où viens-tu donc, ma sœur? D'où? peux-tu le demander? lui répond la première — d'un air fâché, — ne vois-tu pas ce que nous faisons, que nous revenons du champ, du labour? — Par gloriole et fatuité — beaucoup disent : Nous avons fait, quand de fait ils ont travaillé comme la mouche au labour.

Puis viennent Caradja, à la fois acteur et poëte, à qui il manque des études, et qui, par défaut de logique, défaut commun aux écrivains de la langue d'Or, brise ses idées faute de savoir lier son style ; Pogor, traducteur de la Henriade, dont la pièce « *les Nations viennent*, *les Nations passent*, » est une nouvelle preuve de mes vérités sur les Phanariotes et le témoignage éclatant de la justesse des plaintes de Paris Mumulëno. Je n'en citerai que ce passage et ce passage suffira : « Les nations viennent, les nations passent, mais la terre est toujours debout. — Cette vérité me réveille de mes songes de vanité. — L'homme est mortel, tout le monde le sait et je le sens ; — mais il en est peu qui y pensent. — L'amour de soi qui meut tout dans le monde — fait de l'homme intelligent une bête brute ; l'arrache à la vérité dans ses filets perfides, — et l'entraîne par les cheveux dans un abîme où il se perd. — J'ambitionne d'être le premier dans mon pays. — Je veux le préparer à ma postérité. — Comment faire? comment y parvenir? par le crime. — Pour en venir à fouler de tels degrés, il me faut être riche, — pour amasser des richesses, il me faut être spoliateur, — cruel, impitoyable, barbare, perfide, sanguinaire. —

Mais il n'y a pas que moi de riche; il me faut donc appauvrir ceux qui le sont, — écraser mes égaux et me ménager des droits à part. — Familles et peuples, je dois tout flétrir — afin que ma postérité n'ait à glorifier que mon nom. — Je renoncerai à mon âme; je fermerai l'oreille aux cris de ma conscience; — plus d'amis, tout homme doit m'être étranger — et je dois contempler avec délices l'écume de sang qui s'échappe de la bouche du moribond que ma main a frappé, — impassible, je verrai la veuve et les orphelins en habits de deuil se morfondre à ma porte; — les affamés nus et suppliants réduits à ramasser les miettes de ma table — sans m'embarrasser de savoir s'ils ont ou s'ils ont eu — et sans rougir de mes violences qui leur ont arraché leurs biens.

Cet affreux souvenir de ce qui n'est plus fait frissonner tous les cœurs, et comme il les unit pour la haine du passé, il les presse les uns contre les autres dans l'espoir d'un meilleur avenir. — Les choses en sont au point aujourd'hui que, malgré la censure russe, les Ardialiens envient à leur tour l'indépendance de leurs frères d'au delà les Carpathes, et que la presse de la langue d'Or d'en deçà les monts, aux prises avec les Hongrois, répond ainsi à cette question qu'elle s'est elle-même posée : quel parti prendre ?

« Il est un fait, c'est que la plupart des Romans d'Ardialie ne sont que des colons soumis à la noblesse; mais il en est un autre, c'est que la majeure partie des habitans de cette province est Romane, c'est que les Romans y sont au nombre de 1,200,000, tandis

que toutes les autres populations ensemble, Hongrois, Szicles, Saxons, Allemands, y sont à peine 900,000. Qu'est-il donc d'étonnant que le servage pèse de préférence sur les plus nombreux? N'en est-il pas ainsi parmi les Magiars? que sont ces nombreux villages hongrois des comtés voisins de la Hongrie, sinon des villages de serfs privés comme les Romans de tous droits politiques, obligés comme eux de travailler 104 jours et plus par an aux *sillons* des propriétaires. Que l'on cherche dans la patrie de long en large et que l'on me dise si ce n'est pas à la presse romane de défendre les serfs et leurs droits d'homme, puisqu'ils n'en ont pas d'autres non plus que les Romans.... Il serait superflu de fouiller l'histoire et de lire les archives de la noblesse, tout le monde sait que l'élite de la noblesse d'Ardialie, pour avoir changé de nom et de costume, n'est est pas moins d'origine romane et que les persécutions religieuses sont la seule cause qui lui ont fait abjurer sa foi, oublier sa nationalité et renier son nom pour celui de Magiar. Huniade, Vàcàras', Zarand (1), Kior au comté de Turd'a sont peuplés de familles nobles romanes qui ne parlent d'autre langue et ne reconnaissent d'autre nationalité que celle que leur ont léguée leurs pères... » Que faire donc? quel parti prendre? faire son devoir, remplir sa tâche, puisque la population romane est la plus arriérée et la moins con sidérée au point de vue intellectuel, puisque l'élément Magiar travaille à se fortifier. » Certes quand M. Ba-

(1) Comtés.

ricz, rédacteur de la feuille romane d'Ardialie, n'aurait pas travaillé depuis quinze ans à relever sa nation, et si depuis longtemps déjà il ne s'était acquis l'estime et l'affection de ses concitoyens, c'en serait assez de ces généreuses paroles pour les lui mériter ; quant à moi, je me fais un devoir de lui payer mon tribut d'hommage en lui criant d'ici : Courage et gloire à vous ! Refaites des hommes de ceux dont le Magiar a fait des bœufs, et l'humanité tout entière vous en sera reconnaissante ; faites rougir le Magiar de son inhumanité en lui rappelant sans cesse l'acte de la chambre et du prince Sturd'a de Moldavie, et pour que le 31 janvier 1844, jour de l'émancipation des scindrômes de cette province, ait pour vous son anniversaire, imprimez dans toutes les langues de votre contrée ces seize vers qui ne font pas moins d'honneur à Alexandri qu'à ses concitoyens (1).

(1) **Te slàvesc o d'i ferice, sfânta d'i de libertate,**
Tu a quàriĭ dulce rad'e sufletul roman strebate ;
Te slavesc o d'i de cinste pentru patria iubità
Tu que aràt'ĭ ochilor nos'tri omenirea desrobità !

Vĕcuri multe de durere aŭ trecut cu vijelie
Subt asprime plecând capul unuĭ nĕm nenorocit ;
Dar Românul cu a su mânà rumpe lançul de robie
S'i çindromul slobod astà d'i se descĕptà fericit !

Ad'ĭ e Sörele mai falnic, ad'ĭ e lumea mai voiösà ;
In pept ad'ĭ inima' mĭ cresce, ad'ĭ e viaça mea frumösà ;
Quàcĭ la glasul libertàt'i vèd Moldava desceptatà,
S'i la glasul omenireĭ o simt'esc induios'atà !

Cinste, slavà s'i marire pentru tine în vecĭ ce fie
O Moldovo mult iubità ! tu que daĭ sfânta dreptate,
Braçul tùu quare sfèrèmà astà d'ĭ jugul de robie,
Insùs'ĭ t'ie pregàtesce viitor de libertate.

Je te salue, jour heureux, jour sacré de liberté, — toi dont les doux rayons ont pénétré l'âme romane; — je te rends gloire, ô jour d'honneur pour ma patrie bien-aimée, — toi qui montres à nos yeux l'humanité affranchie !

De longs siècles de douleurs sont passés avec la tempête, — faisant plier sous leur rigueur la tête d'un peuple infortuné; — mais le Roman a brisé de sa main la chaîne de l'esclavage — et le scindrôme libre aujourd'hui se réveille pour le bonheur !

Aujourd'hui plus majestueux est le soleil, aujourd'hui plus souple est la nature. — Dans ma poitrine mon cœur se dilate et ma vie me paraît plus belle; — car à la voix de la liberté je vois que la Moldavie se réveille, — car je la vois compatissante aux cris de l'humanité !

Honneur, gloire, grandeur à jamais à toi ! — ô Moldavie chérie ! toi qui rends si bien la justice, — que le bras qui brise aujourd'hui le joug de l'esclavage — te prépare à toi-même un avenir plus libre !

Cet affranchissement des scindrômes était depuis longtemps désiré, Boliaco y rêvait depuis 1832, Costaki Rosetti et lui, avaient, dans des vers pleins d'une tendre compassion, amené leurs concitoyens à s'apitoyer sur le sort de cette race infortunée. Cet acte fut donc le résultat de l'union. Quand tous les cœurs furent touchés, ils s'unirent, les princes G'ica et Sturd'a ne se montrèrent pas les moins sensibles; et si les Vallaques qui ont pris l'initiative ne furent pas moins généreux, il faut croire que le clergé de Moldavie voulut se montrer plus chrétien.

Je pourrais m'arrêter là et conclure, mais j'aurais tort d'oublier Stammati, C. Rosetti et Aristias, car je tiens à dire au moins un mot de qui le mérite, et je dois d'ailleurs en dire deux, de ces quelques brouillons qui s'appliquent à souffler la haine contre les étrangers. Non je n'oublierai pas Stammati, car s'il n'a pas prêché l'union, ce n'est pas sa faute. Il est Bessarabien; la Bessarabie est russe depuis 1812, et l'union est en Russie un crime de lèze-majesté. J'en parlerai, parce qu'il est le premier, le seul peut-être de sa province qui cultive avec succès la poésie de la langue d'Or. Son petit poëme élégiaque de Gafiça maudite par ses parents, est une nouvelle preuve de ce penchant à l'amour des jeunes filles romanes; c'est la Zoé de Negruçi avec cette différence que Zoé n'avait plus de père pour la maudire et que Gafiça n'aima qu'une fois. Tout le charme de cette pièce étant dans la versification, j'en ferai grâce au lecteur, mais je crois lui plaire en lui donnant ce dernier chant d'amour de la pauvre fille à son infidèle amant.

Vois ta plaintive fleur, ô papillon céleste !
Viens ! ne fuis plus ou je meurs.
Car il m'est triste à moi de vivre sur la terre,
De ne pouvoir voler au ciel....
Rappelle-toi l'amour que, loin des yeux de l'homme,
Aux champs nous nous sommes juré :

Souviens-toi que ton corps, comme celui d'un frère,
Me ressemble par les couleurs....
Hélas ! le vent te pousse, et de la noire terre,
Moi je ne puis me détacher ;
Pour toi j'exhale au ciel les parfums de ma bouche,
Et seule je reste à pleurer.

Tu vas toujours plus loin, car il te plait à mordre,
A piquer toute fleur;
Et tu me laisses là, pis que le vil insecte
Sur les rets d'arachnée.
Tu fuis, puis tu reviens; mais c'est pour fuir encore
Et tromper d'autres fleurs;

Pourtant quand tu reviens, comment suis-je? pleurante.
Et quand surtout? tous les matins....
D'un amour plus constant, hélas! si tu veux vivre
Et m'empêcher, moi, de mourir,
Pour que je vole à toi, donne-moi donc tes ailes
Ou prends racine à mon côté.

Disons aussi un mot de Rosetti; ses poésies sont empreintes d'un cachet où l'amour s'unit gracieusement au patriotisme et l'innocent badinage à une morale sévère. Pour rentrer le plus possible dans mon sujet, je citerai de lui la pièce intitulée : *La chemise de l'homme fortuné* (càmas'a fericitului).

Écoute, empereur, avec toute ta patience! — J'ai à te rendre compte du lourd fardeau que tu m'as imposé. — Tu m'as ordonné, dans le but de te guérir, — de t'acheter la chemise — d'un heureux de ce monde.

Désireux de te servir et de trouver un remède à ton mal, — j'ai parcouru toute la terre, cherchant avec soin — cette chemise tant désirée. Mais ce monde est un cahos de douleur, — il n'y est personne sans chagrins, — personne d'heureux : J'avais bien trouvé un jeune homme beau, riche, — mais il prétendait avoir une compagne fidèle, et il était malheureux. Ici un père pleurait le fils qu'il venait de perdre. — Là un autre se lamentait de n'en pas avoir, — ni l'un ni l'autre n'étaient heureux.

Plus loin, l'un désirait le trône, un autre l'avait obtenu et celui-là avait spolié son pays et se plaignait à ceux — à qui il l'avait vendu, — d'en avoir été chassé. Qui la beauté, qui la poésie, qui la richesse, qui la santé, tous avec des désirs, — et personne d'heureux.

Je voyais que mes compagnons étaient eux-mêmes pénétrés de douleur, — de voir qu'il n'est pas un seul homme heureux dans le monde — et je désespérais de te guérir; — quand du fond d'une vallée ayant entendu — le son du buccin, nous tressaillîmes — à cet air agréable.

Nous courûmes. O ciel! que de beauté! — Un ruisseau parcourait la vallée — lentement et sans bruit. Un paisible troupeau paissait au milieu des prés et couché dans les fleurs; le berger chantait: — Quel bonheur!

Berger, lui dis-je, tu vis dans la misère, — ton troupeau est peu nombreux, — je veux te rendre riche; — viens avec nous trouver l'empereur, il veut que désormais — le pauvre et l'orphelin l'aient pour père — afin qu'il soit heureux.

Vive l'empereur! mais je n'ai besoin de rien, — je suis riche de mon troupeau — et suis content de ma chaumine. J'aime Dieu, mon chien m'aime, cette eau me désaltère, ce troupeau me nourrit, — je suis heureux.

Vite, vite sa chemise, le mal me dévore; — sa chemise, vite! que je la passe; — l'ami, dépêche-toi. — Je n'en puis plus. — Hélas! sire, c'est avec la

plus profonde douleur — que je te dirai que cet homme si heureux n'avait pas même une chemise sur le dos.

Aristias (ce nom n'est pas roman, mais qu'il fait honneur à la Romanie!), Aristias a peu composé, mais il a traduit en maître. Dans une langue peu riche en métaphores, peu faite à la synthèse, à peine formée, la traduction de l'Iliade était une entreprise que tout le monde jugera téméraire. Il y avait là à vaincre des obstacles faits pour effrayer l'homme du plus grand mérite. Aristias ne s'en effraye pas, et les Romans devraient au moins lui savoir gré d'avoir osé, d'avoir eu si haute opinion de leur langue. A le lire on voit qu'il la connaît, et il prouve qu'il ne la sent pas moins bien que ceux qui se flattent de la mieux sentir. Elle est pauvre de mots, il lui en donne; elle semble roide à la synthèse, il l'y plie; on la croit dépourvue de métaphores, il l'en pare des pieds à la tête. Enfin il se montre si vigoureux de style, si fidèle de traduction, si artiste et si poëte, que Pope n'est plus le meilleur traducteur de ce poëme immortel. Pour le moment, il est vrai, la lecture de son ouvrage est difficile au vulgaire, mais avec un peu de bonne volonté l'homme instruit y trouve un grand charme. On lui reproche d'avoir introduit trop de mots grecs, mais si ce reproche est justement fondé, il lui est facile d'y avoir égard; on lui reproche les synthèses généralement ingénieuses, quelquefois, il est vrai, trop forcées, telle que celle-ci: « înpericaiîncoifat'i » (chevaux couverts d'un casque à crinière), mais, malgré leur hardiesse,

il est impossible de ne pas admettre le lung isbitor (qui frappe au loin), l'argintarcatul (l'armé d'un arc d'argent), le denaltunìtor (le tonnant d'en haut), car pour peu qu'on y fasse attention on n'y verra rien de plus extraordinaire que dans ces mots familiers càlug'èru (coloyer), tescu-vinu (pressoir), tri-foi (trèfle), uli-gaè (milan), bat-jocori (raillerie), et ces noms de villes : Vèd-astra (je vois les astres), De ved'el (si tu le vois) Bez-dad (deux fois je donne), Tûrgu gilu (tour de la vallée), Gilŭ-ortu (naissance du gilu) que les Romans connaissent tous aussi bien que moi.

Néanmoins cette traduction a été l'objet d'une critique injuste. Pourquoi donc! parce que l'auteur a un double mérite, celui d'être étranger. Aristias est Grec, et il doit le tenir à honneur ; c'est un homme d'étude, un homme de science qui a voulu bien mériter d'un pays qu'il aime. Mais les Romans n'ont pas encore compris, ou pour être plus juste, quelques mauvais esprits ont feint de ne pas comprendre que l'homme laborieux, instruit, vertueux, a droit partout aux droits de la patrie.

Je ne crains point de le dire, la traduction d'Aristias, jugée par tout homme qui entend le roman, sent le présent, et pressent l'avenir, est un livre de grand prix, et qui ne peut qu'augmenter sa valeur en vieillissant ; aussi n'est-ce pas sans raison qu'Éliade a dit : De tous ceux qui ont traduit Homère, il n'en est pas un qui ait songé qu'il lui fallait une langue neuve, ou s'il y a songé, c'était trop tard, la sienne était déjà

faite. C'est pour cela sans doute que les Français ne l'ont qu'en prose, car il me semble que le poëme épique d'Homère, vieux d'action, aime à vieillir avec la langue dans laquelle il est traduit, et c'est pourquoi je pense qu'un homme du génie de Voltaire qui eût entrepris ce chef-d'œuvre au 15e siècle, eût laissé à la langue française un monument plus durable que la Henriade du 18e.

Quant à moi, je préfère l'ouvrage d'Aristias aux neuf dixièmes de la littérature romane. A cela peut-être encore quelque malin gars trouvera-t-il beau de me dire : Je le crois bien, vous n'êtes pas Roman. A celui-là je répondrai : Le nom ne fait rien à la chose; et Français ou Roman, je préfèrerai toujours un livre consciencieux, une poésie majestueuse, sublime, à ces mille riens qui forment les neuf dixièmes dont j'ai parlé.

Tel est le point où en est venue la littérature romane, et l'on ne peut disconvenir qu'elle n'ait fait depuis 20 ans, depuis 15 ans surtout, d'immenses progrès. Tels sont les auteurs auxquels elle en est redevable, et il est à espérer qu'elle ne fera que progresser, car avec les études vient le désir d'écrire, de traduire au moins, et parmi les traducteurs, on voit déjà avec plaisir quelques jeunes femmes qui savent le faire sans se poser en bas-bleus. Entre elles toutes se distingue plus particulièrement madame Mourouz, à qui les Moldaves doivent *Paul Réné et Réné Paul*, *les Contes de Bouilly*, *l'Homme du Monde* de Sylvio Pellico, et enfin la *Vie de Napoléon* de M. de Norvins.

Jeune femme de vingt-quatre ans, il est à espérer qu'elle ne s'en tiendra pas là, et fille d'un poëte, de M. Assaki, je l'engage à faire don à la langue d'Or de ses heureuses dispositions poétiques.

Ce résultat est beau, et quand un seul étranger y aurait contribué, son nom aurait dû suffire aux Antixènes pour leur clore la bouche; mais non, plutôt que de se taire, ils aiment mieux déraisonner. Celui-ci qui doit tout ce qu'il a produit à sa connaissance de la langue française, blessé après vingt ans d'étude de ne pouvoir la parler comme il la comprend, et moins encore l'écrire comme il la lit, plus blessé peut-être de la critique d'un pseudonyme qu'il avait pourtant provoquée, se prend soudain d'une haine violente contre les Français, et avise aux moyens de leur couper l'herbe sous les pieds. Pour ce faire, il feint d'ignorer que toute fille demande à être élevée par sa mère, et insinue à son gouvernement l'idée de substituer la langue italienne à la langue française. Celui-là sait fort bien que le latin peut seul faire de la langue d'Or une langue qui ne soit ni française, ni espagnole, ni italienne en aucun sens, qui ne tienne pas plus de la belle langue de Sienne ou de Florence que des jargons de Naples ou de Venise; que le latin peut seul lui conserver son cachet, son esprit, son mécanisme; mais il ignore le latin, et bien qu'il ne sache pas l'italien davantage, il le préfère néanmoins au français qu'il sait pourtant à demi. Alors, au cri de guerre poussé sur la Dâmbovit'a, un autre cri répond au delà du Melcove, semblable aux hennissements des étalons de Nectanébo,

répondant à la cavale du roi d'Égypte. La *Dacie littéraire* de Iassi répond au *Courrier vallaque*, et, plus franche que lui, crie nettement à la Xénomanie. Il est bon de voir la place que dans son mépris pour eux elle assigne aux Français. « Le rôle des étrangers est venu. » Quelqu'un veut-il faire son chemin ou s'enrichir, il » n'a qu'à renier sa nationalité, à oublier sa langue » et à se faire Arménien, Servien, Juif et *surtout* » *Français*. Alors maisons, tables et bourses des riches » lui seront ouvertes. » Je ne cite pas davantage et je ne me donnerai pas la peine de répondre : un autre a déjà dit pour moi : « Ceux qui crient le plus contre » les étrangers sont souvent ceux-là qui leur doivent » le plus et quelquefois tout depuis les pieds jusqu'à la » tête ; non, tous les hommes qui s'expatrient ne sont » pas des *sauterelles ;* non, ils ne sont pas *dépouillés* » *de toute bonne qualité et perdus dans l'estime de leurs* » *concitoyens*, mais ils sont ordinairement honnêtes, » peu faits aux bassesses, actifs, courageux, et par le » cœur et par l'intelligence ils font partie de l'élite de » leur nation. »

Et si j'ai rappelé ces fâcheux souvenirs c'est pour éviter que de pareils faits se renouvellent dans un pays qui a tant besoin des étrangers ; c'est pour montrer que ce n'est pas le patriotisme qui élève la voix contre eux, mais l'intrigue d'une puissance qui ne les aime que pour elle et la soif des places dont on est souvent indigne.

Quoi qu'il en soit je crois avoir suffisamment démontré par ce coup d'œil rapide de la littérature de la langue d'Or que les Romans de la Dacie tendent à

l'union ; que les hommes d'étude et d'inspiration n'ont là d'autre but que de réunir leurs concitoyens par le souvenir d'une même origine, et que leur espoir est de rattacher, à l'aide des temps, les diverses provinces qui constituaient jadis la Dacie Trajane. Il y a en ceci une haute pensée de patriotisme qui méritera sans doute l'approbation de tous les cœurs généreux. Mais je dois le dire : si ce patriotisme est constant, éclairé, actif, enthousiaste même de la part de certains hommes d'élite, il est encore pour le vulgaire trop individuel, trop timide, et pour les hommes d'affaires surtout, sans audace dans sa marche, sans énergie dans sa parole, sans grandeur dans ses actes. Aussi, comme on peut le penser, comme on a pu le voir, cette tendance, ce but, cet espoir, sont-ils violemment comprimés et trop souvent réduits aux formes allégoriques par les intrigues et la censure russes. Selon elles la pensée est une rebelle, l'homme d'étude un septembriseur et tout poëte un fou ; il faut les mettre aux bagnes. Cependant la persévérance et le courage sont une lime qui use les dents de l'intrigue et de l'ambition. Malgré elles la pensée perce les ténèbres, l'homme d'étude met à nu le despotisme et le poëte embellit la liberté. Or, lorsqu'on voit la jeunesse d'un peuple dont elle est l'élite en fortune, en position sociale, en intelligence, se réunir et travailler dans une telle pensée, on peut croire que cette pensée est bonne, qu'elle vient d'en haut, qu'elle est divine, qu'elle marchera malgré toutes les vicissitudes, et que le knout d'un czar ne pourra pas plus l'empêcher de mûrir

et de fructifier que le fouet de Xerxès n'empêcha de bondir les flots de l'Hellespont. Les Moldo-Vallaques espèrent donc, car ils ont enfin compris que l'UNION SEULE FAIT LA FORCE.

OROGRAPHIE

OU

PROMENADES PITTORESQUES

AUX MONTS BUCECI (BUTCEDJI).

Les Monts Butcedji n'ont pas encore été explorés.
(BALBI, *Géogr.*)

La beauté de la Romanie est dans ses montagnes. Si vous ne voyez que la plaine, vous ne pouvez pas plus dire : « J'ai vu la Romanie, » qu'un naufragé qui ayant échoué sur les côtes arides de la Provence ou aux dunes de Dunkerque, ne pourrait prétendre avoir vu la France.
(L'AUTEUR.)

PREMIÈRE TOURNÉE.

Préparatifs. — La Càruça. — Départ. — Ploiesci. — Halte. — Jian et Kirjali. — Câmpina. — La veuve et ses trois filles. — Arrivée à Telega.

Je venais de traiter de la géographie ancienne de la Dacie et j'avais expliqué, sans avoir vu, le sens perdu d'une foule d'appellations qui, si je ne me suis pas trompé, doivent confirmer l'origine romaine des Romans de la langue d'Or. C'était donc un besoin pour moi de les connaître et de m'assurer si la nature

des lieux est conforme à celle des mots. En conséquence, je me décide à visiter cette province peuplée et civilisée par Trajan, où ce qui reste d'ancien est classique, où presque tout ce qu'il y a de moderne est barbare. A cet effet et pour joindre l'agréable à l'utile, je cherche un compagnon qui sympathise avec mes goûts et quelque sujet de distraction qui puisse occuper mes loisirs, car on ne voyage pas toujours en voyage, et l'on rencontre souvent en route des vides qu'il faut savoir combler. J'ai bientôt ce que je cherche, quelques poésies originales en langue d'Or; et mon compagnon est à ma porte, c'est mon voisin, il m'attend. Gai de son naturel, M. le Sluger Ang'elesco est attaqué depuis six mois d'une maladie qui le rend morose, misanthrope; je lui propose de le guérir et il l'accepte, parce qu'il sait trouver en moi l'antidote des divers poisons qui le rongent, et qu'il comprend que si le grand air et les bains doivent lui rendre la santé du corps, l'exercice et la joyeuse vie peuvent seuls lui donner celle de l'âme. C'est du moins ce que je lui promets avec toute la conviction qu'un charlatan a de son savoir-faire, et l'on verra que je lui tins parole et fus en effet pour lui bon médecin. Sa confiance est d'autant plus grande qu'il me sait initié à cette profession. Il se rappelle le titre d'Ekim-baschi que je m'étais adjugé et que l'on me reconnaissait en Turquie, les cures miraculeuses que j'avais opérées dans mon voyage de six mois en Bulgarie, les plaies que j'avais fermées avec des compresses de lierre imprégnées de salive et de sel; et Guitz, mon

domestique, que j'avais sauvé de la peste en lui appliquant aux aines des emplâtres de suif et de feuilles de tabac; et cette jeune femme turque de Batine que j'avais guérie d'une paralysie à la jambe gauche en lui faisant prendre des bains de vapeur d'yèble; et enfin les Bogda-Prost! des chrétiens, les Beschalta! des scindrômes et les evallah! des Osmanlis qui avaient salué et béni ma médecine gratuite.

Il ne lui en faut pas tant pour se décider, et si tout à l'heure il ne m'attendait pas, il est prêt maintenant, et le départ est fixé au soir même. A lui les soins de la podorojna et des chevaux de poste, à moi ceux de la càruça et des bagages. Cette càruça est la sienne; faisons-la sortir de la remise et visitons-la. Elle n'est pas des plus élégantes, elle est même un peu vieille, et si jamais elle a été peinte on ne s'en douterait guère; mais elle est bien sur ses quatre roues; celles de devant sont d'une bonne hauteur: tant mieux! nous sommes à peu près sûrs de ne pas verser, et nous n'avons à craindre ni les boues, ni les pierres. Diantre! en voici une qui n'ira pas loin; il y manque un rayon et les autres battent le briquet dans le moyeu. Ce n'est rien! c'est la chaleur qui a fait travailler le bois; quelques bonnes cordes et un seau d'eau, et elle roulera jusqu'à demain. Demain nous trouverons un charron à Ploïesci. Mais voyons la couverture; en bâche! et qui plus est, trouée! et s'il pleut?... est-ce qu'il pleut en juillet? Du reste tout est parfait; essieu solide, solide timon, train léger, coffre assez ample, bonne largeur et longueur commode. Allons! ne fai-

sons pas les difficiles; nous serons bien. Chargeons! au fond nos valises, par-dessus nos couvertures et nos oreillers, dans la longueur deux bons matelas; et sur le tout un tapis de Perse; aux deux côtés des coussins, à droite les tschibouks, à gauche le tabac, dans le coffre, thé, sucre, café, petits pains et dinde énorme. N'avons-nous rien oublié? non, tout y est, voici la clef des roues, et pour les graisser, le saindoux et la pícura (pétrole). J'entends les chevaux; les voici! huit! nous volerons. Vite! vite! postillons, attelez.

Il y a place pour trois: monte, lecteur; ce voyage te sera peut-être agréable, car ne te fie pas à mes premières lignes, je ne les fais ni en savant ni en artiste, mais en homme qui a besoin d'air et d'espace, qui étouffe dans Bucuresci où le soleil de juillet a converti en nuages de poussière les infernales boues d'avril, en amateur qui se promène pour se promener; qui, las du bruit de la ville, a soif de la paix des champs, qui préfère la montagne à la plaine et les truites au caviar salé, en sans-gêne qui va mettre à rançon la cordiale hospitalité du boïer et du moine, du corvéieur et de l'homme en place, en curieux et en bavard qui regarde, écoute et redit tout ce qu'il voit et entend. Eh bien! montes-tu? les chevaux sont attelés; mon compagnon est à sa place. Es-tu bien, seigneur Ang'elescó? — Parfaitement; et ta seigneurie? — A merveille! En selle, postillons! — Par quelle barrière? — Par Tûrgú de Áfar (1). — En route! Et le 19 juillet, à

(1) Marché du dehors.

huit heures du soir, nous sortions de la fournaise ardente, des tourbillons de poussière: nous quittions Bucuresci.

Avant de franchir la barrière, pendant que le gardien vise notre podorojna et que j'emplis ma pipe, je te dirai, lecteur, que ce n'est pas par manque de respect et de bienséance que je t'ai tutoyé, mais par usage et bon ton. Je puis t'appeler seigneurie, grandeur, altesse, majesté même, si tu le veux, mais je te tutoierai toujours; je ne puis faire autrement; je suis en Romanie, là où un ne fait jamais deux. Où va ta grandeur? me demande le gardien. — A Ploïesci. — Bon voyage, reviens bien portant! — Bonne santé, aime-moi!... Filons!

Vingt minutes après la ville est déjà loin derrière nous. Nos yeux, fatigués de ses longues rues aux maisons blanches qui ne leur disent rien, de ses mahalas aux palissades grises qui leur cachent la verdure, errent maintenant à leur aise dans une vaste plaine où notre poitrine aspire avec avidité un air plus pur; et notre càruça, au lieu de saccader sur un pavé dur et brûlant, roule comme dans un jardin, sur un chemin doux et uni, souvent occupé par le gazon et toujours plus semblable à une allée de parc qu'à une route de poste. Nos huit chevaux ont des ailes, et, dans le crépuscule, nos deux postillons, la tête nue, les cheveux au vent, les manches de leur large chemise relevées jusqu'à l'épaule, leur bras droit décrivant lentement un cercle au-dessus de leur tête, nous paraissent un instant de belliqueux Centaures volant contre les

Lapithes, illusion classique que leurs cris font bientôt évanouir. Hie ! Mourg (1) ! et celui de la roue pique et repique le timonier du manche de son fouet ; hie ! Bàlan (2) ! et celui de la volée lance un vigoureux coup à son cheval de main, et tous deux, excitant leur porteur par un battement perpétuel des talons, se mettent à entonner l'o bref et l'e muet avec une cadence prolongée qui nous annonce à la poste et nous dit que nous n'en sommes pas loin.

Nous y voici ! voici le capitaine, en savates, débraillé, la pipe à la main et un *djubé* (3) sur les épaules. Des chevaux, capitaine ! — Ils vont venir ! — Où sont-ils ? — A l'herbe. — Patience ! patience ! me dit mon compagnon, asseyons-nous sur ce banc de terre glaise et fumons une pipe. Alors tandis qu'un *arândas'* (4) monté sur un cheval de réserve court à travers champs après ceux qui doivent nous conduire, j'examine avec quelle symétrie le Tschaousch (5) prépare les harnais, les étale à terre devant la càruça, allonge l'un, raccourcit l'autre, les égalise, le tout à l'aide de quelques nœuds, car ces harnais sont tout bonnement deux traits de cordes de la grosseur d'un doigt avec un collier de sangle. Les chevaux arrivent, chacun prend sa place, il n'y a plus qu'à leur passer le collier ; celui-ci fait le rétif, le Tschaousch le saisit par la crinière et le met

(1) Bai.
(2) Blond, alezan.
(3) Espèce de toge.
(4) Garçon de ferme, palefrenier.
(5) Sous-chef de relai, dont le soin principal est de faire atteler.

à l'ordre. Notre podorojna est visée, les postillons sont en selle, payons nos guides. Hé! postillons, tenez, quarante paras pour vous deux. — Mult'umim! (beaucoup d'amen), c'est-à-dire merci! — Qui mène bien, boit bien, me dit le plus jeune, et nous avons bien mené vos seigneuries. — C'est vrai, en ce cas, tiens, voici un swendsik. — Bogda prost! — n'oubliez pas le Tschaousch, seigneurs! et impatienté je donne au Tschaousch une pincée de paras dont la moitié tombe à terre et l'autre vole au vent; la voiture était en branle.

Nous continuons notre route avec un peu moins de rapidité. La nuit est venue et la lune qui en est à son plein ne doit paraître qu'assez tard. Fatigué donc d'exercer mes yeux à saisir les objets à la simple lueur des étoiles, je les ferme et il me serait difficile de dire ce qui se passa jusqu'au lendemain. Quand je les rouvris nous entriions dans Ploïesci. A l'orient une teinte vermeille et dans l'air une douce fraîcheur nous promettaient une journée magnifique. La ville au milieu de ses jardins et de ses massifs d'arbres fruitiers plantés sans art et presque sans culture, se réveillait riante et animée. Depuis que je ne l'avais vue je la trouvai considérablement en progrès. Sa population de 10,000 âmes, ses constructions nouvelles, son pavage en activité, sa place publique qui en fait en Vallaquie une ville à part, me firent douter si c'était bien là ce grand village où je m'étais arrêté il y a huit ans. C'était jour de marché. Le campagnard y accourait par toutes les rues, mais ni le bruit des charrettes, ni le mugisse-

ment des bœufs, ni la voix des vendeurs et des chalands, ni les cris des Bragadjis n'avaient encore ému l'intérieur des maisons seigneuriales, lorsqu'au roulement de voix de nos postillons, au claquement de leurs fouets, à quelques jurons échangés entre eux et les passants, à la rapidité de notre càruça sur un pavé neuf, je vois quelques fenêtres s'ouvrir, et ici un boïer, la pipe d'une main, la *félédjane* (1) de l'autre, nous saluer au passage d'une bouffée de fumée, et là deux jeunes filles se baisant comme deux tourterelles et s'offrant mutuellement *la confiture*. Tout cela me plaît, tabac et café, confiture et jeunes filles, mais nous allons grand train et nous avons déjà traversé la ville et changé de chevaux que tout cela est déjà loin derrière nous.

Pour m'en consoler j'essaye de faire sentir à mon compagnon la supériorité de la càruça sur nos énormes diligences où pieds contre pieds, épaules contre épaules, le corps guindé, les genoux pliés, la tête balante, dix-huit personnes sont, tant que dure le voyage, dans une gêne continuelle. Il la conçoit sans peine, car il a, comme moi, dormi comme dans son lit. Il reste donc arrêté entre nous que la càruça romane joint à la mollesse de la litière espagnole la célérité de nos malles-postes, je m'empresse d'ajouter : quand on sait s'y prendre et qu'il fait beau ; car c'est là le cas de dire : comme on fait son lit on se couche ; il pleut rarement de mai à octobre. Pendant que nous nous ap-

(1) Petite tasse à café sans anse.

plaudissons de tant de confortable, le soleil se lève à notre droite au-dessus d'une légère éminence qui court en grandissant vers le nord, et les crêtes des Buceci, frappées de ses premiers rayons, nous apparaissent blanches et arides. Gloire au soleil! m'écriai-je, comme un scindrôme, une pipe en son honneur! — Un café à son cours éternel! riposte mon compagnon, et tous deux de crier aux postillons : Halte! halte!

Sur le bord de la route de verdure que nous foulons depuis une heure est un puits antique à bec de grue, semblable à tous ceux du pays à l'exception que l'eau en est délicieuse et que trois saules odoriférants lui prêtent leur ombre pendant la chaleur du jour. Dans le voisinage est une habitation en ruines près de laquelle, autour d'un grand feu, six charretiers se disposent à saluer le soleil à leur façon. La crémaillère triangulaire est chevalée sur la pelouse, la marmite pend du sommet intérieur de cette pyramide à jour et la farine de maïs qui s'épaissit dans quelques gouttes d'eau leur promet une solide màmàligà que le plus habile boule avec le manche de son fouet. Nous ne pouvions trouver un endroit plus propice. Il y a là tout ce qu'il nous faut, de l'eau dans le puits, du bois sur la masure, du feu sous la marmite, et comme nous sommes pourvus d'un excellent martinique, nous en mêlons en moins d'un quart d'heure le doux parfum à la fumée odorante de notre tabac d'Andrinople; et la fraîcheur du matin et la rosée qui perle le gazon où nous sommes assis, et l'ombre des saules qui s'allonge jusque sur nous et la brise embaumée qui nous caresse

ajoutent je ne sais quoi de suave à la suavité de ces deux breuvages délicieux.

Oui, cher lecteur, pour nous, hommes d'Orient, la fumée du tabac est un agréable breuvage ; aussi disons-nous : boire et non pas fumer une pipe; nous aimons à la marier à la fève de moka ou à la feuille de Canton, et la pipe est pour nous ce qu'est au soldat son sabre et sa giberne. Nous l'aimons longue pour avoir la fumée fraîche, et rehaussée d'un embout d'ambre, afin, soit ou non préjugé, de pouvoir l'offrir sans crainte au premier venu. Tiens, je t'en prie, bois celle-ci que je viens d'allumer avec de la iasca (1) au mélilot, et je suis sûr que tu laisseras à tout jamais au postillon de Lonjumeau ta courte queue germanique et ton brûle-gueule hollandais. Mais qu'ai-je dit? tu ne bois pas, tu pipes; tu n'absorbes pas, tu craches; tu craches! Fi donc, pour un lion d'Occident! que penserais-tu, dis-moi, d'un prétendu gourmet qui, pour goûter d'un vin, se contenterait de s'en rincer la bouche? Pour moi, qui te parle par expérience, qui ai fumé de la cigarette au narghilé, qui ai composé de toutes les pipes une flûte de pan dont le plus court tuyau est l'ignoble brûle-gueule et le plus long le noble tschoubouk d'Asie, à boire mon tabac d'or d'Andrinople, à le voir et l'entendre pétiller en brûlant, à sentir la douce chaleur qu'il porte à mes poumons, à considérer la blanche fumée qui s'en exhale en flocons de neige, en anneaux d'argent, il me sem-

(1) Du latin *esca*, agaric et moelle des chênes tombés en désuétude.

ble boire Aï et Lafitte, même gaieté, même ton.

— Eh! mais, me dit mon compagnon qui depuis que nous sommes assis me paraît distrait par quelque vieux souvenir, ta seigneurie sait-elle où nous sommes?

— Dans une riante vallée.

— Elle ne l'a pas toujours été, et si je ne me trompe... c'est bien ici. Il se lève, jette les yeux autour de lui, cherche à s'y reconnaître, et avec conviction : J'y suis maintenant; c'est bien là le puits, la cabane, et là-bas l'épais taillis d'où le drôle...

— Qu'est-ce donc? lui demandai-je.

— Une histoire, mon cher.

— De voleur?

— Oui, de voleur, car il y a vingt ans qu'ici, à cette même place, en plein jour, à midi, j'ai été arrêté par Kirjali.

— En plein jour! à midi!

— Oui, et que ta seigneurie ne s'en étonne pas. Si vous avez eu vos Cartouche et vos Mandrin, nous avons eu, nous, nos Basile et nos Bujor, mais vous n'avez jamais eu, ou de bien longtemps du moins, des bandits aussi adroits, aussi polis que Jian, aussi braves, aussi généreux que Kirjali. Basile était un ours mal léché qui laissait passer sa proie devant lui, l'attaquait par derrière, la déchirait et s'enivrait de sang; Bujor était un grossier fanatique qui allait à l'église le dimanche et la pillait le lundi, un superstitieux ridicule qui le mercredi n'eût pas fait gras pour un empire et qui le lendemain vous eût assassiné pour une pipe de tabac...

— Et Kirjali?

— Je te dirai cela tout à l'heure, quand nous serons en càruça; et en s'entrecoupant de quelques gorgées de café et de fumée: quant à Jian, ajoute-t-il, que Dieu lui pardonne! Jian n'était rien moins qu'un *boïernas'* (petit noble, hobereau), mais sans terre, sans place, et par conséquent sans le sou. Quoique tout fût alors bon marché, sans le sou il était difficile de vivre, et Jian, dans toute la vigueur de ses vingt-cinq ans, ne se souciait pas de mourir. Pour n'en pas venir là, que fait-il? il ramasse une quarantaine de bons gars comme lui, se déclare leur chef, et leur fait cette proclamation :

« Mes frères, entre nous à la vie et à la mort! adresse et courage! Les Boïers ont des châles magnifiques, leurs femmes des perles et des diamants; adresse et courage! et vous aurez châles, perles et diamants; les Boïers sont pusillanimes, leurs armes sont le rosaire et la pipe, ménagez les vôtres; leurs femmes sont faibles et craintives, promptes à s'évanouir, n'en abusez pas. Ne faites pousser que des cris, ne faites verser que des pleurs; point de sang! Nous ne volerons pas, nous emprunterons, je donnerai reçu de toutes les prises et la dîme aux malheureux. A l'espoir de meilleurs jours! »

Ainsi organisée et haranguée la bande se met à l'œuvre, et trois mois après, tant de Boïers, grands et petits, avaient été attaqués, dévalisés, que personne n'osait plus sortir. Jian était maître du pays. Pour les baillis, les commissaires du haut et du bas

pays, les garde-barrières et les bateliers, il était le basch boïer de la Vallaquie. Mais son triomphe causa sa chute, et sa chute fut indigne de son triomphe. Lui qui, vingt fois aux prises avec la maréchaussée, était toujours sorti victorieux, lui devant qui les baillis s'inclinaient, et qui parlait aux bateliers sur ce ton :

Hé! frère, hé! garde-pont,
Tire le bac plus en aval,
Ou je t'enfonce une balle
Dans les reins!
Hé! frère, hé! garde-pont,
Tire le bac moins en amont
Ou je vais te clouer ma balle
Au front (1)!

Maintenant que la peur des boïers lui a coupé l'herbe sous les pieds, il se fait humble, renie sa troupe, la vend lâchement à la spatharie, et vient implorer sa grâce aux pieds de Caradja. Touché de son repentir, le prince le revêt d'un caftan d'honneur, le crée Pitar (pitancier ou pannetier), le marie à une des filles de service de la princesse et le renvoie planter des choux à Caracale où il était né et où il est mort. Triste fin, n'est-ce pas, pour un homme de sa trempe? fin prosaïque et qui ne vaut pas celle de Kirjali.

— Fin d'honnête homme, lui dis-je.

— Fin d'hypocrite, reprend-il, et nous remontons en càruça.

En route! fouette postillon! et en un instant puits,

(1) Ce couplet donne une idée du peu de cas que la langue d'Or fait de la rime.

saules, bivouac, masure, tout a disparu. — Eh bien! dis-je à mon compagnon, que t'a donc fait Kirjali? et lui, avalant sa dernière gorgée de tabac et secouant sa pipe: pas grand'chose, mais une de ces frayeurs qui font devenir fou ou rendent un homme poltron pour toute sa vie. Voici ce que c'est :

C'était en 1819 : nous étions deux comme aujourd'hui; nous allions comme maintenant, ventre à terre, lorsqu'à trois cents pas du petit bois que nous venons de passer, nous entendons la décharge d'une arme à feu. En style de pandour, cela veut dire : halte! nous arrêtons, et tout à coup sortent du bois sept hommes armés jusqu'aux dents, richement vêtus à l'albanaise et la figure tellement entortillée dans les replis de leur turban de soie qu'on ne leur voit que les yeux. Un seul l'a découverte en entier: c'est le chef, c'est Kirjali. Halte-là! tschokoï (chiens), nous crie-t-il, où allez-vous?

— A Câmpina.

— Avez-vous de la poudre, des armes? et sans attendre notre réponse: descendez!

Mon compagnon ne perd pas la tête, il descend son fusil à la main, mais à peine a-t-il mis pied à terre que Kirjali, au regard d'aigle, saute sur lui, le lui arrache, et d'un coup de crosse l'envoie rouler à dix pas la face contre terre. Je le crus mort, et ne songeant plus qu'à moi: capitaine Kirjali, m'écriai-je, voici la poudre. Il me l'arrache des mains, et du ton le plus familier :

— Combien avez-vous en espèces?

— Trente ducats.

— Partageons !

Je lui donne la bourse, préférant qu'il gardât tout pour en finir plus vite ; mais non, Kirjali usait parfois de procédés délicats. Nous sommes neuf, dit-il, quatre fois sept font vingt-huit ; il ouvre la bourse, y prend deux ducats et me les donne en disant : c'est plus qu'il n'en faut jusqu'à Campina à deux coconas'i (damoiseaux) comme vous. Maintenant remontez et allez en paix ! vous n'avez plus rien à craindre, foi de Kirjali !

Nous remontons sans nous le faire répéter, nos postillons attendent son signal, nous partons, et une minute après sept coups de feu détonnaient dans l'air. Je crus les avoir tous dans la tête.

— Et cela se passait en plein jour, dans un lieu si découvert !

— A la face du soleil. Kirjali eût eu honte de profiter de la nuit, et cela ne lui arriva qu'une fois.

— Diantre ! il était donc bien brave ?

— Comme son yatagan, et ta seigneurie ne me le demanderait pas si elle savait que sa bravoure l'a fait un instant chef de l'Hétairie.

— Oh ! oh ! voilà de l'histoire !

— Prends-tu la mienne pour un conte ?

— J'en ai lu la vérité dans ta pâleur, dans tes yeux, dans le son de ta voix, seigneur.

— C'est possible, car j'en tremble encore. J'ai besoin d'une pipe pour me remettre ; permets et je profiterai de ce moment où nous roulons mollement sur la pelouse pour raconter à ta seigneurie l'histoire de

Kirjali. Il emplit sa pipe, l'allume, avale une gorgée qu'il rumine une minute, la chasse en soufflant et continue :

Kirjali était Albanais ; son nom turc signifie brave, et tu verras qu'il ne le méritait pas moins que le premier qui porta celui de ta seigneurie. Il avait vingt-cinq ans, lorsqu'en 1808 un coup de tête le jeta en deçà du Danube. Le kékaya de son village lui avait enlevé son épouse. C'est un crime que l'on ne pardonne nulle part et moins en Turquie qu'ailleurs ; Kirjali devait se venger : il n'y réfléchit pas longtemps. A la nouvelle de son déshonneur, il va partout la raconter aux siens, leur en fait craindre autant pour eux-mêmes, les touche et les épouvante, les assemble et les entraîne à sa suite à la demeure du kékaya. Au bruit de la foule qui s'agite avec rumeur dans la cour, le kékaya sort sur son balcon ; il n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir la bouche pour interroger la multitude que, prompt comme l'éclair, Kirjali est devant lui, les yeux ardents de colère, le geste menaçant, la bouche écumante.

— Misérable ! lui crie-t-il, demande pardon à la multitude.

Le kékaya, par dignité et par respect pour sa qualité d'osmanli, ne lui répond que par un sourire, sourire de tigre qu'a parfaitement compris Kirjali.

— Demande pardon, lui crie encore ce dernier.

— Retire-toi, Giaour ! dit le kékaya en grinçant les dents et portant la main à son handjar.

— Giaour ! reprend Kirjali avec fureur, Giaour, oui

Oghlan (1) d'Ali, Giaour, et toi lesch (charogne), — et il se précipite sur le kékaya, le saisit par les reins, l'enlève, et le tenant suspendu au-dessus de sa tête :

— Pardon, Oghlan d'Ali, pardon à la multitude, par le Christ! par Allah!... tu ne veux pas? encore une fois... non? malheur à toi! — et se penchant sur le balcon :

— Chrétiens, crie-t-il à la multitude, faites place à la brute! et la foule se retire. Réunissant alors toutes ses forces : gare la pierre! crie-t-il encore, et un bruit sourd se fait entendre, et le sang jaillit, et le kékaya expire, et la foule s'écoule en disant froidement : le chien est mort. Kirjali avait déjà pris la fuite, n'emportant avec lui qu'une haine implacable pour les Turcs.

Arrivé en Vallaquie, il y entre au service du boïer comte Dudesco, y fait connaissance de Svedko le Servien et du Moldave Mikalaké. La haute stature de l'un, le corps robuste et trapu de l'autre, leur audace à tous deux en font des hommes à sa convenance. Il les ménage, se gagne leur amitié, leur inspire ses sentiments de haine, et quand il les a dégoûtés de la domesticité qui lui répugne, et quand il les juge à lui corps et âme, il leur communique ses projets, forme sa troupe et les fait ses aides de camp.

A cette époque, si les Grecs avaient obtenu tous les fermages des principautés, ceux des particuliers et

(1) Garçon qui sert aux plaisirs.

ceux de l'État, les Turcs en avaient accaparé le commerce d'exploitation. On les rencontrait partout, dans les khans des villes, dans les cabarets de la campagne, sur les grandes routes et jusqu'aux défilés des montagnes. Le pays en était infesté et ne s'appartenait plus. La misère publique était à son comble, et elle faisait le bonheur de Kirjali qui y trouvait mille occasions de satisfaire sa vengeance. Comme alors il y avait encore moins de crédit qu'aujourd'hui, tous ces Turcs ne passaient le Danube que la ceinture pleine, et Kirjali se gardait bien de les laisser repasser sans la leur vider. Pendant près de trois années il n'essaya ses armes que sur eux; mais tant de riches tschorbadji, acheteurs de laine ou de bestiaux, de fromages ou de tassao, de cire ou de miel, n'avaient plus reparu à leurs foyers, tant de femmes et d'enfants les attendaient en pleurant dans la cour du harem que, la terreur s'étant emparée de tous ces riverains du Danube, il ne s'en trouva plus qu'un bien petit nombre qui osât venir risquer sa vie au delà du territoire que les Turcs possédaient encore autour de leurs forteresses sur la rive gauche du fleuve. Pris par famine, Kirjali était trop fier pour en venir où en vint Jian. Loin de faire amende honorable à la société, il se rue sur elle, détrousse les chrétiens, met à rançon les villages, pille les maisons de campagne, et malheur à qui lui résiste! l'incendie et la mort! C'est ainsi que, chef d'une bande de trois cents pandours, il se promenait d'une principauté à l'autre, ne respirant que vol et carnage, lorsque d'une part l'explosion de l'Hétairie, et de l'autre l'appel aux

Vallaques de Théodore Vlàdimiresco viennent réveiller dans son cœur le généreux sentiment qui lui avait inspiré sa première vengeance. Ce n'est plus un brigand, c'est un prince d'Albanie, c'est un nouveau Scanderberg. Il assemble les siens et leur tient ce discours :

« Frères, voici quatre ans que nous courons les mêmes dangers et que nous partageons les mêmes joies. Si vous êtes contents de votre frère, il est content de vous. Mais le moment est venu où je dois vous quitter, si vous n'aimez mieux me suivre, car l'heure de l'indépendance vient de sonner pour les chrétiens de la Turquie ; Ypsilanti est à Bûrlatu (*burgus latus*) ; il s'avance sur Focçani (*foccana*) ; Théodore est à Craïova, et va marcher sur Bucuresci. Choisissez, vous êtes libres, et qui m'aime est avec moi ! »

A ces mots, Mikalaké et les trois quarts de la troupe se rangent autour de lui ; le reste va se placer derrière Svedco.

« Adieu, camarade, dit-il à ce dernier ; mais soyons toujours frères ! »

Puis, alignant les siens, il leur fait faire volte-face ; et le lendemain, assis sur un tapis de Perse, les jambes croisées à la turque, il fumait et prenait le café dans la tente d'Ypsilanti.

« Que n'a-t-il pris parti pour Théodore Vlàdimiresco? dis-je à mon compagnon, il lui eût succédé ; la Vallaquie serait peut-être aujourd'hui indépendante, et, nouveau Romulus, le brigand eût mérité une statue ! — Pourquoi? me répond-il, parce que Vlàdimi-

resco avait des Turcs dans ses rangs; — et il allait continuer, lorsqu'une violente secousse lui coupant la parole : — Je te conterai le reste une autre fois, seigneur, me dit-il avec difficulté, le roulis ne me permet plus de parler. »

En effet, nous touchons au haut pays ; nous n'allons plus que par monts et par vaux, et le chemin est devenu si pierreux, que nous sommes sassés comme des dragées dans un tamis. Voici pourtant et le plateau de Câmpina et la Doftana qui coule à ses pieds. Nous traversons le torrent, et, par un détour sur la gauche et une montée assez rude, nous atteignons le sommet du plateau, vaste piédestal de quatre lieues de superficie, uni comme marbre et vert comme pré, à cent vingt pieds au-dessus de la Doftana, qui le limite à l'est et au sud, et de la Procova, qui coule à l'ouest. Il est peu de positions plus pittoresques que celle de la ville qui y est assise. Elle a, au nord, les Buceci, à un jour de marche, et, autour d'elle, de hautes montagnes noires de forêts, et si rapprochées du plateau, que trois heures avant le coucher du soleil, leur ombre la couvre tout entière. C'est Câmpina, ville d'entrepôts où s'arrêtent les marchandises qui entrent dans la Principauté par Cromstadt.

Notre intention n'était pas de nous y arrêter, et pourtant nous avions besoin de nous restaurer, car nous n'avions sur l'estomac que quelques pipes et notre café à l'eau du matin. Sur l'observation que j'en fais à mon compagnon : « Que ta seigneurie soit tranquille, me dit-il, un garçon est toujours bien reçu par une

mère qui a trois filles à marier; et nous allons être les bienvenus. » Il ne me trompait pas; et grâce à l'hospitalité de cette aimable mère, grâce aux soins empressés de ses trois jeunes filles, dont l'aînée n'a pas vingt ans, nous nous voyons en moins d'un quart d'heure en tête à tête avec un énorme verre de café à la crème. C'est tout ce qu'il nous faut, et, malgré les instances de notre hôte, nous n'acceptons rien de plus; nous préférons arriver à temps à Telega, pour y dîner; et je l'avoue à ma honte, ni la désinvolture gracieuse de ces trois jeunes filles, ni leurs doux sourires, ni leur empressement à nous plaire ne furent capables de nous retenir cinq minutes de plus. C'était brûler la politesse, j'en conviens; mais mon compagnon, qui se sentait brûlé au cœur et redoutait de le voir prendre feu, m'avait dit tout bas: Partons!

Au sortir de la ville, nous roulons rapidement vers le N.-E., jusqu'à la descente où sont les puits de pétrole, l'une des richesses de Câmpina; nous repassons la Doftana à gué, et, en moins d'une heure, nous arrivons au sommet de la montagne, d'où nous pouvons découvrir, au fond d'un étroit vallon, le village et les salines de Telega. Ce vallon est formé de quatre montagnes en parallélogramme, dont les cimes d'égale hauteur offrent un bizarre contraste. Celle où nous sommes et celle qui lui fait face sont couronnées d'arbres et de verdure; les deux autres sont stériles et entièrement nues. Le sol du vallon est argileux et blanchâtre, et le soleil s'y reflète avec tant de force que les yeux peuvent à peine s'y fixer. A voir la nature, qui semble

m'expliquer si clairement le véritable nom de ce village situé *dans la montagne*, par l'adjectif commoratif turc *tèlèdè*, je m'explique aussi facilement comment les Vallaques sont venus à bout d'en faire un tombereau (téléga); c'est qu'en effet ce vallon en a la forme.

Notre entrée à Telega par un talus extrêmement rapide, n'est pas sans y causer quelque émoi. Le càmàras' (directeur des salines), préfet au petit pied, attend un de ses chefs, et le commandant de la garnison compte, d'un jour à l'autre, sur la visite de l'inspecteur des prisons; mais nous ne sommes ni le fermier général, ni le grand *armas'*, et je crois m'apercevoir que nous désabusons agréablement ces messieurs. Cela se conçoit; au lieu de l'embarras qu'un supérieur traîne à sa suite et fait ordinairement naître sur ses pas, nous n'apportons avec nous qu'amitié, gaieté et franchise; aussi nous reçoivent-ils à bras ouverts et nous offrent-ils l'un son toit et l'autre sa table; nous nous y attendions, mais nous voulions être libres, et nous n'acceptâmes leurs offres obligeantes que jusqu'au lendemain.

DEUXIÈME TOURNÉE.

Telega. — Le crucifix. — La plage des voleurs. — Fin de l'histoire de Kirjali. — Fontaine-Lamartine. — Le hobereau de Strâmbéni. — Slanica. — M. Duca. — Le volcan. — Kir G'iorg'e. — La princesse Trubescoi. — Mon poulet. — La nymphe Telegie.

Le lendemain, 21 juillet, le village se réveille tranquille, et l'on n'entend guère que le torrent couler et la voix de l'église appelant à la prière les Telegiens, las de prier. Chrétien par le baptême, catholique romain par naissance, philosophe par principes, je crois en Dieu et le vois partout, au dehors comme au dedans du temple, aussi bien dans la mosquée que dans la synagogue, à Constantinople comme à Rome. Je vais donc l'adorer à l'église grecque et chanter avec les Telegiens « pe impèratul que nu are ca dînsu altul, » l'empereur qui n'a pas son pareil. Ainsi, pour les Romans, soit en mépris de Tarquin, soit en honneur à Trajan, Dieu n'est pas le roi des rois, mais l'empereur des empereurs, l'empereur du ciel et de la terre. Je m'applaudissais de cette découverte, lorsqu'en suivant des yeux la foule des fidèles qui s'incline devant les images et les baise, j'en fais une nouvelle; mon regard s'élevant naturellement sur la catapétazma (voile du sanctuaire) où ces images sont suspendues dans des châsses de cuivre et d'argent, j'aperçois au sommet de cette boiserie dorée qui cache aux chré-

tiens le mystère qui va s'accomplir, une croix de trois pieds de haut portant le Christ. C'est le premier crucifix de cette dimension que j'aie jamais vu dans l'église romane, c'est le seul peut-être qui y soit sans cesse exposé à la vue des orthodoxes ; car ce n'est guère qu'une fois l'an, qu'ils peuvent voir le petit crucifix d'ivoire offert à leurs baisers, aux fêtes de Pâques, sur la table devant laquelle ils font leurs *màtànii* (prosternations), et je le vois là comme une preuve vivante que le culte des images n'a pas toujours été exclusif chez les Romans, que ceux qui admettent le relief des bras et des mains admettaient aussi naguère celui du corps et du visage ; et le souvenir du Samson de Buzèu et le St-Georges qui décore le fronton de la la nouvelle cathédrale de Iassi viennent corroborer, par leurs proportions grandioses, la justesse de cette remarque.

A la sortie de l'église nous traversons la grève et les eaux rouges du Telega, et de colline en colline nous atteignons le point le plus élevé de la montagne. Le tableau que s'étale à nos pieds mérite d'être vu. Asseyons-nous ! Au sud, au milieu de couleurs blanchâtres, se développent indéfiniment les vastes plaines où Ploiesci se trace comme un large coup de pinceau ; à l'ouest Câmpina unit ses bords escarpés aux pans des montagnes qui l'entourent, et ne nous semble plus qu'un étroit vallon que le soleil peint de couleur d'or ; et de tous côtés des sommets verdoyants, des crêtes arides et déchirées, des ravins profonds, des terres oranges, bleues, grises, et enfin, çà et là, au front des mon-

tagnes quelques gros nuages sur lesquels nos yeux fatigués de tant d'éclat prennent plaisir à se reposer.

L'escarpement où nous sommes est presque inaccessible; nous n'y sommes arrivés qu'en faisant usage à la fois des pieds et des mains, et des trois chevriers que nous avons trouvés plus bas, un seul a osé nous suivre.

— Comment appelle-t-on ces montagnes? lui demande mon compagnon.

— Plaïul Hot'ilor, la plage des Goths (des voleurs), répond le jeune montagnard. C'est là que se cachait Jian.

— A merveille! dis-je, à mon tour. Seigneur Ang'elesco, il ne te serait peut-être pas possible de trouver des témoins plus vrais et une scène plus grandiose pour m'achever l'histoire de Kirjali.

— Je le ferai volontiers, si tu ne crains pas une fluxion de poitrine; et faisant signe au chevrier de s'asseoir à côté de nous, il continue ainsi :

Comme partisan de l'Hétairie, Kirjali se montra jusqu'à ses derniers moments soumis à ses chefs et fidèle à la cause. Il combattit en lion à Drăgăs'an, et l'on assure que plus de dix Osmanlis tombèrent sous son yatagan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec Mikalaké, il fut du petit nombre de ceux qui échappèrent au massacre du bataillon sacré. Ypsilanti avait pris la fuite; Cantacuzène, resté sur le Pruth, avait perdu la tête; les Grecs vaincus en Vallaquie et repoussés en Moldavie sur les bords du fleuve voyaient leur cause à jamais perdue, lorsque Kirjali, amenant avec lui Mika-

laké et le reste de sa bande vient leur apporter une lueur d'espérance. Il traîne à sa suite une pièce de quatre qu'il vient d'enlever en passant au palais princier de Iassy où elle ne servait qu'aux jours de gala, c'est toute son artillerie, mais il a la connaissance des lieux, la ruse et l'audace d'un grand capitaine, et malgré les douze mille Turcs qui tiennent les Grecs en échec à cinq cents pas de distance, il vient à bout de rejoindre avec ses soixante hommes l'armée grecque qui n'en compte pas neuf cents. Cantacuzène, qui jugeait la partie perdue, reprend courage en l'apercevant, tient conseil, l'y invite, et il est décidé que l'on tentera un dernier coup, que l'armée, commandée en chef par Cantacuzène, sera divisée en deux corps sous les ordres de Kirjali et de Contoguni, que Kirjali, par un feu continu de sa pièce de quatre attirera les Turcs sur lui et que Contoguni profitera de leur mouvement pour les couper et les prendre en queue. Le lendemain donc, à cinq heures du matin, les troupes sont sur pied. Cantacuzène les passe en revue, les exalte, donne ses ordres et attend. Kirjali fait feu, l'ennemi avance. Contoguni se détache, exécute habilement sa manœuvre et se rue comme un lion sur les Turcs. Mais il est accablé par le nombre et meurt en enfonçant davantage, pour atteindre son ennemi, la lance qui lui a percé la poitrine. Trois cents des siens tombent avec lui. Ce que voyant, Cantacuzène passe le Pruth. Quant à Kirjali, il attend les Turcs avec sang-froid et continue le feu. Bientôt cependant plus de boulets et la poudre s'épuise, alors il fait ramasser

les débris des armes, les poignées de yatagans, les fers de lances, charge encore et fait encore feu. Cette ressource épuisée, il arrache sa giberne d'argent, prend dans ses poches tout ce qui lui reste de thalaris et de beschlis, détache son sabre du ceinturon, et tous les siens imitant son exemple, il tire encore quelques coups. Puis, quand il a tout envoyé à l'ennemi, qu'il est blessé au bras, qu'il ne lui reste plus que son yatagan et ses pistolets : « Frères ! s'écrie-t-il, sauve qui peut ! » et il court au Pruth, le traverse à la nage, se relève avec vingt des siens en Bessarabie, les embrasse comme des frères et se rend, à leur tête, à Kisséniеf. Il est inutile de dire que Mikalaké était avec lui et que ceux qui n'avaient pu les suivre avaient été impitoyablement massacrés.

La cause de l'Hétairie était perdue dans les principautés. Un pacha turc commandait en maître à Iassy ; il faisait faire enquête de tous ceux qui avaient pris part à l'insurrection ; et les bourreaux et les charpentiers aiguisaient les pals et dressaient les gibets. Pendant ce temps Kirjali traînait sa misère dans les rues et dans les cafés de Kissénief. C'est en vain qu'il y avait cherché son collègue Cantacuzène, l'inhabile général était redevenu grand seigneur et la fatalité voulait que le héros redevînt brigand. En effet, comme un soir lui et les siens se trouvaient réunis au café et s'entretenaient avec chaleur et de la fuite d'Ypsilanti et de la mort de Vlàdimirescó, Kirjali se lève et s'écrie en portant la main à son yatagan : « Honte et opprobre à l'assassin de Théodore Vlàdimiresco ! » Une heure

après il est arrêté et conduit par douze Cosaques devant le gouverneur de la ville. Ce qui l'attend, il n'en sait rien, mais il croit s'en douter, il croit avoir bien mérité de la Russie, il croit que sa bravoure l'a fait distinguer de l'empereur, et plus il approche du palais, plus il espère. C'est un sabre d'honneur qu'on va lui offrir, une croix qui va briller sur sa poitrine. Heureux Kirjali !... Il entre et s'incline. « Tu es un brigand, » lui dit le gouverneur, et Kirjali tressaille et ses yeux s'emplissent de larmes de sang. — Cette brusque apostrophe lui a enlevé un instant tout son courage, mais il se remet de son trouble et répond : « J'ai combattu après la fuite d'Ypsilanti, j'ai vidé mes poches pour payer les Turcs quand eut fui Cantacuzène. — Ainsi, reprend le gouverneur, tu es Kirjali ? — Lui-même, répond Kirjali, et Dieu le sait ; mais... — Point de mais, le pacha de Iassy te réclame, tu t'expliqueras avec lui.

Alors cet homme au cœur de lion pleure et tremble comme une femme. Il se jette aux pieds du gouverneur : « Grâce ! grâce ! lui crie-t-il, mon bras n'est jamais tombé que sur des Turcs ou sur des boïers. Qu'ai-je fait à la Russie pour qu'elle me vende ? Dieu sait que je suis Kirjali ! » Mais c'est en vain qu'il essaye d'attendrir ce cœur de rocher, il est garrotté, jeté sur un kibitka et escorté jusqu'à la frontière. Mikalaké la repassait avec lui.

Conduit devant le pacha, il ne s'attendait plus qu'à la mort et son sort était en effet décidé ; mais comme on était alors aux fêtes de Pâques, le pacha avait re-

mis son exécution à huitaine. En attendant, il est jeté en prison et gardé dans son cachot par cinq Turcs contre lesquels toute résistance est impossible. Il l'a compris, et aussi bon diplomate que brave capitaine, il s'humilie, se fait doux et si petit que l'orgueil de ses gardiens s'en trouve flatté au point qu'ils le prennent en compassion. Il connaît leur faible et s'en sert si habilement, que le premier jour ne se passe pas sans que leur humeur féroce s'adoucisse; le deuxième jour ils lui parlaient; le troisième, ils aimaient à l'entendre; le quatrième, ils riaient avec lui; le cinquième, ils étaient ses amis, et le sixième, mais sans le vouloir, ils furent ses libérateurs. Quatre d'entre eux le payèrent cher. Fumons une pipe!

— En vérité, dis-je à mon compagnon, en allumant la mienne, Kirjali n'était pas un homme ordinaire et je regrettais déjà de voir tomber sa tête sous le cimeterre du bourreau.

— Tout n'est pas fini, reprend le seigneur Ang'elesco, patience. Et de continuer en fumant:

Le troisième jour de son incarcération, Kirjali, enhardi par le laisser aller de ses gardiens, leur sourit pour les remercier de leur condescendance à son égard, lui chrétien, lui giaour, et qui auprès d'eux ne vaut pas une lascaé (obole), s'en approche avec respect, leur parle comme à des pachas, ayant soin de jeter de temps à autre quelques traits de sa vie à leur avide curiosité. Il avait l'adresse, bien entendu, de ne leur rappeler que ses méfaits envers les chrétiens, envers les boïers surtout, et les drôles qui ne le valaient

pas de lui en faire honneur. Le sixième jour il les entretient longuement de sa mort qui approche, et comme au son de sa voix qui les flatte, au regard de ses yeux qui les caresse, il les voit touchés et presque attendris : « Que la volonté de Dieu soit faite, leur crie-t-il, et puisqu'il est écrit que je dois mourir, je ne regrette qu'une chose, seigneurs agas, c'est de ne vous avoir pas connus plus tôt ; » puis, comme ils étaient accroupis en cercle à ses côtés, il se penche sur son voisin de droite, et lui dit bas à l'oreille : « Je t'aimerai jusqu'à la mort.

— Nè? nè? qu'est-ce? qu'est-ce? s'écrient soudain les quatre autres auxquels ce langage mystérieux inspire des soupçons. Aslan! trahirais-tu le pacha?

— Moi! traître? répond Aslan en portant la main à son yatagan.

— Paix! paix! leur crie Kirjali; paix! seigneurs agas! Aslan n'est pas traître, et puisque vous y tenez je puis vous le dire aussi : vous m'aimerez jusqu'à la mort.

Encore troublé par la colère, Aslan n'a pas senti la différence de ces paroles. Les Turcs ouvrent de grands yeux et l'un d'eux de mauvaise humeur : « Que feras-tu pour cela? explique-toi. »

Kirjali ajoute : « Lorsque je brigandais avec Mikalaké, que Dieu ait son âme, puisque le diable a son corps! j'enterrais mon argent çà et là ; en Vallaquie, à Scaunu-hot'ilor, en Moldavie.

— Où? où? en Moldavie? demandent avidement les Turcs.

— A Vulcanu.

— Loin?

— Dans les montagnes.

— De quel côté ?

— Au pied du Cëcllu.

— Péki ! bien ! disent les Turcs.

— Mais ici, continue Kirjali, ici près, à une heure de la ville, derrière le monastère de cetàt'uė, au milieu d'une clairière, à vingt pas d'un rocher qui semble couché là comme un dogue pour garder les pistolets de son maître...

— Eh bien ? font les Turcs.

— Eh bien ! reprend Kirjali, j'ai une chaudière pleine d'icosari, cherchez-la, elle est à vous, je vous l'ai donnée.

A ces mots qu'il a prononcés plus bas et avec mystère en se penchant au milieu du cercle, les Turcs lui sourient, lui serrent la main, et Aslan de leur dire : « Est-ce là un traître ou un brave homme?

— Brave ! brave ! répondent ses compagnons, brave est Kirjali.

— S'il nous conduisait, dit Aslan !

— Pourquoi non ? disent les quatre autres.

— Ce serait vous compromettre, dit Kirjali ; je vous ai indiqué la place, cherchez et vous trouverez.

Mais les Turcs qui aiment mieux tenir qu'espérer, qui peuvent être éloignés d'Iassy d'un instant à l'autre pour le service du pacha : « Quoi donc ! se récrient-ils tous, séduits d'ailleurs par l'apparence de bonhomie qui respire dans les faits et gestes de leur prisonnier, nous compromettre ? Il n'y a point de

danger. La nuit est à nous, tu nous conduiras, et si tu n'es pas un brave homme, nous sommes cinq. »

La nuit venue, ils le débarrassent de ses fers, lui lient fortement avec une corde les mains derrière le dos, et le mettant au milieu d'eux, le font sortir de la prison sans être vu.

C'est lui maintenant qui les mène ; il traverse avec eux la ville, descend par Tàtàras', passe devant le couvent de Frumösa, monte l'escarpement boisé sur lequel est perché le monastère de cetàt'ué, et s'arrête un instant à mi-côte pour s'orienter et reprendre haleine. Que de force et de courage lui donne l'air qu'il respire ! il se sent capable de briser ses liens, mais la prudence le lui défend, et peut-être médite-t-il quelque chose de mieux. Il n'avait encore ouvert la bouche que pour témoigner de sa satisfaction d'être utile à de si braves gens avant de mourir ; il en paraissait tout joyeux, et de cette joie modeste qui accompagne une bonne action.

— Eh bien ! demande Aslan, y sommes-nous bientôt ?
— Bientôt, répond Kirjali. Cinq cents pas encore, et si je n'entre au paradis des chrétiens, priez Mahomet de m'ouvrir le sien.

On se remet en route. Un léger bruit se fait entendre ; une ombre glisse le long du taillis. Kirjali, à l'oreille de rat et aux yeux de lynx a vu, entendu et compris ; mais quand Aslan, se tournant vers lui, lui demande : « As-tu vu ? — Quoi donc ? répond-t-il, un lièvre ou un faon que notre approche a fait lever ? Ce n'est rien, » et pour détourner tout soupçon, « A droite, »

ajoute-t-il en s'éloignant de la lisière du bois, et un instant après, « C'est là ! »

Il s'arrête près d'un bloc de pierre qui surgit de deux pieds au-dessus du sol, s'y assied et dit à ses gardiens : comptez vingt pas et creusez.

Trois d'entre eux comptent les pas dans le sens qu'il leur indique, tirent leurs yatagans et se mettent à fouir la terre. Pendant ce temps il s'entretient avec les deux autres et ne s'interrompt que pour crier : « Cela va-t-il ? »

Pour creuser plus à l'aise, les Osmanlis ont ôté leur turban, détaché leur ceinture, mis bas leur veste et posé leurs pistolets à terre.

Un quart d'heure après : « Ne sentez-vous rien ? leur crie Kirjali.

— Rien !

— Courage ! » et aux deux autres : « Laissez-les se donner de la peine, ils ne m'en sauront que plus de gré ; » et un instant après : Je crains qu'ils ne s'y soient mal pris.

— Camarades ! dit un des gardiens, vous n'en finirez pas, peut-être creusez-vous à côté. Souffrez que Kirjali vous aide.

— Qu'il vienne » répond Aslan en essuyant la sueur de son front.

Kirjali arrive, Aslan le délie et lui donne un yatagan ; que va-t-il faire ? il en serre la poignée à la broyer ; ses dents se heurtent d'impatience ; mais sa prudence triomphe de son courage, il se met à l'œuvre, creuse avec ardeur et ne se relève de temps à autre

que pour lancer quelques bons mots qui entretiennent la confiance et stimulent l'avidité de ses gardiens. A son exemple ceux-ci reprennent courage; la soif de l'or renouvelle leurs forces, ils creusent, creusent toujours.

— J'y suis! s'écrie enfin Kirjali, je le tiens, à vous mes amis!

A ces mots les Turcs laissent leurs yatagans, se poussent pour relever avec leurs mains la terre à l'endroit où creuse Kirjali, et ceux qui le gardent craignant que leur part ne leur échappe, se jettent sur la fosse et font comme eux. Kirjali alors se relève avec un soupir de fatigue, saisit un pistolet, décrit un cercle avec son yatagan, et d'une voix de tonnerre:

« Creusez, esclaves! voilà mon or! »

Et un coup de feu se fait entendre, et une tête tombe dans la fosse et un cadavre la recouvre, et soudain une voix sort du bois appelant « Kirjali! » « Mikalaké! » répond Kirjali, et trois hommes se sauvent en criant: « Trahison! » Deux d'entre eux tombent en chemin, et Kirjali crie au troisième : « Merci, Aslan, ne crains rien, je t'aimerai jusqu'à la mort! »

Maîtres du champ de bataille, Kirjali et Mikalaké s'embrassent en frères et rient aux éclats de l'heureux dénoûment qui les rend l'un à l'autre.

— Et ma femme, dit Kirjali à Mikalaké? et mon fils? — Ils sont sauvés et en lieu sûr.

— Masch allah! s'écrie Kirjali, j'avais pleuré sur eux; allah kérim!

Ainsi réunis et n'ayant plus à compter sur la jus-

tice des hommes, Kirjali et Mikalaké recommencent leur ancien état de pandour, portent la désolation dans toute la Moldavie, et bientôt, à la tête d'une bande de plus de trois cents hommes, poussent l'audace jusqu'à menacer Jean Sturd'a de brûler sa capitale, s'il ne leur fait tenir dans la huitaine deux mille ducats d'Autriche. La somme fut comptée. Mais à quelque temps de là, le 20 septembre 1824, deux cadavres couverts de blessures pendaient au gibet de Copo.

— Eh bien! me demande mon compagnon en s'essuyant le visage, car outre que la chaleur est grande, il s'est fort animé dans son récit, qu'en dit ta seigneurie? croit-elle que Kirjali fût homme à se cacher dans l'ombre, et sa fin ne fut-elle pas digne de sa vie?

— Sa fin fut la potence, et il méritait mieux.

— Tu as bien dit; car elle fut généreuse, héroïque; il est mort les armes à la main en défendant Aslan qu'il avait enrôlé à son service, et l'on n'a attaché au gibet que son cadavre,

— A la bonne heure! m'écriai-je, il fut plus heureux que Porteous et je remercie ta seigneurie.

Les trois jeunes chevriers qui avaient écouté ce récit se lèvent, prennent leur gourdin et s'en vont en criant: « Jian! Jian! Kirjali! Kirjali! »

Nous levons aussi le siége, et à travers des prairies odoriférentes, des jardins que nous escaladons sans crainte du garde champêtre, de profonds ravins qu'il nous faut descendre et monter, par sauts, par bonds, de tertre en tertre, nous arrivons au bas de la montagne, et suivons la grève jusqu'au logis. La

fraîcheur de la chambre, la mollesse du divan, le parfum des framboises, l'essence du café, la fumée de nos pipes, nous y remettent si bien de la fatigue de six heures de marche, que dès le soir nous nous sentons en état de visiter Téléga tout entier.

Nous remontons le torrent et nous arrêtons un instant à la place d'armes, plate-forme de quatre-vingts pieds carrés où s'exercent en ce moment les recrues. Notre présence stimulant leur amour-propre, je ne les vois pas sans plaisir exécuter assez nettement les manœuvres de peloton. Allant de là à la bicoque qui sert d'atelier et à la baraque qui fait caserne, je me demande comment ces braves gens pourront y passer l'hiver, car le toit est affaissé et troué, et les trous ne sont bouchés que par des paillassons. Il est à craindre que la neige de l'hiver ne fasse tout crouler. En la voyant à l'intérieur, je ne puis me défendre d'un mouvement de surprise à l'aspect de l'ordre et de la propreté que la vigilance du chef a su obtenir dans cet étroit réduit habité par cinquante hommes. « Commandant Costophore, je t'en fais mes compliments, et ils sont d'autant plus sincères que si je connaissais la sobriété du soldat roman pour la nourriture et le coucher, je ne lui savais pas celle de l'espace.

— Dans cinq minutes, me répond-il, ta seigneurie va être convaincue que trois grenadiers tiennent ici moins de place qu'un forçat. » Cinq minutes après nous entrions ensemble à la prison qui, pour n'être que ce qu'elle doit être, n'en fait pas moins injure à la caserne qui pourrait être ce qu'elle n'est pas. C'est un

parallélogramme de soixante-douze pieds de long sur vingt de large, au milieu d'une cour de même forme et qui n'est fermée que par une haie de six pieds de haut. L'intérieur du bâtiment est divisé en deux grandes salles séparées par un couloir où se tiennent les surveillants. Des divans en bois de huit pieds de large règnent de chaque côté de la salle dans toute sa longueur, et une lampe suspendue au plafond l'éclaire pendant la nuit. C'est là que dorment les forçats, le pied gauche pris dans une entrave commune. Cette entrave est en bois, et soigneusement cadenassée de distance en distance. Le lit de ces malheureux est un paillasson, et ils n'ont pour se couvrir et appuyer leur tête que leur haut-de-chausses et leur houppelande. Au moment où nous entrions, ils étaient rangés en file dans la cour, deux soldats examinaient leurs fers des pieds et des mains; un officier les passait en revue, faisait l'appel et les comptait en les touchant chacun du doigt sur la poitrine. 90 ! c'est le compte. Comme je lui manifestais le désir de connaître le genre de crime de quelques-uns d'entre eux dont la figure m'avait plus particulièrement frappé : « Celui-ci, me dit-il, est un parricide; il a assassiné son père pour faire épouser à sa mère un jeune homme de ses amis. » Je l'interroge, et il ne nie pas le fait. C'est un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, sans barbe, trapu et de force herculéenne. Celui-là est l'assassin du boier de Craïova, et il se promet vengeance des juges qui ont acquitté sa complice. Et, continue-t-il, en me montrant un vieillard de soixante-cinq ans, à cheveux blancs,

au teint vineux, et dont tous les traits ont un air de bonhomie qui ferait croire à son innocence, cet autre n'avoue pas avoir trempé ses mains dans le sang du juif de Rus'i de Védé; il considère sa condamnation comme une erreur de la justice que Dieu a permise pour lui faire expier ses autres péchés. Le premier est condamné à perpétuité, le deuxième à vingt-cinq ans, le troisième à vingt ans de fers. Celui-ci me paraît résigné et chrétien, et ni ses yeux ni son langage ne me révèlent un criminel. Je ne poussai pas plus loin mon enquête; j'adressai à ces malheureux quelques paroles de consolation et d'espérance, les engageant à revenir sur eux-mêmes, à cesser de s'identifier avec leur innocence, à se croire, au contraire, plus coupables qu'ils ne le sont peut-être, à bénir l'humanité de leurs juges qui pouvaient probablement sévir contre eux plus rigoureusement; car, soit dit en passant, et je m'estime heureux d'avoir à le dire le premier, par une conséquence du caractère national, les tribunaux criminels de Vallaquie, lorsqu'ils n'ont pas à juger en matière politique, mettent autant d'équité et de douceur dans leurs sentences que les tribunaux civils, par un sordide intérêt, y laissent percer de partialité et d'arbitraire; mais porté malgré moi à préjuger que mes paroles ne peuvent tomber sur leur cœur que comme le bon grain sur la pierre, et croyant qu'il est humain d'appuyer de quelque argument solide les faciles conseils que je leur donne, je leur distribue quelques pièces de monnaie afin de leur montrer qu'ils ne sont pas encore tout à fait abandonnés de la société, et

qu'un sincère repentir pourrait les reconcilier avec elle. Cette aumône est accueillie par une salve si prolongée de bogda prost, dont ils me poursuivent jusqu'à la saline de l'autre côté du torrent, que je suis tenté de croire à leur reconnaissance comme à un heureux effet de mes paroles.

La mine a 90 mètres de profondeur; l'ouverture en est carrée et large de 2 mètres et demi. Elle descend ainsi jusqu'à une profondeur de 30 à 40 mètres, puis s'élargit en voûte et forme dans son ensemble une bouteille à large ventre. Le sel en est fin et serré; les 70 kilogrammes qui forment le chargement d'un cheval s'y vendent 3 francs. Cent hommes et 80 chevaux travaillent journellement à son exploitation; elle satisfait dans la bonne saison au chargement de 80 à 90 chariots par jour, et son produit, année commune, est de 3,000,000 de piastres, environ 1,200,000 fr. En somme elle est, faute d'industrie, d'un grand secours pour les villages environnants, dont les habitants viennent prendre des chargements qui ne leur rapportent pas moins au mois de 5 fr. 70 cent. par cheval. Il y a cependant une chose à regretter, c'est qu'elle soit la cause du servage des Telegiens qui, lorsque la mine est donnée à ferme, se trouvent affermés avec elle. A entendre les intéressés, ils y gagnent d'être ainsi débarrassés des vexations des baillis du gouvernement; mais ne pourraient-ils les racheter s'ils étaient libres de vendre ce qu'ils les estiment, leur temps et leurs peines? Loin de là, ils sont obligés de se contenter du salaire des forçats, et ces hommes li-

bres de droit sont serfs de fait, et subissent innocents le châtiment des coupables. Cet état leur est insupportable, et la menace de les faire *tailleurs* ou *empileurs* les épouvante. Ce que je dis des Telegiens est applicable à tous les villages où se trouvent les mines, en sorte que cette exploitation qui devrait être une source de prospérité pour les populations qui la font agir, ne profite qu'aux capitalistes qui sont assez riches pour l'affermer. La faute n'en est qu'à l'ancien ordre de choses qui ne s'embarrassait pas plus de créer un état dans l'État que de mettre des citoyens hors la loi. Un nouveau prince y portera remède.

C'est en faisant ces observations que nous montions le sentier qui conduit à la fontaine Martine, le soir, rendez-vous habituel des oisifs du village. Nous y trouvons quelques jeunes officiers contant fleurette et se partageant un morceau de sucre, qu'ils avalent avec un verre d'eau. C'est à Telega, qui ne produit que du sel, la manière de prendre la confiture.

C'est l'heure où les jeunes filles viennent emplir leurs *doniçe* (1), où elles aiment à se rencontrer pour se confier leurs secrets et rire entre elles de ce qu'elles n'osent dire. Le soleil est caché derrière la montagne; nous sommes ici dans l'ombre, la fraîcheur et le silence; voici venir la folâtrerie, les propos naïfs et la douce chanson. Le bruit approche, la voix devient plus distincte, et l'on saisit sans peine: « A trài fàr a » iubi. »

(1) Grande cannette, cornude de bois servant de seau.

« Vivre sans aimer, — je m'étonne quelle vie ce peut être. — Aimer sans sentir, — je m'étonne quel amour ça est ; — sentir sans désirer, — ce n'est pas possible à mon cœur. »

Et une douzaine de jeunes filles, dont les pieds nus ne se font pas entendre sur la poussière d'argile du sentier, doublent le coude de montagne qui nous les cachait, et nous apparaissent dans toute la naïveté de leur joie et de leur désir. Cependant, comme à notre vue elles laissent expirer sur leurs lèvres le refrain qu'elles ont déjà répété deux fois, au risque de les faire rougir, ou plus sincèrement pour jouir de l'embarras de leur pudeur, nous le relevons avec expression : « A dori. »

> Désirer sans obtenir,
> Ce n'est pas vivre, c'est mourir.

En effet, les voici qui rougissent, baissent la tête, pour se regarder en dessous, la relèvent pour s'interroger des yeux, se sourient l'une à l'autre, et se font mille agaceries pour cacher leur embarras. — Allons, fillettes, dit à ses compagnes la plus âgée de la troupe, jeune fille de vingt ans, au teint bruni, aux bras nus et dont les cheveux noirs pendent en deux tresses jusqu'à ses jarrets ; allons, dépêchons-nous, maman attend, et c'est à qui aura le plus tôt rempli ses deux *doniçe*. Dépêche-toi, Marie, dit à une blondine de quinze ans, notre brune, jalouse de la voir porter ses yeux sur nous ; et, tiens, emplis mes

doniçe; et, tandis que Marie lui obéit comme à son aînée, elle lance à l'un des jeunes officiers qui se trouvait là un de ces puissants regards qui pénètrent, brûlent et décident quelquefois en un instant de l'existence de deux êtres. Tout à coup un léger bruit se fait entendre; pour le couvrir, Marie laisse tomber sa *doniça* dans la fontaine. « Sotte, lui dit sa sœur », et Marie baisse les yeux, s'essuie les lèvres et repêche sa *doniça.* Les *doniçe* pleines, on se remet en marche; notre brune fait l'arrière-garde, portant l'une de ses *doniçe* de la main droite et soutenant de la gauche l'autre, qu'elle a posée sans coussinet sur sa tête. Cette *doniça* la gêne; ses nattes se sont embarrassées dans les cerceaux. Qui l'a vu? je ne le dis pas; mais il se lève, court à elle, soulève la *doniça*, débarrasse les cheveux, se paye d'un baiser, et réciproquement : Merci, seigneur! merci Lucsiça! Lucsiça était gênée tout à l'heure; mais, maintenant, comme elle est à son aise; comme elle tient haut la tête, comme elle se balance sur ses hanches, comme son pied est sûr et sa démarche allègre; qu'elle est heureuse! elle l'est deux fois, ses compagnes en sont témoins, et elle n'a pas entendu le baiser que Marie a effacé de ses lèvres.

Enchanté de cet incident où le cœur parle un langage si simple, où je retrouve un échantillon de ce qu'était la Vallaquie dans le bon vieux temps, pays d'amour, je suis la troupe des jeunes filles et descends avec elles au village, car il me plaît à les voir se presser autour de Lucsiça, l'interroger, lui sourire d'envie, et à les entendre répéter ce doux refrain :

Désirer sans obtenir,
Ce n'est pas vivre, c'est mourir.

Rentrés au logis nous nous y consultons sur l'emploi du lendemain, et il est arrêté que nous irons, par les montagnes, à Slanica, autre saline à six heures de marche. On conçoit qu'après une journée passée au milieu de si douces réalités, notre nuit fut bonne et nos rêves délicieux. Aussi le lendemain nous réveillons-nous avec les oiseaux et gais comme eux, en chantant les airs de la veille. Nous sommes prêts à cinq heures du matin. Notre caravane se compose de six personnes et nous voilà en moins d'une heure au sommet d'un haut plateau sur lequel nous courons longtemps sans rien voir autour de nous que des frênes gigantesques qui s'élèvent droits et superbes comme des sapins, des troncs de chênes d'une grosseur énorme presque tous noircis et déchirés par la foudre, et de temps en temps quelques oiseaux de nuit que le bruit de notre approche fait dénicher. Nous cheminons à travers des bois si bien fournis que malgré la chaleur nous en souffrons peu. De distance en distance le chemin qui se dégarnit nous permet de plonger les yeux au fond du vallon boisé qui se creuse à plus de 900 pieds au-dessous de nous; mais ce n'est qu'à l'endroit dit: Scauna hot'ilor, *siége des voleurs*, que nous pouvons le découvrir tout entier.

Ce siége des voleurs est une petite clairière de trente toises de superficie à l'angle d'une montagne qui fait saillie en plate-forme sur le vallon. C'est là, prétend-on, que tinrent souvent conseil, les Jian et les Kirjali, et

à une époque plus reculée, les Bujor et les Bazile; ils y étaient en effet à l'abri de toute surprise, car le moindre écho parvenait jusqu'à eux, et leurs trésors devaient s'y trouver en sûreté, car il faut être téméraire, même en temps de paix, pour s'aventurer par une route si difficile. Les ont-ils emportés? telle est la question de tout le voisinage, et les habitants de Strâmbeni qui en doutent, ont, dans l'espoir de les découvrir, sillonné de tranchées tout le terrain où nous sommes. C'est à peine si je fais attention aux observations que le seigneur Ang'elesco adresse à ce sujet à nos guides. Le silence, la majesté du lieu m'ont saisi, et je regrette de n'être ni artiste, ni poëte. Assis sur le tronc d'un chêne qui pend sur l'abîme, j'aime à promener mes yeux sur ce bassin profond de six lieues de tour; et ce n'est pas sans effroi que je les laisse retomber ensuite sur la cîme des arbres qui s'élèvent du vallon; la caravane se remet en marche, montant toujours pour descendre, redescendant pour monter encore, quand tout à coup le plateau se rétrécit, se resserre, et ne forme bientôt plus qu'une crête angulaire, argileuse, peu solide. Assez longtemps l'audace nous y maintient en selle, mais ici notre cœur faiblit et nous nous laissons doucement couler à terre. A droite et à gauche un talus de 30°; ici 100, là 300 pieds de profondeur; le chemin n'a plus qu'une coudée de large. Heureusement, il est creusé dans l'épaisseur de la crête et nous nous y coucherons si le cheval dont nous ne tenons la bride que du bout du doigt vient à broncher. « Lâchez les brides, nous crient nos guides;

laissons les chevaux à eux-mêmes, ils s'en tireront mieux que nous! » Il est certain en effet que si le feuillage ne nous eût caché l'abîme, nous eussions perdu la tête et roulé jusqu'en bas. Le passage n'est pas long, trente mètres, mais il est d'une difficulté des plus pittoresques. Nous l'avons franchi, ouf! Nous descendons maintenant un escalier rapide, et dans vingt minutes nous serons à Strâmbeni. Nous y sommes et y trouvons avec un soleil de plomb, l'auvent du châtelain. C'est avec une charité toute chrétienne que ce noblois nous offre le verre d'eau de l'Évangile, restaurant un peu crû quand on est depuis cinq heures à cheval et à jeun; et pour comble de malheur il nous oblige à y faire dissoudre, en guise de sorbet, un triste lieu commun qu'il nous débite sur l'esclavage. Nous eussions désiré au moins un morceau de sucre, mais il ne lui en resterait pas pour faire ses confitures, et une invisible houri nous chante du fond de son harem. « Sîc! Ioani, sîc » sur l'air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Cette philanthropie de notre campagnard donnant à ses esclaves liberté, instruction et leur part de terre, contraste tellement avec le verre d'eau pure qu'il nous offre à nous, hommes libres, ses concitoyens, ses égaux, ses anciens collègues, que nous ne pouvons nous empêcher d'en rire jusqu'au sommet de la montagne qui de l'autre côté du vallon domine Slanica. En vérité, dis-je à mon compagnon, il croit nous avoir endettés d'un verre d'eau, mais il ne nous a prêté que son verre, il est, ma foi! bien de son village. Ce que

tu comprendras, lecteur, lorsque je te dirai que ***strâmbeni*** est l'adjectif roman du latin ***strabo***, et signifie *gens de travers.* Ce village en effet ne regarde ni les belles montagnes boisées que nous venons de parcourir, ni la verdoyante prairie qui borde son torrent, mais il leur tourne le dos et s'étale plat et nu sur la grève de cailloux où nous avons trouvé en arrivant un soleil de plomb.

La vue de Slanica vient chasser notre mauvaise humeur, et monsieur le Càmàras', que nous trouvons chez lui, s'efforce de réparer l'échec qui en est la cause. M. Ducas est un beau jeune homme de vingt-huit ans et qui le sait. Ses manières sont franches et polies, et pour le quart d'heure sa maison est à nous et sa table aussi. Elle est servie, bien dressée et bien fournie sans profusion; vins fins de Buzèo et eau de Borsek, petits pains blancs de Bucuresci et caviar frais de Georgeo. Le borsek est délicieux et ces sarmales de riz et de feuilles de vignes nacrées de caïmac, et ces asperges à la crême de buffle, et ce civet aux olives de Smyrne, tout cela, certes, a un goût exquis. Nous dînons à l'antique, assis sur de larges divans et réjouis pendant le repas par la musique un peu criante des Làutari. C'est à se croire à Bucuresci et nous ne sommes que dans un trou; aussi n'y restons-nous pas longtemps, trois heures, et est-ce en vain qu'il essaye de nous retenir: il nous faut être le soir même à Telega, et nous ne voulons pas nous trouver de nuit au défilé que nous n'avons pas franchi sans peur en plein jour.

Le jour même donc, à neuf heures du soir, nous

sommes de retour à Telega, après une marche forcée de treize heures. Nous avions laissé en route une de nos montures. Puissent les loups l'avoir épargnée!

Le surlendemain arrivent de Commërnic nos deux guides, Jean Poussain et Stoïca Voda, qui doivent nous conduire aux Buceci. Il était alors quatre heures du soir, nous allions partir, lorsque, désireux de nous retenir, nos amis de Telega viennent nous faire en corps la proposition d'aller voir dans le voisinage, quoi?.. « Un volcan! un volcan! est-ce une plaisanterie? — Non pas; venez, et vous verrez. — Allons donc, et montant en càruça, et après avoir traversé quarante-sept fois les sinuosités du torrent nous arrivons à Baïcoï. C'est là qu'est le phénomène en question. Je cours au lieu qui m'est indiqué, et ne vois rien que des herbes desséchées, un sol crevassé dans un cercle de trente pas, au milieu une légère cavité, et sur les bords quelques mottes de terre qui me paraissent avoir subi l'action du feu. On bat le briquet, on allume un bouchon de paille, on le jette dans le trou; la terre fume, s'échauffe, se sèche, se crevasse, et il s'en exhale une fumée épaisse avec une forte odeur de soufre et de goudron; puis enfin les flammes montent jusqu'à la hauteur d'un mètre. Nous creusons, et retirons de cette fournaise des pierres à demi calcinées, des terres en exsudation et sur lesquelles en les brisant, le soufre s'étale comme de la chancissure. Je conclus de ce phénomène qu'il n'est qu'un dégagement de gaz de pétrole occasionné par l'inflammation de la couche supérieure de soufre, et

qu'en sondant à une profondeur de 12 à 15 toises pour atteindre le niveau des puits de Telega et de Câmpina on y pourrait trouver leur réservoir. Cet examen fait, nous allons demander à souper à Kir G'iorg'e, employé des salines. Le brave homme nous reçoit comme il peut, c'est le cas de le dire, car la châtelaine du lieu, nous présents, lui fait enlever par son bailli la seule table haute qui lui reste. « Et pourquoi cela ? lui demandai-je. — C'est, me répond-il, que la princesse Trubescoï attend son altesse le prince régnant, et fait des préparatifs pour le recevoir. — Fort bien, lui dis-je, c'est un acte d'obligeance dont elle vous saura gré. — Oui, réplique-t-il, en me renvoyant les pots cassés ; car je lui ai tout prêté, terre et fayence, porcelaine et cristaux. » Comme il achevait, je vois se dresser insolemment sur le seuil de la porte un fantôme d'Albanais qui d'un coup d'œil nous dévisage tous, ne dit pas un mot, et s'en va.

Madame la princesse, ou du moins son émissaire, s'y prenait si peu poliment pour savoir qui nous étions qu'elle n'en eût rien su, si je ne m'étais fait un dedevoir de le lui apprendre, car la réponse de son Albanais était fausse ; non, nous n'étions pas des Tchocoïs, des chiens de Bucuresci. J'aurais pu, avec un peu plus d'indiscrétion, aller moi-même l'en convaincre, mais je me gardai bien dele faire, et préférai lui écrire au crayon :

Princesse de Trubescoï,
Si je vous avais connue,
Croyez bien qu'à ma venue,
Châtelaine de Baïcoï,

Dans votre charmant village,
Je me serais empressé
D'aller vous payer l'hommage
D'un voyageur harassé.
C'est tout ce que je puis dire;
Si vous ne devinez pas,
Pour vous tirer d'embarras,
Au plus tôt faites-moi lire.
Lors vous saurez qui je suis,
Même sans ma signature;
Car ce n'est pas d'aujourd'hui
Qu'on connaît mon écriture.
D'autant plus que près de vous,
Je vois une demoiselle
Qui chez vous se sent chez elle
Mieux qu'elle ne fut chez nous.

« Voici, dis-je à mes compagnons, des rimes qui sentent un peu notre soupé, les œufs sur le plat et la salade à l'huile de noix. Qu'importe! je n'ai pas la prétention de changer en sel attique le sel gemme de Telega, et tant pis pour les sots qui y verront un anonyme! Je plie donc la missive, y appose le cachet, poivrière de bois, façonnée par un scindrôme; je la remets en bonnes mains, monte en voiture, et elle n'était pas encore à son adresse que déjà je prenais les confitures au couvent en ruines de Mislë, qu'après les avoir vus sur leurs tombes je lisais dans les archives les noms de Vlad III Sturd'a, son fondateur, du vornic Petras'cu, parent de celui-ci, et dans un mémorandum celui de cet *armas'* de Ploiesci qui en 1763, singulier moyen de se faire passer à la postérité et de recommander son âme à Dieu! fit don au couvent, de quoi? de quarante cochons.

Rentrés de bonne heure au village que je dois quit-

ter le lendemain, je dis adieu à nos hôtes; adieu à la fontaine Martine, dont par un jeu de mot les Telegiens ont fait Lamartine (1); adieu à ces ruisseaux salins qui se creusent un lit de rocher sur le flanc des montagnes; adieu aux pommiers d'Hélenca qui doivent rester un mystère; adieu à ces ravins profonds où je n'ai guère trouvé plus d'ombre que de rimes, à celui surtout où, après vingt détours, j'ai découvert la nymphe Telegie victime, il y a trois mille ans, de sa chasteté, et qui depuis métamorphosée en pierre, offre encore, à qui les veut voir, des formes antiques aussi parfaites que ciseau de sculpteur en a jamais pu tracer. O vous qui allez à Telega, ne le quittez pas sans avoir vu ce chef-d'œuvre! Remontez le ravin jusqu'à la cinquième anse, baissez-vous; la nymphe, par pudeur, vous cachera sa figure sous un épais voile d'argile, mais vous m'aurez compris.

Pendant ce temps, que se passait-il à Baïcoï? mon billet y avait produit l'effet que je m'en étais promis. Madame la générale y avait vu une offense, il n'était pas pour elle; mademoiselle E. un badinage qui m'était permis; J. une insolente déclaration qui le faisait trembler pour ses filles; madame la princesse, une galanterie à laquelle elle crut devoir répondre dès le lendemain en nous envoyant chercher à Telega. Nous n'y étions plus (2).

(1) Voici comment. L'un d'eux y avait oublié les premières méditations du poëte; un autre les retrouva qui les lui rendit en disant : « Lamartine sera toujours *la Martine*, » c'est à-dire à Martine.

(2) Malgré son nom russe, madame la princesse est Vallaque et de la famille des G'ica; elle est veuve du général-prince Trubescoï, qui trempa dans la conjuration de Pestel, et fut fusillé.

TROISIÈME TOURNÉE.

Le mont Fleury. — Un rêve. — Le châlet. — Commërnic. — Între-pracova. — Le marchand de bestiaux. — Le logothète et les faucheurs. — La fille du curé.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nos guides de Commërnic nous tenaient l'étrier, nous serrions une dernière fois la main de nos hôtes, et nous dirigions sur Câmpina pour nous y ravitailler et y prendre la route des Buceci. Deux heures après nous entrions à Brëza par une fort belle route. Brëza est un assez joli village qui s'allonge sur le grand chemin du sud au nord. C'est, comme le dit son nom, une immense *pelouse*. Je dois avouer cependant qu'il n'a pas répondu à l'idée que je m'en étais faite comme de la plus belle campagne de la Vallaquie; sous le rapport de l'intérêt le seul avantage que je lui ai reconnu sur Câmpina, c'est d'être resté indivis; sous le point de vue pittoresque les montagnes argileuses et presque nues qui le limitent à l'ouest, le rendent bien inférieur à ce dernier. Il est vrai néanmoins que la partie basse qui touche au nord à Commërnic forme le premier plan si riant et si gracieux d'un tableau si plein et si riche, que c'est assurément un des plus beaux coups d'œil dont il soit possible de jouir. Si vous voulez vous en procurer le plaisir, arrêtez-vous un instant à cet endroit où la berge qui borde à gauche la descente

dite à juste titre « beleaoa, » le mauvais pas, semble s'être exprès déchirée en V pour nous laisser voir à ses pieds un charmant jardin à l'anglaise, avec ses allées tortueuses, ses touffes d'arbres, ses barrières et ses pavillons ; à droite et à gauche des pans de montagnes jaunes et rouges couronnées de quelques bouquets de verdure ; au milieu un immense labyrinthe qui s'élève en cône à plus de 300 pieds et dont la base et le sommet se cachent sous des bois touffus ; au fond le mont Ples'uv (chauve) vaste mamelon qui n'a d'égal que le *Gurguiata* à gauche et le *Front de Basile* à droite, et pour achever l'harmonie de cette scène délicieuse, quelques nappes d'argent au milieu d'une grève de cailloux dont le roulement vous annonce la Pracova.

C'est au milieu de tout cela que nous chevauchons jusqu'à la ferme du sieur Procope. Nous venions de le rencontrer se dirigeant sur Ploiesci, et il avait eu la bonté d'expédier devant nous un de ses gens pour donner ordre de nous recevoir comme s'il était là. A vrai dire, Kiva, sa jeune ménagère, met tant d'empressement à nous servir, elle me paraît si aimable, que je crois cet ordre inutile. Que Kiva soit jolie, d'autres le pourront nier, moi je l'affirme, car, bien que confus de ses attentions, je ne suis pas aveugle au point de ne pas apercevoir les charmes qui percent à travers son corset de paysanne, la vivacité de ses grands yeux noirs, la grâce et la finesse de son sourire, et cette légère teinte de rose qui colore ses joues légèrement basanées, Kiva n'est pas pour nous une servante ; c'est une hôtesse polie, enjouée, qui nous

fait les honneurs de la maison avec dignité et simplesse ; à nous les deux plus belles chambres et par conséquent les deux meilleurs lits, à nous les poulets de la basse cour, les agneaux de la bergerie, les quatre bons vins de la cave, le brânza frais, le lait qu'on vient de traire, à nous tout cela, et c'est Kiva qui nous le donne. En la voyant si libérale sans avoir l'air de donner, si sémillante avec réserve, je la prends pour une de nos grandes dames du siècle dernier, qui pour mieux faire ressortir leurs charmes se faisaient peindre en villageoises, métamorphose que la pruderie rendait bientôt ridicule. Kiva, au contraire, n'a rien d'affecté, et mon erreur dure encore.

Le lendemain d'un si cordial accueil, nous faisons une tournée dans les environs et montons d'abord au village qui se cache au-dessus de nous et dont le nom n'est pas pour moi sans quelque intérêt. Je le sais le premier endroit un peu considérable de la route de Cromstadt à Bucuresci, et bien que je le voie perché à 100 pieds au-dessus du lit de la Pracova, seul *passage des voitures de transport*, j'en conclus néanmoins que son nom pourrait bien lui venir du latin *Commeatus* dont tel est le sens. Nous y faisons visite aux principaux villageois, anciens *mos* ou *mas negi*, c'est-à-dire anciens propriétaires, anciens mâles actifs, anciens guerriers, les *Mesnadieri* des Italiens, ce qui ne signifie pas ici autre chose que Romains d'origine, anciens colons, propriétaires par droit d'ancêtres, par droit d'us; puis gravissant à pas lents le mont *Simile*, ainsi appelé parce qu'il est formé de tertres sembla-

bles superposés, nous arrivons jusqu'au tertre le plus élevé, vaste dôme de verdure à une hauteur de 800 pieds au-dessus du torrent. Nous en descendons vers le nord pour nous rendre à *Sicùrie* au fond du vallon étroit et pierreux qui domine la montagne dont l'aridité et la sécheresse m'expliquent parfaitement le nom ; puis remontant par le sommet de la Gârna ou Kîrna (Camuse), nous voyons à droite le mont Dömnele (les princesses), à gauche le mont Floreiŭ (Fleury), et dans le lointain les bosses roussâtres du gigantesque Gîrbova, corruption du latin Gibbosa, véritable expression de l'aspect qu'offre toute cette ligne en contraste si frappant avec les pointes aiguës des Buceci qui lui font face. Le chemin que nous faisons est extrêmement pénible quoique à cheval ; car la Gîrna est échelonnée en amphithéâtre, et nous avons à la monter et à la descendre en biais. C'est ainsi que nous arrivons au Floreiŭ.

Cette charmante montagne n'est jusqu'au sommet qu'une immense prairie émaillée de fleurs, dont les principales couleurs sont le blanc, l'or et l'azur. Le soleil du midi leur donne un tel éclat, qu'elles scintillent de tous côtés sur ces dômes de verdure, comme les étoiles à la voûte bleue du firmament ; et c'est en foulant aux pieds de nos chevaux le bouton d'or, la grande marguerite, la scabieuse, le tournesol, la giroflée bleue qui s'élève à hauteur d'homme, le liseron de mille couleurs, l'absinthe, la menthe et le basilic, que nous arrivons à la fontaine de Flore (fôntâna Flori) cachée derrière une de ces fortes ondulations

du pied de laquelle on ne soupçonne pas même l'ondulation qui la surmonte. Nous y montons par un sentier rapide, et notre premier mouvement en l'apercevant à travers le feuillage de quelques buissons de rosiers, est un cri de surprise et de joie. Figurez-vous adossée au flanc de la montagne verdoyante une énorme pierre de roche arrondie perpendiculairement en demi-cercle, couronnée de mousses et de fleurs ; portant à droite des touffes d'aulnes et de noisetiers; à gauche des bouquets d'œillets et de roses. De ses flancs s'échappent par plusieurs trous que l'on dirait perforés à main d'homme, des eaux fraîches et transparentes. La plus considérable sort du pied déraciné d'un orme à forme bizarre, qui l'ombrage en penchant sur elle ses bras noueux et feuillus; puis se séparant en deux branches, coule d'abord sur les parois sinueux de la pierre, et tombe ensuite avec un léger bruit à droite et à gauche; je voudrais graver mon nom sur ce rocher, mais je n'ai rien qui puisse l'entamer; je voudrais rimer au moins quelques vers en l'honneur de Flore, mais dans l'ivresse du plaisir, comme dans l'excès de la douleur, le cœur sent trop pour parler, et me voilà réduit à une poésie d'action. J'ordonne à nos guides de mettre les besaces à terre, et nous faisons ce que Rousseau eût tant aimé à faire: une délicieuse collation sur le bord de la fontaine dont les eaux jaillissantes nous jettent leur fraîcheur au visage. Quoique munis d'un vin généreux nous n'en voulons point boire: c'eût été une injure à ces eaux cristallines qui coulent si abondantes et si pures. A elles seules tout

l'honneur de notre repas champêtre : trois fois nous en buvons à Flore et trois fois au mont Fleury ; et nos guides mêlent leurs toasts aux nôtres, et l'abandon naïf de Stoica Voda (le duc stoïcien) me révèle toute la poésie de leur cœur, et deux mots de Jean Poussain me la font comprendre tout entière. « Quand » Dieu, dit-il, plaça ici les habitants de Commërnic, il fit jaillir cette fontaine du flanc de la montagne afin qu'en y venant tremper leurs lèvres, ils » pussent y vivifier leurs cœurs et les conserver purs » comme elle; mais ils n'en viennent plus boire et » Dieu les a abandonnés. » Je lui demande le sens de cette allégorie ; et il continue : « Seigneur, nos pères » étaient mos'negi et nous sommes corvéieurs; jadis » quand le Ciocoï, hobereau des plaines, montait à » notre village, il s'y gardait bien de l'injustice, car » à un seul mot, à un seul signe de Radu Voda, » père de ce vilain que vous voyez là (et il me » montrait Stoïca), c'en était fait de lui ; il ne des- » cendait que pour aller rouler sur la grève de la » Pracova, comme on voit rouler de rochers en ro- » chers un pâtre imprudent auquel le vautour vient de » crever les yeux au moment où il met la main dans » son aire pour s'emparer de ses petits ; aujour- » d'hui !... » Il s'arrête ; des souvenirs amers gonflent sa poitrine, deux grosses larmes roulent dans ses yeux, il pousse un profond soupir et reprend : « Mau- » dit soit-il lui et toute sa race ! Il nous a dépouillés » de nos biens et de nos titres par la ruse, la prison, » la bastonnade et les tortures; maudit soit-il et que

» le fléau du Seigneur l'écrase avec sa postérité ! » La chaleur de ces dernières paroles me remplit pour lui d'intérêt et de pitié. Ce n'est plus un vilain que je vois en lui : c'est un homme qui sait penser et bien dire quand il l'ose, et je l'ai mis à même d'oser avec moi. Quand il eut fini : — Buvons, lui dis-je, à tes ancêtres, aux Mos'négi ! — Buvez aussi aux pauvres corvéieurs, me répond-il, et il y a dans cette réponse je ne sais quoi d'une noble souffrance qui m'attendrit jusqu'aux larmes, et je bois aux pauvres corvéieurs, et Jean Poussain et Stoïca Voda en perdent la tête de joie et les ustensiles du festin volent en l'air ; ils étaient ivres d'espérance.

Cependant il se fait tard et nous voulons à tout prix gravir jusqu'au sommet du Floreiŭ. Nous nous remettons en marche, et, une heure après, nous le descendions sur l'autre versant qui fait face au prolongement du Ples'uv et domine le lieu dit là *Posada*, quand nous nous voyons arrêtés tout à coup par les hurlements et les menaces d'une quarantaine de chiens. « Ne craignez rien, nous crient nos guides, les pâtres ne sont pas éloignés. » Les voici en effet qui viennent à notre rencontre et bien leur en prend, car l'oste canine nous tient tellement en échec que ce n'est pas sans difficultés qu'ils parviennent à nous remorquer hommes et chevaux jusqu'au châlet où nous mettons pied à terre. L'essence du châlet roman, c'est là mămăligă au fromage ; son attribut, c'est le buccin de trois mètres de longueur ; je mange de bon cœur la portion que m'offrent les pâtres et j'essaye de faire retentir les

échos de la montagne de quelques-uns de nos airs de chasse; je m'en acquitte tant bien que mal, comme on peut le faire avec un buccin. A ces sons tout nouveaux pour eux de gaieté vive et de mâle expression en contraste avec leurs chants langoureux et monotones qui semblent moins chasser les loups que les appeler, les chiens cessent de gronder, les brebis s'arrêtent et lèvent la tête pour entendre, les pâtres émerveillés me regardent la bouche béante, et soit pour mieux saisir, soit en signe d'honneur, jettent à terre l'énorme bonnet de toison qui leur couvre les oreilles. Le plus jeune, Andreias' le Luron, s'essuyant la moustache avec la manche de sa chemise, s'approche et me demande une leçon. Je la lui donne, et bien mieux, la lui paye si bien, que nous les laissons tous émerveillés, pâtres, chiens et moutons. L'ombre descend avec nous de la montagne. Nous trouvons la nuit en arrivant au bas. La lune qui se lève nous éclaire sur la grève, et nous sommes au logis à dix heures du soir.

La journée du lendemain se passa en *far niente* et en préparatifs pour notre ascension aux Buceci, où, si Dieu le permet, nous planterons le drapeau tricolore des principautés. Vers le soir, nous allons respirer le frais sur la rive droite du torrent et visiter le moulin à scie. Cette usine, moins singulière par la simplicité de son mécanisme que par l'économie de sa construction, n'a certainement pas coûté plus de 300 fr., et pourtant elle n'en rapporte pas moins de 3,000, non pas au propriétaire, mais au fermier sur le bail duquel elle ne figure que pour le tiers. Si j'ai pris plaisir à la voir,

c'est qu'elle fait vivre toute la famille d'un brave homme qui, payé à raison de 5 cent. la planche, se fait un revenu annuel de près de 500 fr. Or, comme il y a déjà seize ans qu'il scie trente planches par jour, j'estimai son capital, en en défalquant ses dépenses, à 6,000 fr., environ 16,000 piastres, fortune inouïe pour un corvéieur. Aussi que de Mazils, que de Nëmuri sollicitent la main de sa fille! Jean Poussain la voudrait bien pour lui, Tinca est d'ailleurs si gentille! Oui, mais il n'est plus même mos' nagu. « Console-toi, » Ioan, dit Stoïca à Jean Poussain, il est encore des » Radu Voda à Commërnic, tandis qu'à Bucuresci il » n'est plus de Brancovan. »

Le lendemain ils entrent au galop dans la cour; la prévoyante Kiva remplit leurs plosques de rak et de vin, enfle leurs besaces de pain, de fromage et de volailles, leur fait donner une collation, et nous oblige aussi à nous lester avant de partir. Enfants gâtés, nous la laissons, nous nous laissons faire; et quand nous sommes prêts, quand je me sens bien assis sur le haut et large bât dont mon bidet se pavane comme un éléphant de sa tour, quand à toutes ses prévenances elle a ajouté encore mille vœux du cœur pour la prospérité de notre ascension et notre prompt retour; pour la payer de tout cela, il ne nous en coûte qu'un sourire, un doux regard, et ces trois mots: « Adieu belle Kiva, adieu bonne Kiva, je t'aime Kiva! »

Vingt minutes après nous longions le Floreiŭ et le Ples'uv, qui s'allonge à notre gauche et va en grandissant à mesure que nous avançons. De distance en

distance du milieu de ses bois sombres, moitié hêtres, moitié sapins, s'élèvent de légères colonnes de brouillard semblable à la fumée des chaumines. De gros nuages immobiles couvrent son front, le temps est lourd; soudain un vent du S. O. nous souffle le brouillard à la figure, amoncelle les nuages au-dessus de notre tête, et la pluie tombe à torrents. Nous n'avons que le temps d'arriver à la posada. En attendant la fin de l'orage, j'interroge tous ceux que je vois là, voyageurs, aubergiste et douaniers, sur le sens de cette appellation espagnole si singulièrement tombée des Pyrénées dans les Carpathes. Pas un ne sait que me répondre; ceux qui ne restent pas muets me font presque voir qu'ils me prennent pour un fou, que selon eux la posada est ici de toute éternité, qu'elle ne peut s'appeler autrement que posada, qu'enfin elle s'appelle la posada parce que... parce que c'est la posada. Leur raison est concluante; mais je ne m'étonne ni du mutisme des uns, ni de la fatuité des autres, ni du galimatias de quelques-uns, n'ignorant pas que dans un pays tel que la Romanie, où l'on travaille depuis plus d'un siècle à l'extinction de la nationalité, les faits oubliés par l'histoire se retrouvent moins dans les souvenirs traditionnels que dans la nature des lieux et des choses. J'interroge donc les lieux et les choses, la posada elle-même, et je la vois ici ce qu'elle a toujours été en Espagne, non-seulement une auberge, mais une mauvaise auberge. Ainsi, me dis-je, ce nom doit dater en Romanie, soit de 1376, alors que Dan II accueillait en Vallaquie les Juifs chassés de Hongrie, ou

de la fin du xv[e] siècle, alors que, expulsée de l'Espagne, cette race infortunée n'en ayant emporté que la langue, vint se répandre en Orient et y prendre à ferme, comme elle l'avait fait partout, les biens de l'État, les douanes entre autres. Il est donc à supposer qu'avides de refaire une fortune enlevée par la persécution, ils durent en multiplier les moyens, et construisirent une auberge en face de la douane. Quelle que soit la valeur de cette conclusion, j'en suis d'autant plus satisfait, qu'elle nous a ramené le beau temps. Nous quittons la posada, et cheminons par un sentier étroit et rapide, en côtoyant les sinuosités sans fin du mont des Princesses et du front de Basile; de distance en distance des ravins profonds semblables à des chancres sur un corps vivant, ont tellement rongé la route qu'ils nous en intercepteraient vingt fois le passage si l'on n'avait eu soin d'en combler au moins le bord avec des troncs d'arbres jetés sans ordre et tassés tant bien que mal sous un lit de pierres sans étai, sans autre ciment qu'une terre glaise qui se dissout à la moindre pluie. Je m'estime heureux de n'avoir à y passer que dans la belle saison, car il est à présumer qu'aux pluies d'octobre et d'avril la force des eaux doit emporter ces ponts à jour dans le goufre de 300 pieds au fond duquel gronde la Pracova.

C'est au dernier de ces ravins, au lieu dit vallée de Bogdan, que se termine le front de Basile et commence le mont S'ès (uni, pelé, pelouse), ainsi nommé parce qu'il est sans culture de la base au sommet, et revêtu d'un gazon très-fin. L'effet que l'on épreuve

lorsque l'on en double le premier pan pour entrer dans l'auberge se sent mieux qu'on ne peut le peindre ou l'exprimer. Toute la ligne des Buceci apparaît soudain, sombre à sa base, blanche au sommet, et de tous côtés rocheuse, dentelée, *inaccessible*. A la vue de ces géants des Alpes bastarniques, j'avoue que je fus moins étonné que satisfait ; je les voyais tel que j'espérais, tels que je désirais les voir, et m'applaudissais de les avoir devinés ce qu'ils sont. Nous faisons halte un instant, et entre deux verres de rak que boivent à notre santé Stoïca Voda et Jean Poussain, j'en trace les aspérités les plus saillantes, et écris sous la dictée de celui-ci, dans la direction du S. au N.; Peduchios, Vênturis', Doru, Colt'uri, Furnica, Cara-Iman, Omul. Nous continuons et apercevons bientôt dans le lointain les blanches murailles du Sinaï. A ce nom je m'étais toujours imaginé un couvent perché sur une cime à peu près égale à l'une de celles que je viens d'indiquer; mais quand sur les quatre heures du soir nous n'en sommes plus qu'à cinq cents pas, je suis tout à fait désappointé de le voir tel qu'il est, modestement assis sur une simple éminence qui ne domine que le grand chemin, et à cinquante pieds tout au plus au-dessus des eaux de la Pracova. C'était une raison de plus pour nous y refaire; mais mon compagnon qui, sans m'en rien dire, poursuivait un de ses anciens rêves, laisse le couvent à gauche, et sous prétexte que nous n'aurions pas le temps de monter aux Buceci le jour même, m'engage à le suivre. « Où? — A la verrerie — Loin? — A une heure d'ici, et que ta Seigneurie ne soit pas

en peine, ajoute-t-il, nous y trouverons bon gîte et belle hôtesse. » Intrigué, ne le devinant qu'à demi, je me dis : « Voici assez de temps qu'il marche pour moi, je puis bien faire un pas de plus pour lui, je le suis donc. » Malheureusement l'heure en dure cinq, pendant lesquelles nous recevons continuellement la pluie sur le dos, pluie fine et froide qui pénètre jusqu'au cuir des bottes, et dont ne peut me garantir mon gros manteau d'hiver. Je suis mouillé jusqu'aux os, j'ai les pieds gelés, je n'en puis plus. Quant à mon compagnon, il est transi de froid ; son visage, qu'il a mal caché dans mon passe-montagne, est violet et tacheté de blanc ; il grelotte, mais il ne dit mot, et ne sent que comme on sent dans un rêve, à demi ou peut-être même au rebours. C'est dans ce pitoyable état qu'en longeant la base des Buceci, nous traversons Isvor (la source) dont le torrent descend impétueux du mont Vênturis' ; la vallée du Cerf à la hauteur du Cara-Iman, Slana de Piatra et Trìiste, où nous trouvons un poste de gardes frontières. Nous exhibons notre permis de passe, et continuant par Subt'iöra (l'aisselle), Genuche (le genou) coude de montagne dangereux au-dessus de la Pracova, nous arrivons enfin à sept heures du soir, par une nuit des plus sombres, au lieu dit între Pracova (entre Pracova). L'auberge où nous descendons est plus que pleine. D'énormes morceaux de sapins qui flamboient dans la cheminée jettent au dehors une lueur assez vive pour nous éclairer, nous indiquer la porte et nous permettre en entrant de reconnaître à quelle espèce de gens nous avons à

faire. Un marchand de bestiaux, trois de ses pâtres et vingt faucheurs remplissent la salle. L'hôte et l'hôtesse sont de braves gens qui ont d'abord plus peur que nous de notre rencontre, « Jupân, lui dit en entrant mon compagnon, allons! une chambre, à souper! » Il n'a rien, ni chambre, ni pain, ni poisson; cabaretier, il n'a que du vin. Il a raison, le brave homme, nous nous présentons en maîtres, et les maîtres ici ne payent pas. » Cependant je découvre une chambrette, c'est celle du logothète, inspecteur de la fenaison; peu m'importe, je m'en empare, bien décidé à la garder, et pour m'en assurer la possession, j'y fais à l'instant déposer nos bagages. De son côté mon compagnon, qui s'est réveillé à demi, ordonne à Stoïca et à Jean Poussain de chercher Moïse, le pêcheur de truites, et de s'arranger avec lui pour nous préparer au plus vite un copieux souper, car l'exercice donne de l'appétit, et nous avons marché dix heures. Pendant qu'ils se mettent en quatre pour nous servir, nous nous asseyons sur un escabeau, et faisons sécher au feu nos vêtements et nos chaussures. Dans un coin de la cheminée se tient debout un joli enfant aux cheveux blonds, au teint frais, et qui n'a pour tout vêtement qu'une chemise blanche du matin, mais qui se ressent de la pluie de toute la journée. Dans l'autre est assise une jeune femme aux traits fins et délicats; ses yeux brillants et spirituels s'exercent à nous deviner, c'est l'hôtesse. Sommes-nous négociants? simples logothètes ou boïers? c'est-à-dire peut-elle oser nous parler, a-t-elle peu à se gêner avec nous, ou bien doit-elle être hum-

ble et soumise? Après avoir joui quelque temps de son embarras, je caresse son enfant pour la mettre à son aise, et elle m'a si bien compris, qu'elle allait parler, lorsque les regards de mon compagnon trop longtemps fixés sur les siens la font rougir et changer de place. une heure s'était ainsi passée dans une conversation muette, et tout était à peu près sec quand le souper nous fut servi. Les truites sont vraiment délicieuses, et si je ne craignais qu'on en attribuât la cause à la partialité de mon estomac, Je m'écrîrais : « Vivent les truites de la Pracova ! » Nous les assaisonnons du vin de Kiva, et rehaussons le tout de quelques pipes. Mon compagnon, toujours plongé dans ses rêveries, ne fait qu'un bond de la table au lit. Quant à moi qui ne suis pas pressé de coucher sur un lit de planches humides, je sors un instant pour essayer de reconnaître où nous sommes. Nous sommes au fond d'un immense entonnoir d'où il me faut lever la tête pour voir le ciel et la pleine lune qui se lève à ma droite et verse sa lueur cendrée sur les noirs sapins des montagnes. A mes côtés roulent les deux Pracova ; je les entends sans les voir ; j'entends le vent siffler dans le feuillage ; dans le lointain brame un cerf, et tout à coup un je ne sais quoi qui craque se déchire, tombe, cause dans sa chute un tel bruit qu'il me semble entendre s'écrouler toute la montagne. « D'où vient ce bruit, demandai-je à l'un des hôtes qui s'avançait vers moi ? » C'était le marchand de bestiaux. « Je suis le serviteur de ta sei-
» gneurie, seigneur ! dit-il avec un accent qui me fait
» reconnaître un Ardialien ; on voit que ta grandeur

» n'est jamais venue dans ces lieux sauvages; ce » bruit est occasionné par la chute d'un sapin à demi » coupé que le vent a renversé, et qui en écrase d'au- » tres en tombant. — Merci, frère; mais toi viens-tu » souvent ici? car, si je ne me trompe, tu es d'Ardialie. » Ta seigneurie a bien dit; mais je n'en suis pas moins » bon Roman, et je viens chaque année passer l'été » dans ces montagnes où mes bergers font paître mes » troupeaux. » Au ton fier dont il émet son origine, je reconnais un homme de cœur, et continuant : « Com- » ment vis-tu? Comment vivent tes frères, en Ardialie? » — Mal, répond-il, parce qu'ils sont pauvres, et » bien, parce qu'ils ont des lois et la justice; mal, parce » que ces lois étouffent leurs droits, et bien, parce » qu'elle leur en a laissé assez pour ne pas trembler » devant le magiar; mal, parce que ces lois favorisent » les conquérants et les étrangers, les Hongres, les » Saxons et le Sicules, et bien parce qu'ils peuvent » s'instruire, et qu'il en est peu qui ne le fassent; mal, » parce que leurs services ne leur sont payés qu'au » dixième, et bien, parce qu'ils ont foi dans un meilleur » avenir. » Le laconisme, la netteté de ces paroles, me laissent, en effet, voir un homme qui se sent, et n'est pas sans quelque instruction. « Courage! patience! lui dis-je; » et en moi-même : « Que de Français à sa place rougiraient de son état et de son costume! » Un chapeau à large bord laisse à peine voir sa figure et une toison de brebis qui traîne à terre grandit et grossit ses formes athlétiques! Quelle leçon pour eux s'ils pouvaient comme moi et le voir et l'en-

tendre! Car lui aussi connaît la langue de son pays; lui aussi sait le latin, et pourtant de sa part nulle prétention à la qualité d'homme de lettres, nulle ambition de quelque charge politique; fils d'un éleveur de troupeaux, il fait comme son père, et tâche de faire mieux. Oh! combien je bénis le demi-jour qui nous éclairait alors et lui dérobait la rougeur qui me montait au front! Où donc est la civilisation, me disais-je? En France, où tout écolier est philosophe, où tout pédant veut être homme d'État? Ou bien en Dacie, dans les Carpathes, chez les paysans du Danube où l'on s'instruit plus pour soi-même que par prétention d'instruire les autres à son tour, où l'on ne juge pas l'instruction incompatible avec les travaux agricoles? Puis reprenant: « Eh bien! frère! puisque tu es Roman, ne verrais-tu » pas avec plaisir la réunion des trois principautés? » — Sans doute, réplique-t-il vivement, si elle devait » nous rendre nos droits perdus, si elle devait nous » ramener l'égalité et la fraternité; mais est-ce possi» ble, quand l'orgueil est d'un côté et la bassesse de » l'autre? Et d'ailleurs que fait-on pour cela? A-t-on » jamais vu depuis cent cinquante ans trois Romans » franchement unis? » Et pour me montrer comment il comprend l'union: « Jadis, continue-t-il, trois frères » orphelins après s'être longtemps aimés en vinrent à » ne plus pouvoir s'entendre, et se partagèrent l'hé» ritage de leurs pères. Quelques puissants voisins, » profitant de cette désunion, empiétèrent sur leur pa» trimoine, et eux, au lieu de se donner un mutuel » secours, prêtèrent main-forte aux ravisseurs et ne

» s'armèrent que pour s'asservir. L'un pour prix de ses
» coupables services vit son voisin s'immiscer dans ses
» affaires, et bientôt faire passer sa propriété sous son
» nom. Les deux autres ne furent guère plus heureux,
» ils conservèrent leurs biens, mais ils le grevèrent de
» tant d'hypothèques et de si dures servitudes qu'il ne
» leur en resta bientôt plus que le fonds. Honteux,
» désespérés de n'être plus maîtres chez eux, ils sen-
» tirent leur erreur, s'écrivirent pour se rapprocher, se
» rapprochèrent, et tous trois en s'embrassant s'é-
» crièrent: Frères, unissons-nous! Tous trois étaient
» de vieux soldats; mais ils étaient en outre, l'un
» légiste, l'autre publiciste, le troisième poëte. Celui-
» ci, comme Virgile, pleura l'héritage de ses pères à
» la merci du ravisseur; il intéressa le monde, et tous
» les grands cœurs furent pour lui des Auguste, en
» sorte que lorsque le publiciste exposa au tribunal des
» peuples la plaidoirie du légiste, le président de cette
» vénérable assemblée, la voix de Dieu, l'opinion, porta
» cette sentence :

« Considérant que la propriété est un droit et la pos-
» session un fait; que le fait n'établit pas le droit, et
» et attendu que, dans la cause, le propriétaire n'a
» cédé qu'à la violence, que la violence peut légaliser
» la possession, mais non la légitimer; déclarons nulles
» toutes hypothèques et servitudes au profit des ravis-
» seurs, et les condamnons par corps à la restitution
» pleine et entière, aux propriétaires, de leurs biens
» qu'ils leur ont ravis. »

— Et comment fut exécutée cette sentence, lui de-

mandai-je? — Les ravisseurs refusèrent de s'y soumettre; les trois frères levèrent l'épée; le bon droit leur donna la victoire, et, depuis, ils demeurèrent unis jusqu'à la mort.

Le plaisir que j'avais à l'entendre m'avait fait oublier qu'il était minuit. Quand il eut fini son élégante parabole : « Il est temps, lui dis-je, d'aller reposer. Adieu donc, frère! tu es un brave homme, sois toujours bon Roman, Dieu t'aidera et tes frères t'entendront. — Je ne demande pas à ta Seigneurie quelle est ta patrie; aurais-je pu oser lui ouvrir mon cœur, si je n'avais vu en elle un Français? Mais son nom? de grâce! que je l'emporte avec moi en Ardialie! je l'y ferai bénir, » et il l'écrivit sur son livret; j'écrivis aussi le sien; mais je dois le taire, je le lui ai promis. L'Autriche est paternelle, mais elle aime à dormir. « Adieu donc, frère, bonne nuit! »

En rentrant dans la salle, je trouvai le feu éteint; les tables étaient couvertes de chair humaine; plus de vingt poitrines y respiraient largement ou ronflaient avec force; la bougie brûlait encore dans la chambrette, et mon compagnon, assez durement couché sur son grabat, dormait d'un sommeil agité. « Dobré! Dobré! murmurait-il d'une voix étouffée, gàzdöica, gentille hôtesse! » Puis il s'arrêtait, puis il se tournait et se retournait comme un patient; puis il murmurait encore: « Floué! floué! » C'était son rêve du matin qu'il continuait tout de bon, et je m'endormis en riant de son dernier mot : « Sottise! » Je ne comprenais encore qu'à demi; le lendemain me débrouilla cette énigme. Je

trouvai en me levant les faucheurs attablés, silencieux et dévorant un déjeuner frugal de màmàliga et d'oignons, dont le grigou de logothète leur avait rogné les portions. Notre présence les enhardit contre cette injustice. Ils murmurent, mais comme des écoliers qui craignent de laisser voir le mécontent. « Les détenus en ont plus que nous, » dit pourtant à haute voix un grand gaillard, auquel je donnais volontiers un appétit de quatre livres de pain, et son voisin le frappait du coude et son vis à-vis lui faisait signe des yeux; mais il répéta et plus haut : « Oui, les forçats en ont plus que nous, et cependant nous travaillons comme des forçats; car ce foin n'est pas à nous, il n'est pas pour nous, personne ne nous paye ! — C'est vrai, dirent les uns ; — tais-toi, dirent les autres. » Et je vois parmi eux, comme à l'école, des bout-en-train et des cafards, des hommes francs et des hypocrites, des gens de cœur et des lâches. Les malheureux ! ils n'osent pas même faire entendre les cris de leur estomac. Pour les accorder, mon compagnon ordonne à l'hôte de leur délivrer, à notre compte, une demi-vedrà de vin et double pitance. Oh ! alors, l'appétit se renouvelle, le *Vidrecome* circule à la ronde ; ils le vident chacun trois fois, debout, en notre honneur, et défilent devant nous, chapeau bas, en nous saluant du « Dieu vous bénisse des Sclavons, bogda prost ! » Je ne les comptai pas, mais il dut y en avoir quarante.

Quand ils eurent vidé la place. « A notre tour, dis-je à mon compagnon ; — à notre tour, » dit-il aussi à l'hôtesse, et, la prenant par la taille, il la fait asseoir

près de lui, et il s'établit entre eux un colloque:

— Ta Grandeur a-t-elle bien dormi?

— Comme au ciel, car j'ai rêvé à toi toute la nuit.

— A moi? seigneur; mais je n'en vaux pas la peine.

— Tu es bien changée, j'en conviens, mais je ne suis point ingrat.

— Ta grandeur veut plaisanter, sans doute.

— Nullement, et pourquoi? m'aurais-tu donc oublié?

— Je n'ai jamais vu ta Seigneurie.

— Comment, il y a dix ans, au temps du choléra?...

— Oh! oui, je me rappelle le choléra; ma pauvre sœur! mais je ne connais pas ta Seigneurie!

— Fort bien! tu me renies et tu fais la prude. Voyons! renieras-tu aussi ton père? Dis-moi, n'es-tu donc pas la fille du curé de Comërnic?

— Si fait, seigneur; pardon!

— Eh bien! alors, tu n'as pas oublié cette nuit où tu éteignis la lampe qu'il aimait à voir brûler dans ta chambre, à son retour du cabaret?

— Sur ma foi, seigneur, je ne te comprends pas.

— Allons! trêve de plaisanteries, trêve de dissimulation! le temps efface tout, et si ton mari t'a aimée jusqu'à présent, il ne t'en aimera pas moins. Regarde-moi en face, Dobré!

— Dobré! Ah! seigneur, qu'a dit ta Grandeur? Dobré! j'y suis maintenant, ta Seigneurie l'a connue. C'était ma sœur, ma cadette, jolie brune aux yeux bleus, quinze ans et cœur tendre. N'est-ce pas

qu'elle était belle? Mais, seigneur, elle est morte.

— Morte! reprend mon compagnon; Dobré est morte!...

Sa physionomie s'altère, le sourire sardonique qui errait sur ses lèvres s'échappe et fait place à une amère mélancolie, il jette sur l'hôtesse un sombre regard et comme un homme qui reprend ses sens: « C'est vrai, Dobré est morte! Ne l'ai-je pas rêvé cette nuit? Pauvre Dobré! » Et se levant précipitamment, « Allons! Partons! Nous avons fait hier trois lieues pour rien, je vous en demande pardon, je suis floué, sottise! » C'était la fin de son rêve.

QUATRIÈME TOURNÉE.

Ascension au Caraiman. — La croix du pâtre. — Grotte de la Jalamiça. — Les Babele. — Le mont du Lièvre. — Voyage dans les nues. — Catinca et les framboisières. — Un bouquet pour un baiser.

Partir n'était pas chose aussi facile qu'il le pensait. Nos guides, trop occupés la veille à nous servir, avaient négligé leurs chevaux, et depuis la pointe du jour ils les cherchaient. Les pauvres animaux, poussés par une gourmandise bien pardonnable à leur espèce, après dix heures d'une marche aussi pénible, étaient entrés dans un enclos dont ils avaient trouvé la porte

ouverte. Ils y paissaient une herbe savoureuse. Comment cela s'est-il fait, se demandait Jean Poussain en ramenant le sien par la crinière? Car n'eussent-ils pas eu d'entraves, qu'ils eussent été incapables de franchir la haie. C'est que le rusé logothète, autant par spéculation que par vengeance de ce que je m'étais approprié sa chambre, était sorti en tapinois, les avait débarrassés de leurs liens et poussés doucement dans l'enclos afin de les retenir comme épaves et exiger l'amende. Il en résultait naturellement un procès, mais comme il n'y avait que nous et la violence pour le vider, je préférais en passer par les exigences de ce drôle plutôt que d'en venir sur lui à des voies de fait. Au lieu donc d'une raclée à laquelle eussent applaudi et participé de bon cœur nos vingt faucheurs reconnaissants, je lui comptai trois svendsiks afin d'en finir, et rebroussant chemin jusqu'au Sinaï, nous y prîmes le sentier qui passe derrière le monastère et conduit droit aux Buceci.

A onze heures, nous entrions dans la forêt de sapins qui, du pied du couvent, s'élève jusqu'aux régions au delà desquelles il n'est plus d'arbres. Le chemin est tortueux, rapide et glissant. J'en fais une partie à pied et m'arrête souvent pour cueillir des bouquets de fraises que j'eusse regretté de laisser fouler aux pieds des chevaux. A la sortie de la forêt, nous apercevons sur la droite un chalet qui se cache encore à demi derrière un vaste champ d'orties, nous allons nous y reposer un instant et échangeons avec les pâtres quelques gorgées de rak contre du lait et de la crème. Devant

nous est un amas de rochers semblable à une tour en ruine et que couronnent quelques jeunes sapins, Nous y courons, l'escaladons, et de là jetant nos regards sur les lieux que nous venons de parcourir, nous nous trouvons au niveau du Ples'uv et du Floreiŭ, et la grève dé la Pracova, presque entièrement effacée, ne nous semble plus qu'un étroit sentier; le bruit de ses eaux, la hauteur de ses rives, tout est perdu par la distance, seulement en quelques endroits que le soleil frappe de ses rayons, nous distinguons encore comme un léger fil d'argent qui serpente sur un sable d'or. Nous descendons, reprenons nos montures, et nous dirigeant le plus directement possible vers le sommet du mont Doru qui s'élève majestueux devant nous, nous passons en revue les crêtes arides du mont Pèduchios, et laissons derrière nous la pointe pyramidale du Vênturis'. Plus près, à notre gauche, l'ombre projetée de quelques rochers sur d'autres rochers horizontalement couchés à leur base, nous fait une telle illusion que nous y croyons voir un ours et qu'il nous faut nous en approcher pour sortir d'erreur. Stoïca Voda assure qu'au soleil couchant, ce n'est plus l'ours que l'on voit, mais sa peau séchant au soleil. A droite, sur le large front d'une des hauteurs du Fournica, s'étend un triple rang de pierres en dépérissement, qui le ceignent comme d'un diadème et que plus près l'on prendrait pour un retranchement cyclopéen. La pierre supérieure qui fait angle de notre côté représente d'une manière si frappante et si colossale un lièvre au gîte, que ne lui connaissant pas de nom, nous

lui donnons celui de mont du Lièvre. Il est d'autant plus facile à reconnaître qu'à ses pieds se trouve le plus mauvais pas que l'on ait à franchir de ce côté des Buceci. D'un côté un talus si rapide que les chevaux peuvent à peine y tenir pied, de l'autre un précipice sans fond où l'on tomberait sur la cime des sapins. L'instinct de nos montures nous l'a fait franchir, et nous remontons déjà le ravin où coule le torrent d'Isvor. Nous le traversons une dernière fois à vingt pas de sa source, et de dôme en dôme nous atteignons enfin la vallée supérieure des Buceci à l'endroit dit : la Croix du Pâtre. Nous ne l'apercevions pas encore que déjà je pressais nos guides de m'en donner l'explication. « C'est une histoire, me dit Stoïca ; je vous la conte- » rai ; mais nous sommes fatigués, nos chevaux en » diraient autant s'ils parlaient, poussons jusqu'à la » Croix, nous les y laisserons paître, et si vous le » voulez nous irons à pied chercher un abri sous *la* » *table*. » Il est fait suivant son conseil. La table est cet énorme champignon de pierre qui surgit devant nous au pied du dernier étage du mont Doru. Nous nous asseyons à l'ombre de ce vaste parasol, et tandis que je laisse tomber un regard d'orgueil sur la pointe du Vênturis' ou que retournant la tête je laisse glisser mes yeux sur les mille ondulations qui font de ce plateau des Buceci un véritable océan de verdure, Stoïca Voda prenant pour texte : « Il faut obéir à Dieu. » commence ainsi :

« Un pâtre d'Ardialie, jeune, brave et amoureux de la fille de son maître avait osé la lui demander pour

femme. Celui-ci, qui voulait s'assurer s'il y avait au moins autant d'amour que d'ambition dans cette demande de son serviteur, la lui avait accordée à une condition, celle de passer l'hiver au sommet des montagnes. C'était une terrible épreuve, c'était un fait qui n'avait d'exemple que les babele que nous verrons au retour de la grotte; mais le pâtre aimait, et il accepta le défi avec joie. C'était à la fin de l'automne de 1770; il remet son troupeau aux soins de ses frères du Sinaï, monte au couvent, y fait brûler un cierge à la Vierge et un autre à saint Dimitry, baise les saintes images, et prenant avec lui un quintal de farine de maïs, trois fromages et sa ploskà de rak, il remonte aux Buceci sans autre compagnon que son chien. C'était le 28 octobre, les hauts sommets se couvraient déjà de neige, elle tombait ce jour-là à gros flocons. C'était pour lui un avertissement du ciel, mais rien ne put l'ébranler. Cette ascension fut pour lui bien pénible, bien périlleuse, puisqu'il eut à faire par un pareil temps, à pied et chargé pesamment, ce que nous venons de faire à cheval par le plus beau temps du monde. Il arrive cependant, et c'est ici qu'il vint s'asseoir. C'est ici qu'il vécut pendant cinq mois. Comment? Je n'en sais rien. Il n'eut à craindre, il est vrai, ni les ours, ni les loups, ni les vautours qui n'ont rien à faire dans ces hautes régions, mais la neige, mais le vent, mais le froid du jour et de la nuit! Sans doute il vint à bout de s'abriter tant bien que mal, il alluma du feu et sut l'entretenir; mais si le feu s'était éteint! Cependant l'hiver s'écoule. Le len-

demain du jour de l'Annonciation, les pâtres remontent au chalet et vont à sa rencontre. Toute la montagne retentit du son de leurs chalumeaux. Il vit encore! Mais on dit que les doux airs de ces instruments, que le bêlement des agneaux lui firent une telle impression qu'aucun cri de joie ne put sortir de ses lèvres et qu'il demeura comme pétrifié. Cependant son chien court au-devant des pâtres, sa joie, ses bonds, ses caresses, tout leur dit que leur compagnon les attend, et qu'il a gagné son défi. Quant à lui, il est debout sur la table, prêtant l'oreille à tous les vents. Dès que les pâtres l'aperçoivent, ils lui jouent un air de fiançailles et lui crient: « Marc! Marc! Tu as vaincu, Marc, tu vivras! » Marc les voit et les entend, mais soudain sa tête se trouble, ses membres s'engourdissent, il demeure immobile et muet comme une statue. En vain essaye-t-il de descendre de son piédestal, ses genoux ploient sous lui, il tombe. Dans son désespoir de ne pouvoir leur répondre: « Je vis! » dans son impatience de les embrasser et de caresser son troupeau, il réunit le peu de forces qui lui reste, croise les bras sur sa poitrine, roidit les jambes et se laisse ainsi rouler jusqu'au pied de cette éminence. A cette vue les pâtres jettent un cri, les brebis bêlent, les chiens pleurent; il est au milieu d'eux, il les regarde, leur tend la main, la porte à son cœur, veut parler et rend l'âme. Les pâtres creusèrent sa tombe à l'endroit même où il s'arrêta, et le jour de Pâques vinrent y planter cette croix. C'est depuis que ce sommet des Buceci s'est appelé Doru, c'est-à-dire Mont de la douleur ou du regret. »

— Ainsi, ajouta Stoïca, il avait désobéi à Dieu ; car si Dieu n'eût défendu à l'homme d'habiter les Buceci, il les eût ornés de forêts et semés de plantes, mais vous ne les voyez couverts que de mousses, de rhubarbe, de lichen et d'une herbe qui n'est bonne tout au plus qu'à nourrir des bêtes. Cependant Dieu est bon, il lui tiendra compte de tant d'amour.

— Et que devint la fiancée à cette nouvelle, demanda mon compagnon ?

— Folle !

— Et son beau-père ?

— Fou !

Comme il achevait, un vent violent s'éleva qui nous força de lever le siége. Cinq minutes de plus et nous étions emportés par l'ouragan et plongés dans les abîmes du Vênturis', dont je compris alors toute la signification. Quand a passé Iuda (Judas), le mistral des Carpathes, nous remontons sur nos bêtes et, chevauchant pendant plus de trois heures sur les vagues solides de cet océan de verdure, nous nous dirigeons vers les montagnes de la Jalamiça, autres Buceci qui, pour n'en avoir pas le nom, ne méritent pas moins de le porter. Chemin faisant, nous traversons plusieurs pans de montagnes où la fureur du Iuda a fait table rase des hautes forêts qui les couvraient. Tout le sol est jonché de sapins, et depuis 1828 ces géants de la végétation pourrissent là honteusement par milliers. Ils nous faut sauter par-dessus à chaque pas ; et ces sauts mille fois répétés par une descente rapide nous brisent tellement les reins, qu'arrivés à sept heures du soir au

chalet désert situé sur une des branches de la rivière, nous hésitons un instant si nous ne nous y arrêterons pas. « Du courage! du courage! nous crient nos guides, encore une demi-heure et nous y sommes. » Nous continuons, la nuit descend avec nous, et quand trois quarts d'heures après nous tombons au fond de l'étroit vallon où la Jalamiça coule encaissée comme dans les fossés d'une citadelle, nous y trouvons la nuit. Nous traversons la rivière à gué, et après l'avoir remontée cinq minutes, nous entrons dans un enclos qui nous promet figure humaine. Par déférence pour les moines qui vont nous donner l'hospitalité, nous y laissons nos montures aux soins de Stoïca et gravissons à pied, avec Jean Poussain, le petit sentier de cailloux qui, par vingt détours, nous conduit à une esplanade élevée de 30 à 40 pieds au-dessus du lit du torrent. Tout à coup devant nous s'ouvre, de 16 toises de haut et de 11 de large, un gouffre si profond, si ténébreux, que je ne puis me défendre d'un mouvement d'horreur. C'est l'enfer! m'écriai-je: Je me trompais. C'était le paradis et ses saints, c'était Dieu et ses anges, le Christ et son Église, ses vertus et sa croix, sa croix qui s'élance radieuse du milieu des ténèbres pour nous dire: Entrez, voyageurs! ne craignez rien, ici l'on est libre.

Nous frappons; un cénobite nous ouvre et nous salue de ces mots: « Vous êtes les bienvenus. » Cette façon candide de nous recevoir, si différente de notre soupçonneuse expression, « Soyez les bienvenus, » ce vieillard qui parle bas et nous conduit doucement à

la cellule de l'abbé, cette prière que murmure, agenouillé sur le parvis de la chapelle, l'un de ces vertueux cénobites; ce silence, qui n'est troublé que par le bruit sourd du torrent, l'obscurité de la nuit à travers laquelle perce néanmoins la blancheur des rochers qui font face à la grotte, la lumière d'un cierge qui brille et marche au fond comme l'étoile des mages, me reportent à ces temps antiques où, pour ne pas cesser d'être libres, les premiers, les vrais chrétiens, guidés par l'espoir d'une vie meilleure, allaient dans le désert oublier le monde et ses tyrannies, et je me demande si je suis bien en Europe, au XIX[e] siècle, ou dans la Thébaïde avec saint Antoine ou saint Spiridion. A notre approche l'abbé se lève, nous ouvre sa cellule, nous fait asseoir sur son grabat; c'est tout ce qu'il peut nous offrir, avec l'eau qui coule abondante et limpide au fond de sa sombre abbaye. Heureusement nos besaces sont encore bien fournies, et Jean Poussain et Stoïca Voda sont là pour nous préparer une collation. Pendant qu'ils sont à l'œuvre et que mon compagnon les aide de ses conseils, j'apprends de l'abbé que la grotte et les montagnes qui l'entourent appartiennent aux frères romans Ienesci Baltaci d'Ardialie, dont l'un, par une funeste conséquence, non pas de la loi vallaque comme les Vallaques eux-mêmes le supposent, mais de leur vasselage, fut obligé de se faire naturaliser pour conserver ses droits d'ancêtres, aucun étranger ne pouvant posséder sur le territoire turc. Il me raconte comment la chapelle a été commencée, il y a 45 ans, puis laissée là, puis reprise,

puis enfin achevée en 1819 par les soins pieux des frères Popesci de Pietros'iça, et comment aussi sa petite cénobie est réduite à 300 pi. (110 fr.) de revenus annuels depuis que le règlement lui a enlevé ses scutelnici. Je lui avoue que s'il a voulu mériter mon intérêt et exciter ma charité, il a parfaitement réussi; qu'autant je désapprouve l'oisiveté et le luxe des grandes communautés, autant j'admire sa forte résignation, son dévouement utile, sa misère laborieuse et celle de ses frères, dont je considère le séjour dans ces lieux sauvages comme une conquête sur la bête farouche ou les malfaiteurs. En effet, ces braves ermites ne s'en vont pas mendier par les villes pour un encensoir d'argent, un calice de vermeil, une croix d'or ou la construction d'une église dans un monastère qui en compte déjà deux ou trois; mais ils sèment leur maïs entre les fentes des rochers, vont couper le bois sur leurs cimes, et leurs jours se passent dans le travail et les nuits dans la prière; ils ne demandent pas, ils reçoivent; heureux qui peut leur donner! Le souper étant prêt, j'invite notre bon abbé à en prendre sa part, il refuse; je lui offre un verre de vin de Kiva, il l'accepte, le boit à la santé des voyageurs, à la nôtre; nous trinquons avec lui à l'hospitalité, à la charité de l'Évangile que nous retrouvons si loin des habitations des chrétiens, et pour nous mettre plus à l'aise dans sa cellule, il va se coucher sur le *prispè* (parvis) de la chapelle.

Le lendemain nous visitons son domaine, et c'est lui qui nous guide. Nous traversons sur ses pas sept

voûtes qui s'en vont en baissant à mesure que la longueur de la grotte diminue. La première de ces voûtes est si élevée que, malgré tout mon savoir faire, il me faut toutes mes forces à moi qui, enfant, du fort de Pierre-Châtel frappais les rochers de Savoie, pour lancer une pierre qui en atteigne la clef. Arrivés au fond de la septième, nous entendons le bruit lointain d'une eau qui tombe en cascade, roule dessous le rocher, coule le long du mur de la grotte, et par un conduit souterrain va tomber dans la Jalamiça. L'abbé nous assure qu'elle est excellente pour les maux d'yeux, et que, par un phénomène qu'il est hors d'état de nous expliquer, cette source est sujette à des intermittences; que lorsque les eaux sont basses, on peut, en remontant cinq minutes à quatre pattes sous la roche qui maintenant les touche, se relever de l'autre côté dans une grotte aussi vaste que celle où nous sommes. Je voulus bien le croire, mais je regrettai pourtant de ne pouvoir vérifier le fait. Pour m'en dédommager, car il s'aperçut de la contrariété que j'en éprouvais: « Je vais vous en montrer une troisième, nous dit-il, et peut-être ne piquera-t-elle pas moins votre curiosité. Cependant je vous en préviens, pour y pénétrer il faut ramper. » Ramper! j'ai une telle horreur de ce mot que je frissonne rien que de l'entendre; mais par un retour sur moi-même, par une de ces évolutions de conscience si faciles aux gens qui n'en ont pas, « il y en a tant, me dis-je, qui rampent par ambition, que je puis bien le faire par curiosité. » M'armant donc de la bougie qu'il me présente: « Je te suis, père, lui dis-je, que ta sainteté

nous conduise. » Nous sortons sur l'esplanade ; et descendons le sentier quelques pas. Il tourne à droite, agile comme le cabri, il gravit lestement le rocher ; je le suis de près, m'accrochant, mais prudemment, à tout ce que je rencontre. Nous y sommes. Je regarde en arrière ; mon compagnon tremblant n'était encore qu'au tiers du chemin. La Jalamiça coulait à cent pieds au-dessous de nous, et sur un pic aigu s'élevait, à trois cents pieds au-dessus de nos têtes, une croix de bois que l'audace d'un moine y a fortement scellée. Pendant que mon compagnon fait tous ses efforts pour nous atteindre, l'abbé me dit : « Elle a huit pieds de haut, bien que d'ici on ne lui en donne qu'un ; et ce n'a pas été l'affaire d'un jour que de la planter là. Le frère Ambroise y a travaillé six semaines pendant lesquelles il a dû descendre et remonter vingt fois. Aussi vingt fois a-t-il eu l'occasion de se rompre le cou ; mais heureux qui porte la croix du Seigneur, il porte avec soi son salut ! Le Père Ambroise en a été quitte pour une jambe cassée ; et il se signe, et mon compagnon, enfin arrivé jusqu'à nous, croyant que l'abbé salue sa délivrance, lui répond par un signe de croix, et ils en font tous deux un second avant d'entrer. Nous entrons par une ouverture d'environ neuf pieds de diamètre et en forme d'entonnoir. Bientôt il nous faut marcher à quatre pattes, comme il nous l'avait dit, et ramper sur le ventre comme des serpents. Aie ! gare les têtes ! Ce plafond est hérissé de dents aiguës comme la mâchoire d'un crocodile. Vingt minutes après nous nous redressons dans une espèce de

guérite qui termine cet étroit corridor. Quelques restes d'un plancher en pourriture nous attestent qu'un ermite a vécu là, et l'humidité qui suinte par tous les pores de la pierre nous explique pourquoi son exemple n'est plus suivi. Nous appuyons à droite. De ce côté, la voûte s'élève, et nous marchons un instant le front haut; mais nous n'avons pas fait quinze pas avec aisance que nous nous voyons arrêtés par un massif sous lequel il nous faut ramper de nouveau, et en montant, pour entrer dans une seconde cellule dont les parois sont blanches comme de la céruse, et l'eau qui en découle blanche comme du lait. « C'est du *lait de pierre*, me dit en effet naïvement notre bon abbé, et soit expérience, soit préjugé, les pâtres le regardent comme un puissant spécifique contre les maux d'yeux de leurs troupeaux. — Au nom de Dieu! s'écrie Ang'elesco, saisi d'une terreur panique (ma bougie venait de s'éteindre), sortons! Si ces rochers s'écroulaient! — Eh bien! lui dis-je, nous n'aurions pas le temps de crier, et ce serait là une belle mort, sans angoisses, sans agonie. » Nous sortons pour le satisfaire, et après avoir débouché: « Dieu soit loué, » s'écrie-t-il avec un profond soupir, comme un homme qui reviendrait subitement de la mort à la vie. Et il fait trois signes de croix, et il regarde autour de lui; il faisait grand jour, mais il est si troublé qu'il n'y voit pas. « Où sommes-nous? ajoute-t-il, sauvons-nous de ces lieux sauvages! C'est assez de solitude et de stérilité, de silence et de ténèbres! Descendons, descendons, rien n'est plus beau que la plaine! » Il était

épouvanté, ses habits souillés et en lambeaux; les miens ne valaient guère mieux, et j'avais de plus que lui une bosse à la tempe. Nos adieux ne sont pas longs; il y a peu de cérémonie avec les hommes de Dieu: une douce parole, un doux regard, un serrement de main affectueux, furent bientôt échangés. « Adieu, bons pères! portez-vous bien! — Serviteurs, seigneurs! bon voyage! » et nous allons rejoindre nos chevaux qui paissaient sur le bord de la rivière. Ce n'est pas sans peine qu'ils se décident à quitter ce gras pâturage. L'un d'eux y met même une opiniâtreté qui nous fait perdre un quart d'heure. Nous les tenons sous nous cependant, et nous longeons déjà la vallée marécageuse où jaillissent les sources de la Jalamiça. Nous marchons droit aux Babele. Quand je dis droit, voici comment. Nous gravissons en spirale des cônes de gazon d'une hauteur gigantesque et si rapides qu'à peine osons-nous regarder à droite. Nos chevaux s'arrêtent vingt fois pour reprendre haleine. Arrivés au sommet, nous le voyons souvent dégarni de toute terre végétale, et chargé de granit et de marbre entassés comme des ruines. Quelquefois, mettant pied à terre, nous prenons plaisir à faire rouler du haut de ces pains de sucre des blocs énormes auxquels nos huit bras ont peine à donner le branle. Ils roulent d'abord doucement en se balançant et comme indécis du chemin qu'ils doivent prendre, puis courent, puis bondissent comme des géants, puis filent au fond d'un vallon où nous les perdons un instant de vue; puis reparaissent bientôt sur la cime d'un mamelon d'où il s'élancent de nouveau

pour franchir dans leurs vastes bonds de larges ravins, s'y abîment quelquefois, se brisent en éclats sur d'autres rochers, ou bien s'en vont porter l'épouvante parmi les ours cachés dans les forêts de pins rampants qui couronnent le premier plan de la montagne. Quoiqu'au mois d'août, nous avons véritablement besoin de ce violent exercice pour nous réchauffer. Le froid est devenu si sensible, qu'en remontant à cheval nous sommes obligés de nous couvrir de nos manteaux. Les Babele ne sont plus qu'à quelques centaines de pas, et Stoïca nous a raconté leur histoire avant d'y arriver.

« Iuda seul, dit-il, peut habiter le sommet des Bucecí. Les Romans ne s'y risquent que quatre mois de l'année, de mai à août. Cependant deux femmes, honteuses de la timidité des hommes, et peut-être dans l'espoir d'y prendre possession d'un vaste domaine, formèrent jadis le projet de s'y fixer avec leurs troupeaux. Elles s'y bâtissent des cabanes, et se munissent de huit toisons afin de mettre toison sur toison à mesure que le froid deviendra plus intense. Mais le brouillard pénètre la première, le givre s'attache à la deuxième, la neige couvre la troisième, et lors que, gelées sous ce triple manteau de glace, elles le jettent de dessus leurs épaules afin de se couvrir à la fois des cinq toisons qui leur restent, Iuda souffle dessus, les emporte et les éparpille dans les abîmes du Vênturis'. Les malheureuses sont mortes de froid, et vous voyez ce qui reste de leur habitation. » Je voyais, en effet, divers amas de rochers gigantesques affectant

des formes architecturales : ici des colonnes de portique de 15 pieds de haut, de 6 pieds de diamètre, surmontées d'un large chapiteau, et pour soubassement un socle de trois pieds en saillie hors du sol et de 84 pas de circonférence. Là des maisonnettes, une meule de foin, enfin de tous côtés comme des ruines d'un établissement, et le tout en pierres d'un seul bloc, qui feraient croire que les Cyclopes ont passé là.

Cependant il tombe un brouillard glacé ; nous avons de la peine à nous en garantir ; il neige et il pleut, il fait soleil et il grêle. Nous avons en vingt minutes toutes les saisons de l'année. Mon bonnet de fourrure me préserve à peine, je cache mes mains gantées dans les longues manches de mon manteau et mon estomac criant la faim, je le calme par quelques gorgées de tabac et de rak, car il nous est impossible de nous arrêter là. Monterons-nous plus haut? demandent nos guides. — Le Cara-iman nous regarde, leur dis-je, il ne faut pas qu'il croie que nous avons peur de lui. — Sans doute, ajoute mon compagnon, c'est sur le cimier de son casque qu'il nous faut planter le drapeau national. Nous montons donc, et laissant à gauche un rocher de marbre rose de 15 toises de hauteur, nous doublons le ravin dit Obîrs'ia Pracovi, source de la Pracova, dont les bords en talus sont revêtus d'un auvent de glace éternelle et après avoir chevauché deux heures sur le front chauve du Cara-iman, nous atteignons enfin au haut du dôme qui le couvre comme d'un casque et que l'on appelle omu, l'*Homme*. Là, le ciel s'éclaircit un instant. Nous apercevons à notre gauche

les coteaux ardus et dorés de l'Ardialie, devant nous les bosses rousseâtres et stériles du gigantesque Gîrbova qui s'arrondit presqu'à notre niveau; à droite des pics arides qui percent les nuages, et à nos pieds des abîmes sans fond d'où surgissent mille pointes aiguës, moins grêles, moins serrées que les piques d'un phalange, moins lourdes, moins distantes que les tombeaux des Pharaons, mais aussi sveltes, aussi nombreuses que les flèches élancées de toutes les cathédrales gothiques de l'Europe. Nous allions arborer notre drapeau, quand tout à coup s'élève un vent violent qui change l'aspect du ciel et nous souffle à l'oreille que notre projet est absurde. Tout le ciel s'assombrit, un brouillard épais nous enveloppe, les nuages montent à gros flocons du fond des abîmes. « Nous sommes perdus s'ils nous atteignent! crie Stoïca, et Jean Poussain a beau faire parade de sa témérité, le seigneur Ang'elescο n'en pense pas moins comme Stoïca. » Ainsi, sans avoir rien fait, nous battons en retraite le long des précipices, sur les bords desquels les nuages que nous touchons de la main, courent, se précipitent, tourbillonnent, s'amoncellent avec une vitesse incroyable et suivent les sinuosités de l'abîme sans les dépasser de plus de 30 pieds en hauteur. On dirait les murs d'une forteresse qui s'élèvent par enchantement, perfides murailles sur lesquelles nous nous gardons bien de nous appuyer. Cependant le brouas qui tombe s'épaissit de plus en plus, déjà nous n'y voyons plus qu'à trois pas. Nous marchons en file, moi le troisième, Jean Poussain ouvre la marche et

Stoïca la ferme. Ils tiennent de la main gauche une des extrémités du long bâton du drapeau. C'est pour nous le fil d'Ariane et un garde-fou contre les précipices. Déjà, du cheval qui est devant moi, je ne distingue plus que la croupe. La crainte de Stoïca s'est réalisée. Nous sommes perdus... dans les nuages. Il s'en veut de nous avoir suivis pour de telles niaiseries. Y avait-il du bon sens de vouloir arborer un drapeau au Cara-iman? Jean Poussain conserve, au contraire, toute sa téméraire gaieté, et je la soutiens de la mienne. A droite! à droite! toujours à droite! et fiez vous à moi, nous crie-t-il du milieu des nuages où il a disparu:

Comme un fils de Morven, se vêtissant d'orages,

à droite! Et le voilà chantant, pour se réchauffer, ce joyeux refrain de Noël. *Jéu sunt Irod...*

Je suis Hérode, le grand roi
Qui fait fuir le tonnerre
Et tressaillir la terre,
Quand il monte son palefroi.

Sa gaieté ne peut rien sur mon compagnon; il ne dit mot, et nous errons ainsi pendant trois heures sur l'océan nébuleux des Buceci. Quand revint le jour, il était deux heures de l'après-midi, nous nous trouvions au pied du mont Pèduchios. Nous avions tant appuyé à droite que nous avions passé sans les voir le Furnica et le Doru, et que pour descendre il nous fallut refaire la moitié du chemin. Nous étions mouillés

jusqu'aux os et tellement transis de froid, que je préférai marcher dans l'eau et pieds nus plutôt que de rester à cheval. Je suivais ainsi la caravane, comme un brave de 1812, lorsque les aboiements d'une vingtaine de chiens me font juger prudent de remonter sur mon bât. J'y suis d'un bond, et il était temps. Les mâtins se précipitent sur nous avec un acharnement sans égal. Vingt fois nous leur courons sus, et vingt fois ils reviennent à la charge. Que faire donc pour nous en débarrasser ? demande Stoïca. — Puisqu'ils nous prennent pour des ours, répond Jean Poussain, hurlons ! Halte ! et tous ensemble à nous rompre la tête : Ouh ! ouh ! ouh ! et l'oste canine que nos menaces n'avaient pu effrayer s'arrête, nous regarde d'un air hébété, tourne le dos, baisse la queue, s'enfuit et ne jette plus que par intervalle quelques grognements de rage.

Nous sommes dans le bon chemin ; nous reconnaissons nos traces de la veille, et, profitant d'un rayon de soleil, nous faisons sécher nos vêtements au châlet de Sinaï. Le soir, à huit heures, nous nous chauffions chez Ianco, à l'auberge du monastère. Sur notre mauvaise mine, car nous avions toujours l'avantage d'arriver trempés comme une soupe ou déchirés comme un drapeau d'Arcole, la bourgeoise se sent peu disposée à nous faire honneur de son boudoir, joli réduit que décorent, avec tout l'art d'un beau désordre, les jattes de lait et les *alvéoles* de fruits ; mais aussi bien qu'à Intré-Pracova, merveilleux effet du sfvendjck autrichien ! nous levons bientôt ses injustes préventions,

et sa chambre est à nous, et, avec elle, le lait et les fruits, le pain bis et les œufs. Grâce à ce talisman magique, tout nous tombe à profusion, et si je n'étais saoul de truites et blasé de volaille, la basse-cour et le vivier seraient encore à nous. A notre aise, donc? Nous soupons bien, nous dormons tant bien que mal, et emportons le lendemain regrets d'adieu. — Le lendemain, c'était dimanche, nous faisons notre entrée à la Posada à la tête d'une armée de quatre-vingts framboisières qui, la doniça pleine sur la tête, nous suivent au trot, quoique à pied, en chantant gaiement les airs de la montagne. Anica est fraîche et joufflue, Mariora a de beaux yeux et la taille bien prise, mais son teint tire un peu sur l'acajou, Safta, au contraire, serait vraiment jolie si la fièvre ne lui avait donné ce teint blême que l'on trouve si intéressant à Paris; Mariola seule va pieds nus, aussi les a-t-elle gonflés et rouges comme ses framboises. Elles sont toutes endimanchées, toutes en chemises blanches brodées de fil rouge ou bleu sur les coutures; toutes en jupon court bordé d'un liseré jaune ou vert, presque toutes les jambes nues, mais aux pieds des souliers en maroquin rouge, toutes enfin avec des fleurs dont la place est significative. Dans les cheveux, c'est coquetterie simple, à l'oreille le désir de plaire, à la taille le bonheur d'aimer, au sein l'impatience de l'être. C'est à cette place que brille le bouquet de Catinca qui frétille à mes côtés, et chante aux échos de la montagne cette douce plainte d'amour. Vino! Niçule bàiété....

Viens ! Nice, gentil garçon !
Pourquoi faire attendre ta sœur ?
Ventelet va lui dire
Que son retard m'afflige,
Que Florica s'ennuie
Et que son champ reste en jachère.
Le basilic a noirci,
Le romarin a jauni,
Ta douce mie pleure et gémit.
Viens ! Nice, gentil garçon !
Pourquoi faire attendre ta sœur ?

— Me voici ! répond mon compagnon, combien ta doniça, m'amour ? et deux beaux yeux noirs se tournent vers moi. D'honneur, lui dis-je à mon tour, tu es belle à croquer, poulette ! — Prise ainsi entre deux feux, elle ne s'en effraye point, et me répond avec un gracieux sourire : — Ta Seigneurie me trouve jolie, j'en suis charmée, mais, tiens, goûte si mes framboises sont bonnes ; et elle m'en tend une pleine main, et je feins de ne pouvoir l'atteindre ; elle s'approche, je la saisis au risque d'écraser les framboises et au risque aussi de me casser le cou, je me penche et... le seigneur Ang'elesco achevant alors cette chanson, dute, dute, fata mea.

Sauve-toi, sauve-toi, ma fille !
Ou je fais une peccadille.
Sauve-toi ! mais tu m'as touché
Et je vais commettre un péché.
Sauve-toi, sauve-toi, de grâce !
Ou je me penche et je t'embrasse.

Laisse tomber son baiser sur l'autre joue de Catinca. Heureuse audace qui valut ce baiser, doux baiser

qui valut un bouquet, charmant bouquet quoiqu'un peu fané qui s'échangea le soir même contre un bouton qui ne l'était pas !

Nous arrivons au village ; notre armée se débande et la voilà escaladant au plus vite les divers sentiers qui y conduisent. Il est neuf heures du soir. Nous entrons au galop dans la cour de la ferme, et la bonne Kiva pousse un cri de joie en nous apercevant. Prendre un bain, fumer quelques restes d'un mauvais tabac, nous étendre sur le divan en attendant le souper, souper et dormir nous conduisent jusqu'au lendemain. C'est le dernier jour que nous avons à donner à Commërnic. Pour le bien employer nous montons à pied au Plés'uv ayant soin de prendre avec nous les jeunes villageois et les pâtres que nous rencontrons en chemin ; arrivés au sommet nous coupons un jeune sapin de six toises, y attachons le drapeau tricolore des principautés et le dressons malgré le vent et la pluie. Il est arboré, il flotte ; nous le saluons par des cris de joie et des vivats d'espérance. Le soleil même qui va se coucher ne veut pas quitter l'horizon sans participer à cette fête, sans lui jeter au moins un de ses rayons, sourire du ciel qui nous fait bien augurer de l'avenir. Oui, puisse le temps et puisse le possesseur de ce beau domaine respecter cet emblème d'une nationalité qui veut renaître et cette nationalité renaîtra (1) !

(1) Le possesseur de ce domaine est M. Bibesco, aujourd'hui prince de Vallaquie. Nous avons foi en lui et nous espérons qu'il réparera, autant que possible, les iniquités commises envers les Mos'negi.

CINQUIÈME TOURNÉE.

Tûrguvici. — Palais des Voïvodes. — Épitaphe de M. de Fontanes. — Bains de Poduri. — Le curé publicain. — Bezdad. — L'écho. — Chapelle de Radu Negru. — L'enfer et le paradis. — Câmpulungu. — Arges' et son église.

Adieu, Kiva! et Kiva nous faisant la révérence, adieu, seigneurs! Nous tournons le dos à Commër-nic, visitons en passant les eaux sulfureuses de Brëza et descendons à Câmpina sous le même toit qui, déjà deux fois, nous y avait abrités. Nous venons reprendre notre càruça à laquelle notre aimable hôtesse a eu l'extrême obligeance de faire faire les réparations les plus urgentes. Elle ira loin telle qu'elle est. En route!

Nous roulons vers Tûrguvici en longeant le pied des collines, traversons Mugurelli de Sus et de Jos, c'est-à-dire d'en haut et d'en bas, et sommes témoins, dans ce dernier lieu, des apprêts de la fête que prépare à son altesse le postelnic C. Cantacuzène. C'est la suite de l'ovation de Baïcoï. Il y a eu bal là-bas, il y aura ici feu d'artifices. Nous voici à Philipesci, fouette postillon! Je crains ici l'effet d'une menace de Baïcoï; bravo! Stoïca; je te suis reconnaissant pour mes épaules. Coucon Ianco, j'ai l'honneur de saluer ta Seigneurie, et puisque je ne suis plus sur ton territoire, ta Grandeur voudra bien me permettre, n'est-ce pas? de reprendre haleine à

Philipesci de Pàdure. Ce territoire n'est pas à toi et tes scindrômes y seraient mal reçus; mais je me trompe, car je te sais trop homme de cœur, ta menace ne fut qu'une plaisanterie et, j'en suis sûr, s'il eût pris fantaisie à l'inconnu de Baïcoï de te faire visite, ta Seigneurie l'eût reçu dignement au lieu d'ordonner à tes esclaves de lui courir sus. Nous courons sur Màrgineni où veille au milieu des moines le prisonnier sur lequel sont fixés les yeux de tous les Romans. Si je pouvais le voir et lui dire : Câmpiniano, il en est qui ne t'appellent pas fou, courage, espérance! et malheur à qui dit à son frère: Raca! Mais la nuit tombe et mon compagnon se ravisant, me dit: Nous n'arriverons que fort tard au couvent, nous n'y verrons personne et nous aurons perdu trois heures. Il craint de se compromettre. Je dois céder par déférence, j'ordonne au postillon de tourner à droite, et comme si je venais de commettre une lâcheté, j'évite les regards du seigneur Ang'elesco jusqu'à l'auberge inhospitalière que nous trouvons à une lieue de là, et où, faute d'abri, nous passons la nuit dans la càruça.

On se réveille de bonne heure en plein champ, et nous étions en route à quatre heures du matin. Nos chevaux sont épuisés. Les chemins ont été mauvais la veille, ils sont pires encore aujourd'hui. Nos postillons s'avouent eux-mêmes harassés. Je le crois sans peine; hommes et bêtes sont les mêmes qui nous ont conduits au Cara-iman. Ce que voyant, mon compagnon monte en selle. Sous sa main les chevaux reprennent courage; il les excite de la voix et nous conduit

si bien, qu'on l'eût cru fait dès l'enfance à cette profession. Grâce à son savoir faire, nous pourrons arriver ce soir à Poduri. Voici déjà Tûrguvici, la ville aux barrières blanches, aux églises en ruines, Tûrguvici l'ancienne capitale des Voïvodes, qui n'est plus rien de ce qu'elle fut, et n'a conservé pour souvenir de sa splendeur que les débris du château des Mârcea, des Vlad et des Michel, glorieux séjour dont le pied phanariote n'a jamais souillé le seuil.

Pendant que nos chevaux mangent l'orge, je vais visiter le château, j'en mesure la cour de cent toises carrées, je m'enfonce au milieu des ruines et ne voyant que souterrains à demi comblés, des voûtes affaissées, des corridors obstrués par l'éboulement des murailles : je m'écrie avec le poëte :

Tristes murs ! monument fameux !
Que de grands noms rappelle votre histoire!
Quand un soleil plus doux, quand des jours plus heureux
Renaîtront-ils jamais pour ce peuple sans gloire?

Une tour seule est restée debout et presque intacte, mais l'escalier qui conduit aux créneaux en a été enlevé. Elle a 60 pieds de haut, 30 carrés à la base et s'élève en talus jusqu'à une hauteur égale d'où elle monte arrondie par un diamètre de 15 pieds. En voyant au bas, sous un auvent qui y est adossé, un étal de boucher et des dépouilles de bœufs et d'agneaux : — Eh quoi! dis-je à mon compagnon, c'est ainsi que les Romans respectent la plus belle relique de tout leur passé! repose en paix, poëte! heureux Câr-

lova, tu n'as pas vu cette profanation ! Mille souvenirs de gloire et d'horreur occupent alors ma pensée ; je me rappelle Vlad l'empaleur, qui, pour enseigner la politesse au capidji de la Porte, lui fait clouer son turban sur la tête, Radu le *Beau*, le *Grand*, le *législateur*, emportant dans la tombe les malédictions du clergé et du peuple qu'il a sacrifiés à la noblesse, Mathieu Bassaraba qui met fin aux éternels démêlés des principautés en fondant avec Basile le Loup la ville de Focçani (mitoyenne), S'erban Cantacuzène mourant empoisonné dans un festin pour avoir osé projeter la conquête de Stamboul. Dans la préoccupation où me plongeaient ces souvenirs, je crois entendre une voix me crier : Jadis nous étions libres ! en détournant la tête je m'aperçois que je me suis trompé. C'était la voix de mon compagnon qui m'invitait à visiter la métropole. J'y consens, mais comme elle n'a vraiment de remarquable que sa toiture de ferblanc, je m'attache de préférence aux restes bien conservés de quelques jolies églises dont l'excellente construction et l'architecture gracieuse me font regretter que le gouvernement ne sache pas en tirer parti. D'église en église j'arrive naturellement à l'église catholique, une des plus anciennes de la principauté, et je ne suis pas peu étonné de lire sur une pierre tumulaire :

« D. O. M. Cette pierre recouvre les restes de l'il-
» lustre seigneur de Fontanes, de Constantinople, qui,
» d'abord éloquent interprète, *envoyé et ministre du*
» *roi de France auprès de la Porte ottomane*, fut ensuite

» battu par la mauvaise fortune, poursuivi par l'envie,
» et trouva à améliorer son sort auprès de Charles IV,
» empereur des Romains. Administrateur de la so-
» ciété orientale et du commerce, il rendit pieusement
» son âme à Dieu le 18 août 1727, la 55e année
» de son âge, laissant dans le deuil et dans la plus
» profonde affliction son épouse Françoise de Dan-
» dréa. »

Je m'applaudissais d'avoir découvert le plus ancien nom historique de Français morts dans la Principauté, lorsque Stoïca vint nous avertir que les chevaux sont attelés. Il est midi, nous remontons en voiture, et nous ne sommes pas à vingt minutes de la ville que nous nous voyons assaillis par un violent orage, qui en moins d'une heure fait un lac de toute la plaine. Nous n'allons plus qu'au pas. La foudre gronde et les éclairs nous font mal aux yeux. Le chemin qui longe la Jalamiça est étroit et glissant, et si Jean Poussain perd la tête, nous allons rouler dans la rivière; mais il sait par son adresse et sa présence d'esprit nous éviter ce malheur, et nous roulons lentement, si lentement même que nous n'arrivons à Puciösa qu'à huit heures du soir. Huit heures pour faire quatre lieues! C'est ce qui arrive toujours en pareilles circonstances dans un pays où les routes ne sont ni pavées, ni ferrées.

Ce terrain, dont le nom signifie (*puante*), et par extension soufre, appartenait naguère tout entier à quatre Mosnegi qui, il y a quinze ans, étaient loin d'en connaître la valeur. A cette époque, dernière occupation de la Principauté par les Russes, ceux-ci y

avaient reconnu l'existence d'eaux sulfureuses et ferrugineuses, et avaient fait part de cette découverte au vieux boïer Belio, en lui en faisant sentir toute l'importance. Belio aussitôt de proposer aux Mos'negi de lui vendre, comme pour y bâtir un pavillon de plaisance, l'arpent de terre où le trésor lui semble caché. Quoique sans défiance, les Mos'negi ne consentent qu'avec peine à cette concession qui aliène leur propriété; ils n'en connaissent que trop la fatale conséquence. Besdad, que nous verrons bientôt, n'est pas loin de là, et le vieux Belio le possède au même titre que l'héritier de défunt prince Brancovan possède Commërnic. Cependant, comment résister aux instances d'un grand boïer qui ne demande qu'une faveur? Ils en auront tant peut-être à lui demander un jour. Ils cèdent donc, et ne tardent pas à se repentir. L'argent est payé comptant, le sol est sondé, des eaux minérales jaillissent de toutes parts, un pavillon s'élève, grand comme une maison de bains. Ils sont dupes; mais il leur reste du bon sens, et voici comment ils le prouvent. Ces puits, se disent-ils, ne sont peut-être que les réservoirs d'une source inconnue, cherchons-la, et ils la cherchent, et ils ont plus que jamais foi dans l'Évangile, car ils la trouvent, mais si haute sur le coteau qu'ils ne savent aviser au moyen d'en tirer parti. Cependant ils se disent encore: Ces puits ne sont peut-être pas le réservoir unique, ils sont eux-mêmes haut placés, creusons plus bas, peut-être serons-nous plus heureux, et ils le furent. De nouveaux filets d'eaux minérales emplissent leurs puits, et les puits du boïer y trouvent un écou-

lement. De cette manière le niveau s'établit, la bonne fortune est partagée, et le public y gagne de n'avoir pas à subir le monopole que le boïer s'était si adroitement ménagé.

La maison des bains est ce long bâtiment qui regarde le village de Poduri de l'autre côté de la Jalamiça. Elle contient quatorze appartements de baigneurs composés chacun de deux pièces, fort propres, mais sans autres meubles qu'un bois de divan. Le prix du bain et de l'appartement est de 5 piastres (1 fr. 70 cent.) par jour, et l'on fait comme on peut pour la nourriture et le coucher, ce qui ne laisse pas que d'être fort embarrassant. Aussi la plupart des baigneurs, qui y viennent en famille, préfèrent-ils habiter Poduri où, bien que réduits aux simples maisonnettes des villageois, ils trouvent plus d'aisance pour eux et leur suite.

C'est ce que nous faisons nous-mêmes. Par malheur nous tombons dans la maison du pope, maison sale s'il en est, où vivent ensemble hommes, femmes, enfants, chiens, chats, poules et dindons, oies et canards, dont la cour est à la fois bergerie, écurie et étable, où je n'ai pas un pied où poser la tête, et pas un pouce ou poser le pied. La popesse est cette vieille femme couverte de haillons qui va et vient, les jambes nues et traînant à ses pieds des mules jadis jaunes. Elle est si mal peignée, que je la prends pour la servante; or, la servante au village n'est qu'une esclave, une scindrôme, et la scindrôme est un être dégradé. Ce séjour infect me dégoûte, cette misère ne me fait pas pitié, elle me révolte, car elle est celle de l'avare.

Notre hôte n'est pas un simple pope réduit à vivre de son casuel, et dont la misère pourrait être une vertu; c'est un des quatre Mos'negi propriétaires du village, c'est un homme riche, et qui n'a pas honte de le dire. Je le vois si vaniteux de sa fortune, que poussé à bout je lui demande ce qu'il en compte faire, et comment il s'y prend pour enseigner à ses ouailles le chapitre de *la propreté* du catéchisme d'Aron, et sur sa cynique réponse, je me retire en priant Dieu de ne jamais plus jeter sur mes pas un pareil publicain.

Nous allons demeurer chez Ianco, derrière l'église, au bout du vaste tapis vert qui fait la place publique du village. Ianco ne nous offre pas un palais, mais deux chambres aussi proprettes qu'on peut le désirer chez de si pauvres gens : blanches murailles, vitres de papier, parquet de terre glaise, divans de bois, auvent de feuillage, et le tout bien lavé, bien balayé, bien dégagé, bien libre de bahuts de farine, d'alvéole de maïs et de ces fatales courtes-pointes dont je me méfie en toutes saisons et l'été doublement. C'est tout ce qu'il nous faut, et nous voilà campés pour huit jours, longs jours pendant lesquels je ne sais comment tuer le temps. Le matin aller chercher des rimes sous les noyers de la colline, compter les saints et les prophètes qui tournent en se donnant la main autour de la cathédrale, lire à leurs pieds, dans le creux de leurs mains, au-dessus de leur tête, les prophéties de chacun d'eux sur la Vierge, échanger parfois quelques mots de fadeurs avec de coquettes douairières qui comptent faire passer

sur leurs joues fanées la fraîcheur qui m'enivre, le soir donner un charivari au couple amoureux de Ploïesci, faire danser sous mon auvent les jeunes filles du voisinage, aller entendre sur la grève les cantiques que chantent en chœur les enfants de l'archimandrite, et de temps en temps monter à Bellevue, plateau élevé qui me doit son nom, parce que j'aimais à m'y repaître du tableau de la vallée qui s'allonge jusqu'à Tûrguvici, c'est là, pendant huit jours, tout ce que j'eus de mieux à faire; et ce ne fut qu'à la veille de notre départ que je songeai à pousser jusqu'à Besdad. Il en est temps encore; nous sommes à cheval, nous remontons le Besdidel, petit torrent rocheux et fécond en truites, et après quatre heures de marche, nous arrivons à Besdad, fameux village qui couvre de ses huit cents maisons près d'une lieue de collines. A l'auberge où nous faisons halte je m'informe de Maria *la blonde*, dont César Bolliaco avait fait le sujet d'une de ses ballades, et c'est avec un plaisir extrême que je m'en vois garantir l'authenticité :

— Laisse-là ces sornettes, dit mon compagnon à la cabaretière et indique-nous plutôt le chemin qui conduit à *la montagne qui parle.* A cette brusque interprétation, la cabaretière rougit et s'avançant sur le seuil de la porte nous indique de la main le chemin à suivre. Nous nous dirigeons donc vers la montagne qui parle, double écho de grand renom dans la contrée. Nous l'appelons vingt fois chemin faisant et nous supposions déjà une mystification, quand enfin il nous répond : là! là! puis tout à coup, au sommet d'une

berge fort élevée, comme une meute de chiens qui traque un cerf. C'est que pour approcher nous avions franchi la haie d'une habitation et que l'écho répète les aboiements précipités d'un chien hargneux qui nous poursuit à outrance.

La construction de la montagne me paraît plus remarquable que l'écho. Elle est coupée en berge, et s'élève comme un mur à une hauteur de 300 pieds. De bas en haut s'avancent légèrement en saillie de longues dalles plus ou moins épaisses qui s'étendent d'un bout à l'autre comme des crénelures si régulièrement espacées, si horizontalement assises, que l'on serait tenté de prendre ce jeu de la nature pour un travail des hommes. Tout en faisant ces remarques, je crie à l'écho : Napoléon ! et deux fois il répond : Napoléon ! je lui crie : Liberté ! et deux fois encore : Liberté ! Je suis satisfait de l'écho qui m'explique le nom de Besdad, corruption de bis dedo, deux fois je donne, mais le rapprochement qu'il me fournit m'est pénible. Ici, la matière parle et l'homme est muet. Oh ! pourquoi mon dernier mot ne peut-il m'être rendu au moins une fois par les cœurs de tous les Romans ? quel avenir ! mais non, leurs cœurs sont amollis comme des peaux de tambours détrempées toute une nuit dans du vinaigre, et les fibres en sont brisées et racornies comme les cordes d'une harpe exposée de trop près à l'ardeur du foyer. — Ta Seigneurie se trompe, me dit le seigneur Ang'elesco ; nos cœurs sont gros de courage ; mais le lien qui les unissait s'est brisé, cette rupture a amené l'isolement, l'isolement la méfiance,

et toutes deux le découragement; rétablis l'union et tu reverras les Romans d'Étienne et de Michel le brave.

— J'essayerai.

Nous rebroussons chemin et tout en continuant sur ce sujet, nous arrivons à Poduri de Sus, sans nous en douter. La vue de cette partie haute du village nous rappelle qu'il nous le faut quitter le lendemain et nous avons déjà dressé nos plans en rentrant au logis. Nous enverrons notre càruça nous attendre à Curte-de Arges' où nous nous rendrons à cheval par Câmpulungu, afin d'y prendre, pour pousser plus loin, la joyeuse société qui nous y a donné rendez-vous.

Le lendemain à cinq heures du matin nous traversons la Jalamiça et sur le midi après avoir longé la d'Ambovit'a pendant plus d'une heure nous nous reposons à l'ombre d'une chapelle antique et presqu'en ruines. C'est une des premières fondations de Radu Negru, dont elle conserve le nom et le souvenir. Ses 600 ans d'existence et ses peintures à fresques sont tout ce qu'elle nous offre de remarquable, et si nous nous y arrêtons, c'est que nous sommes sur les dents. Après une collation de lipie (pain en galette), de brânza (fromage de montagne), et de quelques gorgées de vin, nous nous étendons sur l'herbe les yeux tournés vers le portail de l'église et faisons un somme. En nous réveillant, toutes les béatitudes et toutes les douleurs de l'autre monde s'offrent à nos regards, symétriquement encadrées dans deux grands tableaux aux deux côtés de la porte.

—Que dit ton tableau, seigneur, demandai-je à mon compagnon?

— Il est peu parlant, répond-il, mais il me montre Dieu le Père ayant son Fils à sa droite et sur sa tête le Saint-Esprit en forme de corbeau, je veux dire de colombe. Devant eux sont Adam et Ève nus, purs et sans tache; et dans un coin les mêmes ayant péché, et pourchassés comme des *nétotsi* par un ange furieux qui les menace de son épée flamboyante, je veux dire de son bâton noueux et passé au feu.

— Et que dit celui de ta Seigneurie, me demande-t-il à son tour.

— Si le mien ne parle pas davantage ce n'est pas sa faute car j'y vois une vaste gueule de serpent qui en occupe le quart. Elle est si ouverte que le monstre me semblerait frappé de paralysie, si je ne m'apercevais qu'il est de la race du pivert et vit comme lui de fourmis *humaines*. Il en a tant sur la langue et dans la gueule qu'il lui sera je crois difficile de la fermer. Mais que voit encore ta Seigneurie?

— Je vois les douze apôtres se présentant devant Dieu à peu près comme notre conseil des douze devant les Phanariotes. Il ne leur manque que l'ischlit (bonnet de fourrures de forme cylindrique), ou le calpak (bonnet globiforme). Pour le coup voici les Boïers en djubé et en papus' (mules); mais je me trompe, ce sont les pères de l'Église réunis en grand conseil. Ah çà! et ta Seigneurie ne voit-elle plus rien?

— Si fait. Je vois un libertin moribond auquel le diable présente une jolie femme; je vois une main tenant une balance dans laquelle on a versé de faux poids; et, chose singulière, c'est le bassin chargé qui lève, l'autre

pèse tant qu'il peut vers la terre. Ta seigneurie comprend-elle?

Non. — Tant pis! car je vois tant de choses bizarres, qu'il me serait trop long de te les expliquer. Je vois un diable à cheval sur un moine, j'en vois un autre qui surprend deux amants en flagrant délit et les embroche d'un seul coup. C'est, ma foi! le diable boiteux; car il lui manque une jambe. Je vois enfin la foule des pécheurs qui se monte sur les épaules, sur la tête, pour aller par un torrent de flammes se précipiter dans cette vaste gueule qui, je crois, est l'enfer.

— Ta Seigneurie l'a deviné, reprend mon compagnon. Quant à moi, je vois tant de gens bien posés, bien calmes, causer si familièrement avec un vieillard qui porte des clefs, que je les crois des élus demandant à saint Pierre la sortie du royaume des cieux.

En vérité, nous disons-nous l'un à l'autre en nous levant, ces caricatures allégoriques de la peur et de l'espérance sont moins faites pour effrayer les petits enfants que pour faire rire les hommes sensés. Pourquoi donc profaner ainsi les murailles du temple, et donner, malgré eux, à rire aux voyageurs? Nous remontons à cheval, et nous sommes déjà de l'autre côté de la rivière, sur la route qui de Tûrguvici conduit à Negoïesci. Ce n'est pas la nôtre. La nôtre n'est pas tracée, elle est par monts et par vaux, partout où nous espérons trouver une issue; nous nous dirigeons maintenant avec plus de peine que l'Arabe du désert, qui, du moins, le jour, a pour lui le soleil, et la nuit la lune et les astres. Nous, au contraire, en-

foncés dans d'étroits sentiers, recouverts par de hautes et sombres forêts, nous n'avons pour guide qu'un point d'azur qui nous trompe peut-être en nous disant : par ici. Nous le suivons, et il nous conduit au haut du coteau qui borde à l'est la riante vallée de Câmpulungu. Champs cultivés sur les flancs des collines qui nous font face ; bois verdoyants semés çà et là dans la plaine ; vergers d'arbres fruitiers de toute espèce plantés en quinconce ; longue file de chars marchant ensemble et semblant à peine avancer sur le grand chemin ; chemins tortueux qui sillonnent la plaine en tous sens ; maisons isolées dont la blancheur perce à travers le feuillage ; ruisseaux qui portent au milieu de tout cela la fraîcheur, la fécondité et la vie ; rubans de verdure qui en dessinent les contours, et puis, sur le dos des collines de l'ouest, qu'il laisse dans l'ombre, le soleil couchant qui ne nous jette plus que des rayons obliques, et verse sur le tout une teinte vermeille ; tel est à peu près le tableau qui s'offre à notre gauche, tableau simple et brillant qu'il serait difficile de peindre, et que je n'essayerai pas de décrire. Je ne cessais d'en repaître mes yeux en descendant la montagne, quand tout à coup mon compagnon me crie : Câmpulungu ! Nous étions en effet à Tulesci, et de là l'on voyait la ville s'élever en amphithéâtre sur une légère éminence. — Eh bien ! lui dis-je, voici la première capitale de la Vallaquie ? — Hélas ! oui, me répond-il, et depuis Arges', Tûrguvici, Bucuresci ; mais ces villes ne sont que des résidences, et la vraie capitale des Romans, c'est Vàccàras', point cen-

tral de la Dacie, et premier fief de nos voïvodes.

En parlant ainsi nous entrons dans la ville, traversons le marché, et allons chercher un gîte chez Bucur, brave mos'nag qui déjà, au temps du choléra, m'avait donné l'hospitalité, pour mon argent s'entend. En revoyant cette maisonnette, que j'avais louée pour M. de Lagau, et que je gardai pour moi ; ce ruisseau qui coule devant ses fenêtres sur le grand chemin ; ces grands arbres qui la couvrent et y versent leur ombre ; ce haut plateau qui la domine ; ces jardins qui l'entourent ; ce sentier qui conduit aux eaux minérales et débouche en Ardialie ; ce torrent impétueux dans les orages, et que nous avons vu se diviser en mille bras dans la vallée, il me semble n'avoir quitté ces lieux que d'hier. Mais quand le père Bucur, me montrant une femme qui me paraît avoir passé la trentaine, me dit : Seigneur, voici Zinca, ma fille ; la reconnais-tu? Toute pâle et défaite qu'elle est, oui, je finis par la reconnaître ; mais au premier abord, comment puis-je me figurer que ce soit là cette jeune fille que j'ai vue si fraîche, si folâtre ! Ah ! c'est alors que je comprends qu'il y a dix ans de tout cela. Alors aussi d'autres souvenirs s'éveillent dans ma mémoire : je me rappelle M. Blanc-Duclos, que j'avais amené ici de Bucuresci, bien malade, et qui ne m'avait quitté que bien portant ; la menace de cette femme altière, de me faire quitter le pays si elle était princesse ; cette figure céleste, cette taille souple et dégagée, dont le ciel avait doté la fille de l'ispravnik ; cette philanthropie du docteur Sporer, que je n'eus à payer qu'en re-

connaissance ; ce dévouement d'une jeune fille de onze ans pour sa mère mourante. Oh ! vous le méritez, jeune fille, soyez heureuse ! un mari devra chérir une femme qui sait tant aimer ; et cette pauvre mère à laquelle je venais dire chaque soir : Courage ! madame Chrysoscoléo, Dieu est bon ! Alors tout cela était ou beau, ou plaisant, ou terrible; aujourd'hui, tout est oublié ; dix ans ont passé dessus !

Que dire maintenant de Câmpulungu? que de son ancien état de résidence elle n'a conservé qu'un droit de municipalité; que les catholiques y ont eu de tout temps une église; que dans celle de Radu Negru j'ai vu le portrait de ce prince portant long habit brodé d'or et d'argent, par dessus une pelisse hongroise, et sur sa tête un diadème ; les noms de Jean Bassaraba et de son épouse, et la tombe de Nicolas I, fils d'Alexandre. Voilà tout. Peu de chose ! Nous n'y resterons donc pas deux jours, un seul nous suffit pour visiter dans ses environs, le couvent perché sur la butte qui s'élève en pain de sucre à ses pieds, et la chapelle taillée dans le roc, et où nous montons avec des bœufs. Le lendemain, nous saluons le père Bucur, Zinca et toute sa famille, et le soir, à la nuit tombante, nous arrivons au monastère d'Arges', situé au milieu de la vallée du Coteau (*valea dialului*), et à mille pas de distance de la grand'route qui conduit d'Hermanstadt à Bucuresci.

En y entrant, notre premier soin est de nous informer des étrangers qui s'y trouvent. Il y en a toujours; c'est la grande hôtellerie où l'on reprend haleine avant

de franchir les montagnes ou lorsqu'on en descend. Personne encore de la société qui devait nous y attendre. Un instant! les voici! Entendez-vous les cris roulants des postillons et la voix du cor de chasse? Ce sont eux! Si tôt? nous disent-ils. Si tard? leur répondons-n us; et nous descendons pour donner la main aux dames, et la toilette faite et le café pris, monseigneur l'évêque étant absent, nous allons faire visite au père économe, homme grave que nous trouvons plongé dans l'étude, et qui veut bien néanmoins sourire à la gaieté qui nous accompagne jusque dans sa cellule. Nous étions d'anciennes connaissances; il m'avait reçu, en 1829, sur une haute recommandation dont j'étais porteur, et ce souvenir que je lui rappelle ne fait que redoubler l'empressement qu'il nous témoignait déjà de nous être agréable. « Avez-vous vu l'église? nous dit-il; » c'est toujours la première question que l'on adresse au voyageur, non-seulement à Arges', où elle est faisable, mais en tout couvent. Sur ma réponse négative (car voir l'église, selon les moines, c'est n'en voir que l'intérieur). « Si ces dames ne sont pas trop fatiguées, ajoute-t-il, je vais la faire ouvrir et vous y accompagner. » L'église est ouverte. Des peintures à fresques la décorent comme toutes les églises grecques, fraîches de coloris, mais sans dessin. La nef est garnie de chaque côté de stalles pour les femmes. Elle se referme sur le chœur où l'on pénètre par une seule arcade. Les stalles du chœur sont destinées aux hommes, et principalement aux chantres et aux moines. La catapetazma, ou voile du sanctuaire, est éblouissant. C'est un vaste lambris

richement sculpté et couvert d'or. On y voit trois portes, deux petites latérales pour les desservants et une au milieu, celle du sanctuaire. L'officiant seul y passe. A droite et à gauche les images du Christ et de la Vierge. Du haut de la voûte pendent trois grands lustres, et partout prodigalité d'images dans des châsses d'argent ou de vermeil. A ma droite est la chaise de l'évêque, et à ma gauche l'ambone. En sortant nous revoyons la pierre tumulaire de Nagu Ier, qui l'a bâtie, et au portail son portrait en pied. A en juger par cette peinture, Nagu était grand et bien fait; il avait le visage martial, une chevelure blonde qui tombait sur ses épaules. On lui voit ici un costume hongrois brodé d'or et une couronne enrichie de pierreries. Sortis de l'église, nous l'examinons au dehors. C'est un beau vaisseau de marbre blanc que des zones d'arabesques enlacent horizontalement depuis le socle jusqu'à la corniche; pas une pierre qui ne soit sculptée avec toute la richesse, toute la finesse, toute la délicatesse de l'art; pas une zone qui se ressemble. Il porte avec une grâce infinie les deux tours qui le surmontent, et ces tours, en parfaite proportion avec le reste de l'édifice, légères, bien placées, élégantes de dessin, sont taillées en spirales de manière à faire croire qu'elles vont tomber l'une sur l'autre; illusion qui dure depuis 1516, époque de sa fondation, époque aussi de la renaissance dont elle est le seul témoignage dans ces contrées. C'est un bijou dont l'Italie se ferait gloire; c'est une perle, un vase d'élection, une madone. Nous en faisons trois fois le tour sans pouvoir en rassasier nos yeux, comme de

jeunes frères tournent en l'admirant autour d'une sœur aînée qui vient de se parer de sa robe de noces; puis saluant cette pudique et coquette église, nous remontons à nos cellules, et mettons aux voix si nous irons à Rômmic par Aluminesci, ou si, plus hardis, nous franchirons le Muscelu et nous y rendrons par Câineni, et les bords de l'Olto. Nos dames, qui n'en sont encore qu'à leur coup d'essai, ayant préféré cette dernière route, nous expédions nos voitures à Rômnic avec ordre à G'itz et à Ivantch de venir nous rejoindre à Cozia; nous arrêtons nos chevaux et nos guides, et pour nous endormir l'un de nos compagnons nous chante sa ballade sur la fondation du couvent.

SIXIÈME TOURNÉE.

Passage des Bucecì. — Câineni. — Les bords de l'Olto. — Cozia. — La vedette de Trajan. — Rômnic-Vâlcea. — M. Niculesco — Un danger. — Le couvent monoxyle. — La belle nonne. — Bistriça. — L'ermite. — Chute de la Bistriça. — Arnota. — Foire de Bistriça. — Grand chora. — Florica. — Nous tenons conseil — Orez. — Confortable de l'igumen. — Aspect de Tismana. — Topologue. — Une nuit à la poste. — L'innocent Nabuchodonosor.

Le lendemain 9 août, à cinq heures du matin, nous avions déjà dit adieu au père économe, et notre caravane abreuvait ses chevaux dans l'Arges' que nous passions à gué. Nous remontons la vallée par une

pente presque insensible et tout va bien jusqu'à Rudeni ; nos dames sont fermes sur leurs palefrois, et pas un cri, pas une plainte. A Rudeni, la montée devient plus rapide, nous entrons dans la forêt, la route est assez large, mais pleine d'excavations, et il n'est plus possible d'aller de front. Nous marchons en file, les dames au milieu , et piano, piano, nous arrivons à Salatruc, maudit village, son nom le dit (Saltus atrox), passage effroyable. Tout avait été bien jusque-là, quand tout à coup de la part des dames des cris, des plaintes et presque des pleurs; nous les calmons par des bravos, mais bientôt ne pouvant plus retenir nos rires, nous les faisons pleurer et rire à la fois. Les unes veulent mettre pied à terre et faire ainsi le reste du chemin, les autres seraient tentées de retourner sur leurs pas, mais en songeant à la distance que nous avons encore à parcourir, en considérant la rapidité du chemin que nous venons de faire, les unes et les autres comprennent enfin qu'il y aurait folie. Elles reprennent donc courage en désespoir de cause, l'habitude leur en donne et nous arrivons, sans accident, à Titesti, au sommet du Muscelu, l'un des plus hauts points des Buceci. Jusque-là nous n'avons vu autour de nous que de gros troncs de chênes et de sapins, mais arrivés au plateau où ce pauvre village semble avoir remplacé l'ancienne Deci-Dava, le sol s'espacie, le ciel se découvre, nous apercevons çà et là des ruines dont il nous est difficile de reconnaître l'origine, et à notre gauche les crêtes de granit du mont Mercus ou de Cozia. Il est deux heures ; nous

faisons halte, et tandis que nos chevaux paissent avec voracité l'herbe de la montagne, nous nous asseyons en rond sur la pelouse et dévorons à la hâte, et sans mot dire, un dinde rôti que le charitable et prévoyant économe avait fourré dans la besace de l'un de nos guides. Une heure après nous reprenons nos montures pour redescendre autant que nous avions monté, avec moins de peine cependant, parce que le chemin est heureusement construit en escalier. Nous atteignons ainsi Bois'öre (le petit bœuf), que nous ne regardons pas plus que Bous'ani à une heure plus bas. Nos dames sont épuisées, la fatigue leur a ôté la gaieté, et c'est en vain que pour les distraire l'un de nous entonne sur son cor les airs de la montagne et que M. Ang'elesco chante, en nasillant tant soit peu, ces couplets de la chanson oltavienne: ***Primà vara se ivesce*** (le printemps paraît).

Mon bidet de l'hiver entier
N'a senti ni froid, ni tempête;
A manger foin au ratelier,
Je l'ai gardé comme une bête;
Mais aujourd'hui, gare ses flancs!
Je vais le mettre sur les dents.
Bidet! Prépare ton échine,
Renforce tes reins et ton dos;
Car il faut, ne fais pas la mine,
Par rochers, par monts et par vaux,
Aux défilés de la montagne
Me porter toute la campagne.

Rien ne les émeut, elles sont sérieuses et gardent le silence. Cependant, nous y voici! encore un pas, encore un saut, saut périlleux (30 pieds de haut et un

talus de 30 degrés) et nous y sommes. Pour éviter d'échouer au port, nous mettons pied à terre, aidons les dames à descendre, prenons les guides de leurs chevaux qu'elles nous abandonnent de bon cœur, afin de se hâter en avant, nous les soutenons de notre arrière-garde et entrons dans Câineni à 8 heures du soir, au son du cor qui met le village en émoi et amène au-devant de nous les Vàtàs'ei, les Zapci, le commissaire, le chef de la douane, toutes les autorités du lieu et une bande de cent chiens dont il semble faire sa garde municipale. Fort bien! nous n'aurons pas de peine à trouver un gîte. On s'approche, on se reconnaît, on rit, on s'embrasse, on rit encore. Des dames faire tant de bruit! dit l'un; des dames courir la nuit les montagnes, dit l'autre; des dames à cheval sur les rochers! dit aussi M. Stéréopulo, mais c'est du courage, de la témérité, et il nous entraîne chez lui et il donne ordre aux Vatas'ei et aux Zapci de nous trouver des logements. Nous sommes assis. Il a déjà frappé des mains, la servante est là. Des confitures, vite! Ces dames ont chaud; ces messieurs boivent-ils le tabac; ou pour parler français, fument-ils? Et sur l'affirmative, oh là! G'iorg'e! quatre pipes. Cinq minutes après le plateau circulait à la ronde et un grand verre d'eau de roche faisait fondre la cuillerée de con fiture, et en un instant la chambre était pleine de bruit, de joie et de fumée. O Vallaques! me dis-je en moi-même, vous êtes les *maîtres en Europe* en fait d'hospitalité. Cette vertu qui chez nous a cédé sa place à l'égoïsme et n'est plus exercée qu'en grand et avec

ostentation par la nation, vous la possédez encore tout entière, conservez-la; elle est belle, elle est noble, elle est chrétienne, elle honore un peuple. Le souper ne se fait pas attendre. En y faisant honneur, on cause et on rit. La soirée se prolonge ainsi jusqu'à onze heures du soir, alors que notre excellent hôte, prenant en pitié l'état de nos dames, nous dit : Je n'abuserai pas davantage de votre complaisance, vous avez besoin de repos, je vais vous faire conduire à vos logements, à la condition toutefois que vous voudrez bien perdre la journée de demain avec moi dans mon trou de Câineni. Bonne nuit, à demain ! à quelle heure désirez-vous le café? Et confus de tant de politesses, nous nous retirons chacun dans nos quartiers en lui souhaitant le bonsoir.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, je me sens frémir. Partout des rochers à pic; nous ne sommes pas dans un trou, mais au fond d'un abîme, au fond d'un enfer, j'entends le Styx qui roule à cent pas, je vois planer sur ma tête de noirs vautours cherchant leurs proies, j'ai les oreilles percées du cri plaintif des victimes qu'ils déchirent entre leurs serres. Oh! m'écriai-je; si Trajan voulait se débarrasser du reste des Canini, il ne pouvait mieux faire que de les jeter là. — Que dites-vous? me demande une de nos dames : — Je dis, madame, qu'il est temps d'aller prendre le café, d'aller voir couler l'Olto, de nous assurer si la Tour rouge, cette masse de briques romaines que Trajan a élevée sur l'autre rive, est toujours à sa place, car, en conscience, nous ne pouvons perdre ici toute notre

journée. — Vous avez bien raison, reprend-elle : il y a des gens qui trouvent beau tout cela ; mais c'est affreux, c'est la mort, sauvons-nous ! — Madame, on le voit, n'est point artiste, mais, lui dis-je, nous avons promis et nous devons bien ce sacrifice à l'hospitalité. — Bah ! bah ! fait-elle, l'hospitalité ! l'hospitalité s'en arrangera comme elle voudra. Ou bien, écoutez, partons au moins à midi, nous ne manquerons pas d'excuses légitimes ; nous dirons que nous ne supposions Cozia qu'à une heure, ou mieux qu'on nous y attend, d'ailleurs, si vous y consentez, laissez-moi faire. — Je m'en rapporte à vous, madame ; et quoi qu'on dise des beautés de l'Orient, comme il n'est pas sur la terre être plus ingénieusement, plus délicatement séducteur qu'une Parisienne, nous montons, à midi sonnant, dans la barque de M. Stéréopoulo qui veut bien nous accompagner sur l'autre rive de l'Olto. Là nous le remercions avec effusion de ses prévenances, de son laisser-aller, de sa galanterie orientale, et lui disant adieu, nous reprenons nos montures.

Nous voici maintenant longeant, par un chemin de quatre à cinq pieds de largeur les sinuosités de la rivière ; ici elle est encaissée entre les montagnes comme entre deux murailles qui s'élèvent à perte de vue, là elle s'étend sur une large grève, et s'y divise en plusieurs branches ; plus loin elle se brise avec fracas sur les rochers qui surgissent ou reçoit les eaux d'un torrent qui la creuse en y tombant du haut d'un profond ravin qu'il nous faut passer à gué. En ce moment elle semble arrêtée dans son cours et remonter sur elle-même,

et les vingt cascades qui s'y précipitent forment un arc immense sous lequel nous devons passer. Nous sommes peut-être les seuls êtres vivants dans ces lieux sauvages dont les échos, depuis qu'a cessé d'y retentir la trompe romaine, ne sè sont jamais réveillés qu'en grondant au bruit des rochers qui déboulent parfois des montagnes. Il faut leur dire que nous passons, il faut les réveiller agréablement, il faut les faire sortir de leurs trous et les obliger de nous saluer. En voici cent qui répondent à la fois aux airs joyeux de notre cor de chasse, seul instrument capable de briser la monotonie de cette aride promenade où tout est grand cependant, majestueux, solennel. Devant nous le ciel comme un large ruban d'azur unit les deux pans de montagnes, à nos pieds l'Olto mugit comme un troupeau de bœufs, à droite et à gauche des rochers de granit pendent sur nos têtes et menacent de nous étouffer en se rapprochant. Tout cela fait horreur, sans doute, tout cela resserre le cœur, mais grandit l'âme.

Nous ne rencontrons pendant six heures jusqu'à Cozia que le petit hameau de Racoviça, et nous éprouvons un certain plaisir en y voyant figure humaine; il est déjà loin derrière nous. Ici, à notre droite, la route s'élargit, nous apercevons une petite chapelle, des champs cultivés; nous ne devons pas être loin. Plus de doute. Voici un paysan, puis un moine, puis deux; c'est à merveille. Nous aurons le temps de nous y reconnaître, il n'est que six heures. Vingt minutes après nous entrions dans la première cour, cour délabrée qui n'est habitée que par quelques scindrômes,

nous y reconnaissons nos équipages, Ivantch et G'itz sont là qui nous attendent; nous entrons dans la deuxième cour et mettons pied à terre à l'escalier des voyageurs. Les dames rendent grâce à Dieu, M. Ang'elesco se signe trois fois, nos autres compagnons jettent un hélas! retentissant, et j'allume ma pipe; nos guides Stanciu et Vlad, la cùciula à la main, me demandent leur salaire. Ils l'ont bien mérité, j'y ajoute un pour-boire, ils m'accablent de « beaucoup de santé », me souhaitent « bon passe-temps », remettent leur cùciula, prennent leurs chevaux et s'en vont. De mon côté, je rejoins la compagnie déjà casée, étendue déjà sur les divans et qui n'attend que le souper pour pouvoir souper et dormir. Nous sommes fort bien, nos lits sont confortables, nos fenêtres donnent sur l'Olto qui gronde à trente pieds plus bas. Fermons les fenêtres, car il y a des cousins, il fait frais, la nuit vient, la lune n'apparaîtra que tard au sommet des montagnes, et d'ailleurs le bruit du torrent nous empêcherait de reposer. Les truites que l'on nous a servies sont excellentes et me rappellent celle d'Intré-Pracova. Notre nuit aussi est bonne et nous la prolongeons jusqu'à huit heures, car on dort bien au bruit sourd de l'eau. A neuf heures nous étions tous prêts et nous nous dirigions vers l'Olto. Il a ici environ 100 pieds de large. Nous le remontons une centaine de pas, et entrant deux à deux dans une pirogue, sans voile ni rames, emportés par la seule force du courant, comme des Indiens, nous passons en dérivant sur l'autre bord. Quand l'esquif eut fait quatre fois cet exercice, nous

nous mettons en marche vers l'ermitage où nous déjeunons de pain et de lait. Continuant par des bois touffus, des rochers arides, de vertes pelouses, nous arrivons enfin après deux heures de route au pied de cė rocher auquel la tradition a conservé le nom de pavillon de Trajan. Le pavillon ou la tour qui, sans doute, était posée dessus, n'existe plus, mais le rocher est toujours solide et toujours pénible à gravir. Pour arriver au sommet on se tire, on se pousse, et nous ne formons plus qu'une chaîne. Deux de nos dames se sentent défaillir; elles avaient mesuré l'abîme : quatre-vingts toises environ de profondeur et l'Olto grondant à leurs pieds. Deux des moines qui nous accompagnent, plus faits que nous à cette gymnastique, les soutiennent, les portent : elles se sentent revivre, le courage revient et nous sommes tous en haut sur un plateau de 20 pieds de diamètre. Étonné de tant d'intrépidité, l'un des moines me demande si ces dames sont Romanes : — Non, lui dis-je. — Je m'en doutais, ajoute-t-il, car de longtemps femme romane n'a mis le pied ici. Il y a pourtant un beau spectacle à voir : à notre hauteur, des montagnes verdoyantes, de creux vallons couverts d'ombre; derrière nous, au-dessus de nos têtes, le Marcus qui paraît fendu en deux et laisse voir ses couches grises et vermeilles; devant nous la rivière qui serpente dans la vallée et dont les coudes des montagnes nous coupent brusquement les contours; ses eaux jaunâtres qui tantôt dans l'ombre nous apparaissent ce qu'elles sont et tantôt, frappées par le soleil, le reflètent et chatoient comme un miroir d'argent à éblouir

les yeux ; le couvent qui ne se laisse deviner qu'à peine sous le feuillage des noyers, des peupliers et des frênes qui retombent sur ses toits. Nous nous asseyons un instant pour contempler plus à notre aise ce magique tableau dans tous ses détails, et tandis que nous en observons les teintes, la variété, les contrastes, les mille effets de lumière et d'ombre, l'un des moines fait donner quelques coups de pioche à nos côtés pour essayer de déterrer quelques restes de brique ou de ciment de la védette que la tradition place sur ce belvéder. Il en retire en effet quelques morceaux ; mais, je dois le dire, je n'ai pas su y reconnaître le ciment romain. Quoi qu'il en soit, je lui sais gré de ce surcroît de complaisance et lui en demande une nouvelle : celle d'aviser au moyen de faire descendre nos dames sans cris, sans pleurs, sans danger surtout, du piédestal où nous les avons juchées. — Ne craignez rien, me dit-il. — Nous nous levons. Il fait signe à l'autre moine de lui donner la main, et les dames descendent comme dans un fauteuil. A deux heures nous étions au couvent ; nous y dînions. À quatre heures nos voitures étaient attelées ; nous y montions, et le 11, à huit heures du soir, nous entrions dans Rômnic, en regrettant d'avoir négligé par ignorance les eaux sulfureuses de Calimanesci et par oubli l'île de Sergiœdava.

Quand on arrive à Rômnic-Vâlcea ; que l'on y connaît le gouverneur de la juridiction, et que ce gouverneur est M. C. Nieulesco, si l'on est seul on peut, sans indiscrétion, descendre chez lui, le saluer et lui demander l'hospitalité ; mais quand on y arrive une

nuée de huit personnes et que sa maison est pleine, on se contente de le prier de vous trouver des gîtes et l'on n'attend pas. En effet, une demi-heure après nous sommes casés ; non pas pour longtemps, car nous n'avons rien à voir dans l'antique Romula que les ruines assez bien conservées d'une ancienne église catholique qui mérite d'être restaurée, mais au moins trois jours pour nous refaire. Pendant ces trois jours qui nous furent un peu longs, jours de farniente que nous employons, nous hommes, à fumer, et les dames à raconter leurs prouesses, Monsieur Niculesco exige que nous acceptions sa table et nous envoie chaque soir pour souper à notre aise un *plocon* de truites. Le deuxième jour cependant, deux d'entre nous n'y tiennent plus et veulent absolument aller voir ce qui se passe au haut de l'énorme mamelon qui couvre la ville. Je les suis et nous montons. Nous montons près d'une heure ; lorsqu'arrivés au sommet, fantaisie nous prend de doubler l'angle d'un escarpement qui tombe par un talus rapide au fond de la vallée. Il y a bien un sentier, mais jamais pied humain ne l'a battu et l'on n'y voit sur la glaise que des traces de pas de chèvres. L'un de nous embrasse l'angle et s'y cramponne pour sonder le pas. — Peut-on passer? lui demandai-je. — Oui. Et je double l'angle en appuyant à droite sur l'escarpement qui nous domine d'une toise et nous sert comme de dossier ; j'hésite d'abord, puis je marche avec aisance ; je cours enfin jusqu'au bout. L'explorateur me suit de près ; mais mon autre compagnon (voilà du sérieux), n'a pas fait vingt pas que ses yeux

se troublent, sa voix tremble, ses genoux fléchissent, il tombe, en s'appuyant à droite heureusement. Voyant néanmoins qu'il met toute sa confiance dans une frêle racine à laquelle il se tient cramponné, je veux aller à son secours, il me le défend, je l'encourage, il m'impose silence. Que faire? me dis-je : aller au fond de la vallée pour m'assurer si le talus descend jusqu'au bas, et lui crier de se laisser glisser? mais si un malheur doit arriver il aura eu lieu avant que je ne sois à moitié chemin, il me faut une heure, et si le talus est arrêté par des rochers il est perdu. Retirons-nous un instant, laissons-le revenir à lui. Mais en vain attendons-nous un quart-d'heure, il ne paraît pas. Mon cœur se serre. Je me présente sur le sentier. Il y était encore, et je cours l'en retirer malgré lui. Il est hors de lui; je le relève, ses genoux fléchissent, j'essaye par de la témérité même à lui prouver qu'il n'y a point de danger, il s'appuie sur moi d'une main et de l'autre à l'escarpement. Nous allons doucement, bien doucement, enfin le voilà sauvé. Dieu soit béni! ses genoux en tremblent et mon cœur en reste serré dix minutes. C'en est assez pour le moment. Nous redescendons à la ville et le soir, avec moins de danger, nous allons visiter la grande saline, qui ne diffère de celles dont j'ai déjà parlé, qu'en un peu plus de profondeur et une situation plus sauvage.

Après un troisième jour d'un repos complet nous prenons notre feuille de poste pour Tismana, et sans dire adieu à M. Niculesco, car il nous faut repasser par Rômnic, nous le quittons le 15 août à six heures du

matin. A neuf heures nous étions en vue du couvent dit : Intr'un lemnŭ ou monoxyle, c'est-à-dire dans un morceau de bois, d'un seul morceau de bois. Je ne saurais affirmer au juste pourquoi, car il est sur ce sujet deux versions différentes de détails, mais reposant sur la même base : le miracle. Je les donnerai toutes deux et l'on choisira. La première, c'est l'historien Cogâlniceano qui parle, est que dans l'endroit où est situé le cloître actuel, on avait trouvé jadis l'image d'une vierge sur un arbre, que les habitants du lieu prirent cette image et la portèrent en pompe dans une église voisine, que l'image disparut pendant la nuit et qu'on la retrouva le lendemain sur l'arbre, qu'alors on prit le parti de bâtir une église à l'endroit de l'arbre, « du bois de l'arbre même sans doute, » et que depuis l'image ne quitta plus sa place. Voici la seconde *que je conte comme je me la suis laissé conter*. Un saint homme vivait jadis dans la forêt qui couronne le haut coteau au pied duquel est aujourd'hui le couvent. Il avait incrusté l'image de la Vierge dans le tronc d'un chêne. C'était là son prie-Dieu ; son autel, c'était de là qu'il adressait au ciel ses ferventes oraisons : un jour, tandis qu'il priait, survient un violent orage ; il ne s'en émeut pas et reste à genoux. Cependant le tonnerre gronde, les éclairs illuminent toute la forêt, la foudre éclate et tombe. Le chêne est fracassé, les flammes le dévorent, mais l'image sainte est retrouvée intacte au milieu des cendres. Miracle ! et notre saint homme fait vœu de construire à la Vierge un temple dans un chêne. Il choisit pour cela le plus haut, le plus vigoureux, le plus

droit, le coupe, le scie et de ses planches parvient avec le temps à construire une chapelle qui fut effectivement du seul bois d'un chêne. Cette chapelle exista longtemps, mais la piété des fidèles la voyant tomber en ruines éleva le couvent où nous entrons, grand amas de briques qui en fait comme une forteresse. Nous y trouvons aussi grande affluence de gens de la campagne. C'est à la fois dimanche et la Sainte-Marie. Nous sommes introduits chez l'abbesse, femme d'âge et puissante dont j'aurais pris l'air sec et froid pour de la fierté ou du dédain, si je ne m'étais aperçu qu'elle avait la fièvre. Malgré le frisson qui la glace elle nous fait les honneurs de la confiture et du café, excellent café qui nous est offert par la plus jolie de toutes les sœurs, benjamine de l'abbesse dont elle est la conquête, victime de l'amour qui a troublé ses esprits. Naguère catholique, et abandonnée par son amant, elle a dans son désespoir abandonné à son tour et le toit paternel et la foi de ses pères. Elle hait à outrance tout ce qui a visage d'homme, et par conséquent elle est en ce moment sur des épines, sur des charbons ardents, car, à mesure que le plateau circule avec elle, nous admirons ses jolies mains qui le tiennent, ses joues qui ne sont pas encore tout à fait décolorées, sa bouche qui en son temps devait si bien parler amour et d'où doivent s'exhaler aujourd'hui des prières bien ferventes et bien pures, ses yeux, ses yeux surtout, ses beaux et grands yeux noirs que des cils de jais couvrent de l'ombre de la pudeur et de la modestie. Divine créature ! nous disent ces dames : c'est

tout ce que nous avons vu de plus beau depuis notre départ, plus beau que vos rochers sublimes du Mercus, plus beau même que l'Olto et que ses vagissements; et nous, au risque de les rendre jalouses, d'appuyer et de dire : Céleste! angélique! Bien que ceci s'exprime en français, elle le comprend à nos yeux tombés tous sur elle, pose le plateau, parle bas à *la mère*, sort et disparaît. Nous saluons l'abbesse et continuons notre route. Le soir à sept heures nous étions à Bistriça, monastère avec deux succursales : Papus'a (la Poupée) et Arnota, situés tous trois sur les premiers plans du Mont Arnota et du Mont des Bœufs. Nous l'avions cherché longtemps, car il se cache dans les détours d'une vallée profonde, mais nous y sommes et nous y passerons la journée de demain. Ce soir il est tellement encombré que nous n'arrivons aux deux seuls chambrettes que l'on puisse nous donner, qu'en passant sur le corps des pèlerins couchés dans le vestibule. Nous ne dormons pas à notre aise; des cris d'enfants, des ronflements semblables à ceux d'un bœuf, un bruit, un mouvement continuel dans les chambres voisines, des pots qui tombent et se brisent, des poules qui gloussent, des chiens qui hurlent, composent une telle musique que nous nous retournons sur nos lits cent fois par minute, demandant chaque fois que le jour paraisse pour nous sauver de ce sabbat. Il arrive enfin, et il point à peine que nous sommes déjà dehors et à nous laver dans les eaux fraîches de la Bistriça. Un moine, le moine est ici matinal, se met à notre service et nous offre

de nous indiquer ce qu'il y a de curieux à voir, de nous accompagner partout. Voulez-vous voir la grotte, nous dit-il, et l'ermite *qui ne parle pas?* Suivez-moi. Nous le suivons par un sentier étroit, rapide et taillé sur le flanc du rocher jusqu'à une plate-forme à cent cinquante pieds au-dessus du torrent. De là nous voyons la plaine qui s'étend à perte de vue, et vingt coteaux qui s'en vont en mourant s'unir avec elle; sans nous arrêter à ce spectacle uniforme nous entrons dans la grotte; le bruit de nos pas sur le roc, le son de notre voix, répétés par l'écho, en ont fait sortir l'ermite qui, habitué à ces visites d'amateurs, ne se donne pas même la peine de nous demander par un signe ce que nous lui voulons, et nous présente une bougie de cire jaune avec geste de le suivre. Cela ne laisse pas que d'être pénible pour nos compagnons, obligés pendant dix minutes de marcher la tête sur leurs genoux; pour moi je m'y trouve à l'aise en songeant à celle des Buceci. Mais déjà nous pouvons nous détendre; voici que nous descendons à l'aise en nous appuyant à une rampe, et par des détours auxquels je ne comprends rien, nous arrivons à une large ouverture de forme ronde au pied de laquelle gronde le torrent, sans se laisser voir. C'est le salon, le cabinet de notre ermite qui, à ce qu'il paraît, est tonnelier; car de tous côtés, des cerceaux, des tonneaux, des seaux, trio de rimes bachiques, que je suis désolé d'y rencontrer, et qui détruisent les impressions *poétiques* que je sentais naître et que, poétiquement ou non, j'aurais exprimées si je m'étais trouvé là, seul, comme Jocelyn, avec un être dont j'eusse pu dire :

Et mon cœur abusé ne comptant plus les jours,
Croit en l'aimant d'hier l'avoir aimé toujours.

Car c'était aussi jadis la grotte des aigles ; mais ici les aigles ont cédé la place à l'ours, et à un ours mal léché. « Où est-il ? m'écriai-je. — L'ours ? — Non, l'ermite ? » Et par un couloir bien étroit, bien sombre, le moine nous conduit sous une voûte assez spacieuse qui, comme par enchantement, se change en chapelle. Nous y retrouvons l'ermite marronnant des prières, et feuilletant deux ou trois missels sans y trop rien comprendre. La comédie est bonne, il nous attendait. Voyez-le donc, taille petite et trapue, barbe grisonnante, yeux noirs cachés sous d'épais sourcils. Est-il muet, qu'il ne parle pas ? Non ; mais il a fait vœu de mutisme ; je l'observe, mes compagnons réunissent leurs observations aux miennes, et nous concluons de ce singulier personnage ou qu'il est doué d'une bien grande vertu de résignation, ou qu'il est profondément hypocrite, et il ne tarde pas lui-même à faire de notre dernière supposition une réalité. Je lui demande son nom : silence ! Je le prie de me l'écrire : silence ; et il remue négativement la tête pour me dire qu'il ne parle ni n'écrit. Mensonge ! car voici sa signature. PESCERËNU (1).

Est-ce donc qu'il a reconnu en nous des étrangers, des papistes, des impies ? me dis-je. Non, je sus pourquoi plus tard ; c'est que nous n'avons pas inscrit nos noms sur son mémorandum, et laissé dessus la pièce qui devait payer sa prière pour nos âmes. Mécontents

(1) C'est-à-dire le grottier.

de lui et de son métier, nous nous retirons en disant : « C'est sans doute quelque ancien pandour que la superstition a conduit là dans l'espoir de racheter..., » je n'achève pas ; la présomption pourrait être coupable ; je plains seulement le pauvre peuple qui se laisse prendre à ces singeries. Ce n'est pas là notre bon abbé des Buceci, n'est-ce pas, seigneur Ang'elesco ? Il lui faut à lui des serviteurs pour porter son eau, des serviteurs pour tailler son bois, des serviteurs pour tout faire ; cinq enfin. Il n'a lui que la peine de ne se pas donner la peine de parler, et de ne descendre au couvent qu'une fois par semaine, le dimanche. Allons, allons, répond mon compagnon, laissons là cet homme ; il ne nous appartient pas de le juger. Sa conscience seule sait s'il est sincère ou hypocrite, et Dieu pèsera ce qu'il y a de piété dans sa résignation.

Nous descendons le rocher de la grotte et allons le reprendre en dessous pour remonter le torrent ; mais voilà qu'en le traversant sur la planche qui sert de pont, la planche trop chargée, et il faut le dire aussi, trop vieille et pourrie, craque, éclate, se casse, juste au milieu, et par un bonheur inouï, qui nous fait crier au miracle, nous sommes tous de l'autre côté sans accident. Ici la montagne se coupe en deux et présente à vingt pas l'une de l'autre deux murailles de granit qui se rapprochent au sommet, et forment comme un portail sous lequel la Bistriça coule majestueusement claire et transparente sur un lit de rochers. C'est en cet endroit l'Olto en petit. Nous n'apercevons pas encore la cascade qui fait pourtant grand bruit à nos oreilles ; c'est

que pour la voir il faut remonter le cours de l'eau, et pour cela s'y mettre jusqu'à la ceinture, gravir de roc en roc, et arriver au delà de cette espèce de lucarne à travers laquelle le jour point en un rayon d'or. Pas un de mes compagnons ne peut s'y résoudre. Moi qui suis venu pour voir et qui veux tout voir, s'il est possible, j'y entre sans hésiter. Elle est glacée; c'est égal, j'avance, mais bientôt caché par les rochers et les sinuosités du torrent, hors de vue de mes compagnons, l'effroi me saisit, un frisson coule dans toutes mes veines, la solitude me fait horreur; c'est en vain que je les appelle, ils ne m'entendent plus, la montagne s'écroulerait qu'ils ne l'entendraient qu'à peine, tant est furieux le mugissement de la cascade, j'en suis tout étourdi, ma voix s'y perd comme le bruit des ailes d'un papillon dans l'espace, comme une goutte de pluie dans l'Océan au moment de la tempête; j'avance cependant, déjà j'ai passé la longue muraille, déjà je touche à la lucarne, j'aperçois déjà de l'autre côté d'autres pans de rochers qui se dressent devant moi comme pour me dire : « On ne va pas plus loin; » j'y suis enfin, et mes efforts d'une demi-heure sont largement payés. Je vois la Bistriça, comme un cylindre d'un demi-mètre de diamètre, tomber de 60 pieds de haut, bouillonnante et blanche d'écume, dans un vase de roc d'où elle s'échappe par un canal étroit pour aller tomber, de chute en chute, sur la grève où m'attendent mes compagnons; je regarde autour de moi, je lève la tête et me trouve dans le tuyau d'un immense entonnoir dont je ne puis voir le bord. Je veux m'y

arrêter un instant, m'y asseoir, mais l'horreur m'a complétement saisi. Qu'ai-je donc vu? Un chacal, un ours, le diable? Non; la grandeur de Dieu qui m'accable, et je me retire en baissant la tête et murmurant tout bas: « Que l'homme est petit! » Au retour mes compagnons m'interrogent, car je ne leur puis cacher mon émotion, elle est encore sur mon visage. « En somme, me disent-ils, qu'avez-vous donc vu? — Ce que j'ai vu? J'ai vu Dieu, non pas comme autrefois Moïse au milieu des éclairs et du tonnerre du Sinaï, ou comme Abraham dans le buisson ardent, mais je l'ai vu dans une colonne d'eau qui allait de la terre au ciel, et, moins fort qu'eux, j'ai baissé la tête et j'ai fui. » De là, nous allons chercher un sentier qui nous conduise à Arnota. Je reprends mes sens en chemin. Après une heure de marche nous arrivons sur le plateau où s'élève ce petit couvent délabré et qui n'a rien de remarquable que la dalle de marbre blanc chargée d'inscriptions sclavonnes dont est recouverte la tombe de Mathieu Ier Bassaraba; nous montons ensuite à une plateforme où l'on a construit un belvédère, et d'où l'on aperçoit plus en grand le tableau monotone qui s'était déroulé devant nous à notre entrée dans la grotte. C'est cependant ce qu'il y a de mieux dans toute cette succursale de Bistriça. On y peut du moins s'asseoir et se reposer. Il est couvert des noms des voyageurs qui comme nous sont venus y reprendre haleine, et je n'y lis pas sans surprise ceux de M. C. et de madame S. liés à deux cœurs enflammés par une chaîne à anneaux fort serrés; comme tout ceci est à la mine de plomb,

il ne m'est pas difficile d'imiter le Temps, d'effacer d'abord la flamme, puis la chaîne ; je rétablis ainsi les faits tels qu'ils sont ; la poésie disparaît et l'histoire a pris sa place. En achevant cette œuvre de bourreau, je jette les yeux à droite et vois l'Arnota partir rapide de nos pieds et s'élever en dôme de verdure à une hauteur dont mes jambes se méfient. Le monterons-nous? Non. C'en est assez. Ces dames sont venues à pied en une heure là où l'on n'arrive jamais qu'à cheval, et elles ont gravi des sentiers où les chevriers seuls osent se hasarder. Ayons pitié d'elles et de nous. Retournons plutôt au couvent, l'heure du dîner approche. Nous y arrivons à temps, la table est servie, la cloche a sonné, et sa Sainteté le prieur invite déjà les hôtes à s'asseoir. Nous prenons place au bout de la table, et je ne perdrai pas de temps à prendre note de l'humeur joviale de notre président, des réparties goguenardes de certains moines, des minauderies déplacées de quelques jeunes femmes avec ces hommes d'abstinence, car la table est bonne, ou pour mieux dire, j'ai bon appétit. Le dîner fait, on prend le café, on fume, on fait son kief et l'on dort, et le soir, quand le soleil se cache derrière les montagnes, on va dans la prairie voir la fête. Nous y allons en folâtrant ; nous y sommes. Ce n'est sans doute ni la foire de Beaucaire, ni celle de Leipsik, ni celle de Saint-Cloud, moins encore celle aux Loges, non ; mais c'est la foire de Bistriça, où l'on ne vend ni draps d'Elbeuf, ni velours de Lyon, ni porcelaine de Sèvres, ni pains d'épices de Reims, ni tambours, ni mirlitons, mais des sandales opiques

et des cùciule romanes, des bottes tartares, des touzluci mauresques, espagnoles, albanaises, des blaudes de futaine blanche, des mélotes de moutons, des bavolets de lin, des ceintures de laine, des ì i ou tabliers serviens, des assiettes et des cuillers de bois, des vaches à 30 fr., des bœufs et des chevaux à 60 fr., des chalumeaux champêtres, des rasoirs à 2 sous, des briquets et de l'amadou, du tabac de Foçcani, du pain bis et des lipii, des melons, du vin enfin, du vermoux surtout, vermoux un peu aigre et qui pourtant n'en porte pas moins à la gaieté; car tout le monde rit, tout le monde chante, tout le monde court, saute, danse, tout le monde est heureux. Le bonheur est là comme ailleurs! nous voulons être heureux avec tout le monde, et nous voici chantant et dansant aussi. Nos dames se mêlent aux paysans, nous nous mêlons aux paysannes, il faut se tenir par la ceinture; nous n'en avons pas, nous nous en faisons avec nos mouchoirs, et nous formons ainsi un rond de 150 pieds de tour. Deux violons, deux flûtes de Pan, deux mandolines, six làutari enfin (luthiers), c'est-à-dire musiciens scindrômes, mettent tout en branle; leur musique un peu criante écorche les oreilles; c'est égal, à droite! à gauche! en avant! en arrière! tête en bas! relevez! frappez du pied! tournez! détournez! bravo! nous nous en acquittons à merveille. Nous voilà en train. Qui pourrait nous arrêter? Quand surtout les deux violons, après s'être frotté les lèvres, se mettent à s'accompagner de la voix en chantant: « Frond'è verde, Pelenița. Feuillage vert, petite absinthe... » Feuillage

vert est le texte de presque toute chanson romane, on y ajoute la plante ou l'arbre que l'on préfère. Nous voyons donc ici Peleniça parce qu'ils ont trouvé bon le vermoux; et ils continuent :

Sur ce coteau, sur cette collinette
Erre en m'attendant ma poulette,
Avec deux bans dans son mouchoir,
Deux dans sa poche, et, pour ce soir,
Douze luthiers. Courons la voir.

et les hommes de rire et les musiciens de reprendre : Frond'è verde, Peleniça :

Oui, je le sens sous le fer de ma botte,
Ce que je tiens n'est ni pierre, ni motte,
C'est une femme, le démon;
Il faut l'écraser tout de bon,
Puisque je l'ai sous le talon.

Oh! alors c'est à ne plus y tenir; nos danseurs trépignent, frappent la terre à la fendre en deux, se penchent sur leurs genoux, se relèvent, bondissent : c'est un vrai dythyrambe.

Cependant, comme pour se réconcilier avec les femmes, les musiciens reprennent sur un autre ton, ton langoureux, ton d'amour qui calme aussitôt nos danseurs, et fait relever le front des danseuses :

A qui me dira : Nice vient!
J'ôte ma robe et la lui donne;
A qui m' dira : Nice est venu!
J' lui donn' c' que j'avons convenu.

Mais ce n'est qu'une feinte, une cruelle goutte de vi-

naigre donnée à un supplicié pour lui faire supporter plus longtemps son martyre ; et les voilà sur un ton grondeur et colère, jetant de nouveau le désespoir dans l'âme de ces pauvres femmes, des filles surtout. Entendez :

Fille de tributaire
Et de paysan sans foi,
Au ru que viens-tu faire ?
Prier Dieu que j' t'épouse ? moi !
Moi, je t'épouserai quand
Je te verrai-z'un enfant
Dans les bras, à la mamelle,
Et des pleurs à la prunelle ;
Quand l'ours aux bêtes à toison
Offrira des boucles d'oreilles ;
Quand, pour charmer leurs oreilles,
Le loup jouera du violon.

C'en est trop ! les femmes et les filles sont fâchées, la ronde se brise ; mais comme il ne faut qu'un verre de vin pour la renouer, et que nous sommes en nage, nous remettons nos mouchoirs dans la poche et les laissons continuer leurs ébats.

Maudit scindrôme ! dit une jeune fille en s'approchant d'un des violons et lui passant son mouchoir sur la figure ; que Dieu te punisse ! C'était pourtant Florica, la fille du marchand de vin, la plus belle et la plus coquette de toute la foire ; oui, mais pour la tourmenter, Nènè G'iorg'e, son amant, en courtisait d'autres. Ne l'a-t-elle pas vu embrasser Zinca, prendre Safta par la taille, faire pirouetter Mariole, Mariole, qui n'a par-dessus sa chemise qu'un i i servien, qui n'a pas de bas dans ses souliers et pas un ban dans son

mouchoir. Oh ! c'est affreux ! et moi je jouis de la voir jalouse.

En ce moment, comme étonnée de l'abandon de Nènè, elle jette sur elle un regard de complaisance qu'elle reporte vers lui, et elle a tout l'air de lui dire: Mais regarde-moi donc, scélérat ! ne vois-tu pas comme je suis faite? En effet, Florica est grande, élancée; elle a de belles épaules et une belle gorge, que laisse voir quelquefois tout entière sa chemise fendue à la turque ; des cheveux qui tombent en arrière en tresses d'ébène, et dont elle a ménagé les nattes qui ornent ses tempes. Bien mieux, elle a des bas blancs dans ses souliers, une robe sur son jupon, une ceinture même, et à son cou pend un collier de roubiés (1) ; on dirait presque une dame de la ville. Je la laisse dans son chagrin, il est nuit, nous rentrons au monastère, et là je tiens à la compagnie le discours suivant :

« Point de roses sans épines ! messieurs; mesdames, » point de plaisir sans peine; et c'est parce que vous » avez bien compris ce vieux proverbe, dont je daigne » faire mon texte, que vous avez dompté le Mus'cellu, » franchi l'Olto et pris d'assaut la Tour de Trajan. Main- » tenant il ne nous reste plus que Tismana pour ache- » ver la conquête de l'Ouest. Vous sentez-vous la force » de pousser jusque-là ? Il n'y a plus que vingt-quatre » lieues. » — Voix à gauche : Vingt-quatre lieues ! — Au centre : C'est bien loin. — A droite : Pour voir un couvent quand on en a déjà tant vu ! — « Ce n'est pas

(1) Monnaie turque en or, valant 6 piastres (2 fr. 15 c.).

» un couvent que nous allons voir, c'est sa position, ce » sont les sites qui l'entourent, le pittoresque au mi- » lieu duquel il est placé; c'est la nature grande, su- » blime et toujours variée. S'il en est parmi vous qui » soient las de couvents et de monastères, de forêts et » de montagnes, de torrents et de rochers, d'aridité » et de verdure; s'il en est, dis-je, qui soient las de » toujours monter et de toujours descendre, qu'ils s'ar- » rêtent et gagnent d'ici la plaine; mais je ne le crois » pas, car malgré les voix désapprobatrices qui ont » accueilli mes premières paroles, je suis sûr que vous » voudrez tous dire comme moi : J'ai vu la Romanie. » — Marques d'assentiment. — « Mais la beauté de la » Romanie, de la Vallaquie surtout, est au nord, » dans ses montagnes, et s'y renferme dans une ligne » que l'on tracerait de Cernes à Foccani; j'en excepte » toutefois la Petite-Vallaquie, où nous sommes, géné- » ralement ondulée de hauts coteaux, et où, comme » dans la Moldavie, depuis Bûrlatu surtout, on ren- » contre à chaque instant de nouveaux points de vue. » Or donc, messieurs, et croyez-le bien, mesdames, » si vous descendez dans la plaine, vous ne pourrez pas » plus dire : j'ai vu la Romanie, qu'un naufragé qui, » ayant échoué sur les côtes arides de la Provence, sur » les landes desséchées de la Guyenne ou aux dunes » de Dunkerque, ne pourrait prétendre avoir vu la » France. » — Applaudissements dans toute la salle! Et le lendemain 17, sans avoir eu besoin de pérorai- son, nous étions sur la route de Tismana. Pour cette fois, nous avons quitté les chemins escarpés, les mon-

tées pénibles, les descentes dangereuses; nous longeons par une belle route, et au grand galop, le pied des montagnes; nous en suivons toutes les sinuosités, tantôt nous enfonçant au fond de la vallée, dont nous ne devinons pas l'issue par où nous devons sortir, tantôt la descendant comme pour aller en plaine, et par un léger détour nous retrouvant encore entre deux rangs de hautes collines. A onze heures nous sommes en vue d'Orez, qui s'appuie à notre droite sur la montagne du même nom, et, comme la bergère de Virgile, se cache, après s'être laissé voir, derrière quelques bouquets de grands arbres. Il est bien étonnant de trouver à placer là le *cupit antè videri*, mais nous allons être convaincus que cette comparaison n'est pas forcée, et n'a rien de classique. A midi, nous sommes au couvent, et nos dames de s'écrier : « Encore un! » Oui, mais le plus beau, le plus riche, le plus splendide de toute la Vallaquie. Nous y arrivons par une belle avenue de sapins dont la noirceur tranche tellement avec l'élégance, le luxe, le confortable de l'intérieur, que je ne puis, en entrant, m'empêcher de crier au mensonge. Au-dessus du porche d'entrée est un pavillon carré à volets verts; chose inouïe dans un monastère; c'est là que l'igumène vient faire son kief. La première cour, que nous traversons au galop, est plus spacieuse que celle d'aucun autre couvent; j'en excepte Caldùrus'an. Elle est carrée et entourée de bâtisses : ici des étables, des écuries, des remises; là une distillerie, une tonnellerie, et au-dessus, dans toute l'étendue, de vastes greniers à blé et à maïs. La

seconde n'est pas moins grande, c'est un parallélogramme; et l'église, qui s'élève au milieu, ne la rétrécit nullement. C'est là qu'est le monastère, orné, comme presque tous les autres, d'une large galerie soutenue par des colonnes, et qui fait le tour du premier étage; mais la pierre est ici plus prodiguée et mieux travaillée surtout qu'en aucun lieu de la Vallaquie; on l'y voit presque partout : le cintre des portes, les escaliers, la balustre, les colonnes de la galerie, tout est en pierre, tout est dallé; et aux deux perrons qui font pavillon d'été sont des colonnes en torsade de quinze pieds de haut et d'un seul bloc. Nous nous hâtons de tout voir avant le dîner que l'on prépare, et commençons par les appartements de Sa Sainteté, absente. Elle doit y être bien, fort bien : belle chambre à coucher et bon lit, élégant cabinet de travail et petite bibliothèque assez bien choisie, parquet peint en jaune, tapis presque partout, large et long divan pour se mettre à l'aise, et, pour en finir, deux coffres-forts dont le plus petit, s'il est plein, comme il n'y a pas à en douter, suffit pour lui assurer en tous lieux une existence honnête.

— Ma foi! dit en sortant l'un de nos compagnons, je me ferais bien moine à ce prix.

Nous descendons à l'église, sur laquelle deux grands arbres, qui s'élèvent devant le portail, s'inclinent avec respect. La porte en est curieuse de sculptures fines et délicates; l'intérieur n'a rien de remarquable. Nous nous contentons d'y examiner les riches broderies sur velours de Venise, attribuées à la princesse Brancovan;

la main de sainte Marguerite, et un petit tableau de dix pouces carrés représentant le paradis : c'est un présent de Catherine II et la réunion, en fort belles miniatures, de tous les bienheureux qui jusqu'à ce jour jouissent, au premier rang, de la béatitude céleste. Nous passons de là au jardin, car il faut tout voir ; du jardin au verger, où quelques chevreuils prennent leurs ébats jusqu'à ce que Sa Sainteté les envoie à sa cuisine. Tout ceci ne mérite-t-il pas d'être vu, et un monastère qui renferme tant de confortable, tant de coquetterie, ne peut-il désirer qu'on le regarde? Je l'avoue cependant, je suis presque fâché de les voir là où jen e m'attendais à ne trouver que simplicité, frugalité, insouciance, ignorance même, oubli du moins de toutes les vanités dont le monde compose les trois quarts de son bien-être, là où l'avenue de sapins derrière lesquels le monastère était caché, m'avait dit en m'y conduisant : « Oubli des choses de ce monde, toute pensée à Dieu, toute joie au tombeau. » Elle m'a donc menti, et je comprends pourquoi : c'est que le défunt Brancovan a obtenu que ce monastère, fondé par sa famille, ne versât pas l'excédant de ses frais dans la caisse métropolitaine. Or, on lui donne quinze mille ducats de revenus, l'igumène a cinquante moines à nourrir de gaudes, de poisson, de haricots ou de choucroûte ; on conçoit donc que Sa Sainteté puisse être parfaitement à son aise. Ce que j'en dis n'est pas pour la blâmer. En aurai-je le droit? Je mange à sa table, table bien servie, nappe blanche et blanches serviettes, vaisselle anglaise et service d'argent ; je mange son pain pres-

que blanc, je bois son vermoux de Dràgàs'an, ses vins de Samos et de Chypre; au contraire, et si j'ai dit quelque chose qui puisse la blesser le moins du monde, non-seulement je me rétracte, mais je trouve si juste, si raisonnable sa manière de faire, qu'à sa place, je l'avoue, je ne ferais pas autrement. Tout est parfait. Nous sommes à la ville; la table répond à la résidence, et la résidence est la plus belle de tout le pays. C'est le Fontainebleau vallaque, dont il serait peut-être moins difficile de faire un palais que de Fontainebleau un couvent. Aussi, pour en profiter complétement, Tismana étant encore à quatre postes, quatre longues postes qui ne nous permettront d'arriver que fort tard, y passons-nous la nuit et la passons-nous bonne. On dort bien sur des lits moëlleux de fine laine. Nous y renouvelons la nuit de Cozia, y faisons grasse matinée, et nous nous promettons bien, en les quittant, d'y revenir. On va vite aussi en poste quand il fait beau, et nous allons ventre à terre. Nous relayons déjà à Polobraci; une heure après nous sommes devant Baia-de-Fer, à la hauteur du Parangon, qui nous voit passer devant lui avec regret, lui qui ne semble lever sa tête majestueuse au-dessus des cimes altières qui l'environnent que pour nous inviter à venir visiter son domaine. Mais c'est en vain qu'il nous suit des yeux, et comme un serpent veut nous séduire; il devra se contenter de notre salut, il nous faut absolument arriver ce soir à Tismana; nous le fuyons, et pour éviter ses charmes nous nous cachons quelque temps derrière les coteaux élevés de Benjesci et de Purceleni. Là, le terrain

commence à devenir inégal, et nous nous apercevons que cette juridiction est la plus montueuse de toute la Vallaquie; nous n'allons plus que bien lentement. A midi, cependant, nous sommes à Scort'i, et nous entrons à deux heures dans Tûrgujil, après avoir enrayé vingt fois et traversé vingt torrents. Tûrgujil n'a rien qui puisse nous arrêter, c'est un gros bourg à peu près comme Rômnic, mais plus entassé, plus resserré entre les montagnes, plus verdoyant, plus ombragé. C'est, comme le dit son nom (Tûrgu), un marché sur la rive gauche du Jilu (gille); c'est un amas de maisonnettes aux blanches murailles, du milieu desquelles s'élèvent d'une coudée quelques maisons de noblois; c'est aussi le chef-lieu de la juridiction du même nom. Mais tous ces titres ne sont pas valables pour nous. Nous le traversons sans nous y arrêter plus que le temps nécessaire pour changer de chevaux, graisser nos roues et faire une légère collation.

A dix minutes des barrières, nous traversons le Gille, et nous avions passé à gué vingt de ses affluents en arrivant à Cornesci. Ici commencent de nouvelles difficultés : nous quittons la grande route, nous tournons au nord vers Bràdiceni (habitants des sapins), gros village entre le mont Arcana et le Vulcanu; nous le laissons à droite, et par des escarpements dangereux à monter, plus dangereux à descendre, tantôt courant sur les hauteurs à travers des forêts de châtaigners, tantôt nous perdant dans les détours inextricables des vallons, nous arrivons enfin par Macruia, dans celui au fond duquel nous apercevons Tismana, perché

comme une aire d'aigle sur la pointe d'un rocher. Il est vrai que d'ici ce n'est encore qu'un point blanc, et que la distance et le mont Celeiu (*cœlius*), qui domine tout, nous fait apparaître ce rocher bas, mesquin et sans forme; mais à mesure que nous avançons, et que le Celeiu s'efface, tout grandit, tout se dessine, tout se peint de lumière et d'ombre. D'où nous sommes, nous le voyons dans toute sa hauteur, cent cinquante toises environ. C'est une grande pyramide fendue en deux, ou plutôt ce sont deux montagnes abattues l'une sur l'autre, et arrêtées dans leur chute au moment de se toucher. Entre elles est un amas de rochers énormes qui feraient croire que les Titans ont travaillé là. Ils s'élèvent les uns sur les autres, et semblent vouloir escalader les deux murailles qui les resserrent en se fermant sur eux; cinquante pieds encore, et ils atteignaient le faîte. Mais les Titans ont été foudroyés, et grâce à leur chute on peut voir bleuir le ciel à travers cette étroite ouverture, que leur travail inachevé a laissée au sommet. En ce moment, le soleil couchant vient s'y encadrer comme pour se laisser approcher, se laisser voir, et compose, par le mélange de ses rayons avec les eaux du torrent, qui du haut de la montagne tombent en gerbes de rubis, de saphirs et d'émeraudes, un des spectacles les plus beaux, les plus magiques, les plus solennels de la création. C'est au-dessus de tout cela qu'est suspendu le couvent, comme un pont sur l'abîme. Par où, comment y monterons-nous? La montagne nous présente partout un talus inaccessible. Cependant, nous sommes au chemin qui y conduit; mais nos chevaux ne

pourront jamais... Sans doute. Avec des bœufs?... peut-être. C'est en effet le plus sûr moyen, mais il est plus prudent encore de laisser en bas nos équipages et de gravir à pied. Nous reprenons haleine, et montons, droits d'abord, puis penchés, puis nous balançant sur nos hanches, puis enfin nous appuyant de la main sur nos genoux, et, n'en pouvant plus, tombant pour nous reposer. Après avoir répété trois fois cette pénible gymnastique, pendant laquelle chacun se dit en soi-même, car personne n'a la force de parler : Comment a-t-on pu avoir la hardiesse d'aller nicher là un couvent? qui donc a osé en avoir l'idée? C'est absurde, c'est anti-chrétien ; c'est dire nous avons là une église, mais vous n'y viendrez pas. Nous arrivons à la porte du monastère, les reins brisés, les genoux rompus, rendus, exténués et répétant tout haut, quoique encore essoufflés, ce qu'en montant nous nous étions dit tout bas. Ces questions étaient à faire en effet ; on conçoit la justesse de la première par la peine que l'on a soi-même à monter, et celle de la deuxième s'explique par l'ignorance où l'on est encore du véritable fondateur de cet édifice, dont tout ce que l'on sait de positif, c'est que Radu l'acheva en 1366, et qu'il est ici par conséquent le plus vieux monument qui soit resté du moyen âge. Je n'en parle pas, car il n'a rien de curieux que sa position ; mais je jette les yeux autour de moi pour voir au nord les crêtes de Parangon, du Celeiu, et le plateau du Vulcanu ; à l'ouest les sommets de vingt montagnes qui s'en vont en baissant vers le Danube ; au sud la plaine, dont les fortes ondulations

sont effacées, et les cent affluents du Gille et du Motru, qui la parcourent en tous sens. Ce tableau est grandiose, gigantesque, plein de teintes chaleureuses, à la fois grave et riant, et les formes en sont tantôt brusques, tantôt amollies, avec cette perfection qui n'appartient qu'à la nature. Cependant, selon moi, il serait froid, muet, inanimé, si la cascade dont le bruit incessant emplit les oreilles, ne lui donnait le mouvement et la vie. Ce bruit nous accompagne partout, à la table où nous dînons moins bien qu'à Orez, au lit, où il nous fait dormir comme à Cozia; nous le retrouvons encore au réveil, et il finit par devenir monotone; il nous fatigue. D'ailleurs, nous sommes trop resserrés sur l'étroit plateau du couvent; disons donc adieu à Tismana. C'est ce que nous faisons sans grandes formalités : nous descendons de la pyramide, et remontons en voiture. Nous étions le soir à Orez, où nous retrouvions les douceurs que nous y avions laissées. Enfin, le 21, nous prenions à Rômnic nos chevaux pour Bucuresci.

La vallée de Topologue (lieu de la conférence) que nous traversons, est magnifique. La petite rivière qui l'arrose charrie l'or, et nous regardons quelque temps une vingtaine de scindrômes occupés à en laver le sable. Ils n'en retirent rien, nous sommes pressés et continuons. Arrivés à la poste, nous nous y asseyons sur l'herbe et y dînons en attendant le retour des bœufs qui font la remonte d'une calèche que nous apercevons sur la pente de la montagne. C'est pour nous de mauvais augure. Nous courons risque de ne pas trou-

ver de chevaux à la poste voisine. Hâtons-nous, n'attendons pas les bœufs et tâchons de monter avec les chevaux qui nous ont amenés jusqu'ici. On les attelle de nouveau, mais ils sont déjà exténués par les quatre lieues qu'ils viennent de faire au galop, et nous ne sommes en haut qu'au bout d'une heure et demie; jamais nous ne surpasserons la poste qui nous précède. Faisons en sorte, du moins, d'arriver ce soir à Pitesci. Nous allons en ce moment ventre à terre sur le dos de la montagne que nous longeons en remontant la vallée, dont les mille tableaux se déroulent à mesure que nous avancons. Nous les laissons derrière nous en tournant à droite, et maintenant c'est le bas pays que nous avons devant les yeux; nous descendons à n'en plus finir. Déjà nous sommes sur les hauteurs de Drágan, d'où, sans la voir, nous soupçonnons cependant Pitesci. Y arriverons-nous? car voici quatre heures que nous attendons des chevaux et il est déjà dix heures du soir. Serons-nous donc réduits à passer la nuit autour du feu à la belle étoile? Non, non, nous crie le maître de poste, voici des chevaux. Nous partons, mais nous arrivons bien tard à Pitesci, bien fatigués et décidés à y passer le reste de la nuit. Nous la quittons à la pointe du jour, et pour cette fois nous roulons dans la plaine, nous avons déjà passé l'Arges', et nous voici déjà près de Gàiesci. Soudain le temps change, une chaleur lourde nous annonce l'orage, et il ne tarde pas à éclater. Nous en aurons pour toute la journée. La pluie tombe par torrents, le tonnerre gronde et les éclairs sillonnent à épouvanter le plus in-

trépide. La terre n'est plus qu'une nappé d'eau, il est impossible d'avancer; au lieu de faire deux lieues à l'heure il nous faut au moins trois heures pour faire une lieue ; c'est à n'y plus tenir, et nous prenons le parti de nous arrêter au premier hameau que nous rencontrerons. En voici un, et, grâce à Dieu, c'est la poste. Peut-être y trouverons-nous pour la nuit un gîte plus confortable. Nous nous arrêtons, nous descendons de voiture, la maison nous paraît proprette, en dehors, mais en entrant nous apercevons de tous côtés sur les lits qui l'entourent, des pots, des cuvettes, des albiĭ (alvéoles, auges de bois) placés là pour recevoir l'eau qui découle du plafond. Qu'y faire? il faut bien s'en contenter, le tonnerre gronde toujours, la foudre éclate de tous côtés, il fait un sombre à ne pas s'y voir, et nous passons, huit personnes dans une chambre de huit pieds carrés, une nuit sans nom. Quand on se couche tout habillé, chatouillé par des insectes, trempé à droite ou à gauche dans l'eau qui déborde des vases, ou qu'on reçoit sur le nez les eaux qui dégouttent du plafond, que l'on est éventé par des flammes de papier qui servent à la fois de vitres et de rideaux aux fenêtres, on dort peu et l'on se réveille de bon matin. Nous étions donc en route à quatre heures et demie; mais les chemins sont toujours mauvais, et nous nous détournons un peu pour aller faire une longue halte au village de Costesci. A peine l'avions-nous quitté, que je ne sais par quelle fatalité nos postillons perdent la route, et, par des détours inouïs et sans trop savoir comment, nous arrivons, vers les quatre heures du soir, au village de

Bàleni, sur la route de Tûrguvici. Qu'avons-nous fait? toute une journée perdue! C'est égal, il a moins plu par ici, les chemins d'ailleurs commencent à se ressuyer, ils deviennent magnifiques à mesure que nous approchons : nous allons comme le vent; et le 23 août, à minuit sonnant, nous rentrons dans Bucuresci, après six semaines d'absence, nos càruçe à demi-brisées, mon compagnon bien portant, vigoureux, plein de gaieté, et moi, enchanté de cent quatorze lieues de poste, de cent vingt-deux à cheval, et de plus de cent à pied; mais, je dois le dire par charité, il semble même que le hasard m'y ait conduit exprès, tout fraîchement encore attristé d'un pénible spectacle que vient de nous offrir la poste de Bàleni. Là est une pauvre créature réduite à l'état de bête, marchant à quatre pattes, innocent Nabuchodonosor, qui ne doit son infirmité qu'au manque de soins, le manque de soins à l'indigence, et qu'une main pieuse arrivée à temps parviendrait peut-être à ramener à l'état d'homme : quel cœur si peu religieux ne devrait se trouver fier de redresser vers le ciel ce front si plein de candeur et de grâce? Riches, pitié pour lui! Boïers, j'ai fait mon devoir, faites le vôtre!

SEPTIÈME TOURNÉE.

Halte. — Conseils. — Bucovu. — Vàleni. — Posesci. — Le mont Sirlu. — Buzèu. — Les Càlus'ari. — Rômnic-Salé. — Le mirage. — Foçcana. — Ak-Ulacques et Kara-Ulacques. — Arrivée à Iassi.

Nous ne restons à Bucuresci que trois jours, le temps de donner à la maison le coup d'œil du maître et de faire emplette d'une nouvelle càruça qui ne nous laisse pas en chemin. Tandis que je cours à Saint-Georges pour en choisir une, hâte-toi, lecteur, d'aller voir la ville, car nous n'y reviendrons plus. Je ne te dirai pas : Va visiter ses musées, ses bibliothèques, ses fontaines, ses places publiques, ses monuments, ses théâtres, elle n'en a pas ; Bucuresci n'est point une ville que l'on admire de la terre, c'est du ciel qu'il faut la voir. Va donc à la métropole, à Dialu-Spiru, à Radu-Voda, et de là tu jouiras d'un spectacle qui te fera peut-être plus de plaisir que la sécheresse de nos cités monumentales, où la soif du confortable a détruit tout pittoresque ; ou, si tu l'aimes mieux, va visiter ses environs, et je t'y engage, car en remontant quelques lieues vers le nord, tu verras Cernica, ses trois cents moines, ses trois églises, son charnier et ses fresques, dues au polcovnik Nicolas, qui n'a jamais reçu leçon d'aucun maître ; tu verras Passere et son bois charmant, et son charmant ruisseau, et ses deux

cent soixante religieuses vivant d'aumônes, et dont le chariot mendiant s'en va roulant de village en village, et ne rentre que bien chargé de maïs, de blé et de légumes. On s'y arrête un instant pour reprendre haleine. On accepte le café et les confitures de l'abbesse, et on lui prouve que l'on est bon chrétien, soit par un présent en nature, tel que huile, cierge, saintes images ; soit par un présent en espèces, qui ne déplaît jamais lorsque la délicatesse l'accompagne. Puis on se remet en route pour Çigànesci ou Càldàrus'an, avec lesquelles il forme un triangle. Si j'osais te donner un conseil, je te dirais : Va dabord à Çigànesci pour ménager tes jouissances, tu y arriveras à l'ombre d'une belle forêt de chênes. Que tu sois religieux ou non, tâche d'entendre chanter nocturne par ses trois cents nones; si tu veux respirer un air de paix et de propreté, visite ses deux cents maisonnettes rangées en parallélogramme, et que tu sois marié ou non, veuf ou célibataire, entre au réfectoire, et regrette avec moi de voir de si jolies novices assises à la turque, et mangeant par terre, dans des écuelles de bois, ce mastic jaune que l'on appelle *màmàligà*. Pour ce faire, il te faudrait au moins y passer douze heures, et la nuit plutôt que le jour. Tu te rendrais de là à Snagov, c'est ton chemin pour aller coucher le soir à Càldàrus'an. La forêt qui doit t'y conduire t'étonnera, j'en suis sûr, par ses arbres gigantesques, et tu auras vu du moins cet antique couvent dont les ruines servent aujourd'hui de prison aux meurtriers, et qui s'élèvent encore du milieu d'un lac, sur un îlot de

douze cents pas de circonférence. Tu y consoleras les soixante malheureux qui s'y trouvent, car ils ont l'ivresse ou la folie pour excuse, et ils te diront, en honneur à la Vallaquie, qu'ils sont traités avec humanité. Enfin, après avoir plongé tes yeux dans le puits au fond duquel on jetait jadis, sur un gril dentelé, les victimes de la justice et de la vengeance des hommes, de couvent en couvent, de forêt en forêt, tu arriveras au monastère de Càldàrus'an. Un vieillard à barbe séculaire viendra t'ouvrir la porte du pâtis. Tu le traverseras au milieu d'un immense troupeau de bœufs, et bientôt le premier mur d'enceinte se dressera devant toi, crénelé comme une forteresse; tu passeras par le porche et entreras dans une première cour. C'est sur la droite, si tu es en chevaux de pays, que tu seras reçu à l'hôtel des voyageurs; que si au contraire tu es en poste, va tout droit, passe le second porche, et tu te trouveras dans une seconde enceinte; tu n'en seras pas fâché, car si l'hospitalité est partout, elle est ici plus courtoise, plus officieuse.

Je ne veux pas te décrire Càldàrus'an, je veux seulement t'engager à l'aller voir. C'est une ville tout entière, moins les femmes; c'est un phalanstère, vieux de deux cent six ans, peuplé de cinq cents moines, parfaitement situé sur un plateau qui domine un beau lac, et qu'entourent de sombres forêts vieilles comme la terre qui les porte. C'est un délicieux séjour pour un amant, un poëte, un chasseur, et le peintre lui-même y trouverait, j'en suis sûr, plus d'un gracieux tableau. La bizarrerie, le pêle-mêle des bâtiments, lui plai-

raient peut-être plus qu'une monotone régularité ; il ne verrait pas sans intérêt le puits de Creciulesco ; et, placé au haut de la colline où s'élève le nouveau prieuré, il aimerait à laisser tomber ses regards sur les eaux du lac, à en suivre les sinuosités, à compter ses îles de roseaux, à s'enfoncer dans ses détroits et ses golfes. Prends-y garde, et ne te fie pas trop à cette sérénité ; le lac est sujet aux tempêtes, le moindre vent l'agite, et un ouragan peut survenir, qui fera tout changer d'aspect, car en un instant les îles auront changé de place, les détroits seront sans limite, et les golfes auront disparu.

Voici les conseils que j'ai à te donner ; si tu n'as pas la force de les suivre, va visiter l'élégante chapelle de Colentine, va voir couler l'eau à Scufa et surtout va fumer une pipe à Radu-Voda ; ou plutôt viens avec moi, tu m'aideras à ton tour de ton goût et de tes conseils, nous ne serons pas longtemps à nous décider et nous nous remettrons en route. Trois jours après, le 1er septembre, nous étions déjà à Bucovu, pauvre chef-lieu d'une des plus grandes juridictions du pays, et sur l'un de ses plus beaux domaines, celui de mon défunt ami, Démétrius Philippesco, dont je regrette de voir le château et le parc en ruine. Au souvenir de son nom de Bu-covu (très-profond, grand creux), en contraste avec sa position dans une vaste plaine sans bois et sans ombre, je me l'explique en jetant les yeux dans un puits que la tradition attribue à la fois aux Tartares et aux Goths. Ce dont je me rends moins compte d'abord, c'est que Mumulëano ait pu se livrer là à la composition de

ses poésies, et je me demande où il allait chercher cette nature si animée et si chantante que l'on retrouve parfois dans ses vers. Je lui faisais déjà un mérite de son imagination, lorsque, retournant la tête, j'aperçois à quelque distance au nord, des côteaux couverts de vignes et de pavillons, de vertes prairies où paissent ensemble par milliers, bœufs, chevaux et moutons, de longues files de chars attelés de quatre et six bœufs débouchant d'une vallée profonde, et un torrent qui reverse dans les bas-fonds le surcroît de ses eaux. Je le comprends maintenant. Ce torrent c'est le Telëjen, cette vallée c'est celle qui par Scàieni, Màgureni, Vulcànesci et Scaias conduit à Vàleni, à travers des bois de cerisiers et des champs de blé, de maïs et de lin, riante vallée que je connaîs déjà et que je ne reverrai pas sans plaisir. Le lendemain de bonne heure nous la remontons entre ses deux rangs de collines dont l'un, celui de droite, est couvert de verdure et couvre de son ombre le grand chemin, et l'autre au pied duquel roule le torrent est nu, aride, çà et là coupé en berge, pierreux alors et d'une terre rougeâtre en sorte que le soleil qui la frappe lui donne une teinte de feu dont l'éclat se reflète jusque sur nous. Quoique belle, la route est longue et nous n'arrivons à Vàleni qu'à quatre heures du soir. Vàleni! qui n'aimerait au soir de sa vie à venir poser sa tente sur une de tes collines? Car malgré la civilisation qui t'envahit, malgré ton marché, tes boutiques, tes auberges, tes maisons seigneuriales et tes rues pavées, tu as encore tes eaux jaillissantes de toutes parts, tes vertes pelouses, ta montagne escarpée, ton torrent fou-

gueux, ton moulin sur la grève, tes troupeaux et tes pâtres. Malheureusement je ne suis pas seul, et la majorité n'étant pas de mon avis, nous continuons sans trop savoir où diriger nos pas sur Cheia ou sur Posesci et courons sur Drajna pour y tenir conseil et prendre un parti. La route est droite, resserrée entre de hautes montagnes et retrécie par le torrent, mais nous avançons, les montagnes reculent, l'horizon s'élargit et bientôt autour de nous ce ne sont plus qu'énormes mamelons de verdure qui me rappellent Commërnic. C'est à la chute d'un de ces mamelons, que s'élève Drajna, sur les bords escarpés du Telëjen. Nous le voyons déjà poindre et blanchir de l'autre côté du torrent, et nous y serons dans vingt minutes. Nous y sommes. Le maître du logis est absent. Tant pis! car Monsieur Alexandre Philippesco est un homme à connaître. Il est châtelain féodal, mais bon seigneur; il ne chasse pas aux places, mais aux loups; il hait l'intrigue, mais il est le père de ses paysans; enfin, chose remarquable, il est dans les deux principautés le seul Boïer qui s'estime assez pour croire que, même avec du mérite, il y a fatuité à s'imposer, et que la vertu cesse de l'être du moment où elle dit : Regardez-moi. Tout n'est pas perdu pour nous; si M. Alexandre Philippesco est absent, il est chez lui un autre lui-même, un Français, un Dauphinois, M. Colson, avec lequel il joue sérieusement depuis trente ans le rôle d'Oreste, et qui est pour lui un Pylade bien sincère et bien désintéressé. M. Colson se fait donc un plaisir de recevoir des compatriotes, et nous sommes aussi

touchés de son air gracieux qu'étonnés de sa philosophie. Décrirai-je Drajna? Oui comme il m'a été permis de le voir, en passant. Au dehors vaste cour qui n'est qu'un tapis de gazon, bâtiments de tout sorte, granges, greniers, écuries, semés çà et là, maison d'hiver et maison d'été, parterre qui n'est qu'une corbeille de fleurs variées à l'infini, au milieu pavillon chinois dont, en ce moment, un léger zéphir fait vibrer toutes les clochettes de verre de diverses couleurs; et enfin riche verger sur le pan du côteau au pied duquel coule le torrent. A l'intérieur dans le vestibule vitré, orangers, citronniers, plantes exotiques, dans l'anti-chambre arsenal de chasse et de prévoyance contre un coup de main, partout dans les appartements le confortable de la ville et à table des petits pois tels que l'on n'en mange jamais à Bucuresci dans la saison qui les donne. Tel est Drajna. Nous n'en jouissons qu'en passant, le temps de dîner. A six heures nous roulions déjà sur le chemin qui mène à Posesci. Il est gai; les yeux se reposent agréablement sur le tapis vert qui recouvre tout ce qui nous environne, et nous aimons à voir les traîneaux, chargés de foin, y glisser comme sur la glace. Nous allons ainsi sans songer aux montées et aux descentes et déjà nous avons passé Bisténi-de-jos, déjà même nous entrons dans Bisténi-de-sus, lorsque nous entendons sous les arbres un mélange de cris, de pleurs et de prières. Notre voiture s'arrête. Nous descendons et nous approchons à pied. C'est un mort que l'on mène en terre. J'interroge les villageois, et l'un d'eux me répond : « C'est Jupân Bucur : il a été blessé

à la jambe par un traîneau de foin ; voici de cela huit jours, et faute de soins il a rendu l'âme hier. C'était un brave homme, Monsieur ; » et il s'essuie une larme qui roule dans ses yeux. Émus des pleurs de ces pauvres gens, touchés de la réputation d'honnête homme que le défunt laisse après lui, malgré le jour qui baisse, nous nous mêlons au cortége ; le voici qui défile, les hommes portent en avant la banderolle de la bière, derrière eux les enfants portent dans des corbeilles les colybes, puis viennent le corps du pauvre Bucur et le curé, enfin. La cérémonie n'est pas longue, pas plus longue que ne la décrit un de nos plus grands poëtes. Quand on l'a descendu dans la fosse :

Chacun des villageois jette sur son cercueil
Un peu de terre sainte en signe de son deuil ;
Tous pleuraient en passant et regardant la tombe
S'affaisser lentement sous la cendre qui tombe ;
Chaque fois qu'en tombant la terre retentit,
De la foule muette un sourd sanglot partit.

Nous faisons comme eux, et comme eux exprimons par un soupir vrai la peine que nous éprouvons de la perte qu'ils viennent de faire, et notre regret du manque de médecins de campagne. « Pourquoi ce manque de médecins ? me demande naïvement une jeune fille de notre société. — Parce qu'il n'est pas si faible capacité qui n'ait l'ambitieuse prétention de se faire valoir à la ville. » Nous nous retirons le cœur navré, la nuit qui tombe et Posesci qui ne paraît pas, ajoutent à notre tristesse. Le voici enfin, tâchons de nous y caser, et nous chercherons demain le sens de son nom. Il ne

nous fut pas difficile de nous l'expliquer quand nous le vîmes le lendemain se cacher comme un *sournois* ici au fond d'une vallée fertile, et là dans un large ravin sous le feuillage de mille arbres fruitiers. Nous y trouvons de la culture, des bois devenus rares depuis Valéni, et une source abondante d'eau sulfureuse. Douze bœufs traînent en ce moment sur rouleau la maisonnette que Ralou vient d'acheter 100 p. (38 fr.) à un pauvre diable qui la lui a vendue pour payer l'impôt; 14 pieds de long, 8 de large, une boutique faisant cuisine, derrière une pièce à la fois salon et chambre à coucher, voici le palais de Ralou. Ralou est d'ailleurs à son aise; c'est la femme du mos'neanu Ioniça, qui possède 50 arpents de terre, et qui, à l'heure qu'il est, reçoit la dîme en foin de ses tenanciers. C'en est assez de Posesci, et nous allons chercher Kioj-din-Bôsca. La route qui nous y mène est semblable à celle de la veille, mais plus montante, plus ardue, et la monotonie en est coupée par l'aspect des crêtes des montagnes qui paraissent et disparaissent suivant les sinuosités du chemin. Nous avons atteint le mont de la Croix; à nos pieds, bas, bien bas est Kioj-din-Bôsca. Nous n'en distinguons pas encore les maisons des rochers qui gisent sur la grève; mais le sol nous en paraît aride. Cependant à droite et à gauche il est couronné de grands bois tout verts encore. Nous enrayons nos quatre roues, et descendons à pied, par secousses et par bonds. Une heure après nous étions chez un mos'neanu qui mettait à notre disposition sa maison, sa cuisine et sa remise. En dînant, nous dressons nos plans

pour monter au Siriu. Nous arrêtons les chevaux et les guides, et si nous n'avons pas de permis de passage, le capitaine Mathei fermera les yeux. Le lendemain à six heures du matin nous sommes à l'entrée des défilés, nous laissons à la gauche celui qui débouche en Ardialie, et montant à droite, toujours montant par un sentier de rochers, nous arrivons à un point où il nous faut renoncer à nos montures et faire acte des pieds et des mains. Nous grimpons ainsi pendant près d'une heure sans oser retourner la tête une seule fois, et à force de persévérance nous arrivons sur un plateau étroit, nu et sans végétation aucune. Au milieu est un lac de forme presque ronde et d'environ 300 pieds de circonférence, c'est le Siriu, dont on ne connaît ni affluent, ni écoulement, que notre savant géographe, M. Balbi, peut ranger, en toute assurance, à côté de l'Arendt et de l'Albano, dont les eaux sont claires et réfléchissent le ciel en ce moment d'un bleu d'azur, qui ne supporte rien de pesant à sa surface, et qui cependant paraît profond, dont le lit enfin, à en juger par les bords, n'est autre qu'un entonnoir de roche blanche comme l'albâtre. « Il est curieux, me disent les guides, d'y monter en mai ; on y voit alors sur ses bords des milliers de vautours qui viennent y faire leur plumage et prendre leurs ébats. » D'ici nous apercevons, à peu de distance, les cinq pics altiers du Penteleu, et dans le lointain les blanches aiguilles dont est hérissée toute cette partie des territoires de Buzèu et de Slam-Rômnic ; le soleil qui darde dessus avec force nous fait mal aux yeux. C'est un affreux

spectacle de sécheresse et de stérilité que ne détruisent pas les quelques rubans de verdure, les quelques masses d'ombre jetées çà et là comme hors de leur place. Rentrés à Kioj-din-Bôsca à sept heures du soir, nous le quittons le lendemain matin à la même heure, nous traversons la vallée du Corbeau et longeons le torrent jusqu'à son confluent avec le Buzèu; de là, doublant la montagne qui sépare les deux vallées, nous remontons celle du Buzèu et courons sur Sibiciu que nous n'atteignons qu'à la brune. M. C. Sibicëno, à la fois seigneur du village et administrateur du canton, nous fait loger chez son beau-frère. Ainsi, à Sibiciu comme à Câineni, chez le particulier comme chez les moines, partout la même hospitalité. Ce territoire est remarquable autant par la fertilité de sa vallée, l'une des plus belles, des plus étendues des Carpathes, par ses eaux minérales et par l'ambre jaune que l'on trouve dans ses ravins, que par l'adresse et l'activité des femmes de la campagne. Je goûte des fruits de toute espèce que donne la vallée; j'admire les monstrueux embouts de pipe que s'est fait faire M. Sibicëno de l'ambre de ses montagnes, et je fais emplette d'un fort beau dessus de divan en laine ponceau et à pluche torse, travaillé par les femmes du village. Nous profitons de notre séjour à Sibiciu pour pousser jusqu'à Poltineni et nous y baigner dans les eaux onctueuses et glacées du torrent. Trois jours après, malgré nos hôtes, nous prenons la route de Buzèu, et ce n'est pas sans peine que nous y arrivons, à une heure de la nuit, après dix-huit heures de route, de chaleur et de cahots. Comme il

est trop tard pour y trouver un gîte, nous entrons dans la cour d'un khan, et sans nous donner la peine de descendre, nous finissons la nuit comme nous l'avions commencée, dans notre càruça. Il faut toujours se méfier d'une chambre qui n'a pas été ouverte depuis six mois, et que l'on balaye pour vous y recevoir. C'est pourquoi nous avons préféré prendre le parti que je viens de dire.

Le lendemain de bonne heure nous faisons notre visite à la reine du lieu, madame veuve Chrysoscoleo. Nous savons qu'elle fait de sa maison un asile hospitalier pour tout voyageur un peu décent qui court de Bucuresci à Bràila ou à Foççani; on conçoit donc qu'à titre de connaissances il nous faut nous y installer et y rester même plus que nous n'en avions l'intention. Mais on y est si bien, si à l'aise, que nous nous y laissons héberger pendant trente-six heures. Promenade à l'évêché, visite au séminaire que monseigneur l'évêque a construit en palais, doux entretiens, gais propos que de jeunes et jolies femmes assaisonnent de toute la finesse de leur esprit, et par-dessus le marché danse de càlus'ari nous font passer le temps de la manière la plus agréable. Ces càlus'ari ou bateleurs sont, au dire des Romans, un souvenir des prêtres saliens, ce dont je doute, bien que leur danse soit empreinte d'un cachet antique et d'un ton guerrier. Les voyez-vous? ils sont douze portant cùciula blanche à aigrette de paon, veste et plastron de peau d'agneau brodés de laine bleue et rouge, braie collante de molleton blanc, bottes à la hussarde, large ceinture de cuir rouge et garnie de

boutons de cuivre. Leur musique est à leurs talons, et leurs lances sont les épieux qu'ils tiennent à la main. Ils sont en rond. Les voici qui recommencent. La pointe des épieux est au centre du cercle; ils les relèvent avec ensemble, les rabaissent à droite et à gauche, bondissent trois fois; c'est le salut. Ils tournent maintenant avec un mouvement de va-et-vient, se balancent sur chacune de leurs jambes, bondissent encore en tournant sur eux-mêmes, et retombent en réunissant la pointe de leurs épieux; puis les voici qui s'éloignent comme pour s'éviter, se rapprochent avec menace, s'entrelacent comme dans la mêlée, et ce n'est plus qu'un tourbillon rapide et bruyant d'épieux qui s'élèvent et qui tombent, de pieds qui demandent la guerre, d'éperons qui excitent au combat, de voix qui chantent la victoire, toujours ensemble, toujours en cadence. Enfin ils n'en peuvent plus. Ils sont haletants, ruisselants de sueur et de poussière, et terminent par un houra.

C'étaient leurs adieux qu'ils venaient de nous faire, et nous leur en avons su gré. Tandis qu'ils vont boire au cabaret à notre santé, nous prenons congé de la dame du logis, remontons en voiture, et par un beau clair de lune et une belle route de plaine nous roulons vers Rômnic-Salé. Madame Chrysoscoleo avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition le château de son frère. Nous en profitons pour y passer une bonne nuit. Le lendemain, comme nous étions en route, il tombait un épais brouillard, et nous allâmes assez longtemps sans rien voir. Vers les dix heures cependant le brouil-

lard commença à se dissiper, et nous pûmes nous reconnaître dans cette vaste plaine triangulaire dont Georgeo et Akerman sont la base, et Foccâni le sommet. Depuis une heure nous n'avions encore rencontré ni hameau à distance, ni chars sur le grand chemin. Le soleil déjà haut à l'horizon se cachait devant nous sous un voile de brume; mais au dire de nos postillons la journée ne pouvait manquer d'être belle. Ce brouillard vermeil n'avait rien d'étonnant, ajoutaient-ils, nous sommes au pied des montagnes. Nous roulons dans cette espérance et dans l'attente d'un relais, lorsque nous voyons enfin s'élever devant nous sur le dos d'une colline une longue file de jolies maisons blanches dont nous distinguons parfaitement les formes. « Quel est ce village? demandai-je au postillon. — Je n'en sais rien, seigneur, me répond-il, et je n'en ai jamais vu là. — Tu t'es trompé de route, peut-être? — J'ai suivi le grand chemin. — En ce cas un de nous deux a la berlue. — Ce n'est pas moi, réplique-t-il. — Allons, nous verrons! » Cinq minutes après le village commençait à se fondre; il est entièrement effacé, et s'est changé en troupeau de bœufs. « Tu avais raison, postillon, » et lui de me narguer Dieu sait avec quel plaisir. « Ta Seigneurie dormait tout à l'heure, me dit-il à son tour, et maintenant que tu t'es frotté les yeux, tu peux voir comme moi qui de nous deux avait tort. — C'est juste, lui répliquai-je, le beau troupeau! les beaux bœufs! — Mais, mais, reprend-il un instant après, cette fois je me suis trompé comme toi, seigneur; vois-tu comme les cous s'allon-

gent, comme les pieds de devant se rapprochent de ceux de derrière? Non, ce ne sont pas des bœufs. » Nous allions bien déjà, mais pour satisfaire à la fois son impatiente curiosité et la mienne, il anime ses chevaux, et nous doublons le pas. Toujours des bœufs cependant ; quand tout à coup le soleil perçant la brume, l'espace s'éclaircit et le troupeau de bœufs se métamorphose en, j'ai honte de le dire, en..... vous allez rire, en..... les voyez-vous allonger le cou et battre des ailes? En quoi donc? — N'entendez-vous pas comme ils se moquent de nous? Ouah! ouah! maudites oies, je ne vous aurais jamais cru tant d'esprit. — Nous nous étions tellement mépris les uns et les autres que je les saluai au passage.

Nous nous étions trompés de route cependant et les oies nous le dirent; nous n'étions pas à *Coucou*, mais à Màrtinesci, et il nous fallait retourner quatre lieues sur nos pas pour aller prendre la poste. Il est midi; nos chevaux sont fatigués, et nous n'avons rien pris depuis la veille ; nous faisons halte pour les laisser reposer et nous restaurer. Mais il n'y a rien au hameau, et il serait trop long de courir après les oies. Nous nous contentons de tremper un peu de pain bis dans du café noir, et sur les trois heures nous nous remettons en route, si bien que nous n'arrivons à Foc-çani qu'à neuf heures du soir, mourants de faim, de soif et de fatigue. L'espoir seul nous avait soutenus jusque-là, car le gouverneur de la ville, l'administrateur de la juridiction, l'ispravnik, enfin M. P*** est une vieille connaissance, et il ne voudra pas nous lais-

ser mourir d'inanition. Nous avons été partout si bien reçus et souvent par des gens qui ne connaissaient de nous que le nom, qu'indubitablement nous devons être bien traités par un personnage avec lequel j'entretiens depuis six ans des rapports dans lesquels la condescendance a toujours été de ma part. Fatale erreur ! Il nous reçoit à son perron, et dans une vaste maison qu'il occupe seul, il n'a pas une chambre à nous donner. Jusque-là le mal n'est pas grand : il est, nous apprend-on, une bonne auberge à Foçani, celle du sieur Halghan, nous y souperons ; mais il est tard, mais il n'a rien, mais le feu est éteint, et l'on ne peut décemment réveiller toute une maison pour faire cuire le poulet étique que nous apportent de la part de M. P*** trois trabant'i armés de pied en cap. A l'aspect de ce *plocon*, quoi donc ! m'écriai-je : serait-ce l'effet des frontières ! Mais quand j'ai avancé que le Vallaque est plus hospitalier que le Moldave, je n'ai pas prétendu pour cela que le Moldave est inhumain et pousse le voyageur à l'antropophagie en l'obligeant d'avance à manger des poulets crus. J'ai voulu faire entendre, et l'on m'a compris, je crois, que chez lui cette vertu est moins générale, moins large, mais elle y est et marquée au bon coin. Et comme j'étais à me demander la cause de cette lésinerie, tranchons le mot, je la trouvai si petite que par pudeur et par respect pour le lecteur, je la passe sous silence ; je donne un baqschisch (pour boire) aux trois hérauts, porteurs de la victime, et les prie fort honnêtement de la reporter vivante à leur maître. L'ont-ils fait ? je n'en

sais rien, mais j'affirme que nous nous sommes couchés sans souper (nous n'avions pas dîné), et qu'il nous fallut attendre le lendemain pour réparer par un déjeuner solide nos privations de la veille.

Maintenant que je suis à Focçani, est-ce la peine de dire que je retourne à Bucuresci, quand un mois plus tard les événements doivent me ramener où je suis? Ce serait du temps, de l'encre et du papier perdus. J'y laisse donc rentrer mes compagnons de voyage et continue seul ma route avec mon fidèle Ivantch. Nous laissons les Ak-Ulaques aux chevaux blancs, à la blanche cùciula, et au blanc gaban de futaine, et nous prenons les Cara-Ulaques aux chevaux bais, à la cùciula noire et à la saie brune. Cette différence de couleur dans les habits des postillons et dans la robe de leurs chevaux est le seul signe auquel on peut reconnaître que l'on passe d'une principauté à l'autre, car Focçani est une même ville, et le ruisseau à sec qui la coupe en deux et sépare les deux provinces est trop peu apparent pour que l'on y fasse attention. Nous voici donc en Moldavie. C'est aujourd'hui la St-Michel, fête du prince régnant Sturd'a II. On le voit à la grande tenue des employés civils et militaires; aux casquettes bleues bordées de rouge qui couvrent toutes les têtes, aux illuminations que l'on prépare pour la soirée, à l'air de gaieté qui brille sur tous les visages, et sans être superstitieux, je m'applaudis d'entrer pour la première fois dans ce pays au milieu de la joie publique. J'en tire un heureux augure; poussé par l'espoir de le voir se réaliser, je monte joyeusement à

Iassi par monts et par vaux, tantôt au trot, tantôt ventre à terre, passant à gué vingt ruisseaux et à travers vingt forêts de chênes. Je l'aperçois déjà du haut du mont Bordeiu ; mais, hélas ! l'hiver m'y attend et le brouillard qui la couvre a tellement engourdi hommes et choses, que je ne tarde pas à me convaincre d'y être arrivé un mois trop tôt ou un mois trop tard. Je ne le regrette pas moins que la faiblesse de notre consul auquel je dois cette fâcheuse vérité, mais je finis par m'en consoler et par en rire dans mon trou.

HUITIÈME TOURNÉE.

Départ de Iassi — Un clàcas'. — L'auberge de Gralesci. — Roman. — Une rencontre. — Comment j'ai appris le roman. — Soirée de noblois. – Une ambassade. — Fiançailles. – Mont Palanca. — Couvent de Hangu. — Son histoire et son abbé.

L'hiver est généralement rude à Iassi ; la neige haute et le ciel pur ; mais, par une fatalité sans nom, j'eus le malheur d'y trouver, du 11 novembre 1840 au 30 avril 1841, un brouillard si dense, qu'hommes et choses m'y apparurent sous les formes les plus étranges : l'église de Golia me semblait un vaisseau battu par la tempête, et je la voyais se ballotter dans les airs comme l'arche sainte sur les flots, au moment où elle

toucha le mont Ararat; le monastère de Cétat'ué était crénelé et garni de canons, tel que l'avaient trouvé les moines avant d'en faire leur paisible demeure; autour des murailles rôdaient une armée innombrable de trabant'i, que je prenais pour des Cosaques. La généralité des hommes étaient de ma taille, un mètre soixante-cinq centimètres, et j'aimais à les voir grandir et me surpasser de la tête en m'approchant; d'autres, au contraire, qui me paraissaient dans le lointain d'une stature de géant, se rapetissaient à mesure qu'ils s'avançaient, si bien qu'arrivés à mes côtés, ils ne m'allaient plus qu'au genou; pour leur frapper sur l'épaule ou leur donner la main, j'étais obligé de me pencher comme pour caresser Gypsy; il y avait entre eux et ma chienne cette énorme différence, qu'ils faisaient le gros dos au soupçon de mes caresses, tandis que Gypsy, qui les prévoit, s'élance pour me les ravir. Tout ceci, je le sais, n'était que pur effet d'optique, et personne n'ignore qu'il n'est en Moldavie ni nains ni géants. Aussi, fatigué de ne voir que des ombres, de n'entendre que des soupirs, de vivre dans une atmosphère si fantasmagorique, est-ce avec un plaisir indicible que je vois luire enfin le soleil du 1er mai, et que, sans crainte de m'égarer, je pus dès le lendemain quitter la ville et me diriger vers le mont Pion, l'Olympe de la Moldavie. Je n'ai d'autre compagnon que mon domestique, d'autre guide que l'itinéraire de M. Assaki; et me voici cheminant, tantôt sur la grande route, tantôt par des chemins de traverse; ce matin à pied, ce soir à cheval; jusqu'ici en calèche de

boïer, jusque-là en càruça de juif ou de moine; aujourd'hui croquant et bélître, demain fermier et grand seigneur, et cependant toujours moi, franc, joyeux, philosophe, partout et quand même. Il est cinq heures du matin, Ivantch porte la besace, et moi la pipe et le tabac. Les charges ne sont pas égales; mais il n'a, lui, qu'à marcher, et j'ai, moi, à observer et à voir; d'ailleurs, il est robuste comme un Bulgare, c'en est un. Et puis, que ne porterait pour moi mon fidèle Ivantch? Je parierais presque, tant son pas est ferme et pressé, que la reconnaissance qu'il me doit lui donnerait la force de me porter moi-même, si j'y pouvais consentir. Mais je n'ai point l'habitude d'exiger le prix de mes bienfaits, et j'oublie que je l'ai retiré de l'eau.

— Pas si vite, Ivantch, nous allons loin.

— Il fait beau, maître, l'air est frais, les oiseaux chantent, et je suis gai.

Et il fredonne, en marchant à mes côtés, quelques chansons bulgares, sans s'inquiéter si je comprends ou non.

Nous longeons ainsi le couvent coquet de Frumôsa, dont les tourelles recouvertes de fer-blanc reflètent déjà les premiers rayons du soleil, et passons fièrement entre ceux de Cetat'uie et de Galata : l'un, perché à notre gauche sur la pointe d'une montagne; l'autre s'étendant plus à l'aise, à notre droite, sur un plateau moins élevé. En ce moment, l'angelus sonne aux trois monastères.

— Heureux sont les Romans, dis-je à Ivantch; ils ont des églises, des couvents et des cloches!

— Pas tant que tu le crois, maître ! Ces couvents ne sont à eux qu'à moitié, et ils n'en retirent guère plus de bénéfice, qu'un propriétaire des statues dont il embellit son jardin.

— Du moins, frère, ils peuvent s'assembler et prier.

— Oui ; mais ils s'assemblent sans but, et ne comprennent pas la prière.

— Quoi donc ? ne sont-ils pas chrétiens comme moi et toi ?

— Ils le sont, puisqu'ils le disent ; mais crois-le bien, maître, ils ne s'assemblent pas pour s'unir, et ne prient pas pour être libres.

— Tais-toi, Ivantch ; tu parles là en chrétien, et les buissons ont des oreilles. La persécution contre eux dure toujours, d'autant plus terrible et plus fatale qu'elle est plus astucieuse et plus hypocrite.

— Moi, craindre ! dit Ivantch ; ici ! en Moldavie !...

— Tais-toi ! te dis-je. Les czars ont succédé aux césars, et depuis les échos sont perfides ; et si tu ne caches bien ta pensée dans les mille replis de ton cœur, sois sûr que la tyrannie saura la deviner et t'en faire un crime.

Ivantch baisse la tête, et nous cheminons quelque temps sans mot dire. Arrivés au fond de la vallée, nous reprenons haleine, car il ne s'agit pas moins que de gravir la montée bien improprement dite Bordeil (bouge). Elle est si rapide, si pleine d'excavations, si glaiseuse, si ravinière, si monte-au-ciel, que la bienveillance

du prince Sturd'à, prenant en pitié les voyageurs obligés de s'y exposer, leur ménage en ce moment, par son château de Socola, une nouvelle route où ils pourront jouir plus à l'aise du large tableau qui se dessine à ma gauche. Nous buvons le coup de l'étrier et montons. Devant nous est un paysan qui conduit une charrette de foin.

— Chrétien, lui dit Ivantch, où vas-tu vendre ton foin?

— Je viens de l'acheter, frère, lui répond celui-ci.

— Comment, lui dis-je à mon tour, toi paysan, toi moissonneur et faucheur, tu vas acheter ton foin à la ville?

— S'il en est ainsi, ajoute Ivantch, les dames de Iassi viendront t'acheter des fleurs artificielles.

— C'est absurde, n'est-ce pas seigneurs, mais qu'y faire? je suis clàcas' (corvéïeur) et nos Boïers sont tous des méhémets et des husseins. Ce qu'ils veulent bien nous laisser nous suffit si peu que, vous le voyez, quand vient le printemps, il nous faut aller çà et là acheter le foin que nous avons fauché et souvent le maïs que nous avons semé, et avec un soupir : *peccatele nöstre!* c'est-à-dire : cela ne serait pas si nous n'avions péché.

Il m'interroge à son tour et me demande où je vais ainsi à pied, moi, un coconas' (beau monsieur). — A Gràiesci, lui dis-je.

— A Gràiesci, reprend-il en riant, mais on voit que ta grandeur n'y est jamais allée. Ce n'est pas par ici ; et se tournant vers Ivantch :

— Chrétien? lui dit-il, conduis bien ton maître; prends ce sentier, suis-le jusqu'au fond du vallon, il te mènera à une bivoie, tu choisiras la route la plus battue, et si à une heure de là tu n'es pas à Gràiesci, que Dieu me punisse!

Dieu le garde! car il a bien dit, et nous y sommes.

Il n'y a point d'auberge à Gràiesci, mais il y est un marchand de vin fort aimable qui nous reçoit dans son cabaret comme dans un salon. — L'ami, lui dis-je, je ne déteste pas le vin, celui d'Odobesci surtout, mais je préfèrerais pour le moment une tasse de café au lait; nous avons avec nous sucre et café, et tu dois avoir ce qui nous manque. Ce disant je lui glisse dans la main un svendsic. Il le tâte, le pèse, le fait sauter, le dévore des yeux, et à sa femme: Tinka, va traire la vache, va vite! nos seigneurs sont pressés. Tinka revient bientôt avec une jatte pleine de lait, la met au feu et tourne le dos. En un instant le lait bout, monte et se répand dans les cendres. Au bruit et à l'odeur elle accourt, prend une poignée de sel et la jette au feu en murmurant: Peccate! peccate! péché! péché!

— Pourquoi cela? lui demandai-je.

— Pour éviter, seigneur, qu'il ne m'arrive malheur.

— Et quel malheur?

— Que le diable ne fasse enfler le pis de ma vache.

Comme on le pense je ne perds pas le temps à la désabuser; j'eus couru risque de prendre mon café froid. Il est chaud, j'en profite et me contente de sourire, ce qui ne l'empêche pas de continuer ses sala-

malèques et de faire trois signes de croix en répétant trois fois : peccate !

Tout ceci est l'affaire d'une demi-heure dont j'avais besoin pour me remettre ; car, encore que je n'eusse fait la plus grande partie du chemin qu'à l'ombre de bois touffus, j'avais parfaitement compris que l'hiver m'avait rouillé les jambes.

Nous remercions G'iorg'e, c'est le nom du cabaretier, nous souhaitons bonheur à sa femme, et nous dirigeons vers Podulungu. Ce village n'est pas éloigné, j'ai repris des forces, nous marchons bien et nous y sommes à midi.

Il est gaiement placé sur les bords d'un des affluents du Bûrlat, et entouré de prairies que le ruisseau submerge quelquefois. C'est ce qui a lieu en ce moment, et nous fait perdre une heure à chercher des chevaux qui nous conduisent au moins jusqu'à Bràdesci. Ce parti était fort sage du reste, car la route est longue et de plus en plus montueuse, à tel point que nous n'arrivons en vue de Roman qu'à six heures du soir. Cette ville romaine, restaurée en 1392 par Roman I, qui en prit le nom, fut pendant quelque temps la capitale de la Moldavie. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de district et le siége d'un évêque. Avantageusement placée au confluent de la Moldava et du Seret, elle est coupée par la première en deux quartiers, du nord et du sud ; les bois et la verdure qui l'entourent, la fraîcheur et l'air qu'on y respire, les hautes rives du Seret où l'on aperçoit à quelque distance le village qui fut jadis la forteresse inexpu-

gnable de Smédérava, les troupeaux et les pâtres, la teinte vermeille que le soleil couchant jette sur les eaux et la verdure donnent à cette ville un aspect vraiment romantique, et je me demande pourquoi Iassi n'est pas là. Sans doute, me dis-je, les Moldaves n'ont pas désespéré de la Bessarabie, mais en ce cas Sculéni est plus près du Pruth et Lèpus'na, qui fut à eux plus près de Sculéni. J'entre dans la ville par une large chaussée, sur le bord de laquelle je trouve à main gauche le khan de Kir Bràzoiu, où je dois passer la nuit.

J'étais arrivé à Roman sur un bidet, je le quitte dans le chariot d'un juif, avec lequel je fais prix pour trois svendsics jusqu'à Dulcesci, où il s'arrête. J'allais continuer ma route à pied lorsque je me vois accosté par un Boïer, qui, m'entendant parler roman, me salue de ces mots : « Bunà d'ioa, domnule, unde te duci as'a? » c'est-à-dire : Bon jour, seigneur, où vas-tu ainsi?

Ce Boïer porte encore l'habit oriental, mais il a remplacé l'is'lik par la casquette; sa tenue est d'ailleurs élégante, et à sa barbe (noire) je le suppose de haut rang dans la hiérarchie nobiliaire du pays.

— Boïer, lui dis-je en français, je vais à Piatra, et de là au mont Pion.

— En ce cas, reprend-il, si ta Seigneurie veut accepter une place dans ma voiture, je puis te conduire au moins jusqu'à Vàleni.

J'accepte d'autant plus volontiers cette offre obligeante, que je tenais à ne pas quitter la Moldavie sans

emporter au moins un témoignage de l'hospitalité de ses habitants.

— A qui dois-je cette politesse? lui demandai-je avant de monter.

— Seigneur, me répond-il, je ne me suis informé ni de ton nom, ni de ta qualité, ni de ton pays. Je vois bien que tu es muntean (montagnard, c'est-à-dire Vallaque), et cela me suffit. Ainsi, permets-moi de te taire mon nom jusqu'à Vàleni.

Nous montons; je m'assieds à sa droite, mon domestique prend place sur le siége de devant, et nous roulons ainsi sans nous connaître, causant d'abord de la pluie, du beau temps, de la fonte des neiges, de Pest et de Vienne, de Paris et de Londres, puis des Grecs et des Romains, des chrétiens et des turcs, des catholiques et des orthodoxes, de l'Église grecque et de l'Église russe, et comme en causant de tout cela il arrive que nos si et nos donc se rencontrent assez bien, je me félicite de trouver en lui les idées de progrès que sa casquette m'avait déjà fait entrevoir; et de son côté il s'applaudit d'avoir enfin deviné que je suis Français. Impatient alors de savoir qui je suis :

— Ton nom, Seigneur, me dit-il; de grâce!

Et c'est moi alors qui refuse jusqu'à ce qu'il m'ait décliné le sien.

— Oh! qu'à cela ne tienne, reprend-il. Je suis le Bano***.

— J'ai beaucoup entendu parler de toi, seigneur Bano, et sans flatterie, dans des termes qui te font honneur. Quant à moi, je suis......, et je me nomme.....

— Parbleu, dit-il, nous nous connaissons de longue date. Mais dix ans, c'est bien long, et le temps efface les souvenirs. Pardon! Seigneur.

— Seigneur, nous sommes quittes; car en vérité j'avais, aussi bien que ta Seigneurie, oublié l'hiver et les bals de 1829.

— Ma foi! me dit-il après reconnaissance faite, j'avoue franchement à ta Seigneurie que je ne t'aurais jamais reconnu. Tu parles le roman avec une facilité et un accent qui m'ont fait te prendre pour un muntean.

Je le remercie de sa politesse flatteuse, et il continue :

— Il est vraiment bien à toi, Seigneur, d'avoir bien voulu te donner la peine d'étudier une langue si peu connue, et qui t'offre par conséquent si peu de ressources. En vérité, serais-tu resté cent ans chez nous sans en rien savoir, que personne ne t'en aurait su mauvais gré, car tu n'ignores pas qu'il n'y a pas longtemps que nous voulons bien nous-mêmes nous donner la peine de l'apprendre; et si tu savais comment cela m'est venu, tu aurais pitié, j'en suis sûr, de la coupable indifférence de nos pères. Le fait n'est chose ni si curieuse ni si intéressante; mais puisque pour le moment je n'ai rien de mieux à dire, permets-moi de conter à ta Seigneurie comment cela m'est venu.

— Volontiers, répliquai-je d'un ton d'intérêt; j'aime à tout savoir, et je m'imagine bien qu'il me sera plus agréable de t'écouter que de dormir.

— En ce cas, je te dirai qu'il fut un temps où à force d'en rougir nous avions oublié notre origine et

notre langue, et ce temps n'est pas loin derrière nous. Nous nous étions jetés tous tête baissée, hommes et femmes, dans les *dassies* et les *périspomènes*, nous nous en étions passionnés comme les femmes de leurs vieux chats. Nous en étions donc venus à parler la langue d'Homère, nous savions le poëte par cœur, et nous ne soupçonnions pas même qu'il fût un Virgile. Nos écoles servaient à toute la Grèce, et nous n'en avions pas une pour nous-mêmes, je veux dire pour ceux de nous qui auraient désiré connaître leur langue. Cependant, quelques boïers de vieille roche, tels que des Boldure, des Arbure, et autres, ne pouvant se faire à nos *paragorisesk*, *catadiksesk*, si agréablement créés par les logothètes du fisc, aimaient à se nourrir de l'Almanach de Bude ou de Cromstadt, qui leur apprenait, en langue romane, à faire du sucre avec des cannes de maïs, et du pain avec des pommes de terre. Ils osaient même, sans crainte de se compromettre, témoigner parfois de leur goût devant les fermiers du Phanar. Il en résulta que le nombre s'augmentant, une école romane fut réinstituée en 1804, au séminaire de Socola. C'était le moins, n'est-ce pas, que nos prêtres indigènes sussent leur langue. Sans doute; mais depuis près de quatre-vingt-dix ans, c'était la première fois que l'on s'en doutait, et la seule pensée de cette réinstitution était une révolution. Quoi qu'il en soit, mon père l'avait faite sienne, et à défaut de romans, il lui plaisait à lire les Saints-Pères en langue romane. Or, un jour qu'il en était à saint Jean-Chrysostôme, et le tenait en main, j'entrai chez lui au retour de l'école grecque

en débitant avec emphase ce joli chœur des Troyennes de la tragédie d'Hécube, d'Euripide :

> Αὔρα, ποντιὰς αὔρα,
> Ατε ποντοπόρους κομίζεις
> Θοὰς ἀκάτους ἐπ' οἶδμα λίμνας
> Ποῖ με τάν μελέαν πορεύσεις.

— Fort bien, dit mon père, profondément versé dans l'*hellenica;* mais pourrais-tu me traduire en roman ce que tu me chantes là en grec? Bien entendu la chose m'était impossible, je ne savais de ma langue que ce que les valets et les scindrômes m'en avaient appris. Je lui répondis donc naturellement par ces mots, malheureusement chez nous si familiers :

— Je ne puis pas.

— En ce cas, continua-t-il, il faut apprendre à pouvoir ; et, à cet effet, je te donnerai un maître qui t'en procurera les moyens. Je lui ai déjà parlé, c'est un savant homme, et je compte sur toi.

— Ta Seigneurie a raison, mon père, lui dis-je.

Et je cours aussitôt à ma chambre préparer ce qu'il me faut, encre, plume et papier. Le lendemain arrive, et le maître aussi. J'étais prêt ; il entre, salue ; je m'incline, lui offre un siége ; il s'assied, pose son is'lik sur la table, tire de son sein une brochure couverte de ce gros papier vanant qui sert à envelopper le sucre, met ses lunettes, et d'un ton pédant et avec un malin sourire de supériorité :

— Nous nous entendrons, je l'espère, me dit-il ; et

cette brochure ne sera pour ta Seigneurie que l'affaire de peu de jours.

Ah! pensais-je en moi-même, c'est sans doute quelque extrait préparatoire de son système d'enseignement, et prenant la brochure avec tout le respect dû à l'œuvre d'un savant : « Voyons, me dis-je; » mais que vois-je? bon Dieu! Un abécédaire avec des lettres grandes d'un pouce! Il me tombe des mains. Je suis muet, pétrifié d'étonnement et de honte. C'est une mystification; car je ne vous l'ai pas dit, mais j'avais déjà quinze ans, et je savais Hérodien par cœur d'un bout à l'autre. Sans se déconcerter, le pédant prend sa prise, éternue, crache et commence ainsi : « Il est incontestable que l'ignorant est un arbre abandonné qui ne porte aucun fruit. Un maître est pour lui ce qu'est à l'arbre le jardinier, il l'émonde et le greffe, ou bien encore ce que le laboureur est à son champ, il le purge des ronces et des mauvaises herbes avant d'y jeter la semence. » Fort bien, me voici bon à couper et à jeter au feu. C'est égal, j'écoute et il continue : « La langue romane a quarante et une lettres que l'on appelle *az*, *eit*, *ijè*, *i*, *an*, *ou*, *ier*, *eatiou*, *io*, *ïia*, *ia*, *ipsilon*, *oméga*, ce sont les voyelles; les consonnes sont *bouké*, *védé*, *glagol*, *dodrou*, *jouvété*, *zemnè*, *kakou*, *loudé*, *mickleté*, *narché*, *pokoï*, *raça*, *slova*, *tredrou*, *farta*, *hérou*, *kri*, *psî*, *tri*, *tscherbu*, *schat*, *schtéa*, *thisa*, *djea;* il est en outre des voyello-consonnes, *zalou*, *kri*, *oukou*, *în*, et sans ces lettres il ne peut être ni écrit, ni articulé aucun mot. Ta Seigneurie les apprendra donc par cœur, de manière

surtout à les bien prononcer; je reviendrai demain, et dans trois cents leçons tu seras en état de lire passablement. C'est une affaire entendue. » J'étais ébloui, étourdi, atterré, j'allais tomber en syncope. Lorsque ramené à la vie par la colère: « Non, non, lui dis-je, nous ne nous entendons pas. Ta Seigneurie se moque de moi, et..... » Il sortait sans entendre mon dernier mot. « Je me moquerai de toi, pédant à lunettes, au nez de dromadaire, au crâne de Chinois, animal amphibie comme tes voyelles-consonnes, et je n'ai que faire de ton alphabet hérissé d'épines comme une châtaigne ou un porc-épic. » Ce dit, je cours à la bibliothèque de mon père, je prends un de ses livres, j'essaye, je tâtonne, je devine, je trouve, j'épelle, je lis, je comprends, et le soir même je vais déclamer à mon père un passage de Pierre Maïor. Enchanté de progrès si rapides, mon père me félicite, porte aux nues le pédant qu'il m'a donné, et me déclare qu'il va lui envoyer incontinent cinq aunes de drap couleur cerise pour s'en faire une *binis'* (toge), et six pots de confiture de cédrat. « Ta Seigneurie me permettra-t-elle d'accompagner le présent? demandai-je à mon père. — Tiens, me répond-il, je te charge de l'achat. » Il me compte l'argent, je fais les emplettes, je donne le binis' au logothète de mon père, je mange les confitures avec mes amis, et j'attends le lendemain. Le lendemain le pédant arrive, mon père le remercie, il ne remercie pas mon père. Mon père me demande si je n'ai pas porté au *dascal* (1)

(1) Du grec διδασκαλος.

mes yeux s'arrêtant sur une carte de l'ancienne Dacie : — Tiens ! m'écriai-je, les Romains possédaient jusqu'au Dniester ; et l'assemblée de me dire : sans doute ! sans doute ! et le noblois de lever encore le rideau et de le laisser tomber avec un nouvel hélas !

— Voilà qui est plaisant, dis-je au maître du logis.

— Pas le moins du monde, me répond-il, le pauvre homme est né en 1776, à Orcheiu, sur les bords du Rîu, à quatre heures du Dniester, et le souvenir du pays... Vous comprenez.

— Je comprends sa douleur et la respecte ; et passant à un autre sujet, je demande quelle armée occupait les principautés de 1768 à 1772, alors que la Vallaquie eut un tel débouché de ses produits à l'intérieur qu'elle ne put satisfaire aux ordres du sultan.

— L'armée russe, répond le Bano X, qui promit de tout payer et ne paya rien.

A ces mots mon noblois n'y tient plus, il pâlit, chancelle et tombe sur son siége. Le rideau qu'il avait encore soulevé le recouvre cette fois comme un linceul. Il est anéanti.

Que faire pour le rendre à la vie ? Causer politique ? je n'en suis pas ; agriculture ? soit ! et nous voici dans le blé, le maïs, l'orge et le foin jusqu'au cou. C'est à qui en mangera le plus, et mon noblois fait forte brèche à ma part ; mais comme je lui demande d'où lui viennent ces hommes à longue barbe, à bottes de samoyèdes et à tablier bleu qu'il a colonisés sur sa terre, le foin lui tombe de la bouche, il balbutie quel-

ques mots, met la main sur ses yeux et tremble de tous ses membres.

— Plaisanterie ou non, dis-je au Bano X, ceci doit vous être peu agréable. Il est tard, terminons-là notre soirée, vous savez qu'il me faut partir de bonne heure.

On se lève, on se dit adieu, notre ràd'es' va voir s'il pleut sur son rayon de terre, et nous allons jusqu'au lit rire de ses folles terreurs, nous battant les côtes et disant : La pusillanimité peut-elle aller jusque-là !

Le lendemain je saluais le Bano X, le remerciais de son hospitalité, le priais de me garder un bon souvenir et j'entrais dans Piatra à dix heures du matin.

Si pressé que l'on soit, l'antique Petræ Dava civitas mérite que l'on s'y arrête au moins une heure. J'aime sa position au pied de hautes montagnes, sur les bords rocheux et sauvages d'un rapide torrent. Elle me rappelle la Romula de l'Olto et je préfère sa Bistriça aux Pracova de Commearnic. M. Assaki y a établi une papeterie, que je visite avec d'autant plus de curiosité, qu'elle est la seule usine de ce genre dans les principautés. Tiendra-t-elle contre la jalousie de l'Autriche ? Le temps le dira. En attendant j'erre par la ville, j'y fais mes provisions et me cherche un guide. J'en trouve dix pour un ; un seul me suffit et je traite avec lui. Il est bien entendu qu'il ne me conduira pas par Scàràcica (l'échelette); les bords de la rivière sont dangereux et je n'aurais à voir de ce côté que la pierre tu-

mulaire d'Alexandre le Bon, mort duc et roi de Moldavie, le 23 novembre 1432; nous passerons par Darmanesci; voilà qui est bien convenu. Je lui donne des arrhes; il me laisse sa selle en garantie de sa parole et je dors tranquille.

Le lendemain après deux heures de marche, nous tournions déjà le Mont Dömnelor (des Princesses), et un quart d'heure après nous étions à Darmanesci, pauvre hameau assis sous de grands bois au pied des montagnes et d'où le prince Alexandre Duca fut enlevé par les Polonais, en 1672. Nous descendons chez le pope. Il nous donne à déjeuner et nous fait voir dans son église une petite image de la Vierge à laquelle un Boïer moldave au service de Charles XII dut la vie à Pultava. Ainsi dans un hameau deux souvenirs et un miracle! Ce n'est pas mal, continuons. La route est magnifique, nos chevaux sont frais et nous courons comme dans un jardin à travers une plaine parfaitement cultivée. Nous allons bien, toujours au trot, trot soutenu qui nous mène en trois heures à Cracaonie.

La course avait été longue, et j'avais décidé de m'arrêter là, lorsqu'un agréable incident vient changer tout à coup ma détermination. Devant nous marchent gaîment, musique en tête, une douzaine de jeunes lurons dont les allures et le costume excitent à tel point ma curiosité que je me décide à les suivre. Les uns sont coiffés d'une cuciula (bonnet) d'agneau noir, les autres d'un chapeau à large bord; ils portent tous une plume de paon en guise de cocarde et sont armés d'un long bâton que surmonte un bouquet de fleurs; leur che-

mise est relevée en tunique sur leur braie gauloise, ils ont la taille étreinte d'une large ceinture de cuir, chamarrée de boutons de cuivre. Ceux-ci chaussent des bottes hongroises, ceux-là ont aux pieds des sandales opiques (opinci) dont les cordons de laine retiennent les obiales (tibialia) qui leur couvrent les jambes. Qu'est-ce? dis-je à mon guide.

— Quelque flàccùu (jeune garçon) des environs qui aura touché le collier ou la ceinture d'une jeune fille et l'envoie demander en mariage.

Bravo! me dis-je, voici de la poésie! et haut à la joyeuse troupe: — Frères, où allez-vous ainsi?

— A Mîtoc-lui-Bàlanu.

— Fort bien! c'est aussi ma route et nous cheminerons ensemble.

— Ce n'est pas loin d'ici, n'est-ce pas?

— A une demi-heure.

— A merveille! j'y reposerai tout aussi bien qu'à Cracaonie dont le nom m'écorche les oreilles, tout en me rappellant la Cara Chaonie antique, et j'aurais le plaisir d'y être témoin du résultat de l'ambassade.

Ce disant nous nous arrêtons devant le cabaret du village; je demande du rak; le flacon circule à la ronde; gais déjà, il en faut peu pour les mettre en goguette et ils chantent:

Gentille Hélène de Piatra, — avec ta pêche fendue, — qui ensorcelle tout le monde, — viens me donner un baiser! — viens m'ensorceler aussi, — car je voudrais bien t'aimer. — Viens, Hélène, viens au jardin — y arracher une racine, — la racine du pavot —

pour la donner à ton mari. — Et si ton mari est laid — prends de la cendre des tombeaux, — sème-la lui dans son lit, — qu'il se lève sourd et muet; — mais s'il est joli, s'il t'est cher, — fais-lui son lit près du foyer, — et mets-lui une verge en main — qu'il puisse se garer des matous.

Et après la chanson des commentaires qui n'en finissent plus et des éclats de rire. C'est ainsi que nous arrivons à Mîtoc-lui-Bàlanu. Avant d'entrer on se recueille, on laisse de côté la folie du voyageur et l'on prend la gravité de sa mission. Je mets pied à terre, et me mêle à la troupe. Les musiciens accordent leurs instruments, nous marchons derrière eux, en ordre, sur deux rangs, et nous voici au but. On frappe à la porte, elle est barricadée; on pousse, on l'ouvre, on entre. Le violon appuie tant qu'il peut sur son archet, la flûte de Pan pousse des sons aigus, la cobza n'arrête pas; nous sommes quinze dans une chambre de dix pieds carrés, c'est à fendre les oreilles. Soudain un profond silence. Le maître du logis, Niculaï et sa femme, magistralement assis sur leur divan que décore une belle courte-pointe à raies jaunes et blanches, font tous leurs efforts pour tenir leur sérieux. Je suis impatient de savoir ce qui va advenir, quand le premier musicien, c'est toujours le violon, leur adresse ces paroles d'un ton solennel: « Gospod et Gospoda, les aïeux des aïeux de nos pères, chassant par les forêts, ont trouvé ce pays qui nous nourrit de son lait et de son miel, ce qui veut dire que l'honnête Jean Lebrun de Pipérig est allé à la chasse à travers champs, bois

et montagnes, et qu'il y a rencontré une bête fauve. La bête pudique et sage n'ayant pu soutenir son regard, a fui et s'est cachée. Ce sont ses traces que nous cherchons; c'est pourquoi nous sommes entrés chez vous. Il vous faut nous la livrer ou nous dire où elle est, car nous ne voulons pas vainement suer sang et eau à la pourchasser du désert. »

Surpris d'entendre un tel orateur s'exprimer avec tant d'assurance et mêler tant de poésie à sa rhétorique, mon étonnement redouble lorsque je vois la poésie se mêler à l'action de la réponse. Niculaï et Uça, son épouse, répliquent d'abord qu'une telle bête n'est pas venue chez eux; puis, pressés par les instances de l'ambassade, ils frappent des mains et une femme âgée vient s'asseoir à côté d'eux, c'était leur mère. Alors la montrant aux envoyés de Jean Lebrun: — Est-ce celle-ci que vous cherchez?

— Non!

Ils frappent des mains de nouveau et une femme plus âgée que la première vient encore s'asseoir à leurs côtés. C'était leur grand'mère.

— Est-ce celle-là? disent-ils à l'ambassade.

— Non! non!

— En ce cas, dit Uça, ce sera cette autre, et elle relève la courte-pointe qui tombe sur le devant du divan, et il en sort une vieille servante couverte de haillons.

— Non! non! mille fois non! la bête que nous cherchons a des cheveux d'or, des yeux de faucon, des dents de perle et des lèvres de bigarreau; elle a la

taille d'une lionne, la gorge d'une canne et le cou du cygne ; ses doigts sont plus délicats que la cire, et sa face est plus brillante que le soleil et la lune.

Il était difficile de ne pas être vaincu par tant d'éloges. Aussi, Niculaï et sa femme, n'en pouvant plus d'aise, font-ils à l'ambassade un geste qui signifie : Vous allez être satisfaits. En effet, d'une chambrette où elle avait tout entendu, sort dans ses plus beaux atours une jeune fille de seize ans, fraîche, grande, un peu niaise; c'est leur fille, c'est Hélène, dont les yeux, en se portant sur moi, semblent me dire : Toi qui t'y connais, ont-ils trop menti? Franchement, à l'exception des cheveux qui sont d'un noir d'ébène et des mains que je vois pas, il n'y a pas trop d'hyperbole dans leur compliment; je croirais même que l'orateur avait étudié sa matière et que ses cheveux d'or ne sont que l'effet d'un éblouissement qui me prend à moi-même. Quoi qu'il en soit, Hélène répond aux propositions de son amant en se passant au doigt, un peu honteuse, l'anneau qu'il lui fait remettre; les fiançailles sont faites. Le mariage sera célébré vendredi prochain, jour de la St-Jean, patron du futur, et le repas de noces aura lieu à Pluton, chez le mos' Mathieu, pacinic du village et oncle paternel de la fiancée; les braves gens m'invitent à m'y rendre, et je le leur promets d'autant plus volontiers que je suis désireux de connaître la fin de ces cérémonies de mariage dont ils me donnent aujourd'hui un si naïf échantillon.

Cependant ces préliminaires nous ont retardé de

plusieurs heures, et nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons aller coucher à Hangu. Il nous reste encore à franchir le mont des Princesses. Au revoir donc, à Pluton! et par un talus de 50°, par un ravin où les neiges s'écoulent en torrent, à travers de hautes forêts de sapins, laissant derrière nous les chalets semés çà et là, nous atteignons en deux heures la plus haute cime de cette montagne, celle dite Palanca (le rempart); elle porte bien son nom, car nous nous y voyons comme dans une forteresse. Ici des précipices affreux pour fossés, là des rochers formant bastions, et pour mur d'enceinte de hautes forêts impraticables. Sans doute il serait facile de se défendre là une poignée d'hommes contre toute une armée, et le nom e la montagne me fait présumer que la princesse Hélène put au moins y trouver un refuge, lorsqu'en 1538 Pierre Rares', son époux, duc de Moldavie, errait en fugitif et se cachait dans la montagne voisine pour échapper à la fureur de sa noblesse. Le ciel est pur, mais il souffle un vent glacial, impétueux. C'est à ne pas tenir en selle. Nous voulons mettre pied à terre, mais l'ouragan qui fait ondoyer la forêt comme un champ de blé; mais le craquement des sapins qui menacent de nous écraser, mais le roulement sourd des avalanches et le fracas des rochers qui se détachent avec elles composent un si effroyable vacarme, que nous jugeons prudent de continuer. A mesure que nous descendons, le vent s'apaise, le bruit meurt, nous n'avons bientôt plus qu'un silence de mort, nous n'y voyons plus, et ce n'est qu'avec des peines inouïes

que nous nous trouvons de plein pied à neuf heures du soir dans la vallée de Hangu, et une demi-heure après au couvent de ce nom.

J'y trouve, comme dans ceux de Vallaquie, une cordiale hospitalité. J'y soupe en tête à tête avec Sa Sainteté l'igumène, le père Gabriel; je fais honneur à ses fruits, à son brânza et à son vin de Cotnar, et lui témoigne mon étonnement de sa résignation à vivre dans des lieux si sauvages.

— L'hiver est laid partout, me dit-il; mais l'été n'est peut-être nulle part plus beau qu'ici; c'est un vrai paradis. Que n'y es-tu venu un mois plus tard? Aujourd'hui il serait difficile, dangereux même à ta Seigneurie de monter au Pion..

Comme à mon arrivée à Iassi le consul de France, par une réponse à peu près semblable, m'avait tenu à distance de la Société moldave, je me crus d'abord en droit de douter de la sincérité de la sienne. Mais quelle analogie pouvait-il y avoir entre les Iassiens et les Carpathes, entre le prince Sturd'a et le mont Pion, entre la belle nature et la politique? Aucun. Aussi, me dis-je, si malgré le brouillard j'ai pu voir les Iassiens tels qu'ils sont, si j'ai pu sonder leurs cœurs et connaître leurs désirs, quelles neiges, quelles avalanches, quels torrents pourraient m'empêcher d'escalader le mont Pion? Faut-il donc plus d'habileté pour vaincre un moine que pour déjouer un consul? Essayons!

— Père, ta Sainteté pourrait-elle me dire quel fut le fondateur de ce couvent?

— S'il plaît à ta Seigneurie, me répond-il avec un

sourire qui me laisse entrevoir que ma question m'a déjà captivé ses bonnes grâces, je m'estimerai heureux de t'en conter en quelques mots l'origine et l'histoire.

— Ta Sainteté me portera bonheur en m'instruisant.

— Sache donc, continue-t-il, qu'il y a trois siècles environ, le révérend Sylvestre vint se fixer ici et y vivre dans le creux d'un frêne. A la suite d'une vision, il coupa son arbre et en fit une chapelle. Elle tombait en ruines, lorsqu'en 1649 le hetman Georges, frère de Basile le Loup, l'Albanais, lui fit bâtir ce couvent, qu'il dota en prince et en chrétien. Jadis, flanqué de tours, ce couvent était en état de soutenir un siége, et demain, au jour, ta Seigneurie pourra s'assurer qu'il en a soutenu plus d'un, car il est aujourd'hui si délabré, qu'il faudrait beaucoup d'argent pour le rendre, je ne dis pas imprenable, mais habitable.

C'était à peu près l'histoire de Intr'unlemnu de Vallaquie, avec un peu moins de merveilleux, avec différence de matériaux, mais même époque, même rime : frêne et chêne.

— Et que rapporte ce couvent?

— Soixante mille francs de rente.

— Et qu'en coûterait-il pour le restaurer?

— Environ soixante mille francs.

— Et pourquoi ta Sainteté ne sacrifie-t-elle pas les revenus d'une année à l'entretien d'un établissement si sacré et si plein de gloire?

— C'est qu'à douze pour cent, taux légal, soixante mille francs en produisent sept mille, et que plus de

vingt aspirants ambitionnent ce bénéfice, auquel je tiens.

— Naturellement, lui dis-je, autant en profiter qu'un autre. Et si le gouvernement voulait, il lui serait bien facile.....

— Oh! reprend-il, si ta Seigneurie avait là haut quelque influence, il y aurait peut-être lieu d'espérer...

— J'userai du peu qu'il m'accorde (et j'en use maintenant en riant sous barbe).

Quand je me fus ainsi gagné ses bonnes grâces :

— Je serais reconnaissant à ta Sainteté, lui dis-je, si elle voulait bien ordonner que tout fût prêt demain, hommes et chevaux, pour monter avec moi au Pion.

— Ta Seigneurie, me répond-il, n'a pas à se mettre en peine, et peut dormir tranquille.

Ce disant, il me conduit à la chambre qui m'a été préparée, me souhaite une nöpte bunà (bonne nuit) ; et dix minutes après, au double murmure du Doureo et du Hangu, je rêvais rochers, forêts, torrents, précipices ; enfin, tout ce que je venais de voir et d'entendre au mont de la Princesse.

NEUVIÈME TOURNÉE.

Les deux ruisseaux. — Légende de Séraphine. — Le mont Pion. — Pic du Cĕcliu. — Baba Docia. — Genium Daciarum. — Noces à Pluton. — Départ des époux. — Nĕmtz et ses souvenirs. — Le moine et le soldat. — Retour à Iassi.

J'avais passé la nuit au milieu de toutes ces horreurs, que le rêve grandissait encore; j'entendais en ce moment le bruit affreux d'une avalanche, je la voyais rouler sur moi; elle allait m'écraser, lorsque je me réveillai en sursaut. On frappait rudement à ma porte. Ivantch, habitué à dormir comme il marche, ne se réveillait pas. Je me lève donc, j'ouvre, et vois devant moi un moine, et derrière lui trois jeunes montagnards qui me disent, chapeau bas :

— Bunǎ d'ioa, Domnule, quând poftesci, töte sunt gata. (Bonjour, Seigneur; quand tu voudras, tout est prêt.)

Je m'avance sur le balcon, et apercevant en effet dans la cour six chevaux sellés et bridés :

— Bine, fraţ'ilor, îndata. (Bien, frères, à l'instant.)

Je réveille Ivantch en le poussant du pied, et vingt minutes après nous sommes à cheval. Nous traversons la plaine où coule le Doureo; elle est couverte d'eau; nos chevaux en ont jusqu'au ventre, et ce n'est pas sans peine que nous arrivons au couvent de Doureo.

Nous ne nous y arrêtons que le temps nécessaire pour déjeuner, et y déjeunons de truites excellentes. Une heure après, nous nous enfonçons dans la forêt de sapins qui lui fait face, et suivons, sans les voir, les sinuosités du torrent fougueux de Skitu; nous ne voyons pas davantage les vingt cascades qui s'y abîment et le grossissent, mais nous les entendons rouler, gronder, mugir à nos oreilles. Nous commençons à monter sérieusement en appuyant au nord-ouest. Nous voici déjà au confluent du Martin et de la Séraphine. La jonction de ces deux ruisseaux, leur nom indiquant une différence de sexe, celui de Séraphine qui me rappelle un ange, tout excite ma curiosité. Nous faisons halte un instant, et le moine de me satisfaire en ces mots :

« Pendant les troubles de 1821, qui dérangèrent tant de fortunes et brisèrent tant d'espérances, une jeune inconnue vêtue de noir vint, on ne sait d'où, se fixer dans ces lieux sauvages. Elle se nourrissait de champignons, passait l'été dans le creux des arbres, et l'hiver dans les antres de la montagne, changeant de place chaque jour, et évitant tout contact avec les pâtres et les ermites. Elle tomba malade cependant, et les saints hommes du désert, ne la voyant plus errer comme d'habitude, se mirent à sa recherche, et la trouvèrent gisant sur un lit de feuilles sèches. Aux quelques paroles que lui arrachaient ses souffrances, ils comprirent qu'elle était étrangère, et que quelque grand malheur, des peines de cœur sans doute, l'avaient conduite là. Ils en eurent pitié, la soignèrent, et leurs

soins lui rendirent la vie. Cinq ans s'étaient écoulés depuis, pendant lesquels elle avait continué sa manière de vivre, errant à travers les sapins et les chênes, s'asseyant sur la cime de quelque rocher, ou se promenant, tête baissée, sur les bords de ce ruisseau dont le murmure semblait répondre à ses soupirs, à sa douleur.

» Un jour d'été des gémissements sourds et prolongés se font entendre dans la montagne. Un pâtre accourt, qui trouve l'inconnue, la face contre terre, baignée dans son sang et le pied droit pris dans un piége tendu aux ours. Ce piége, c'est lui qui l'a tendu. Il se jette sur la jeune fille pâle et mourante, la délivre, déchire ses vêtements pour étancher le sang qui coule de la blessure qu'elle s'est faite au front en tombant; il est trop tard, le sang ne coule plus qu'à peine, Séraphine se meurt. Une soif brûlante la dévore, et pour la seconde fois elle parle et prie. Elle prie le pâtre de la conduire au ruisseau. Celui-ci la prend dans ses bras, la dépose sur le bord, et se tient tremblant à ses côtés. J'ai soif, dit-elle, et elle se penche; le pâtre la soutient; elle boit une goutte d'eau, se relève, s'endort et ne se réveille plus. Le pâtre creusa ici sa tombe et ne lui survécut pas longtemps. L'automne suivant, les ermites le trouvèrent sans vie à la même place où la pauvre enfant avait expiré dans ses bras; deux bagues et deux mouchoirs liés ensemble sont tout ce qui reste d'eux, et la même terre les recouvre. »

Je la vois cette humble tombe; elle est là, entre deux rochers. Je descends de cheval, cueille une primevère,

l'y dépose, et remontant aussitôt nous continuons. La route devient de plus en plus ardue et sauvage; les rochers pendent sur nos têtes; nous longeons les gardurile (remparts) d'où tombent avec fracas vingt cascades qui me rappellent les bords de l'Olto. Nous nous désaltérons à la fontaine *Canala* ou *Hanula*, qui se limpifie dans un vase de roche, et nous reprenons haleine au chalet encore désert d'où s'élèvent presque perpendiculairement les rochers qu'il nous faut gravir pour atteindre le plateau du Pion. Nous nous attachons aux pieds les crampons de fer dont se sont munis nos guides; nous laissons un de ceux-ci pour garder les chevaux; les deux autres boivent avec nous une goutte de rak pour se donner des forces et de l'audace, et nous montons, nous grimpons, nous nous cramponnons, ici des pieds, là des mains, et nous atteignons ainsi le jg'iabu gardurilor (la gouttière des remparts), nous le gravissons tantôt sur une neige dure comme de la glace, tantôt sur des rochers et presque toujours dans l'eau jusqu'au genou; enfin nous l'avons escaladé et nous marchons sur le plateau. Il a environ une lieue de long sur un quart de large. Il est légèrement ondulé, et le pic du Cëclìu qui surgit à l'extrémité le domine de trois cents pieds environ. Nous y courons; l'escalader n'est pas facile, mais nous en venons à bout comme des gardurile, à l'aide de nos crampons, et nous voici enfin sur la cime la plus élevée des Alpes Bastarniques, à 2720 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur une plate-forme de 120 pieds de circonférence. Au milieu est une croix de bois, et à côté de

la croix une toca ou hagyosidère. Le moine bat la toca et fait sa prière, je m'assieds au pied de la croix afin de jouir sans frayeur de la vue du gigantesque tableau qui s'offre à mes yeux. D'ici on ne voit plus rien de ce qui appartient à l'homme; villes, villages, monastères, tout est effacé par la distance, et la terre ne nous apparaît plus que telle que Dieu l'a faite avec ses abîmes de neige d'où le soleil se reflète en étincelles bleues et or, avec ses sombres forêts où bruissent cent cascades qui courent en torrents, sillonnent les vallons et les inondent, avec ses vapeurs bleuâtres qui s'exhalent des précipices, ses pics altiers qui les percent, comme jaloux d'atteindre à notre hauteur, avec ses plaines sans limites dont les plus fortes ondulations sont devenues insensibles. Au nord les creux et noirs vallons de la Bu-Covine, à l'est le Seret et la Moldava qui se tortillent en spirales comme des fils d'argent; à l'ouest les mille crêtes aiguës dont sont hérissées l'Ardialie et la Vallaquie; ici la verdure, la fraîcheur et la vie, là la sécheresse, la stérilité et la mort, et partout cependant une nature grande, sublime, rayonnante, parfumée, qui s'épanouit, se développe, chante, sourit et menace sous un ciel d'azur.

Ivantch qui ne s'étonne guère que d'une chose, de se trouver si haut, m'emplit tranquillement une pipe, l'allume et me l'offre.

Je la bois, ou pour parler français, je la fume à la gloire de Dieu et dans l'admiration de ses œuvres. Il me semble que la fumée m'arrive plus fraîche aux poumons, et l'odeur du tabac mêlée aux mille par-

fums qui nous viennent des lieux bas me cause un moment d'extase telle que l'opium ne m'en avait jamais causé de pareille. Dans cet état, je compris parfaitement comment ce mont était sacré chez les Daces, comment leur grand prêtre y avait établi sa demeure, comment les Daces y avaient cherché un refuge, et comment enfin les colons romains avaient pu le consacrer à Esculape et l'appeler à la fois *Pion* de *Pœonius* et *Cĕclìu* du serpent *Cæcilia* consacré à ce Dieu.

Quand je repris mes sens, le moine avait fait sa prière : Bois, Père, lui dis-je, en lui présentant ma pipe, le tabac est à Dieu comme la myrrhe et l'encens.

— Ta Seigneurie a raison, me répond-il, mais le vin aussi est à lui comme le tàbac, et prenant la plosca (gourde) qu'un de nos montagnards porte en guise de giberne : — *Poftim*, je te prie, dit-il en me l'offrant.

Je bois une gorgée et la plosca passe de main en main.

Cela fait, je jette un dernier regard à tout ce qui m'environne et nous descendons.

Nous étions à la source du torrent dit *Rupturile*, lorsque le moine me fait remarquer entre les pics *Piatra detunata* et *Sèquastru*, un point noir qui se dessine à peine au fond du précipice.

— Qu'est-ce ? lui demandai-je.

— C'est Docie, me répond-il, la fée, la déesse Docie. Et si ta Seigneurie tient à la voir nous y pouvons descendre entre ces deux monts, *Pierre aqueuse*

et *Camp des Vautours*. — La course sera longue, mais je suis venu pour voir, allons! Après trois bonnes heures de marche qui ne furent pas sans danger, nous nous trouvâmes au fond d'un gouffre où le vent mugissait avec fureur. Plus de mille vautours planaient à quelques centaines de pieds au-dessus de nos têtes; et sur les bords d'un ruisseau, l'Albo, je voyais un bloc énorme de granit que la tradition regarde comme ayant été le simulacre de *Docie*, soi-disant fille de Décébale.

— Voici, me dit le moine, le *genium Daciarum*, le génie des Daces, dont il est fait mention dans l'inscription trouvée à Carlsburg (Alba Carolina) en Ardialie (1); il fut brisé, en 1704, par une avalanche qui écrasa du même coup une succursale de Hangu, il n'en reste plus que le tronc et les jambes, mais avec un peu de bonne volonté on en peut reconnaître et la tête et les bras au milieu de ces dix autres blocs qui gisent çà et là à ses pieds.

La ballade que nous a conservée la tradition est fabuleuse, sans doute, et le peuple y croit d'autant

(1) Cœlesti Augustæ
et Æsculapio Augusto
et genio
Carthaginis et
genio Daciarum
Volus. Terentius
Prudens Uttedanius
leg. aug. 6.
leg. XIII. Gem. leg.
aug. pro præt.
provinciæ Rhetiæ.

plus qu'il n'en comprend pas la puissante allégorie, mais si je te la chantais, ta Seigneurie conviendrait qu'elle date d'une époque où les Romans avaient encore des cœurs de Romains, et que dans tous les cas elle leur est restée comme une grande leçon de patriotisme.

Il avait trop excité ma curiosité et je le voyais lui-même trop impatient de la satisfaire pour ne pas l'inviter à chanter. — Chante donc, père, lui dis-je, tu me feras grand plaisir; et il chante. Mais nous nous sommes remis en marche et le bruit du torrent et le pas des chevaux ne me permettent pas de l'entendre.

Nous traversons l'Albo, doublons le mont « *Pìed du Sequastru* » et nous dirigeons sur Céribuco, l'un des trois plus grands établissements pieux de cette concontrée sur le Sêrbeni. Nous n'y arrivons qu'après une heure d'une route pénible ; et par des forêts de sapins que la fureur de *Iuda* a couchées à terre, par des rochers et des ruisseaux qu'il est aussi long de compter que fatigant de franchir, laissant à l'ouest le couvent de femmes, Poïana, sub-Ponŏre, nous rentrons à Hangu à neuf heures du soir, brisés, moulus et obligés, pour nous remettre, d'y passer la journée du lendemain dans un délicieux farniente.

Le jour suivant nous remercions le père Gabriel, et lui disons adieu. Ne pouvant traverser la Bistriça en cet endroit, faute de pont, nous allons une lieue plus bas chercher celui de Rèpejune. Nous chevauchons alors dans une grande prairie que la Bistriciöra fertilise, et que semblent près d'écraser les hautes murailles de granit qui forment les premiers pans du

Pion. Nous retrouvons bientôt la Bistriça, ses scieries, ses bois flottants et ses radeaux; nous la voyons recevoir dans son lit les eaux bruyantes du Largu, torrent rapide, dont nous suivons quelque temps le cours, et par une montée assez roide nous atteignons en deux heures les hauteurs du mont Petru Voda. Nous n'en mettons pas moins à le descendre, et ce n'est pas sans plaisir que nous trouvons à ses pieds le village de Pluton, encaissé comme Câineni entre des murailles de roc, et dont le nom me rappelle l'un de ces *plutonia loca*, que la géographie ancienne donne po r inhabitables. Que ceci ait été vrai, je le crois, mais j'atteste qu'aujourd'hui le Pluton de la Moldavie est peuplé et qu'avec un bon air on y respire encore la gaieté et la liberté. C'est là, chez le Pacĭnic Mathieu que nous attendent nos amis de Mitoc-lui-Bàlan. En nous apercevant, Niculaï et sa femme nous envoient des vivat! et nous font signe d'accourir. Nous entrons, nous serrons toutes les mains à la ronde, mais c'est en vain que je la cherche, je ne vois pas Hélène.

— Où est ta fille, bourgeoise? dis-je à Uça.

Et Uça m'introduisant à l'instant dans une chambre voisine : — La voici, Seigneur.

— Je la vois en effet et dans ses plus beaux atours, des bas blancs et des souliers noirs, une robe de soie et une ceinture à large plaque d'argent, une *scurteca* doublée de martre, dans ses cheveux des fils d'or qui tombent en gerbe jusqu'à terre; elle est entourée d'une vingtaine de jeunes filles avec lesquelles elle

chante et rit. Si j'y vois clair, elle est la plus gaie, et toutes les autres, même ses aînées, lui témoignent déjà quelque déférence.

— Laissons-la, me dit Uça, c'est son dernier adieu aux folies de jeune fille, elle sera femme demain.

— Et mère dans neuf mois, ajoute Niculaï.

— Il faut l'espérer, dis-je à mon tour, mais le futur, où est-il ? qu'en avez vous fait ?

— Ioan ? réplique Uça, il est à Piperig, et nous ne le verrons que demain.

— A demain donc, lui dis-je, et je vais me mettre à l'aise dans la chambrette que me préparait, pendant cet entretien, le pacinic Mathéi.

Le lendemain, je n'étais pas encore levé lorsque arrivent au village les envoyés de Jean Lebrun de Piperig. Les parents de la fiancée ont mis leurs gens aux aguets pour se saisir de la personne des ambassadeurs et les amener prisonniers, pieds et poings liés. Ce sont eux qui poussent des cris de guerre, et ces cris me font sauter à bas du lit et courir au balcon.

— Qu'êtes-vous venus faire ici? leur demande Niculaï :

— Déclarer la guerre, répond d'une voix de stentor le chef de l'ambassade, l'armée nous suit et la place sera prise d'assaut.

— Entendons-nous, réplique Niculaï : et lui et sa femme prennent chacun un bras au chef de l'ambassade, et s'en vont avec la foule au-devant du futur. Inutile de dire que, habillé en cinq minutes, je me suis joint à eux.

A cent pas de la maison, Ioan apparaît soudain comme un Dieu, dans un nuage de poussière, sur un jeune étalon gris pommelé et caparaçonné à la turque. Il s'arrête en criant : Victoire !

— Victoire ! lui répondons-nous, et on le fait descendre de cheval, on le porte en triomphe dans la maison du pacinic, et on le salue par une triple salve de « Vivat ! et de *Mult'i ani !* » (beaucoup d'années).

Nous allons de là à l'église où le prêtre attend les époux. Ioan et Hélène s'y tiennent debout sur un tapis sous lequel on a semé quelques pièces de petite monnaie, des paras, car on n'est pas riche, ce qui veut dire qu'il faut préférer le bonheur domestique à toute tentation de fortune qui pourrait le briser. Le pope leur pose sur la tête une couronne royale, emblême de leur puissance sur leurs enfants à naître ; elle n'est faite ni d'or ni de pierres précieuses, mais de fer-blanc mal caché par les fleurs qui l'enlacent. Le desservant leur présente une petite bougie de cire jaune, en distribue à tous les assistants, et nous tournons processionnellement autour de la table qui a servi d'autel. Tout à coup, au lieu de bonbons, peu connus dans ces montagnes, tombe sur nos têtes une pluie de noix et de noisettes. Sont-ce les « *nuces sparge marite* » de Virgile, les *nuces relinquere* de Perse ? je le crois, puisqu'elles signifient, ici comme à Rome, qu'il faut renoncer à tous les frivoles plaisirs de l'enfance.

Cette cérémonie terminée, on se rend au gala. Il y a place pour tout le monde, il ne s'agit que de savoir s'en faire une. La table est dressée dans la cour sur

deux longues planches de sapin, rapprochées l'une de l'autre et posées sur des cailloux. Des coussins de divan sont étalés par terre de chaque côté et l'on s'assied à la turque. On mange, on boit, on rit, on chante, et le frère de Ioan se levant, lui tient ce discours :

— Frère, n'oublie jamais que je suis ton frère, n'oublie jamais notre père qui t'unit à une famille étrangère, n'oublie jamais notre mère qui t'a enfanté le premier dans les douleurs; aie toujours pour eux le respect d'un fils, et pour moi l'amitié d'un frère.

Ioan se lève à son tour et répond : — Parents chéris, frère bien-aimé, je n'oublierai jamais ceux dont je suis le sang; que ma femme soit votre fille et que sa famille soit la vôtre!

Il a dit et un plateau circule à la ronde, chargé de mouchoirs brodés d'or et de laine. C'est un cadeau que la mariée fait à tous les gens de la noce : ce cadeau se paye; chacun met dans le plateau, en échange du mouchoir qu'il choisit, ce que son bon cœur et sa bourse lui ordonnent d'y mettre. Je fais comme tout le monde et quand le plateau est vide, on se lève, on se serre la main, on s'embrasse, et je ne vois pas sans une douce émotion que des larmes de tendresse mouillent les yeux de toute cette heureuse famille.

On danse jusqu'au soir et lorsque Ioan veut se retirer, Hélène va demander à sa mère la permission de le suivre.

— Va, ma fille, va! lui disent à la fois Niculaï et sa femme, le ciel a béni ton union.

Et ils l'embrassent, et elle se jette dans leurs bras, et ils la conduisent dans ceux de son époux qui l'emmène.

Il va sortir, il est déjà sur le seuil de la porte, lorsqu'une douzaine de gars, armés de bâtons et de coignées, lui en défendent le passage; sans s'émouvoir, il leur jette au nez un mouchoir brodé, et prenant sa femme dans ses bras, passe au milieu d'eux, place Hélène sur le char qui porte sa dot et monte à cheval.

Tout le monde se précipite sur leurs pas. On les accompagne jusqu'à Piperig; chemin faisant, on fait retentir les échos de la montagne de quelques décharges d'armes à feu, pour servir de refrain à cette vieille chanson :

Belle épousée, allons, tais-toi!
Plus de soupirs et plus de larmes!
Car à ta mère, vois-tu? moi,
Je te rendrai, lorsque, sans charmes,
L'osier produira des citrons
Et la traînasse des melons.

Le chemin est étroit et raboteux, mais la joie qui marche avec nous l'aplanit, si bien que nous arrivons avant la nuit à Piperig. Les époux descendus sous le toit conjugal reçoivent nos dernières félicitations, nous congédient par une invitation à dîner avec eux le lendemain, et nous allons chercher un gîte chez quelque bon habitant du village.

Le lendemain ils étaient sans doute encore dans les bras l'un de l'autre, qu'après avoir laissé derrière nous la plaine riante où se jouent les trois ruisseaux : de Nëmtz, de Nemtzis'or et de Carpen, nous entrions dans une belle forêt de chênes qui me rappelait Fontainebleau, et nous conduisait au monastère de Nëmtz.

Nëmtz est certainement un fort beau monastère : ses deux églises, ses dix clochers, ses 500 moines, qui vont et viennent en tous sens, ses sapins qui font sentinelle à la porte d'entrée, ces hautes montagnes, couvertes de neige, qui forment son horizon ; tout cela est suffisant pour le recommander à la curiosité du voyageur. Le plus vaste, le plus peuplé, le plus riche de tous les monastères de la Moldavie, il en est comme le chef-lieu, comme le centre, il est le but de saints pélerinages, la Jérusalem du pays, et le pèlerin va souvent pleurer sur les ruines de l'ancienne forteresse que l'on voit encore à quinze cents pas de ses portes.

Outre ses nombreuses succursales qui décorent le pied du Pion, on voit encore, en passant, dans son voisinage, Agapie, où les nobles orgueilleux mettent les filles dont ils ont de trop, plutôt que de les marier à des hommes de conditions inférieures qui s'estimeraient heureux de les épouser sans dot. Il y en a de si belles! Et Veratic (printanier) aux toitures orientales, et si digne de son nom par sa position riante au milieu d'une prairie émaillée de fleurs.

Je ne m'arrête à Nëmtz que le temps de me rafraî-

chir. Je suis las de perdre mon temps avec les couvents et les moines, je préfère aller faire une visite respectueuse aux ruines de cette forteresse, dont chaque pierre évoque un glorieux souvenir. Elles me rappellent Étienne le Grand, et ses quarante victoires, sa mère et son héroïsme de Spartiate. Il me semble la voir au haut des remparts et l'entendre crier aux sentinelles : Fermez les portes! ce n'est pas mon fils! Il me semble voir aussi ce fils, honteux de sa fuite, faire volte-face, se jeter tête baissée sur les Osmanlis et les tailler en pièces. Tant de souvenirs, de force et de courage se réveillent en moi à la vue de ces glorieux vestiges d'une grandeur passée qu'il me semble un instant que ces murs sont encore debout, que je crois entendre le peuple moldave demander à grands cris à son prince Lèpus'nano la tête de Moçoc, et que je bats des mains aux dix chasseurs des montagnes qui obligent les troupes de Sobiesky d'en lever le siége. Mais je lève la tête et ne vois plus que ruines et le Roman m'apparaît tel qu'il est, aussi petit, aussi faible, aussi pusillanime qu'il était alors grand, fort, audacieux. Je continue ma route vers Tûrgu-de-Sus. Il y avait un quart d'heure que j'étais sur le grand chemin lorsque j'entends venir derrière moi une càruça traînée par trois chevaux de front; je ralentis le pas. Elle avance, je regarde, un moine la conduit et dedans personne. — Père, lui dis-je, ne pourrais-tu pas nous prendre avec toi? voici huit jours que nous sommes à cheval, et nous ne serions pas fâchés.....

—Volontiers, seigneur!

Et sans perdre de temps je paye mon guide et le laisse satisfait de moi.

— C'est un homme par cheval, continue le moine en m'aidant à monter et nous n'en irons pas plus mal. Je connais le chemin de traverse, et si nous arrivons avant la nuit à Turgu-Frumos, j'espère bien vous la faire dormir bonne à Iassy. Ce disant, il secoue les rênes et nous allons bon train à travers un pays fortement ondulé, riche, cultivé , et qui m'offre encore à chaque instant des coups d'œil gracieux que le printemps embellit de toute sa fraîcheur. Nous tournions un coude de colline, quand un pauvre piéton, ne se traînant plus qu'à peine, nous fait signe qu'il veut parler.

— Soldat (c'en était un), lui dit le moine qui a mieux compris que moi ce qu'il veut nous dire, où vas-tu?

— A Iassi, répond le soldat, et si je n'étais pas de trop dans ta càruça, père, je t'y demanderais une place.

— Elle a quatre roues et nous ne sommes que trois, monte, frère, l'équilibre la fera mieux rouler.

— Je remercie ta Sainteté, père, reprend à son tour le soldat: il monte, s'assied près du moine, et les voilà causant, l'un sabre et giberne, l'autre aumônes et prières. Ces discours où se mêlent des éléments si contraires ne laissent pas que de m'amuser. A les entendre, le soldat est un héros, il a servi à table son capitaine et a assourdi pendant six mois les naïades du Danube du cri de ronde: Ascultat'i! Le moine est un

saint, il y a neuf ans qu'il a pris le froc, et depuis il n'a pas encore pris de bain. J'avais dit à Ivantch : Héros sans victoire ! et j'allais ajouter : Saint sans miracle ! lorsque je m'aperçois que notre saint père le moine vient d'en faire un sans s'en douter, bien entendu. Il avait tant secoué les guides, dans la chaleur de ses paroles, et ses petits chevaux avaient tenu un trot si serré, que nous étions devant Tûrgu-Frumos qu'il faisait encore grand jour.

Le moine nous conduit à son couvent, change de chevaux, nous fait perdre une heure à dévorer une collation de pain bis, d'ables bouillis et de laitage, et nous continuons, les chevaux à trotter, Ivantch à dormir ; moi à faire la sourde oreille, et le soldat et le moine à prêcher chacun pour son saint. Écoutez-les :

— A propos, dit le soldat, que va faire ta sainteté à Iassi ?

— Y quêter pour Saint-Théodore ; et toi, soldat ?

— Moi ? je vais m'y faire fêter.

— Ah ! ah ! fort bien ! et puisque tu t'appelles Théodore, tu t'inscriras sur mon carnet.

— Pourquoi cela ? je ne sais pas écrire, moi ; et d'ailleurs, quand je veux donner, je donne et ne promets pas.

— Tu n'as pas tort, mais combien donnes-tu ?

— Un svendsik.

— Un svendsik ! N'as-tu pas honte de parler ainsi devant le Boïer qui t'entend peut-être ? un svendsik au saint monastère ! Si tu disais un ducat.

— Père, si j'étais colonel, je donnerais en colonel ;

soldat, je donne en soldat; et se tournant vers moi: Boïer, quelle honte y a-t-il à cela?

Heureusement il fait nuit et je fais semblant de dormir, pour ne pas désobliger le moine à qui je dois moi-même la charité de sa càruça.

—A moi un svendsik, reprend le moine, tu me crois peut-être le pauvre aveugle de Hêrlèu?

— Je sais que ta sainteté y voit clair, répond à son tour le soldat, mais quant à l'aveugle de Hêrlèu, je donne une para, il me dit : Dieu te bénisse! Dieu t'aide! longues années! et ta sainteté me fait un crime de ne pouvoir donner qu'un svendsik. Ah! ça n'est pas bien, père.

— Mais peut-être ne sais-tu pas, frère, que la bénédiction est en rapport de la charité.

Le soldat commençant à se fâcher :

— Je sais, moi, que la charité est de donner ce que l'on peut, de bon cœur et à propos.

Le moine, d'un ton doucereux :

—A propos! N'est-ce donc pas à propos que de donner pour la fête de ton patron au saint monastère de Nëmtz? Mais non; vous autres hommes du monde, vous ignorez que les bénédictions qui pleuvent sur vos têtes vous viennent des saints lieux, et vous aimez à oublier que le Ciel vous paye au centuple.

A ces mots, je ne puis m'empêcher de faire comme le soldat, de pousser un éclat de rire et de dire au moine :

— Je suis sûr que cet homme n'a pas cent ducats dans sa poche, et je gagerais presque qu'il ne les aura jamais de sa vie.

Et le soldat d'ajouter :

— Le Boïer a bien dit ; mais je dis mieux encore : puisque le Ciel paye au centuple, que ta Sainteté me donne ces cents ducats, père, et compte ton gain. Puis se tournant vers moi : Combien cela lui ferait-il, seigneur ?

— Pas moins de dix mille ducats, frère.

— Eh bien ! continue-t-il en s'adressant au moine, que ta Sainteté me les donne une bonne fois, et tu n'auras jamais plus besoin de quêter. Mais, je le sais, Dieu ne bénit que ceux qui l'aiment et ne donne qu'à ceux qui travaillent. Ne me parle donc plus de tes bénédictions monastiques.

Le moine ne se tenant pas pour battu, le colloque continue, et je feins de me rendormir.

— Frère, cher ami, dit-il au soldat, nous ne demandons pas pour nous, mais pour le monastère.

— Eh ! fait le soldat avec un mouvement d'impatience, qui mendie pour sa maison, mendie pour lui-même.

— Mais tu ne sais pas, soldat, que de moines il y a à nourrir dans un monastère.

— Et quand ils y seraient par milliers, ils n'en pourraient confectionner que plus d'ouvrage. Mais ils aiment peu le travail, et préfèrent s'engraisser de celui d'autrui.

— Tu ne me tiendrais pas ce langage, si tu savais combien nous donnons aux saints lieux, à Jérusalem, au mont Athos, et combien ils donnent eux-mêmes aux musulmans pour éviter les profanations.

— S'ils avaient, comme nous, femmes et enfants, ils travailleraient pour les nourrir, et les Turcs ne leur demanderaient que ce qu'ils demandent aux autres.

Le moine se tait; le soldat, modeste vainqueur, garde le silence; je feins de me réveiller, et demande au moine où nous sommes.

— Nous y sommes, boïer, me dit-il.

— Où?

— A Iassi.

— Où veux-tu que je conduise ta Seigneurie?

— A Tàtàra's.

La barrière est baissée, un commis se présente :

— Vos noms?

Le moine : Milostiv (1).

Le soldat : Vitëz (2).

Et quand vient mon tour : l'aga munteano. J'accomplissais, sans y penser, la prophétie d'un scindrôme, prophétie dont peut-être je pourrai parler bientôt

— Vous avez une autre personne derrière? me dit le commis.

— C'est mon domestique. Il dort.

— Son nom?

— Ivantch S'àguiano (3).

— Fort bien!

On lève la barrière, nous passons, et à minuit son-

(1) Charitable.
(2) Valeureux.
(3) Blagueur. De sagus, sorcier, devin, radoteur.

nant le bon moine me descendait à mon pavillon de Tàtàras'. Je lui donne, pour ses chevaux et sa càruça, ce qu'il exigeait du soldat pour saint Théodore et Nëmtz. Le soldat descend avec moi.

— Ah ça! lui dit le moine, sans rancune, soldat! Allons, donne-moi ton svendsik, je le prends pour l'amour de Dieu.

Le soldat tire son mouchoir, en dénoue un coin, prend un roubié d'or, et, le lui mettant dans la main :

— Merci pour ta càruça, père!

Nous entrons; le moine continue cahin-caha jusqu'à Golia, et le soldat passe la nuit sous mon toit.

DIXIÈME ET DERNIÈRE TOURNÉE.

Iassi. — Parallèle de Iassi et de Bucuresci. — Chanson de Stanciu le scindrôme. — Aspect de Golia et de la métropole. — La folle de Golia. — Histoire de Zoé. — Théâtre-Français. — Indiscrétions. — Soirée de maris-garçons. — Le postelnic Zàmbolici. — Mes derniers adieux. — Aspect de Galatsi. — Ruines de Terïg'ina. — Départ pour la France.

Si Iassi était située comme Bucuresci, certes je me garderais bien d'en parler; mais, sans être absolument dans les montagnes, cette ville est déjà dans le haut pays. Assise à l'ouest d'une colline, d'où elle semble glisser dans le Bacchlui, comme pour s'y laver les pieds, elle n'y est guère moins éparpillée que la capi-

tale de la Vallaquie dans sa plaine sans limite. Si elle n'a pas, comme celle-ci, des milliers de bosquets qui la couvrent d'ombre et de fraîcheur, en revanche elle a devant elle le vaste tableau du mont Bordeıu, dont le versant oriental lui offre en nature un des parcs anglais les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Les Iassiens m'ont dit : Ce n'est pas sa faute, car elle a déjà été brûlée trois fois, et des cendres ne sont pas de l'humus. Je le veux bien ; mais j'ai dit aux Iassiens : C'eût été une nouvelle occasion de la rebâtir plus régulière, plus alignée; et les Iassiens m'ont répondu : Y pensez-vous? aligner les rues, poser sa maison sur la rue pour avoir le plaisir de ne pas pouvoir dormir au bruit des voitures sur le pavé? Mais c'eût été nous priver de notre far niente, car le far niente aime le silence et la solitude ; or, le far niente compose les trois quarts de notre bien-être. Croyez-nous, la beauté est partout, dans le pêle-mêle comme dans l'ensemble, dans la spirale comme dans la ligne droite. Il est vrai qu'elle se noie parfois chez eux dans deux pieds de boue, mais ce n'est pour eux qu'un nouveau prétexte de la trouver plus belle. En effet, des rues droites, propres, bien pavées, engageraient à aller à pied, aller à pied fatiguerait, et pourquoi se fatiguer quand on peut, dans un équipage plus ou moins élégant, se trimbaler par la boue ou la poussière d'un bout de la ville à l'autre, de Copo au Bacchlui, de Pìcurar à Tàtàras'? Iassi propre, adieu les droschky, les coupés, les calèches, et tout ce luxe d'équipages, de chevaux, de valets, qui en font la beauté.

Malgré cette indifférence, ou, pour dire mieux, ce calcul de la plupart, la bonne ville commence cependant à changer de costume. Les maisons s'alignent peu à peu, et sinon celle des Boïers, celles du moins des négociants; les boues d'avril s'enlèvent en octobre, à moins que quelques fortes ondées ne les aient entraînées dans le Bacchlui, ou que le vent ne les ait enlevées en nuages de poussière; les bourgeoises se donnent déjà les gants, le bonnet et les souliers à cothurnes. Bah! la belle épicière des Trois-Saints avait à Pâques un chapeau rose qui lui allait mieux qu'à plus d'une grande dame. Et le vieux spàthar C..., qui, pour un empire n'eût pas renoncé, il y a un mois, à son imposant costume oriental, vient de le jeter aux orties pour l'uniforme de préfet. Aussi bien a-t-il fait, sa pelisse était trouée, son schalvar passé de couleur, son ischlik râpé, et dans la poche du frac qu'il endosse il a trouvé douze mille piastres. Dans cet état, moitié frac et moitié toge, gracieux et coquet par les femmes, bizarrement bigarré par les hommes, Iassi me fait l'effet d'un jeune officier qui, lors de la formation de la milice moldo-vallaque, se tenait fièrement au front, la casquette sur la tête, une pelisse sur son uniforme, et des babouches par dessus ses bottes à éperons.

Quoi qu'il en soit, le centre est plus européen, les rues en sont mieux coupées; elle compte quelques belles maisons de plus que Bucuresci, et si elle l'égale en propreté (pour m'exprimer poliment), ses trois grands mahalas ensemble, Pìcurar, Sàràrie et Tàtàras' ne valent pas un coin de Gorgan et de Sainte-Viner. Le

premier est aride, l'autre infecte, et le troisième n'a guère progressé depuis le séjour de Timusch. On dirait encore un camp; c'est pourquoi j'y ai posé ma tente, en dépit du préjugé qui l'a mis à l'index. Somme toute, Iassi a détruit la nature, Bucuresci l'a embellie; la première peut devenir une ville d'agréments, la seconde restera ville de plaisance; on laissera l'une pour varier, on ne pourra pas quitter l'autre, car si l'amour les habite toutes deux, il est ici plus rusé et moins discret, là au contraire plus naturel et plus mystérieux. Je me doute bien que les Iassiens vont se récrier; ma foi! tant pis! ce n'est pas ma faute. Ce n'est pas plus ma faute que de m'être allé nicher à Tàtàras' : Tout cela dépend des goûts et du jugement, s'empresseront-ils d'ajouter; soit; et je dirai plus, des habitudes, des préventions peut-être, de la disposition du moment, de la froideur de quelques-uns, de la pusillanimité des autres, que sais-je? Mais qu'importe? J'ai exprimé ce que j'ai senti, de même que j'ai choisi ce que j'ai préféré, et j'ai préféré mon pavillon arménien avec son bouquet de roses et son saule odoriférant, à quelque sale taudis n'ayant d'autre honneur que de donner sur la grande rue; belle avance! Et j'ai préféré Tàtàras', ses ravins et ses huttes, ses scindrômes et ses chiens, aux rues poudreuses, aux hôtels à trente fenêtres dont une seule s'éclaire quand vient la nuit, aux valets qui traînent dans la boue leurs oripeaux, aux chevaux, qui me font me ranger, m'écrasent ou m'éclaboussent; Tàtàras'! mais si j'étais prince, je m'y bâtirais un palais. En attendant, je

m'y promène, j'y bois du lait et mange du iaghourt; j'y cueille des fraises et les assaisonne au caïmac, je regarde Stanciu forger les fers qui doivent servir à son semblable, je sonde l'amour maternel de sa femme, je m'amuse avec leurs marmots, ils m'apprennent le scindrôme, et nous chantons en chœur :

Pe drumul s'eri baros	Par la route du vaste ciel,
Prepeliça c'oknoroș	Caille, au bec affilé (qui)
Ku baltagul c'oknarel	De ton bec-maillet
OK'oro parapalel;	(Tu) loues le Christ;
Andram, andram la kris'mati	Entrons, entrons au cabaret
Teles' tu pe rakioati.	Et paye-moi le petit-verre.

Quand j'ai chanté avec l'esclave, je vais penser avec l'homme libre, causer blé avec celui-ci, foin avec celui-là; et souvent il m'arrive en allant ainsi de l'un à l'autre de me trouver au haut de la colline; alors je fais visite au pope de la paroisse, ou commissaire du quartier; j'examine les livres de l'un, je fais le connaisseur sur les armes de l'autre; enfin quand je me retourne, j'ai, comme maintenant, tout Iassi devant moi et je puis la voir à mon aise : Ici l'aqueduc qui porte les eaux à Golia, là l'ancien palais en ruines, plus loin la tour de Basile le Loup, derrière la nouvelle cathédrale. Que penses-tu de Golia? dis-je à Ivantch occupé à agiter mon tschoubouk pour l'allumer. Il s'essuie la bouche et me répond : — C'est un beau monastère, Seigneur; il est fortifié comme un camp turc, et l'église qui en surgit ressemble à la tente de Soliman. Ses murailles, blanches jusqu'à la corniche, et son double toit de bois peint tranchent telle-

ment l'un sur les autres, et celles-ci se fondent si bien avec la brume que l'église paraît descendre du ciel! — Bien! me dis-je; et à Ivantsch: et que penses-tu de la nouvelle cathédrale? — Ma foi, Seigneur, je ne m'y connais guère, je n'ai jamais rien vu, mais j'aime mieux un cheval arabe sur ses pieds que les quatre fers en l'air. Au risque donc de te fâcher, je t'avouerai que ce monument me fait l'effet d'une table de jeu renversée sur une commode. A la place des coupoles en forme d'ischlik qui surmontent les quatre tourelles, j'aimerais autant que les dignes ministres qui ont conclu à l'adoption d'un plan pareil y eussent mis chacun son couvre-chef: on y aurait vu de loin du moins qu'il fallait absolument quatre tours pour porter le kalpak de celui-ci, la casquette de celui-là, le tricorne et le chapeau rond des deux autres. — Ma foi! lui dis-je, tu ne plaisantes pas mal, et les architectes qui l'ont construite auraient dû faire comme toi, ne rien voir avant de la bâtir; ils auraient eu peut-être meilleur goût. C'est égal, et si tu le veux, pendant qu'il fait encore jour, nous allons tout visiter. — Volontiers, reprend Ivantsch, et nous descendons la colline, nous passons l'aqueduc, non sans crainte de choir, et un quart d'heure après nous entrons dans Golia. Je n'allais pas y voir un monastère, mais le réservoir où s'abreuve tout Iassi. Je demande donc au premier moine que je rencontre de vouloir bien me le montrer; il me cherche les clefs, et, par un escalier à gauche du porche en entrant, il me conduit dans une grande salle où je suis satisfait. J'y vois accroupi de-

vant une auge de pierre un lion de pierre peinte, qui rejette de sa large gueule les eaux que l'aqueduc lui amène de Sipote. Persuadé que je n'en verrais pas davantage en y passant la nuit, je n'y reste que cinq minutes, je bois quelques gorgées de cette eau pour m'assurer qu'elle est délicieuse, et remercie le moine de son obligeance.

Il sort avec nous, et soit qu'il m'eût reconnu pour Papistas', soit qu'il eût deviné que je suis saturé d'églises et de couvents, il ne me parle du sien que pour me conter en quelques mots les nombreux siéges qu'il eut à soutenir contre les Osmanlis. J'allais le saluer et me retirer, lorsqu'il me demande si je ne veux pas voir les fous ; — Oh! alors, je m'empresse de lui répondre que je suis venu pour voir et qu'il m'obligera infiniment de me montrer ce qu'il y a de curieux. Nous passons donc de l'autre côté du porche et nous entrons dans cet hôpital qui fait de Golia un je ne sais quoi bon à quelque chose. Il s'y trouvait une trentaine de malheureux; je ne puis tous les voir, mais j'en ai assez de ce que j'ai sous les yeux pour n'en pas désirer davantage. On admire un beau cheval, on aime un beau chien, on s'étonne du singe, mais les yeux, la tête et le cœur répugnent à la vue d'une bête à deux pieds. Le moine m'avait déjà raconté une foule d'histoires lorsqu'une vieille femme vient à nous, tenant dans les bras un coussin qu'elle embrasse tendrement et chantant Zinca! Zinca! Iliesco! Ah! voici Sanda! dit le moine, pauvre Sanda! Et qu'est-ce que Sanda? lui demandai-je: — C'est la nourrice de Zoé. — N'é-

tant guère plus avancé, qu'est-ce donc que Zoé? lui demandai-je encore. Et voici ce qu'il me dit:

« Zoé était fille d'un noblois; restée de bonne heure orpheline, et n'ayant pour la soutenir que deux frères qui la délaissèrent, elle était venue s'établir à Iassi et elle ne pouvait manquer d'y être infestée bientôt de l'air contagieux qui y règne. Entourée d'un essaim de courtisans qui lui expliquaient ses charmes, le feu de la jeunesse et la simplicité de son éducation lui firent prêter l'oreille aux flatteries de ses séducteurs, et elle aima. Elle aima sans savoir ce que c'est que l'amour. Elle aima de toute son âme. Le premier qui trouva place dans son cœur était un jeune officier aux gardes, jeune, galant, bien fait; Iliesco était son nom; mais ce jeune homme ne comptait pas la vie comme tout le monde, un mois était un siècle pour lui, et une semaine une année. Il aima donc Zoé éperdument pendant huit jours; la semaine d'après il était refroidi; au bout d'un mois il l'avait oubliée pour aller, comme on dirait, caresser d'autres fleurs sur sa route. Zoé était jalouse, car elle l'aimait passionnément, elle l'aimait d'un premier amour et son infidélité la tuait. Un soir donc, comme il faisait la sieste après-dîner, elle se déguise en albanais, s'arme de pied en cap, trompe la vigilance de ses gardes, entre dans la chambre où il reposait, s'approche et fait feu sur lui. Iliesco se réveille, et sans se frotter les yeux, prompt comme l'éclair, se jette sur l'assassin, le renverse sur le divan, et il allait lui faire payer cher sa maladresse, lorsqu'en lui arrachant son turban, il voit se dérouler une lon-

gue tresse de cheveux et reconnaît Zoé. » — Ta Seigneurie se doute bien, me dit le moine en s'interrompant, de ce qui dut alors se passer ; sanglants reproches, remords, raccommodement et promesses. Zoé s'était retirée consolée.

Cependant Iliesco ne pouvait ne pas être lui. Une heure après, il passe son dolman rouge brodé d'or, prend son sabre turc, enfonce ses pistolets aux arçons de sa ceinture et demande son étalon. Une fois à cheval :—Attention, crie-t-il aux Arnautes, il vient d'entrer un brigand chez moi ; si je ne suis pas mort, ce n'est pas de votre faute, mais prenez-y garde ! ou je ne mourrai pas chrétien, ou s'il vous arrive de pas mieux garder ma porte, je vous ferai donner à tous cent coups de verges sous la plante des pieds.

— Maschallah ! répondent les Arnautes en s'inclinant jusqu'à terre, et il se dit en lui-même : si Zoé a voulu me tuer, que dois-je donc attendre des autres ?

Un an s'était écoulé depuis, et ils ne s'étaient plus revus. Entre tous les Coconas'i qui l'entouraient de leurs hommages, Zoé avait distingué J.-B. dont elle avait pris la fatuité et la sottise pour de l'esprit et de la pudeur. Il lui promet de l'épouser, et elle prête l'oreille à ses mensonges ; elle se prend à l'aimer comme elle avait aimé Iliesco ; et ce n'est que quand elle lui a tout donné qu'elle connaît sa bassesse et son hypocrisie. C'est trop tard. Elle pleure, elle se désole, elle se roule par terre, elle se pâme devant ses saintes images du Christ et de la Vierge, elle leur

demande pitié, tout est en vain. Alors elle appelle Sanda, lui remet une boucle de ses cheveux, avec un mot pour Iliesco, reprend ses habits de deuil, et va droit chez J.-B. : — Ton maître y est-il, demande-t-elle à Caraiman, son arnaute. — Non, Mademoiselle, mais je vais le chercher. — Va vite, lui dit Zoé. Alors tandis que le valet va prévenir son maître, elle détache un de ses pistolets, l'appuie sur son cœur, fait lâcher la détente; une détonation se fait entendre, J.-B. entre et la trouve morte sur le parquet.

Le lendemain il y avait parade au château; dès le matin les rues avaient été arrosées, et à tous les carrefours des zapci de l'Agie empêchaient les chariots des paysans d'obstruer le passage du cortége. Le cortége est en marche, il avance en serpentant. En tête, à cheval, sont les baladins, aux longs bonnets frisés et à queue de renard, puis viennent les pantsiri de l'Ispravnicie, les trabant'i de l'Agie, les aprozi des ministères, les seimeni du hatman, qui des braves d'autrefois n'ont conservé que le nom. Derrière eux vient l'armas' entouré des musiciens; suivent enfin les officiers de la maison du prince; au premier rang paraissent deux jeunes gens, l'un sur un étalon noir porte un costume albanais, dont les broderies d'or laissent à peine deviner la richesse du velours rouge qui en fait le fond; son visage mâle inspire la confiance, et le feu de ses yeux témoigne de son courage; l'autre sur un cheval de prix et richement habillé, se distingue par l'énormité de son ischlik de zibeline et les longues manches de sa toge. — Aussi pourquoi s'est-

elle tuée, dit celui-ci au premier. — Sans doute pour éviter à l'enfant qu'elle portait dans son sein le mépris que tu as fait d'elle ; pauvre fille ! Puis en serrant convulsivement le pommeau de son pistolet, et regardant J.-B. : Mais non, se dit Iliesco, il n'en vaut pas la peine, ne jetons pas la poudre aux moineaux.

En ce moment une charrette couverte d'un paillasson, suivie de deux hommes et d'une vieille femme, se présente sur le passage du cortége ; un zapciu l'arrête qui demande : — Qu'y a-t-il dans le char ? — Mademoiselle Zoé, répond la vieille, la fille de l'honorable Pitar de Botos'han. — Tra ! la ! la ! fait le zapciu. — Une morte, ajoutent les deux fossoyeurs. — C'est bon ! dit encore l'homme de la police, elle a le temps. Et la morte est obligée d'attendre que la vanité du monde se soit écoulée. En l'apercevant J.-B. détourne la tête et continue pompeusement sa marche, Iliesco se détache des rangs en modérant peu à peu le pas de son cheval, se met à la suite du char, l'accompagne jusqu'au bord du Bacchlui, fait creuser sa tombe et l'enterre, car elle ne pouvait reposer en terre sainte. Huit mois plus tard, J.-B. demandait sournoisement à un de ses amis : — Comment est donc mort Iliesco ? — Va le demander à Sanda, lui répondit N. Il eut en effet la bêtise d'y venir, et si ta seigneurie veut savoir ce que lui a répondu Sanda, demande-lui de quoi est mort Iliesco. Je m'approche de la vieille : — Baba Sanda, lui dis-je, de quoi est donc mort Iliesco ? Elle regarde son coussin, le caresse, l'embrasse, et me crie en se sauvant : — J.-B. est un lâche !

Je remercie le père Negruçi de son histoire, lui promets de ne pas l'oublier, et le prie, aujourd'hui, de me pardonner, si j'en ai omis quelques détails.

Il était trop tard pour continuer notre exploration; je retourne au logis et prends note de ce que je viens d'entendre. Le lendemain, on jouait pour la première fois les *Premières armes de Richelieu* et le *Postillon de Longjumeau.* J'avais entendu dire grand bien de ces deux pièces, et d'ailleurs je n'étais pas fâché de me convaincre si Iassi possédait ou non un théâtre. Je m'y rendis donc, et y pris place au lieu dit : *chaises fermées*, ce qui équivaut à notre orchestre. Je n'ai rien à dire de ces deux pièces, elles sont depuis longtemps jugées; et ce que j'affirmerai des acteurs devra paraître d'autant plus impartial, qu'il ne viendra pas de moi. Je copie textuellement le *Glaneur-moldovallaque* :

« Madame Reichestein, dont la beauté ne pâlit pas sur la scène devant celle de madame Filhol, qu'elle a remplacée, l'emporte sur elle par sa voix de fort premier soprano, dont le timbre pur, agréable, éclatant, produit le plus bel effet. Elle a sans contredit la plus belle voix qui se soit encore fait entendre à Iassi ; elle est en même temps bonne actrice, et son jeu est plein d'aisance et de naturel. Ce qui la distingue surtout, c'est la variété de talent. On l'a vue tour à tour jalouse et furieuse dans Clotilde; ardemment passionnée dans Thérèse; grivoisement sensible dans Nanon ; mais son triomphe est dans son rôle de Richelieu : l'esprit, la pétulance, le laisser-aller, le bon ton de grand seigneur, l'élégance des manières et l'instinct de rouerie galante

qui était toute l'âme du jeune duc, peuvent être difficilement mieux rendus. — Madame Richer est toujours belle, toujours jeune; c'est une rose du matin qui a tout le jour à vivre. — Madame Quélus attaque bien ses rôles, mais on demanderait à son bras potelé et à sa jolie main d'être un peu moins lestes dans madame Pinchon. Si M. Fourreau eût appris, sa voix de basse-taille eût fait sa fortune à l'Opéra. Leroux s'est fait vieux, mais il a conservé quelques bonnes traditions de l'ancien Feydeau. Quant à Pellier, c'est un excellent comique, plein de sel et de verve bouffonne; c'est un Protée, et il le faut bien pour avoir pu quitter la France sans être vu. »

Ta Seigneurie, lecteur, ne trouvera donc pas extraordinaire que je sois allé au théâtre à six cents lieues de Paris. Ce n'est pas toujours l'écume qui déborde, et je ne saurais mieux te communiquer mes impressions qu'en les exhumant d'une lettre de même époque à un habitant de Bucuresci, à qui je les envoyai toutes chaudes.

« .....Je trouve au théâtre un passe-temps agréable. Le spectacle est généralement bien composé, l'ensemble de la troupe est brillant, le coup d'œil de la salle est délicieux. La fleur de Iassi, les élégantes coconiçe, et les lions moldaves, en emplissent toutes les loges. A ma droite, deux amies d'enfance, deux jeunes femmes dont les épanchements me font sourire; à ma gauche, un avocat général de vingt ans, à crinière et à collet à l'anglaise; près de moi le fils de l'aga faisant fonction d'agent secret; à l'avant-scène du premier rang à gauche, une femme élégante, madame

Hélène Sturd'a, qu'à la finesse de son sourire, à la délicatesse de ses traits, à son aisance de bon ton, je prendrais volontiers pour quelqu'une de nos plus séduisantes Parisiennes; et sur toute la ligne de jolis minois, de hauts dignitaires, et quelques statues; au milieu, salon du prince, qui ne se devine, tant il est de petite taille et simple de manières, que par son Albanais, haut personnage en tous sens, et avec lequel les grands ne dédaignent pas de descendre jusqu'à la familiarité; au-dessus, loge consulaire, dont je respecte le seuil.... Bien que je ne vous sache pas grand amateur, je vous recommande cette troupe comme la plus complète, la plus brillante, la mieux composée sous le rapport des caractères, que Bucuresci puisse jamais espérer : gens tranquilles, artistes de talent, ils pourraient réhabiliter notre théâtre, que la mauvaise conduite de quelques individus a tout à fait discrédité... » Je vais donc tous les deux jours au théâtre, c'est-à-dire que je ne manque pas une représentation; dans les jours d'intervalle, je m'enfonce, tantôt dans Sàràrie, tantôt dans Pìcurar, cherchant partout à dérober quelques-uns de ces échantillons de mœurs qui reparaissent sur la scène plus ou moins bien brodés. Une fois que j'errais ainsi, en compagnie de ma canne, qui me gardait des chiens, je passai devant une maison d'assez belle apparence, quoique au rez-de-chaussée; la porte cochère était ouverte, et j'avais pu apercevoir dans la cour cinq ou six équipages. Les persiennes étant fermées, je n'eus pas à m'étonner de n'y pas voir de lumière; mais je le fus du silence qui y régnait. Je m'approche donc,

et à travers les fentes..... pardon! pardon cent fois de ma curiosité! pardon! car elle sera discrète. Je l'ai dit, je m'approche, et je vois quelques bonnes têtes faisant le whist, trois douairières égrainant leurs tespis (1) en regardant les joueurs, et sur le divan quelques femmes se montrant leurs bijoux. Tout ceci est exemplaire, et je me retire désespéré de n'avoir pas vu quelque chose de plus gai. Mais voici qu'en me retirant je fais un faux pas qui m'envoie à la sixième fenêtre, c'était celle du boudoir. Poussé ainsi par l'esprit malin, j'ai bientôt lieu de m'apercevoir que l'on n'y boude pas à l'heure qu'il est : il y est une jeune femme à demi couchée sur son sofa; elle n'est pas seule, elle appuie amoureusement sa tête sur le sein d'un jeune officier, qui se flatte le visage de ses longs cheveux, tandis qu'elle-même joue avec sa barbette moyen âge. Leurs yeux se caressent, leurs bouches se sourient, elles s'approchent, se touchent; une ombre se dessine sur le parquet; j'entends du bruit, et je m'esquive. Trois jours après, l'avant-veille de mon départ, quelques âmes charitables m'apprirent le dénouement de cette scène. J'étais invité au thé chez B...., et je n'eus garde d'y manquer; je savais y trouver M.... en bonne compagnie de jeunes mariés, et je tenais à lui faire mes adieux. Je m'y rends donc d'assez bonne heure, et, pour m'assurer si M.... est déjà au rendez-vous, je jette en longeant sa maison un regard innocent à la première fenêtre. Qui n'eût été jaloux à

(1) **Rosaire musulman.**

ma place, en apercevant ce qui se passe? Un jeune homme, ce n'était pas M...., se débattait entre deux femmes dont l'une pouvait bien avoir dix-huit ans, et l'autre douze mois de moins. Elles se disputaient un bonbon qu'il venait de toucher de ses lèvres, et il le cassait en deux avec les dents pour les empêcher d'être jalouses. Bien que je m'attardai à épier ainsi leur bonheur, j'arrivai encore à temps. Le samovar fumait comme une machine à vapeur, l'eau tombait bouillonnante dans la théière, et cinq minutes après tous les verres étaient pleins. On y met une tranche de citron, et, à l'aide de rhum de la Jamaïque, chacun y infuse une teinte vermeille plus ou moins forte, suivant son goût et sa poitrine. Nous le savourons avec délices, et au lieu de l'affadir par des beurrées, nous le relevons crânement par quelques vingts gorgées de tabac. Après en avoir vanté la qualité, car quel qu'il soit, le thé russe a cela de bon, qu'il n'est jamais avarié par les eaux de la mer, on cause chevaux, calèches, théâtre, femmes enfin, et tous de bénir le mariage, de frapper à coups de poing sur leur vie de garçon, de la mordre, de l'écraser, et de crier en chœur : On a beau dire, vive le mariage! Et chacun de vanter sa chacune : Zaphirica, dit le plus âgé, c'est vraiment un ange! Vous l'avez vue danser au dernier bal de la cour; avec quelle grâce elle a fait le solo dans la trénisse!

— Est-il simple! me dit M....., il s'imagine que c'est pour lui que sa femme est gracieuse. Anastasie, dit un autre, est musicienne jusqu'au bout des ongles. Elle n'a pas six mois de leçon, et les fantaisies d'Haydn

et les caprices de Paganini gagnent sous ses doigts un je ne sais quoi, qui me cause un je sais quoi, qui..., quoi..., que je me crois au septième ciel et que je vais apprendre la flûte.

— Est-il menteur, me dit M... à l'oreille, il y a dix ans que sa femme apprend la musique, et bête; donc, il n'y comprend rien.

Et lui coupant la parole : je l'y attendais, — à propos, Grégoire, lui demande M..., quel âge a ta femme? — Tu le saurais, répond celui-ci, si tu m'avais laissé parler. Elle a dix-huit ans. — Eh bien! mon cher, répond M..., la mienne n'en a que dix-sept, demande-le plutôt au seigneur Postelnicx, elle est de l'âge de sa femme. Mais passons là-dessus, quand elle en aurait soixante-dix, ça m'est bien égal. C'est un ange, ou je dirai mieux c'est un démon, car elle est païenne comme lord Byron et poëte comme George Sand, ses auteurs favoris avec Victor Hugo. Elle fait des vers, et quels vers! délicieux! Écoutez :

Coprinsa de un trist necaz-azi	Saisie d'un triste ennui-hui,
Priveam amurgu' intunecat-cat	Je regardais le crépuscule sombre-quand
S'i vèd quà d'intr'un nor des-ies	Je vois que d'un nuage épais-sort
Mult'ime de draci fioros'i-ros'i	Une multitude de diables furieux-rouges;
Tot'i se pun inprejurul meu-eu	Tous qui se mettent autour de moi-moi,
Que o sè sciu face de aqum-cum	Je ne sais que faire, alors, — comment
D'aici sè pociu almeu sè scap-cap.	De là je puis sauver ma tête.

Qu'en pensez-vous? n'est-ce pas charmant? En vérité, j'aime son goût pour la poésie. Il la retient à la maison et ne l'y fait briller que pour moi. Tenez, à l'heure qu'il est, si la femme de Grégoire n'est pas

allée la déranger (merci! dit Grégoire), je suis sûr qu'elle improvise une ode pour le jour de l'an. Le malheureux! il ne se doute pas de ce que je viens de voir; il ignore encore qu'il n'est point de poésie sans amour ou sans haine, qu'une femme n'aime pas plus son mari qu'elle ne le hait, et que si la sienne est vraiment poëte, ce n'est ni par lui ni pour lui. Comme il avait fini et que personne ne prenait la parole :—Si vos seigneuries, leur dis-je, savaient ce que j'ai vu avant-hier soir, elles seraient peut-être moins engouées du mariage, ou ne l'envisageraient pas à un point de vue si frivole. — Qu'est-ce? me demandent-ils tous, et je leur raconte l'aventure du boudoir, ayant soin toutefois de changer les lieux, et M... de répondre avec une fatuité tant soit peu jalouse : aussi pourquoi prendre à trente ans femme de seize? X... n'a que ce qu'il mérite, tant pis pour lui! Et un troisième de continuer : Connu! Mais ta seigneurie n'a vu que le commencement, et voici la fin. Cette ombre qui se dessinait sur le parquet n'était autre que X... lui-même. Fou d'amour, il venait à quatre pattes baiser la main de sa femme qu'il croyait endormie. Or vous pensez bien qu'en la voyant caresser la barbette de S..., il se redressa comme un lion, mais S. s'était déjà esquivé par la porte qui donne sur la serre. Jugez alors de la confusion de notre collègue: il y avait là douze personnes, ma femme était du nombre. On fit tout pour l'apaiser; on lui promit le secret, mais rien ne put le calmer. Il passa dans son cabinet. On l'y entendit aller et venir d'un air agité. On était dans des transes inimaginables, sa femme

pleurait, se désolait: on la coucha. Tout à coup un coup de pistolet se fit entendre. Sa femme se réveilla, vint l'embrasser, et la paix fut faite.

— A la bonne heure, lui dis-je, voici un fameux original.

— Et un grand philosophe, reprend le conteur. Le seigneur X... est un de ces hommes qui tiennent à la vie par le sentiment qu'ils ont de leur importance, un de ces hommes qui, nuls partout, font dire d'eux quand on les voit: savoir d'épicier, taille de parvenu, manières de roture, grand seigneur manqué. Il a déjà quitté et repris cinq fois tour à tour le costume oriental et l'habit européen, et tour à tour phanariote et ciocoï, patriote et russe, il a fait tous les camps, mangé à tous les rateliers et servi toutes les opinions. C'est un homme connu. Depuis vingt ans, il hésitait s'il prendrait femme ou non, lorsque se sentant vieillir et riche de son titre de postelnic, il jeta ses vues sur Agapiça, et la demanda en mariage. La mère de la jeune fille, qui n'est que fille de Pitar, dont le défunt n'était que Serdar, se voyant la perspective de devenir la belle-mère d'un Postelnic, répondit à sa demande par des larmes de joie et de tendresse, se disant en elle-même: « Ma fille sera postelnicësa! — Quel bonheur! quel honneur! tu me fais là, monseigneur. » La pauvre femme, elle ne voyait que le beau côté de la médaille de X..., car le Postelnic est de cette espèce amphibie nombreuse en Vallaquie, plus nombreuse en Moldavie, qui, par le titre, se trouve en effet au-dessus de la deuxième

classe, mais qui n'ayant qu'un titre sans naissance, est reniée par la première, haïe par la seconde, et dont tout le monde dit : « Niquí ogar, niquĭ câine (ni levrier, ni chien) (1). » Le postelnic connaît ce proverbe ; mais, en homme d'esprit, il le méprise comme un préjugé ridicule de l'aristocratie, et se fait place partout parce qu'on est partout beau, bien fait, aimable, spirituel, bien accueilli avec une jolie femme et une belle fortune. C'est pourquoi il s'est marié ; et c'est aussi pourquoi il ne s'est pas brûlé la cervelle. » Il se faisait tard, je me retirai.

Le lendemain, 3 juin, mes bagages étant prêts, mon passeport signé et le temps affreux, je dis adieu à Tàtàras', à mon pavillon arménien, à mes buissons de roses, à mon saule odorant, à Stanciu le scindrôme, aux clàcas'i, mes voisins, à mes amis de Sàrèrie et de Pìcurar ; et je quitte Iassi dans un chariot de juif, maison roulante où Ivantch a déjà fait mon lit et où je n'ai qu'à dormir jusqu'à Galatsi. Je la salue pour longtemps, cette bonne ville de Iassi, où les hommes tremblent au mot d'union, où les patriotes n'ont pas encore compris avec qui ils devraient s'unir, où les femmes sont ravissantes de grâce et de coquetterie, où la jeunesse se démène dans son impuissance. Lion de Golia, donne de la force à ceux qui boivent de ton eau !

Pendant que le chariot descendait péniblement le ravin, j'allai faire mes derniers adieux à la seule famille

(1) *Voy.* Negruçi.

qui eut osé m'offrir un toit. Il y eut là des regrets et des larmes ; je les passerai sous silence pour ménager la pudeur des gens timorés ; je préfère aux reproches, le sorbet que l'on m'offre et la pipe que m'allume Ivantch. — Marie, avait dit à sa fille la maîtresse de la maison, apporte des cédrats et des abricots verts ; ce sont les confitures que *préfère notre ami* ; et Marie me présente le plateau, le rire sur les lèvres et les larmes dans les yeux. J'étais couché sur le divan, je me relève pour faire honneur aux deux bocaux, et prenant la pipe que me présente Ivantch, je retombe sur les coussins et m'écrie : Romans, si, plaise à Dieu ! vous redevenez jamais un grand peuple, conservez trois choses de vos mœurs orientales et mariez-les aux trois grands principes de vos pères : le tchoubouk avec l'hérédité-élective qui donne le trône à un enfant naturel, à un vendeur de poissons, à Pierre Rares', et fait ainsi s'évanouir en fumée les prétentions ambitieuses qui eussent troublé l'État ; le divan avec votre assemblée nationale, telle qu'elle existait jadis, grande, large, accessible à toutes les grandes divisions du peuple, et dans lesquelles, sans intrigues, sans intimidation, ses députés avaient droit de discussion ; le verre d'eau et la confiture avec cette fraternité antique qui ne connaissait aucune classe, qui ne formait autour du souverain qu'un faisceau fortement serré de bras vigoureux, de mains pures, de cœurs dévoués, et qui, tombée avec Michel le Vaillant, morte avec Étienne Cantacuzène, serait fière cependant de renaître avec ses princes indigènes et de revivre parmi les Romans

de 1822. Puis je me lève brusquement, j'embrasse le chef de la maison, sa femme et sa fille, je regagne le chariot et m'y endors jusqu'au lendemain. Le lendemain, 4 juin, je dîne à Vaslui, dans le café, sur la grande place. Le 5, je suis à Bûr-latu, grand chef-lieu de vingt-quatre mille âmes qui s'étend dans toute la largeur de la vallée et lui donne son nom. Le 6, je suis en vue de Gallatsi, assis à l'horizon sur les bords du lac Brates' qui se confond d'ici avec le Pruth et le Danube. J'ai devant moi la Bulgarie et ses montagnes, à gauche la Bessarabie, à droite le port. A deux heures de l'après-midi, j'entre dans la ville, m'habille et vais visiter la nouvelle quarantaine. A six heures, silence! de ce moment, jusqu'au 9 au soir, j'ai à ma porte des hommes dont le langage m'inspire des soupçons; ils ne parlent ni roman, ni français. Je ne m'endors qu'à minuit, mon poignard sous mon chevet. Ivantch veille à mon côté. Le 10, je vais visiter, à une demi-heure de la ville, à l'embouchure du Seret dans le Danube, les ruines récemment découvertes au village de G'ertina, d'une ancienne forteresse romaine que l'on suppose avec assez de raison avoir été Caput-Bovis. A en juger par les autres noms qui lui restent, terig'ina (terrigena) et t'igŭlina (tégulanea), aussi bien que par les briques que l'on y a trouvées avec ce chiffre fait au doigt, coh. VVIIVII, on peut affirmer dans tous les cas qu'il y eut là jadis une tuilerie, la t'igŭla moldave n'étant autre que la tegula latine.

Les fouilles qui y ont été faites ont permis de recon-

naître et la place de la forteresse et les limites de la ville. La forteresse était située sur la crête d'un coteau d'environ 35 toises de diamètre, et ceint de murailles. Un pont liait ce coteau au plateau voisin ; il était formé de deux murs parallèles sur lesquels reposaient sans doute des madriers. La forteresse était de forme ronde, et entourée d'une quadruple muraille circulaire dont la quatrième extérieure se liait au rempart qui garnissait la lisière du coteau. Une muraille en ligne droite s'échappait du second mur circulaire et allait aboutir au Seret. Une deuxième muraille, presque parallèle à la première, semblait servir, à l'est, de limite à la ville. Deux autres enfin la limitaient à l'ouest, en sorte que la ville était divisée en trois parties, du sud, de l'est et de l'ouest. Cette description pourrait confirmer ce que nous avons dit des Tûrguri, dont était hérissée toute la Dacie, d'autant plus que la grande enceinte de l'ouest ne présentant aucun vestige d'habitation, semble n'avoir été que le parc des bestiaux.

On y a découvert en creusant une crypte avec des tombeaux, des statuettes, des urnes, des lampes, des inscriptions et d'autres ornements, tels que des cornes de cerfs et des fuseaux d'ivoire, qui attestent que les personnes qui y furent ensevelies étaient gens de distinction.

En dehors de la seconde muraille circulaire, du côté de l'ouest, était une construction triangulaire et casematée qui communiquait avec le flanc du coteau. Dans l'enceinte du sud était un bain près du fleuve, et l'on y a trouvé un Cupidon en bronze de 32 pouces,

une Cérès de marbre blanc, des columelles d'ordre toscan, plusieurs chapiteaux d'ordre corinthien, quelques bas-reliefs représentant les guerres des Romains avec les barbares, et qui semblent plutôt faits par des tuiliers que par des sculpteurs. Enfin, une plaque de bronze où l'on ne distingue plus que ces mots tronqués : *Hoc. grat. — Nuntiæ — leg. essensis — qua res hanc e rog.* — dont les philologues moldaves ont profité pour continuer de mal écrire le nom de leur capitale, aimant à confondre *essensis* avec *iassiensis*, une légion espagnole avec une légion dace.

Dès 1710, Démétrius Cantimir avait soupçonné l'origine de *terĭg'ina* par quelques pièces de monnaie qui y avaient été trouvées, avec cette inscription :

« *Imp. Cæsari divo filii Nervæ Trajano, Augusto. Germ. Dacico. Pont. Max. Fel. B. dict. XVI imp. Cons. VII PP Calpurnio, Publio Marco C. Aurelio Ruffo.* » Elle est aujourd'hui indubitable. Et cette autre inscription : « *Et victoria et concordia Aurelii Antonini, C. Aurel. ver. imper. Cornelius Firmus, L. T. Leg. ital. arma posuit* » constate assez clairement qu'à l'époque d'Antonin la Dacie était encore occupée par les Romains.

Quant à moi, je ne recueillis de ma visite qu'une petite pièce d'argent à l'effigie de Faustine, et néanmoins je me retirai satisfait.

Le 14, je dis adieu au seigneur Lupu Balsch, ministre de l'intérieur de Moldavie, nous nous embrassons, j'embrasse ceux qui ont fait cinquante lieues pour venir me voir, et remerciant M. Viollier, notre agent

consulaire, de ses soins obligeants, je monte à bord du *Ferdinando*. J'y trouve de nombreux passagers qui bourdonnent à mes oreilles toutes les langues de ces contrées, le français nasal, le roman guttural, l'arménien insinuant, le grec volubile, l'italien sonore, le turc majestueux, l'arabe pectoral et l'allemand nasillard des juifs. Bientôt la cheminée qui gronde, le tac-toc des balanciers, le flic-flac des roues, les ahans des matelots, la chaîne qui crie sur le cabestan, le porte-voix du capitaine, achèvent de m'étourdir. Nous avons viré de bord. Je jette alors un dernier regard sur ces provinces que j'ai tant aimées, et regrettant de les voir plus séparées l'une de l'autre par un ruisseau que l'Afrique ne l'est de l'Europe par la Méditerranée, je fais sauter un bouchon de champagne, je bois à leur réunion, à l'union des Romans, à leur prince indigène; et puisqu'il en est encore un verre, à ta santé, lecteur indulgent qui, des hauteurs de Buceci, a bien voulu m'accompagner jusque-là!!!

Plus de trois ans se sont écoulés... Depuis, le général russe, le sujet du czar, Kisselef, a été élevé sur un piédestal, et le citoyen français, le partisan de la dynastie de Juillet, Vaillant, traîné aux Gémonies. O Romans! pesez leurs œuvres, et voyez qui des deux vous a le plus, le mieux aimés. L'un vous a imposé, malgré lui sans doute, un règlement qui par la voie d'un bien-être factice nous mène rapidement à l'incorporation, à la servitude; l'autre vous offre ce livre qui par la vérité vous pousse sagement à l'union, à l'indépendance; le premier, homme des plus distingués de son

pays, vous a reproché votre ingratitude et demandé pour prix de son fatal bienfait, indigénat, noblesse, statue; le second, dans son pays, homme fort ordinaire, vous rehausse à vos propres yeux, et pour prix de ses veilles d'amour, quand vous l'avez banni, ne nous demande rien, rien que votre reconnaissance pour Étienne le Grand et Michel le Brave. Qui vous a donc le mieux aimés? Romans, répondez! car il est enfin temps que l'on sache de votre bouche jusqu'où va votre vertu et le cas qu'on en peut faire.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

STATISTIQUE.

LA LANGUE D'OR ou ROMANE DE DACIE.

LITTÉRATURE.

OROGRAPHIE.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

Constantia
Kustendji

44

CARTE

ANCIENNE ET MODERNE

des

PAYS ROMANS

DE

MOLDAVIE	*VALLAQUIE*
BESSARABIE	*VACARAS'*
BUCOVINE	*AURARIE*

ARDIALIE

BANAT

1844.

43

27 28

lith. de Becquet, r. Pierre Sarazin, 2.



